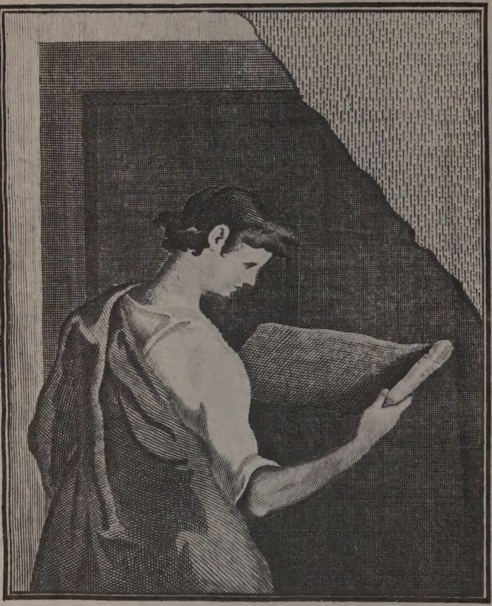

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1749.

13 C

DOMUS LUGDUNENSIS

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1749.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15. ſ. le mois en blanc, & brochés 16. ſ.

Années.

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	7.	v.
1725.	12.	v.			

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1749.

ARTICLE LXII.

CAROLI NOCETI E SOC. JESU de Aurora Boreali Carmen cum notis Jos. Rogerii Boscovich ex eâdem Soc. Poëme du P. Noceti sur l'Aurore Boréale &c. à Rome &c. 1747.

IL s'est passé XIV. ans entre le Poëme de l'Iris & celui de l'Aurore Boréale. L'Auteur transporté dans une carrière de Mé-

taphyſique, pays ſi ingrat pour les Muſes, ne tiroit plus aucuns ſons de ſa lyre, lorſqu'en 1743. quelque heureuſe avanture, que nous ignorons, le délivra de *cette barbarie*, comme il s'exprime lui-même, & le rendit à ſes premières études.

Vos ô præſentia, Muſæ,
Numina, ſi veſtros liqui non ſponte receſſus;
Ingrataſque moras & inanes flevimus annos,
Vos me pulverei rauca inter bella Lycæi
Sordentemque artus & barbara verba ſonantem,
Accipite ô reducem, atque omni abſtergite labe,
Et lymphâ, atque ſacris Lauri luſtrate maniplis.

Tout le Poëme porte ſur l'ingénieuſe explication que M. de Mairan, de l'Académie Royale des

Sciences, donna de l'Aurore Boréale en 1731. & nous n'avons rien de mieux à faire, pour bien ſuivre le P. Noceti, que de le comparer avec l'Académicien. Celui-ci *Sect. III. chap.* 3. nous apprend que le commencement du Phénomène arrive communément deux, trois ou quatre heures tout au plus après le coucher du Soleil ; Que l'on apperçoit d'abord vers le Septentrion une eſpèce de brouillard aſſez obſcur, qui ſe range ſous la forme à peu près d'un ſegment de cercle étendu ſur l'horiſon ou dont l'horiſon fait la corde ; Que la partie viſible de la circonférence ſe trouve bientôt bordée d'une lumière blanchâtre, d'où réſulte un arc lumineux ou pluſieurs arcs concentriques ; Que dans le ſegment obſcur, il ſe fait toujours quelque bréche éclairée, d'où partent des jets & des rayons de lumière diverſement colorés ; Que dans l'état le plus parfait

de l'Aurore Boréale, on voit au Zénith une ſorte de Couronne, où tous les traits de lumière paroiſſent concourir pour ſe répandre de-là en tout ſens : c'eſt comme la clef d'une voute, la lanterne d'une coupole, le ſommet d'un pavillon ou d'une tente.

Or tout ceci eſt exprimé de cette manière par le P. Noceti.

Primùm igitur, Boreamque inter Solemque cadentem,
Hic ſe ubi ſub pelagus ternis fermè abdidit horis ;
Nube niger denſâ, craſſuſque vaporibus orbis
Vix medium, veluti fugiens, metuenſque videri
Se ſe aperit cœlo, & mediâ plus parte recondit.
Nec longum ille tamen durat pudor. Extima quippe
Zona renidenti paulatim albeſcere limbo
Incipit : hanc aliæ gyro interiore ſecutæ

Lumine inardeſcunt ſimili ; variumque nitentes
Luce ſecant totam pulchriſque coloribus umbram.
At, qui cæcus adhuc caligine flectitur atrâ,
Limbus agit rimas ; rimis tum protinùs actis
Exiliunt radiorum imbres, & lumina jactant.

. . . .

Sæpè etiam mediâ cæli regione videbis
Multa coire ſimul, centroque quieſcere in uno,
Flammarum capita ; & latos diffundere ramos,
Inque tholi patulam ſeſe componere formam.
Ut, cum immitis agros atque aëra Cancer adurit,
Grata coronatæ texunt umbracula fagi :
Aut ut iter gravibus legio permenſa ſub armis
Subſtitit, & campis tentoria fixit apertis.

Ces beaux vers ſont ſuivis d'un morceau très Poëtique, par lequel l'Auteur avertit de ne pas regarder l'Aurore Boréale comme un Phénomène ſiniſtre. Combien de fois, dit-il, a-t'elle paru dans des tems de proſpérité ; & combien de malheurs n'a-t'on point éprouvés, lors même qu'elle ne ſe faiſoit point voir dans le Ciel ! On cite en preuve de ce dernier fait, l'état de l'Europe déchirée de guerres cruelles, affligée de Peſte &c. Il faut ſe ſouvenir que le P. Noceti écrivoit en 1743.

Jam plures fluxere anni, quum nulla, Bootes
Dum vehitur tardis ſerâ jam nocte quadrigis,
Obvia ſanguineæ timuit fera lumina flammæ.
Quis tamen ærumnas, quis vulnera noſtra canendo
Enumerare queat, tantoſque æquare dolores ?

Europa infelix ! Nam quæ te ſæva deorum
Tam gravibus premit ira malis ; quo crimine tanto
Heu ! tibi tam diras potuiſti accerſere pœnas ? &c.

Il y a eu trois ſentimens ſur l'Aurore Boréale. Quelques-uns l'attribuoient aux rayons du Soleil réfléchis vers nos yeux par l'Atmoſphère de la Terre : d'autres mettoient la cauſe de cette réflexion dans les amas de glaces qui ſont toujours aux environs du Nord. Enfin l'opinion la plus commune, avant M. de Mairan, étoit que l'Aurore Boréale vient des exhalaiſons qui s'enflamment dans l'Atmoſphère. Le P. Noceti rejette ces trois hypothèſes par cette raiſon très-claire & très-ſuffiſante, que l'Aurore Boréale s'éleve de beaucoup au-deſſus de l'Atmoſphère Terreſtre : & la preuve de ceci eſt le Phénomène même qui ſe fait

voir à de grandes distances du Pole Septentrional. Car s'il naissoit & se terminoit dans notre Atmosphère, dont la hauteur est si bornée, à peine seroit-il vû de quelques Contrées voisines du Nord.

Quæ cùm ita res habeant, multò ergò excelsius illi
Principium luci, atque altam super æthera sedem
Figere opus; nebulisque procul, nivibusque remotis
Ætherio tandem cunabula ducere Olympo.

Et notre Poëte entre ici dans la vraye cause de l'Aurore Boréale, en suivant toujours l'hypothèse de M. de Mairan. Le principe d'où il part est que le Soleil a autour de son globe une Atmosphère immense qui sert à expliquer les taches de cet Astre, sa lumière zodiacale & les queues des Comètes: Atmosphère encore qui gra-

vite vers le Soleil : car nous avertiſſons déja que le P. Noceti eſt Newtonien pur & attractionnaire parfait. On le verra bientôt s'exprimer clairement ſur cet article. Ici il expoſe ſimplement les forces centrifuges & centrales de l'Atmoſphère du Soleil ; il les compare entr'elles, & il trouve moyen de dire, dans de très-beaux vers, que la force centrale étant relativement plus grande du côté des Poles que ſous l'Equateur, il faut que cette Atmoſphère ſe gonfle vers ſon milieu, & qu'elle s'applatiſſe vers ſon extrémité, ou, ce qui eſt la même choſe, qu'elle prenne la figure lenticulaire.

En igitur cur ſe Phœbi tenuiſſimus aër
Comprimat ad latera adſtringens, mediuſque tumeſcat,
Et Peluſiacam referat ſub imagine lentem.

Il explique auſſi la ſituation de cette Atmoſphère dans l'Eclipti-

que, ſon obliquité par rapport à nous qui ſommes dans la Zone tempérée, la facilité qu'on a de la voir vers le tems des deux Equinoxes, ſçavoir au mois de Mars après le coucher du Soleil, & au mois de Septembre avant le lever du même Aſtre.

Neve hæc cuncta meæ mendacia vana Thaliæ
Eſſe putes, ſerus placidi per tempora veris
Reſpice ad occaſum; contrà quum mitibus uvis
Floret ager, vertas te matutinus ad ortum
Nondum ſole novo, nondum cedentibus aſtris.
Cernis ut interdum noſtri ſub limite cæli
Merſa pedem & magno ſignorum extenſa ſub orbe,
Candeat atque ingens micet inter ſydera cuſpis?
Scilicet hæc liquidæ pars eſt nitidiſſima lentis,

Æquore jam merſus quam ſecum pone
ſequentem
Sol rapit, aut primo præeuntem emittit
ab ortu.

M. Caſſini (Jean Dominique) né en 1625. & ſi fameux au tems de nos Peres par ſes connoiſſances aſtronomiques, eſt le premier qui ait obſervé, avec méthode, cette Atmoſphère du Soleil & la lumière zodiacale qui en dépend. C'eſt ce qui donne occaſion au P. Noceti de chanter magnifiquement ce grand Aſtronome ſon compatriote. Il faut lire ce morceau qui contient plus de 70. vers.

L'Atmoſphère du Soleil eſt donc, ſelon notre Auteur d'après M. de Mairan, la cauſe immédiate de l'Aurore Boréale.

Primùm igitur tibi ſic ſtatuo; quoniam
undique Solem
Aërium, ut docui, latè circum premit
æquor,
Principium glaciale jubar deducere ab iſto

Aëre, qui nostræ dorsum diffusus in auræ,
Interdùm & geminos confluxu densus ad axes,
Exhibet Eoum boreæ de parte nitorem.

Ceci est comme la Thèse générale qui se prouve 1°. parce qu'il n'y a rien de mieux à dire pour expliquer le Phénomène. 2°. parce qu'au moyen de cette Théorie de l'Atmosphère du Soleil, on rend raison de tout ce qui arrive dans l'Aurore Boréale. Or pour développer cette dernière preuve, notre Poëte embrasse tout le systême de l'attraction : & d'abord il en propose les deux loix générales, sçavoir que l'attraction est toujours d'autant plus grande qu'il y a plus de matière dans un corps ; & qu'elle s'exerce toujours en raison renversée des quarrés des distances.

Scilicet ut Magnes & duri pondera ferri
Se pariter rapiunt, & in oscula mutua tendunt,

Corporibus cunctis ſic corpora cuncta
trahuntur
Atque trahunt ; ſeſeque arcano fœdere
ducunt.
Non tamen hoc illis robur Deus addidit
autor
Certâ lege carens , major ſed copia
cuique
Materiæ ut forte eſt , tanto ad ſe cætera
circùm
Imperio graviore vocat , conjunctaque
ſecum
Tam magis adſtrictâ pergit retinere ca-
tenâ.
Prætereà hæc virtus , quæ corpore pro-
dit ab omni
Undique per gyrum in formam ſine fine
rotundam ,
Se gradibus tenuat certis , atque ordine
certo
Languet feſſa viâ , vireſque amittit eun-
do.
Tam magis à primo nimirum debilis
ortu ,

Quam magis extenſum latè ſe effundit
in orbem &c.

Une hypothèſe telle que l'attraction a beſoin d'être appuyée. Auſſi l'Auteur produit-il en preuves, la rotation conſtante des Planettes autour du Soleil, & celle des Satellites autour de leurs Planettes principales ; les mouvemens irréguliers de Jupiter, de Saturne & de leurs Satellites, quand ils ſont en conjonction ; la théorie ſingulière des Comètes & les Anomalies de la Lune ; enfin les Phénomènes du flux & reflux de la mer. Car il n'eſt point de Newtonien qui ne prétende que tout ceci eſt une dépendance de ſon ſyſtême, & le P. Noceti paroît très-perſuadé de l'évidence de ces preuves. Il étend même l'attraction & ſes loix juſqu'aux actions des hommes.

Atque utinam hæ leges, arcanaque robora ſolum

Exanimes raperent moles ! Verum omne ferarum
Æquoreumque genus, pecudes, pictasque volucres,
Ipsaque corda modis agitant mortalia miris.
Quoque animi studium vocat, atque innata voluptas,
Quisque suos patimur raptus, ferimurque sequendo.

Et dans un détail suivi, il prétend montrer comment le Marchand, le Guerrier, le Savant, le Courtisan, le jeune homme entêté d'un fol amour suivent le penchant qui les entraîne. On voit bien la différence de cette attraction qui est refléchie, délibérée, libre en un mot quand les hommes s'y livrent, d'avec celle du systême Newtonien qui n'a pour objet que des Etres inanimés; & l'on voit aussi qu'il ne faut pas toujours prendre à la rigueur le discours d'un Poëte dont le privilége, comme celui

du Peintre, eſt de hazarder quelque choſe ſans qu'on lui en ſçache mauvais gré.

L'attraction générale étant établie, il faut montrer comment & en quoi elle contribue à l'Aurore Boréale. C'eſt préſentement l'objet du P. Noceti. Il remarque d'abord que l'Atmoſphére du Soleil augmentant quelquefois beaucoup, la matière qui la compoſe arrive aux dernières couches de notre grande Atmoſphère Terreſtre; qu'elle pénétre même quelques-unes de ces couches, & qu'en vertu de l'attraction de la terre, cette matière de l'Atmoſphère du Soleil tomberoit totalement vers nous, ſi elle ne ſe trouvoit ſoutenue par l'excès de force ou de denſité reſpective, qui ſe rencontre dans les couches de l'Atmoſphère Terreſtre.

Verum hæc Phœbeæ pars quæ demittitur auræ,
Non tamen ad terras delabitur uſque jacentes

Illa quidem hoc cupiens : ſed in æthere pendula ſummo
Suſtentatque gradus, atque hinc altiſſima ſiſtit.

. . . .

. . . .

Vaſtus at ille globus Phœbeam fortior auram
Suſtinet, & procul hinc denſatâ mole repellit
Pertentantem aditus, jamque intrà ſepta ruentem.

Mais pourquoi la matière de l'Atmoſphère céleſte qui nage ſur l'Atmoſphère de la terre, ſe porte-t'elle plus ordinairement vers les Poles ? C'eſt, dit notre Auteur, en ſuppoſant l'opinion du mouvement de la terre, qu'il n'adopte pourtant pas à cauſe de l'ancien décret du S. Office, c'eſt parce que nôtre globe roulant ſans ceſſe ſur ſon axe & entraînant dans la même révolution toute ſa grande Atmoſphère, il doit arriver que la ma-

tière ſurnageante de l'Atmoſphère du Soleil ſoit repouſſée par l'Equateur, où il y a plus de mouvement, vers les Poles où il y en a moins. On en voit un exemple dans les gouttes d'eau que rejette la meule du Coutelier lorſqu'on la fait tourner rapidement.

Ut quum aciem obtuſi renovat rota ſaxea ferri
Quam ſuper injecto ſuerunt mollire liquore;
Illa quidem lento incedit ſi pigra meatu,
Projicere affuſos vix tentat languida rores,
Et tota hærenti ſegnis perfunditur undâ.
Aſt eadem rapido ſi pervolat incita gyro
Ocyor, inviſos hoc acriùs excutit imbres.
Terraque diſperſis longè madet humida guttis.

Les Poles ſont donc les côtés du monde où l'on voit le plus ſouvent des Aurores Boréales : on en a obſervé une infinité vers le Pole Arctique qui nous eſt voiſin ; on les

obſerveroit de même ſous le Pole oppoſé, ſans la diſtance des lieux, les courans des mers, les froids prodigieux de ces contrées, la barbarie de leurs habitans. Cependant le P. Noceti eſpere que les François ſurmonteront quelque jour tous les obſtacles.

Forſitan at tempus veniet, quum Gallia cunctos
Perrumpens animoſa obices, huc afferet illinc
Urbeſque fluvioſque & barbara nomina gentis,
Dimenſaſque plagas, & lumina nocte retecta.
Gallia victrices jamdudum immittere claſſes
Sueta procul, quàque obliquis Borealia Phœbus
Littora luſtrat equis, quàque æthere vectus ab alto
Verberat exuſtas radiis propioribus undas;
Ipſa quidem non ut gemmas convectet & aurum,

Divitiis ſatis ampla ſuis, ſed ut indita
rebus
Diverſiſque locis diverſo urgentia niſu
Pondera, terrarumque gradus, formamque recludat,
Et ſtudiis totum ditet præſtantibus orbem.
Ergo agite illuſtres animæ : pars unica
rerum
Hæc vobis reſeranda manet ; propellite
puppes,
Atque aliam ingeniis Arcton ſupponite
veſtris,
Impleat & Gallum mundi latera omnia
nomen.

Il reſte à expliquer les Phénomènes de l'Aurore Boréale ; ſçavoir le ſegment obſcur qui borde l'horiſon, les bréches qui paroiſſent dans ce ſegment & qui donnent paſſage à la lumière, les colonnes, les jets de feu, les couronnes ſur-tout & la diverſité des couleurs qui charment un Obſervateur attentif. Tout ceci n'eſt dans le Poëme que comme la Traduction

duction en vers des Chapitres IV. V. VI. VII. VIII. IX. de la ſection troiſième du Livre de M. de Mairan : Nous avons eu le plaiſir de comparer les deux ouvrages.

En finiſſant, le P. Noceti trace dans une ingénieuſe fiction, l'éloge très-réel du ſçavant Académicien. L'Aurore Boréale ſe plaint au Soleil ſon pere & ſon principe d'être oubliée, d'être confondue avec les Météores, & le Soleil la conſole en lui promettant un vengeur.

Tibi debita fatis
Advenit, mihi crede, dies, quâ diva feraris
Per populos, maneatque ingens in ſæcula nomen.
Nam, tibi fabor enim, ne te dolor anxius urat
Ulteriùs, ſtimuliſque agitent ardentibus iræ,
Jam clarum ingenio, & magnis clarum ante repertis

Delegi mihi mente virum, cui protinus ortus
Ipſe tuos, cauſaſque omnes ab origine pandam.
Hic te lapſam aſtris, & me genitore ſuperbam
Oſtendet latè terris; hoc vindice tandem
Cuncta colent te ſecla Deam; nec pulchra Dione,
Nec matutinis ſoror ignibus, aut vaga Phœbe,
Nec cœlo Diva ulla tuos æquabit honores.
Immò age, grande feret pretium mora; fænore multo
Sera meum noſcêre genus, neque enim altius unquam
Te prius æthereas quiſquam vexiſſet ad arces
Præpetis ingenii niſu, & felicibus alis.
Sic ait, & totum famâ vulgare per orbem
Jam properat natam pater, ac promiſſa faceſſit.
Ergò unum inſueto radium fulgore coruſcum

Seligit : illorum è numero, quos æthere ab alto
Luminis ipſe Pater depictos ſemina rerum
Mentibus immittit quondam, ſi forte latentem
Naturam, abſtruſaſque velit recludere cauſas.
Atque ibi Parrhaſiæ divina exordia flammæ
Auratis diſtincta notis inſcribit & ortus ;
Inſcriptumque jacit : juſſas volat ille per auras,
Te, Mærane, petens ; mentemque infuſus in altam
Nulli viſa priùs dat cernere ; veraque cunctis,
Te reſerante ortum, te mira arcana docente,
Lucis Hyperboreæ patuere exordia terris.

Ce Poëme eſt de 1271. vers, preſque tous deſtinés à exprimer des choſes difficiles & abſtraites. Cependant l'Auteur a dans ſa manière une aiſance & un agrément preſque inimitables. Nous laiſſons

aux Lecteurs le ſoin de diſpenſer tous les éloges que mérite un ſi bel ouvrage.

ARTICLE LXIII.

CONFERENCES ECCLESIASTIQUES du Diocèſe d'Angers, ſur les cas réſervés &c. Tome III. A Angers, de l'Imprimerie de Pierre-Louis Dubé &c. 1748. *Et ſe trouve à Paris chez les F F. Guerin, ruë Saint Jacques in-*12. *pag.* 402.

IL n'eſt point de matière où les Conférences de Théologie morale ſoient plus utiles, que celle des cas réſervés: en voici la raiſon, qui doit paroître fort ſenſible. La réſerve des cas, dans chaque Diocèſe, dépend de la volonté de l'Evêque. Les termes dont on ſe ſert pour exprimer cette réſerve ont ſouvent beſoin d'explication; & quelque attentif que ſoit un

Prélat à bien expliquer ſa penſée, il ne peut prévenir toutes les difficultés qui naiſſent des circonſtances ou de l'amour propre. Mais les Auteurs de Conférences Eccléſiaſtiques venant à traiter cette matière, & faiſant paroître enſuite leur ouvrage ſous l'autorité de l'Evêque, on doit regarder les déciſions qu'ils publient, comme le meilleur ſupplément qu'il ſoit poſſible de donner à la feuille des cas réſervés. C'eſt comme l'explication naturelle de chaque loi & de chacune de ſes parties; comme le flambeau qui doit conduire le Directeur des ames; comme l'oracle public qu'il faut écouter & ſuivre ponctuellement.

Ce troiſième volume reſſemble fort aux deux précédens pour la bonté des principes & pour la ſageſſe des déciſions. Ce qui nous paroît digne d'un véritable éloge, c'eſt le juſte milieu, le tempérament équitable qu'on y garde entre

des extrêmités toujours vicieuſes: modération qui n'eſt pas facile comme le rigoriſme outré, ou comme le relâchement ſans bornes. Car qu'y a-t-il de plus aiſé que de condamner ou d'excuſer tout; d'être toujours armé d'Anathèmes ou de ne mettre en œuvre que le langage de la complaiſance; de parler ſans ceſſe des rigueurs de la loi, ou de flatter conſtamment la nature? Quoiqu'après tout il ſe trouve encore un ſurcroît de facilité dans le rigoriſme, parce qu'en ne ſuppoſant ni plus de ſcience, ni plus de ſainteté que le relâchement; il fait beaucoup plus d'honneur, il eſt bien mieux accueilli dans ce ſiécle où l'on aime tant la haute Théorie.

Mais pour rentrer dans le plan du bon ouvrage qui nous occupe, le Conférencier d'Angers prend ſur lui la peine de dire des choſes raiſonnables & pratiques; il péſe

tout au poids de la loi & de la raison. Sa méthode sur la matière présente des cas réservés est déja connue par les deux premiers Tomes. Celui-ci comprend deux parties, la première concernant les cas réservés, ausquels il n'y a point de censure annexée; la seconde traitant des suspenses & des interdits réservés; le tout relatif au Diocèse d'Angers, & formant six Conférences dont chacune est distribuée en plusieurs questions, suivant le goût & l'usage de ces sortes d'exercices.

Le premier cas réservé sans censure est le vol sacrilége, *Furtum rei sacræ seu divino cultui servientis in loco sacro*; & voici déja une espèce de péché qui méritoit d'être expliquée. Car qui ne croiroit, par exemple, en n'y regardant pas de si près, que *forcer le Tronc d'une Eglise & le voler, seroit un cas réservé?* Cependant on détermine ici le contraire, parce que l'argent qui peut se trouver

en cet endroit, n'eſt point une choſe ſacrée, c'eſt-à-dire une choſe deſtinée d'une manière fixe & permanente au culte divin, en ſorte qu'elle ne ſerve qu'à cet uſage. Combien de gens pourroient croire que, par les termes de *choſe ſacrée*, on ne devroit entendre que ce qui eſt conſacré au culte divin par une bénédiction ou cérémonie particulière? Cependant on fait voir ici qu'il faut étendre la loi à toutes les choſes qui ſervent au culte divin, quand même elles ne ſeroient ni bénites ni conſacrées, parce que l'intention du Légiſlateur a été de les mettre toutes également en ſureté.

On ſentira l'utilité de pareilles explications, en liſant ce que l'Auteur dit des cas réſervés ſuivans qui ſont le blaſphème, le crime de faux, le parjure, la falſification des Actes publics & particuliers, le péché des enfans qui frappent leur pere ou leur mere. Ce dernier

crime eſt ainſi exprimé dans la feuille des cas réſervés d'Angers, *percuſſio ... cum exceſſu aut ſcandalo.* A la ſimple lecture, on conçoit bien que cette action ſi criminelle, étant accompagnée de coups violens ou de ſcandale, eſt un cas réſervé; mais on n'apperçoit pas également que les termes *cum exceſſu* doivent auſſi s'entendre des paroles injurieuſes ou des autres mauvais traitemens différens des coups : & c'eſt ce que l'Auteur des Conférences détermine en cette manière. „ Lorſque „ aux coups qu'on donne à un „ pere ou à une mere, on joint „ des paroles injurieuſes, ou d'au- „ tres mauvais traitemens; ces „ circonſtances odieuſes peuvent „ quelquefois tellement augmen- „ ter l'énormité du crime que „ l'on commet, que, ce qui ſans „ cela ne ſeroit pas un cas réſer- „ vé, le devient alors, parce qu'il „ y a dans cette action, cet excès

„ qui ſuffit pour tomber dans la
„ réſerve. "

Voilà une preuve de ce que nous diſions au commencement de cet Extrait. L'Evêque étant l'Interprête né de ſes cas réſervés, & les Conférences Eccléſiaſtiques de ſon Diocèſe ne ſe publiant que par ſon ordre, il faut bien que le ſens qu'on y détermine pour les différens cas, ſoit le véritable ſens du Prélat. Dans l'eſpèce propoſée, l'étendue qu'on donne aux termes *cum exceſſu* fourniroit quelque choſe à la diſpute, ſi c'étoit une autre matière de morale. On diroit que, ſelon le langage ordinaire, frapper *avec excès*, c'eſt frapper *exceſſivement*; & que frapper exceſſivement, ne peut-être frapper en diſant des paroles injurieuſes: on diroit que, ſi le Légiſlateur avoit prétendu défendre juſqu'aux paroles injurieuſes jointes aux coups, il auroit dit, *percuſſio cum gravi injuriâ* ou *contu-*

meliâ &c. Mais encore une fois, toutes ces objections tombent d'elles-mêmes par l'autorité ſeule de la Conférence qui explique toute l'étendue des termes *cum exceſſu.*

Les autres cas réſervés du Diocèſe d'Angers ſont l'homicide ; la violation du précepte de l'abſtinence de viande en certains jours de l'année, les danſes qui accompagneroient les nôces durant l'Avent & le Carême ; l'adultere, l'inceſte, & d'autres plus grands crimes encore contre le ſixième Commandement. Il faut voir toute cette Doctrine dans l'ouvrage même. Après avoir parlé de la loi de l'abſtinence de viandes, on ajoute un article ſur le précepte du jeûne, dont la violation n'eſt pas un cas réſervé, mais précepte qu'il eſt bon de recommander & de bien expliquer aux Fidèles dans ce ſiécle ſi déchu du côté des œuvres de pénitence. On agite la

queſtion fameuſe du *liquidum non frangit jejunium* : Axiome ſi commode, ſur-tout quand on y joint la maxime de prendre en même-tems quelque choſe de ſolide, *ne fortè potus noceat.* Notre Conférencier n'entend point tout ce langage d'amour propre & de bénignité. Nous ſommes volontiers de ſon avis, tant parce qu'il eſt apparemment le meilleur, que parce que nous n'avons coûtume ni de décider des cas de conſcience, ni de contredire des Caſuiſtes. Mais nous ne laiſſons pas de répréſenter quelque choſe ſur ce qu'on cite de Saint Thomas. Cette partie eſt littéraire, & nous croirions rendre un grand ſervice aux Sciences, ſi, par nos exhortations ou nos critiques, nous pouvions engager les Auteurs à citer exactement.

1°. C'eſt à l'Art. VI. non VII. (2. 2. *q.* 147.) que S. Thomas paroît favorable à l'opinion qui ne

défend pas de boire hors du repas les jours de jeûne, & le S. Docteur ajoute en cet endroit des mots que l'Auteur des Conférences pouvoit rapporter : *ideò licet pluries jejunantibus bibere ; si autem quis immoderatè potu utatur, potest peccare & meritum jejunii perdere, sicut etiam si immoderatè cibum in unâ comestione assumat.* Sur quoi l'on peut demander si ces mots ne peuvent plus avoir lieu depuis que la collation est devenue ordinaire parmi les fidéles : c'est ce que fait entendre le Conférencier (*pag.* 144.) mais la question ne paroît pas décidée au point de ne laisser aucun nuage. 2°. Suivant notre Auteur, S. Thomas (*In* 4. *dist. XV. q.* 3. *a.* 4. *quæstiunc.* 3. *ad* 2.) *avertit que c'est se priver du mérite* attaché au jeûne, *que de profiter de la permission qu'il semble accorder* de boire entre les repas. Or nous ne trouvons point ceci dans l'endroit indiqué, mais seule-

ment qu'on perd le mérite du jeû-ne en tout ou en partie, lorſ-qu'on altère le jeûne par quel-qu'une des circonſtances marquées plus haut ; & ces circonſtances ſont manger *lautè*, *nimis*, *arden-ter*, *ſtudiosè*. Il ajoute qu'on peut perdre auſſi le mérite du jeûne en mangeant trop de ce qu'il appelle *Electuaria* hors du repas. Du reſte l'uſage modéré de ces *Electuaria* (ainſi que de la boiſſon) ne lui pa-roît pas devoir rompre le jeûne : *talis ſumptio non ſolvit jejunium* (Eod. Art. ad I. q.)

3°. L'Auteur de la Conférence (*pag.* 145.) dit encore : *S. Thomas ne permet bien expreſſément d'autre liqueur que l'eau, encore ſemble-t'il plutôt céder à l'autorité de ceux qui étoient de ce ſentiment, que ſoutenir le ſien propre ;* & l'on cite en marge ces mots du *Comment. ſur l'Epître I. aux Corinth. Chap. XI. Lec. IV. Quamvis autem aqua ſecundum ſe non nutriat & ob hoc*

non ſolvat jejunium Eccleſiæ, ſecundum quod dicunt aliqui jejunantes. A l'égard de cet endroit, il nous ſera permis de dire qu'il n'eſt ni cité ni traduit fidelement. Voici de quoi il eſt queſtion dans Saint Thomas. Ce Saint examine s'il eſt permis de participer à la Sainte Euchariſtie après avoir bu de l'eau ; & il prend hautement la négative, parce que l'eau romp le jeûne naturel, quoi qu'elle ne rompe pas le jeûne Eccléſiaſtique, comme n'étant point deſtinée par elle-même à la nutrition du corps. *Quamvis*, dit le Saint Docteur, *aqua ſecundum ſe non nutriat, & ob hoc non ſolvat jejunium Eccleſiæ, ſecundum quòd dicuntur aliqui jejunantes, nutrit tamen aliis admixta, & ideò ſolvit jejunium naturæ ; & ſecundùm hoc dicuntur aliqui jejuni, qui ſcilicet eâdem die nihil ſumpſerunt nec cibi nec potus.* On voit bien que ces termes *ſecundum quod dicuntur aliqui*

jejunantes ne marquent point que S. Thomas paroiſſe *plutôt céder à l'autorité* des autres que *ſoutenir ſon propre* ſentiment. C'eſt le mot *dicunt* qui a trompé notre Auteur ; il y a *dicuntur* dans le texte ; & le ſens de ce paſſage eſt qu'en conſidérant ſimplement le précepte de l'Egliſe, la qualité de *Jeûneur* ſe donne même à ceux qui ont bu de l'eau ; au lieu que par rapport au jeûne naturel, on ne peut être dit *Jeûneur* ſi l'on a pris quelque choſe que ce ſoit, ſoit liquide ſoit ſolide.

On doit trouver tout ceci bien long dans notre Extrait : c'eſt ce qui fait que nous ſupprimons quelques remarques que nous avions à faire ſur les danſes de nôces, en tems d'Avent & de Carême, leſquelles ſont des cas réſervés dans le Diocèſe d'Angers, par conſéquent des péchés mortels ; & cela ſans exception, ſans reſtriction, ſans adouciſſement. „ Toute eſpèce de

„ danſe, dit notre Auteur, eſt dé-
„ fendue ſous la même peine, &
„ conſéquemment celles où il n'y
„ a ni violons, ni aucun autre inſ-
„ trument de Muſique.„ Nous renvoyons à tout l'article pour avoir le tems de dire un mot des ſuſpenſes & des interdits qui tombent auſſi ſous la réſerve.

Il y a, en cette matière, des réſerves au Pape & des réſerves aux Evêques; & par rapport à ces derniers, il y a des ſuſpenſes réſervées par le droit commun & d'autres réſervées par les loix particulières des Diocèſes. Par exemple, dans celui d'Angers, célébrer un mariage clandeſtin ou ſans les trois publications de bans; dire la Meſſe, ſans la permiſſion de l'Evêque, dans des Chapelles non bénites, ou non fondées, ou dans certains jours de grande ſolemnité; ſuppoſer ou falſifier un titre Clérical.... ou recevoir le Soûdiaconat ſous un titre faux ou colluſoire;

aller à la chaſſe avec des chiens ou des armes à feu; entrer dans les cabarets (quand on eſt dans les ordres ſacrés ou bénéficier) pour y boire ou manger, ſinon dans le cas de voyage; entendre les Confeſſions des femmes, ailleurs que dans un Confeſſional à treillis : ce ſont là autant de cas qui portent ſuſpenſe réſervée à l'Evêque. Nous ne faiſons qu'indiquer ces titres dont chacun donne matière à bien des queſtions que notre Auteur réſout d'une manière très-inſtructive.

Nous remarquons quelques petites fautes dans le cours de ce volume.

1°. On a occaſion de parler aux pages 110. & 351. de *Concilium Vaurenſe* qu'on appelle *Concile de Vabres* : liſez *Concile de Lavaur*.

2°. On dit que M. de Miron, Evêque d'Angers, publia deux Statuts contre les mariages clandeſtins, l'un en 1524. (*pag.* 340.)

& l'autre en 1608. (*pag.* 341.) Or M. de Miron n'étoit point & ne pouvoit être Evêque en 1524. puisqu'il est mort en 1628. *Voy. Gall. Christ. Eccles. Andeg.*

3°. On dit (*pag.* 400.) que *conformément* au Concile de Toulouse en 1490. M. le Peletier Evêque d'Angers a *joint la peine de suspense à la loi* de ne confesser les femmes que dans un Confessionnal à treillis. Nous croyons qu'on a voulu parler du Concile de Toulouse en 1590. (nous n'en connoissons point de 1490.) Mais dans ce Concile de 1590. on ne lit point le texte que cite notre Auteur : on y trouve seulement à l'endroit qu'il indique (*Part.* 2. *cap.* 4. *n.* 10. *de Pœnit.*) ces termes : *Sæcularium, sed præcipue fœminarum, nisi id suadente morbo, aut gravissimo imminente periculo, extrà Ecclesiam Confessiones non excipientur. Qui verò eas sacerdos audit, is nec stare, nec genua flectere,*

ſed operto capite, quaſi pro Tribunali, ſedere debet. Concil. Hard. Tom. X. pag. 1800.

ARTICLE LXIV.

HISTOIRE GENERALE des Voyages. A Paris chez Didot. Sixième Volume.

CE volume, qu'on nous a beaucoup fait attendre, eſt un des mieux remplis, & des plus intéreſſans de la grande collection dont l'élégant & infatigable Traducteur enrichit notre langue: mais c'eſt celui de tous, qui nous occupera peut-être le moins. L'Empire de la Chine eſt auſſi bien connu dans l'Europe qu'aucun des Royaumes, qu'elle contient; ſoit pour la forme de ſon gouvernement, que les révolutions qu'elle a ſouffertes, n'ont altéré en rien; ſoit pour le caractère de ſes Peuples, ſoit parce qu'elle a de curieux pour l'Hiſtoire naturel-

le, & d'utile au commerce étranger. La ſeule liſte, que nos Auteurs ont dreſſée des voyageurs, qui l'ont parcouru, & des hiſtoriens qui y ont paſſé une bonne partie de leur vie; la manière dont les cartes Géographiques de ce vaſte Empire ont été travaillées, les particularités, dont les relations & les journaux ſont ſemés : tout cela ne laiſſe rien, ce ſemble, à déſirer pour la connoiſſance de la plus ancienne, & la plus grande Monarchie de l'Univers.

Mais nous y trouvons peu de choſes à dire, qui ne ſoit déja dans nos Mémoires; juſqu'à la Lettre que M. Bellin a miſe à la tête de ce volume, & où il rend compte à M. l'Abbé Prevoſt de la Mappemonde, dont il l'a orné. Enfin les Auteurs Anglois, après avoir rendu à tous ceux, qui ont donné quelque connoiſſance de la Chine, une partie de la juſtice qui leur eſt dûe, nous déclarent qu'en faiſant uſage de leurs écrits,

ils ont pris pour leur principal guide le P. du Halde, qui s'est donné la peine d'en tirer tout ce qui mérite quelque attention. Ainsi, à peu de chose près, ce n'est guère ici qu'un Extrait, mis en bon ordre, du grand ouvrage de ce Pere, sur lequel nous nous sommes étendus dans nos Mémoires, autant que l'importance du sujet le demandoit. Il ne nous reste donc qu'à exposer en peu de mots ce que nous y avons trouvé de plus remarquable, & nous commencerons par observer qu'un *Errata* ne seroit pas inutile dans un ouvrage comme celui-ci, où il y a tant de noms propres, qu'un Imprimeur peut défigurer : nous avons déja remarqué dans le précédent volume que l'Evêque de Conon ne s'appelloit pas Maigret, mais Maigrot. La même faute est répétée deux fois dans celui-ci. Les PP. Porquet & de Goville y sont nommés Parquet & Govillo. Des

Tables exactes n'y seroient pas moins nécessaires.

Comme le cinquième volume est terminé par un premier Livre, où l'on avoit extrait les premiers voyages faits à la Chine, le sixième, après une introduction, qui mérite d'être lûe, commence par le second Livre, & n'en contient que deux, dont le dernier est fort court. Le premier chapitre du second Livre est une Description Géographique de cet Empire & des quinze Provinces, qui le composent. De courtes notes, qui sont au bas des pages, éclaircissent autant qu'il est possible les contradictions qui se trouvent entre les différens Auteurs; il sera d'ailleurs aisé aux Lecteurs attentifs de connoître ceux à qui ils doivent donner la préférence. Ce que nous en avons dit en rendant compte du cinquième volume, & ce qu'en disent nos Auteurs dans l'introduction de celui-ci, facilitera ce choix. Le Tra-

ducteur avertit aussi dans ses notes des changemens qu'il a été obligé de faire : on est toujours étonné que des gens de Lettres se permettent des injures & des invectives dans des ouvrages purement historiques.

Dans la Description des Provinces on comprend les Isles, qui en dépendent en tout, ou en partie. Ainsi en parlant de celle de Quang-tong, ou Canton, on y place l'Isle de Hay-nan; mais on a soin d'avertir que les montagnes du centre, qui occupent environ un tiers de l'Isle, sont habitées par des peuples, qui se sont maintenus dans l'indépendance, & trafiquoient autrefois avec les Chinois, ausquels ils donnoient de l'or en échange de leurs toiles & de leurs merceries; mais que l'Empereur Chang-hi informé que ce commerce apportoit une prodigieuse quantité d'or à quelques Mandarins, défendit sous peine

de mort toute communication avec ces Montagnards ; défenſe, qui n'a pourtant point empêché les Gouverneurs voiſins d'entretenir dans les montagnes d'Haynan des liaiſons ſecrettes par leurs Emiſſaires. Nos Auteurs nous donnent une idée beaucoup plus avantageuſe des richeſſes de cette Iſle, que de ſes habitans libres qu'ils nous repréſentent comme difformes, de petite taille, de couleur rougeâtre, ſi lâches & ſi mal diſciplinés, que cinquante Chinois en mettroient mille en fuite.

Il y a encore à la Chine quelques Nations, qui n'ont jamais été ſoumiſes, mais avec leſquelles les Empereurs ſe ſont accommodés, pour n'en être pas inquiétés, en leur accordant des priviléges. Tels ſont dans la Province d'Yun-nan les *Lo-los*, qui à leur langage & à leur Religion paroiſſent originaires du Pegu. Tels ſont encore les *Miao-ſſes*, qui ſont répandus dans

différentes Provinces, & dont on n'a pû reconnoître l'origine. Leur nom signifie *enfans des chats*; car *miao* veut dire *chat* & *sse* ou *tse*, fils. Comme ils sont beaucoup moins policés, & qu'ils sont même assez féroces, les Chinois ont bâti des forteresses dans leur voisinage, & quand ces Barbares, qui ont cependant des Chefs, dont l'autorité est fort despotique, s'avisent de commettre quelque hostilité, les Chinois se contentent de les repousser derriere leurs Montagnes, où ils n'entreprennent point de les forcer. Parmi ceux de la Province de Quey-cheu, il y en a qui obéissent aux Magistrats de l'Empire, & ont des noms Chinois; d'autres ont des Mandarins héréditaires. On en trouve dans la même Province, que les Chinois nomment Mulaus, c'est-à-dire, *Rats du Monde*. On ne nous en dit point la raison. On croit que ceux de la Province de

Quang si, sont Chinois d'origine.

Nos Auteurs prétendent que les Missionnaires, qui ont voyagé dans les Provinces les plus peuplées, où la foule est si prodigieuse dans les grands chemins, qu'on n'y marche point sans embarras, se sont trompés en faisant monter le nombre des Chinois, les uns à cent, d'autres à deux cens, quelques-uns à trois cens millions, sans considérer que la foule n'est pas la même dans toutes les Provinces. Cependant, ajoutent-ils, les derniers Missionnaires ne font pas difficulté d'assûrer que la Chine contient plus d'habitans que l'Europe entière, & donnent à Pekin trois millions d'ames. Ce calcul, ajoute une note, est d'autant plus juste par rapport à Pekin, que chaque Chef de famille y est obligé de donner aux Magistrats l'état des personnes, dont elle est composée.

Les Voyageurs ne s'accordent

pas sur les degrés ou classes, qui forment la division du Peuple Chinois. Nos Auteurs s'en tiennent à la dernière division du P. Duhalde, qui prétend qu'il n'y a proprement que deux ordres dans l'Empire, celui de la Noblesse, qui comprend les Princes du Sang, les Mandarins & les Lettrés, & celui du Peuple, par où l'on entend les Laboureurs, les Marchands & les Artisans. Tout le monde sçait qu'il n'y a de Noblesse héréditaire à la Chine, que celle des Princes de la Dynastie regnante, de ceux des anciennes Dynasties, qui souvent sont très-pauvres, & de la famille de Confucius, laquelle peut se vanter, dit-on, d'être la plus ancienne de l'Univers.

Il n'y a point de Pays au monde, où l'Agriculture soit plus en honneur, qu'à la Chine. Les Laboureurs y sont au-dessus des Marchands & des Artisans, & les Chinois prétendent que les Empereurs

ſont obligés de leur accorder une protection ſpéciale, & d'augmenter plutôt que de diminuer leurs priviléges. Cela eſt fondé ſur ce qu'un Empire ſi vaſte a peu de reſſource dans les ſecours étrangers pour ſuppléer à ſes beſoins. L'Empereur pour honorer cette profeſſion, fait gloire de manier une fois l'année la charrue, & les Faſtes Chinois comptent deux Laboureurs, qu'elle a fait monter ſur le Trône.

Les Marchands Chinois ſont polis, fort induſtrieux, infatigables, mais il faut être bien ſur ſes gardes avec eux. Les Japonnois au contraire, diſent nos Auteurs, ſont groſſiers, peu obligeans, & ſi opiniâtres, qu'après avoir une fois déclaré la valeur d'une marchandiſe, toutes les raiſons du monde ne leur en feroient rien rabattre. Dans le vrai cette prétendue groſſiéreté n'eſt que la hauteur, avec laquelle les Japonnois traitent tous

les Marchands étrangers. Il faut voir ce que dit Kempfer de la maniére, dont ils en uſent avec les Hollandois. Ce que les Chinois appellent opiniâtreté, vient de ce que le Marchand Japonnois ne ſurfait jamais, & ne s'embarraſſe point qu'on achette, ou qu'on n'achette pas. D'ailleurs on ne les trouve jamais en défaut ſur la bonne foi, & le commerce du Japon eſt un des plus lucratifs de l'Univers. Nous ne ſçavons pas auſſi ſur quelle autorité nos Auteurs diſent que la porcelaine du Japon ne ſouffre point l'eau bouillante.

La plus grande partie du Peuple à la Chine eſt occupée au commerce, & c'eſt ſur-tout le commerce intérieur du Pays, qui en fait la plus grande richeſſe. Les quinze Provinces de l'Empire ſont comme autant de Royaumes, entre leſquels il y a une communication, qui ſert à lier les habitans & à faire regner par-tout l'abondance.

L'article de la Navigation, celui des Arts & des Artisans est ici fort bien traité. C'est un précis bien fait de tout ce qu'on en trouve dans les meilleurs Auteurs, qui en ont parlé; mais nous en avons souvent rendu compte dans nos Mémoires. En parlant du papier de la Chine, nos Auteurs prétendent avoir trouvé le P. Duhalde en contradiction avec lui-même, lorsqu'il a dit dans un endroit qu'on s'étoit trompé en croyant que le papier est une composition de soie; & dans un autre qu'un Physicien Chinois avoit fait du papier avec des nœuds de soye; mais pour ôter la contradiction ne pourroit-on pas dire que ce papier étoit d'une espèce particulière, & dont on ne dit point quel a été le succès?

Le Chapitre IV. traite des Sciences des Chinois. La vie de Confucius y fait un article à part. On ne peut voir sans douleur, dans l'Histoire de ce Philosophe, ce qui

a empêché la Religion Chrétienne de s'établir dans la Chine, & d'y devenir peut-être la Religion dominante dès le premier siècle du Christianisme. Nos Auteurs en parlant dans le V. chapitre des quatre Religions principales établies à la Chine, accusent de négligence ou de mauvaise foi des Missionnaires, qui n'ont, dit-il, traité que de la première avec un peu d'exactitude. On croit, ajoutent-ils, s'appercevoir que sur la Religion de Fo ils suppriment quantité de circonstances, & qu'ils en déguisent d'autres. D'ailleurs ils chargent la secte de Ju-Kyan d'Athéïsme en vue de purger du même soupçon la Religion établie, dont ils ont toléré quelques pratiques. Nous pourrions à notre tour & avec plus de fondement récriminer contre ces Auteurs, qui apparemment ne se sont point donné la peine de lire avec attention ce que le P. Duhalde a ramassé,

au commencement de ſon troiſiè-me volume, de tout ce qu'on a pû ſçavoir des Religions de la Chine, ou qui ne l'ont parcouru qu'avec des préventions, qui leur faiſoient voir les choſes autrement, qu'elles ne ſont; mais nous aimons mieux renvoyer nos Lecteurs au Livre même, & à ce que nous en avons dit dans nos Mémoires, que d'entrer dans des diſcuſſions, qui nous meneroient trop loin.

Sur l'antiquité & l'étendue de l'Empire Chinois, on ſe borne ici à rapporter les ſentimens divers de ceux, qui en ont écrit. On convient avec tous les Hiſtoriens, que rien n'eſt plus parfait que les principes du Gouvernement de la Chine. En effet, ſi tous les Monarques Chinois n'ont pas été tels, que Confucius prétendoit qu'ils devoient être, il paroît certain qu'on ne trouveroit nulle part une ſuite de Souverains, qui ayent mieux gouverné, ni une Monar-

chie, dont la forme & la constitution du Gouvernement ait été moins altérée. A la Religion près, on n'y trouve presque rien à redire, que la vanité de cette Nation & de ses Empereurs, qui regardent tous les autres Peuples du monde comme des Barbares, & tous les Princes, qui leur envoyent des présens, comme des Tributaires.

Cette vanité influe beaucoup sur leurs fastes, & sur la manière, dont ils parlent des guerres, qu'ils ont eues avec leurs voisins. Celle que Tayco-Sama, Empereur du Japon, fit au Roi de Corée Tributaire de la Chine, dans le siècle passé, & à laquelle les Chinois prirent part, y est décrite de manière à n'être pas reconnoissable. Les Européens, qui étoient alors au Japon, & dont plusieurs passerent en Corée avec les Japonnois, rapportent les choses tout autrement, & paroissent d'autant plus

croyables, qu'ils n'avoient aucun intérêt à flatter Tayco-Sama, & que cette guerre avoit plutôt été entreprise pour ruiner le Christianisme au Japon, que pour faire des conquêtes: ce qui n'a jamais été la passion des Monarques Japonnois.

Le VII. Chapitre est consacré à l'Histoire naturelle. En parlant de la fertilité de la Chine, nos Auteurs reprochent quelques exagérations aux Missionnaires, lesquels, disent-ils, ont jugé des Provinces & des Cantons, qu'ils n'ont point vûs, par ceux qu'ils ont parcourus. Cela pourroit être: mais qui peut mieux juger de la fertilité des Provinces de la Chine, que les Missionnaires, qui ont été par-tout? D'ailleurs ne peut-on pas dire qu'une Province est très-fertile, quoiqu'elle ait des Cantons stériles, si elle fournit abondamment tout ce qui est nécessaire aux habitans pour leur subsistance? Du reste on trouvera

dans ce Chapitre un Extrait bien méthodique de tout ce qui regarde l'Hiſtoire naturelle de ce grand Empire. Il y a ſur-tout dans l'article des Poiſſons des choſes fort curieuſes, & dont on pourroit tirer quelque utilité.

Le troiſième Livre traite de la Corée, de la Tartarie orientale & du Tibet ; mais on a renvoyé le Tibet au ſeptième volume. Les deux premiers Chapitres regardent la Corée, qui ne fait point partie de l'Empire Chinois, mais dont le Souverain eſt Tributaire de l'Empereur de la Chine. On trouve, dans le premier, des obſervations Géographiques, & une Hiſtoire de la Corée par le P. Regis, un des Mathématiciens, qui ont dreſſé les Cartes de la Chine. Cependant il n'a point été en Corée, & il convient qu'il a écrit ſur des Mémoires fort ſtériles; il pouvoit ajouter, par rapport à l'Hiſtoire, ſur des récits fort infidéles, du

moins en ce qui concerne l'expédition des Japonnois, dont nous avons parlé. Le second Chapitre contient la Description du Royaume de Corée, tirée du quatrième Volume des Voyages au Nord. Elle est d'un Hollandois, lequel ayant fait naufrage en 1653. sur l'Isle de Quelpaert qui dépend de la Corée, fut transporté avec tous ses compagnons dans ce Royaume, d'où il ne pût sortir qu'après treize ans d'une dure captivité. Cette relation paroît être ce que nous avons de plus détaillé sur cette grande Peninsule.

La Tartarie sujette à la Chine ; c'est-à-dire la Tartarie Orientale, remplit le troisième Chapitre & le dernier de ce Volume. Les Tartares Mogols ou Occidentaux avoient conquis la Chine dans le XIII. siècle ; les Tartares Mancheoux ou Orientaux l'ont conquise dans le XVII. & y régnent encore aujourd'hui. Non-seulement les premiers n'ont pas conservé leur

conquête, ils ont même perdu une bonne partie de la Tartarie Occidentale. Il s'y est formé plusieurs Royaumes, les Russiens y ont étendu leurs bornes assez loin, & les Empereurs Chinois s'étendent beaucoup de ce côté-là : ce qui a occasionné de grands démêlés entre les Cours de Pekin & de Moscou, mais ils ont été heureusement terminés par les PP. Gerbillon & Bouvet Plénipotentiaires de l'Empereur Changhi ; & par ceux de Russie.

La Tartarie n'a donc plus aujourd'hui la même étendue qu'elle avoit autrefois ; mais il ne s'agit ici que de la Tartarie Orientale, où regnoient les Ancêtres de la famille, qui occupe présentement le Trône de la Chine ; & nos Auteurs ont assez bien recueilli tout ce qu'on a pû en apprendre jusqu'à présent. Par rapport aux observations Géographiques ils déclarent qu'ils ont suivi le P. Regis, lequel paroît avoir eû la principale part au tra-

vail des Missionnaires pour dresser la carte de ce grand Pays. Ils ont aussi inséré dans ce Chapitre le Voyage, qu'y fit en 1642. le P. Ferdinand Verbiest à la suite de l'Empereur Chang-hi. Mais tout cela se trouve dans le quatrième Volume du grand Recueil du P. Duhalde, & nous en avons suffisamment parlé dans nos Mémoires.

ARTICLE LXV.

LA VIE DE MAHOMET traduite & compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de la Sonna, & des meilleurs Auteurs Arabes. Par M. Jean Gagnier Professeur en Langues Orientales, à Oxfort. 3. vol. in-12. A Amsterdam, chez Westein & Smith. 1748.

LE premier Volume de cet ouvrage est précédé d'une Préface assez longue dans laquelle no-

tre Auteur réfute les paradoxes avancés par M. le Comte de Boulainvilliers dans sa vie de Mahomet. Il a plû à ce Comte de faire de Mahomet un grand homme, & presqu'un homme inspiré. Quelles ont été ses vues ? M. Gagnier lui en suppose de très-odieuses, & prouve fort bien qu'on auroit dû pour l'honneur du Comte supprimer cet ouvrage posthume. Le Professeur réfute les éloges outrés que le Comte fait de son Héros, & les réfute peut-être trop sérieusement. A qui ce Comte persuadera-t'il, que Mahomet a été suscité de Dieu *pour rappeller les hommes qui s'écartent si aisément des voyes simples de la vérité*, qu'il étoit le *désiré des Peuples* & qu'il en *devoit être le secours & le consolateur ?* Ce sont des impiétés qui feroient horreur, si on ne supposoit que M. de Boulainvilliers ne parle ainsi que par la bouche des interprêtes de l'Alcoran.

Mahomet, comme l'ont démontré le ſçavant Abbé Maracci & le Docteur Prideaux, a été un grand Enthouſiaſte, un habille Impoſteur, un homme médiocre & fort ignorant.

Après avoir fait ſentir combien la vie de Mahomet par M. le Comte de Boulainvilliers eſt injurieuſe à la Religion Chrétienne, M. G. prouve qu'elle eſt pleine de fables & de fictions. Le Comte s'eſt aviſé de faire voyager ſon Héros à peu près comme M. Ramſay a fait voyager le grand Cyrus; & les voyages du premier ſont auſſi romaneſques que ceux du ſecond; mais il falloit bien donner au moins l'éducation des voyages à quelqu'un qui n'en avoit reçû d'aucune eſpèce, afin de ſuppoſer avec quelque vraiſemblance qu'il avoit acquis la ſageſſe & les connoiſſances néceſſaires pour établir une nouvelle Religion. D'ailleurs ces Voyages ſervent à égayer l'Hiſ-

toire, & donnent occaſion à M. le Comte de lancer bien des traits contre l'ambition du Clergé, le culte des images, le célibat des Prêtres, la ſuperſtition & l'ignorance des Chrétiens, de faire enfin une ſatyre contre la Religion Chrétienne.

Le mérite particulier de la nouvelle vie de Mahomet eſt d'avoir été écrite par un homme très-habile dans les langues Orientales. Il a été en état de conſulter les ſources,& il rapporte ce qu'il y a trouvé, avec beaucoup d'impartialité. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette hiſtoire des portraits brillans, des penſées hardies, des réflexions politiques, ni ces ſaillies & ce ſtyle vif & épigrammatique qu'on aime tant aujourd'hui. La narration de l'Auteur eſt ſimple, unie, claire, & les faits ſont bien liés. Il ne cherche point l'eſprit, il n'a cherché qu'à inſtruire & à faire connoître Mahomet.

Cet imposteur que les Musulmans font descendre d'Abraham, & qu'ils honorent du titre glorieux d'*Apôtre de Dieu*, de *Prophête de Dieu*, naquît à la Mecque l'an de J. C. 578. & sa naissance fut accompagnée de prodiges les plus singuliers. Le reste de sa vie fut une suite continuelle de révélations, de Prophéties, de miracles. Tant de gloire ne lui procura cependant d'autre avantage que de devenir à 25. ans Facteur de Khadigija, riche Marchande de la Mecque. Elle l'envoya en Syrie, où elle faisoit un grand commerce, & c'est au retour de ce voyage qu'elle l'épousa. Les Historiens Arabes ne disent pas ce que fit ce Prophête pendant les 15. années qui suivirent son mariage. Abul-Feda dit seulement qu'il se retiroit souvent dans la caverne du mont Hera, à trois milles de distance de la Mecque, & on devine bien ce qu'il y faisoit.

Mahomet ayant atteint l'âge de

40 ans accomplis reçût sa mission prophétique par l'Ange Gabriel, qui lui apporta du Ciel l'Alcoran dans sa caverne du mont Hera. Le nouvau Prophête ne tarda pas à faire part à Khadigija des faveurs célestes qu'il avoit reçues, & lui dit tout bas, ce qu'il vouloit qu'elle dit tout haut. Elle fut la première à embrasser la nouvelle Religion, & son exemple fut suivi de quelques autres. Le Prophête crût qu'il étoit temps de déclarer publiquement sa mission, & il le fit dans un festin que donna Ali son cousin. Cette déclaration étonna d'abord, & fit rire ensuite les Conviés, & Ali fut le seul qui lui dit, qu'il embrassoit sa doctrine, & que si quelqu'un s'opposoit à lui, *il lui casseroit les dents, lui arracheroit les yeux, & lui fendroit le ventre.* Les menaces d'Ali firent peu d'impression, & les progrès de cette Religion furent d'abord assez lents. Les Mecquois prirent

même le parti de profcrire tous ceux qui l'embrafferoient, & le Prophête fut cité lui-même devant le Juge, pour rendre compte de fa miffion. Ce fut un coup de foudre qui l'accabla, & il auroit péri à la peine, fi l'Ange Gabriel n'étoit venu le confoler. Cette vifite célefte le fortifia, & il réfolut de comparoître devant le Juge.

Cette comparition fe fit avec le plus grand éclat, dans une vafte plaine, au milieu d'une multitude innombrable de Peuple. Habib fils de Malec (c'étoit le nom du Juge) fit au Prophête un difcours fort fage, & finit par lui demander quelque preuve authentique de fa miffion. Mahomet lui en donna une bien étrange : car il fit defcendre la Lune du Ciel ; elle lui fit *une profonde révérence*, lui dit en langue Arabe : *Paix fur toi, Apôtre de Dieu. Le compliment fini, la Lune entra dans la*

manche droite du Prophête, & ſortit par la manche gauche ; puis ſe fourrant ſubtilement par le collet de ſa robe, elle deſcendit tout du long juſqu'à la frange d'en-bas. Enſuite elle ſe fendit en deux moitiés égales ; les deux moitiés ſe rejoignirent enſemble, & la Lune redevint brillante comme auparavant. En cet état elle fit encore force révérences & complimens au Prophête. Un prodige ſi ſurprenant convertit Habid fils de Malec, & 480. habitans de la Mecque ; mais les ennemis du Prophête ne ceſſerent pas de le perſécuter, & la perſécution devint ſi violente, qu'il fut obligé de ſortir de la Mecque, & de ſe ſauver à Médine. C'eſt là qu'il fixa ſon ſéjour, qu'il régla le culte & les cérémonies de la nouvelle Religion, & qu'il réſolut avec Ali de devenir Conquérant.

Preſque tout le reſte de cette hiſtoire ne contient que des batail-

les & des victoires, des miracles, des révélations, & des visites célestes, mais ces batailles & ces victoires n'ont rien d'intéressant; ces miracles sont risibles sans être amusans: ces révélations & ces visites célestes sont si fréquentes qu'elles ennuyent enfin. Il vaut mieux peindre d'après notre Auteur, les qualités spirituelles & corporelles du Prophête; ces détails serviront à faire connoître cet homme extraordinaire, & plairont plus que la relation de victoires & de miracles si étranges. Il faut cependant dire quelques mots de sa maladie & de sa mort. Il avoit été depuis quelques années *ensorcelé*, & empoisonné par les Juifs ses implacables ennemis. La force des enchantemens & la malignité du poison, lui faisoient ressentir quelquefois des douleurs assez vives, & allumérent enfin dans ses veines un feu si violent, que *personne ne pouvoit lui tâter le poulx, ni tenir la*

main sur sa poitrine, sans ressentir une chaleur insupportable. Le Prophête n'imagina d'autre remède, que de faire *verser sur lui de l'eau, autant qu'en peuvent contenir sept grandes outres toutes pleines.* Le rafraîchissement que lui procura cette inondation, le mit en état de manifester ses dernières volontés, & de donner audience à l'Ange Gabriel, qui venoit tous les jours de la part de Dieu, *lui disant chaque fois, comment te portes tu?* Enfin *il consentit à mourir*, & mourut à 63 ans, un lundi. Ce lundi fut un jour heureux pour le Prophête; car selon la Tradition Musulmane, „ il nâquit un lundi, il com- „ mença d'exercer son office pro- „ phétique un lundi, il sortit de la „ Mecque pour s'enfuir à Médine „ un lundi, il fit son entrée un lun- „ di, il prit la Mecque un lundi: „ enfin sa mort arriva un lundi. „ Il fut enterré à Médine dans une „ fosse pavée de briques: & ce

sont

ſont des fables que ce qu'on a débité ſur ſon cercueil ſoutenu en l'air par des pierres d'aiman.

„ Mahomet, dit Ali, étoit de
„ médiocre taille, il avoit la tête
„ groſſe, & la barbe fort épaiſſe,
„ les paulmes de ſes mains, & les
„ plantes de ſes pieds *fortes & ru-*
„ *des.* Ses os étoient gros & robuſ-
„ tes; ſon viſage étoit rubicond;
„ il avoit les yeux noirs, & les
„ cheveux de même, il avoit le
„ tour des machoires gracieux, &
„ également bien proportionné. "
Il avoit ſur le dos une loupe, que les Muſulmans regardoient comme le ſceau de ſon eſprit prophétique. „ La ſueur de ſon corps cou-
„ loit comme du corail liquide;
„ on ſe ſervoit même de ſa ſueur
„ pour en compoſer des parfums,
„ & des aromates exquis. " Mais c'eſt ſur-tout de ſes qualités naturelles & des perfections de ſon ame, que les Muſulmans font des peintures magnifiques. Il ne ſça-

voit ni lire, ni écrire, & étoit d'une ignorance extrême; mais la pénétration & la sublimité de son esprit, la supériorité de sa raison, la douceur & l'insinuation de son caractère suppléerent à tout. „ Il „ aimoit beaucoup les femmes & „ les parfums, & il disoit que ces „ deux choses excitoient sa ferveur „ dans la prière. " Sa ferveur devoit être grande; car il dépensoit beaucoup en aromates, & avoit quinze femmes sans compter un grand nombre de concubines & d'esclaves. Sa loi défendoit cependant d'avoir plus de quatre femmes, & interdisoit absolument les concubines; mais la méthode de l'imposteur étoit de commencer par commettre le crime, & il en faisoit ensuite venir la dispense du Ciel. Il avoit bien d'autres prérogatives; celle de *commettre des meurtres à la Mecque*, & *de distribuer les Terres d'autrui*, étoit de ce nombre.

Notre Auteur parle des guerres & des expéditions militaires du Prophête ; il aſſiſta en perſonne à neuf batailles. M. G. entre dans les plus petits détails ; il parle des épées, des lances, des arcs, des carquois, des cuiraſſes, des boucliers, des piques, des enſeignes, des habillemens, & de la toilette du Prophête. Voici le bordereau de ſa toilette. „ Une caſſette dans „ laquelle il ſerroit ſon miroir & „ ſon peigne. *Item*, une boëte „ dans laquelle il y avoit de l'an- „ timoine, & un collyre préparé, „ dont il s'appliquoit toutes les „ nuits trois fois ſur les yeux. „ *Item*, une paire de cizeaux. „ *Item*, un curedent, duquel il „ ſe curoit les dents trois fois la „ nuit. *Item*, une phiole dans la- „ quelle il y avoit de l'huile.

Les Muſulmans prétendent que leur Prophête étoit un grand Médecin, & rapportent de lui pluſieurs Aphoriſmes, grand nombre

de raisonnemens galéniques, & des regles pour la conservation de la santé, & la guérison des maladies. Le lait étoit le grand spécifique du Médecin Prophête, & il ne parloit des vertus & de la douceur de ce breuvage, qu'avec une espèce d'enthousiasme. „Quand „Dieu, disoit-il, fait la grace „à quelqu'un de boire du lait, „il doit dire ces paroles en for„me de prières : *O Dieu, bénis„nous par ce breuvage délicieux; „fais-nous croître en force & em„bonpoint par son moyen*; car il „n'y a rien au monde de plus „bienfaisant, tant pour le man„ger que pour le boire, que le „lait. " De crainte qu'on ne le crût pas sur sa parole, il ajoutoit le raisonnement à l'autorité. Une vache se nourrit de plantes, d'herbes & de simples de toutes les espèces; le lait est donc composé de tous ces sucs salutaires, & en doit communiquer les vertus à la

maſſe du ſang ; auſſi le Prophête aſſuroit-il, que le lait ſur-tout d'une géniſſe jeune, pris dans le tems qu'on le trait : „ rend le ſang „ louable & excellent, qu'il hu„ mecte un corps deſſeché, le ſuſ„ tente, & le nourrit bien ; qu'il „ eſt d'une grande utilité pour „ diſſiper la mélancolie, & pour „ guérir les maladies noires & „ atrabilaires. “ Tout cela prouve que le Prophête avoit autant de goût pour le lait, qu'il avoit d'averſion pour le vin ; & c'eſt d'où il ſera parti pour défendre l'un & ordonner l'autre.

ARTICLE LXVI.

ADRIANI RELANDI POEMATA quæ hactenus reperiri potuerunt curante Abrahamo Perrenot. Trajecti ad Rhenum. Apud Henricum Spruit, anno 1748. *in*-8°. *pag.* 153. *Recueil des Poësies d'Adrien Reland, par les soins d'Abraham Perrenot. A Utrecht chez Henri Spruit.*

LA liberté du commerce rétablie par la paix mettra les Journalistes en état de faire part au Public de ce qui se passe chez les Nations voisines dans la République des Lettres. Ce ne sera pas un des moindres agrémens que nous pourrons procurer à nos Lecteurs. Les hommes sont disposés à estimer plus ce qui vient de loin que ce qui est à leur portée. Voici un Recueil de Poësies Latines.

La plus grande partie du volume consiste en des Elégies galantes. Il y eut un tems où les Poëtes & ceux qui s'imaginoient l'être composoient des Sonnets, des Elégies, des Ballades, des Rondeaux, & le reste à l'honneur de quelque Philis en l'air pour laquelle ils soupiroient. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on demandoit quelquefois à des personnes d'un rang & d'un mérite distingué la permission de leur déclarer poëtiquement, des sentimens dont on avoit raison de craindre qu'elles ne fussent offensées, & ces personnes avoient la complaisance de le permettre.

Tous ces Versificateurs ont eu beau

Prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore
Et toujours bien mangeant mourir par Métaphore.

Leurs ouvrages sont aujourd'hui peu connus & encore moins lus.

Il y a bien de l'apparence que la Galatée d'Adrien Reland n'étoit pas un objet réel : il y a peu dans la Hollande ni ailleurs d'Annes Schurmans qui ſçachent gouter les Vers ou la Proſe Latine qu'on leur adreſſe. Si l'on veut en être entendu, il faut leur parler leur langue naturelle.

Nous ne dirons pas ce que nous penſons des Elégies galantes de l'Auteur. Fuſſent-elles d'une beauté achevée, ce ne ſeroit pas une raiſon de les louer, ç'en ſeroit une de détourner de cette Lecture.

Adrien Reland ne s'eſt pas tellement attaché à ces ſortes d'Elégies qu'il ait négligé d'en compoſer ſur des ſujets plus ſérieux. Il s'eſt auſſi exercé dans la Poëſie Lirique. On voit dans le Recueil une Ode à l'honneur du Poëme de Lucrèce: elle eſt d'environ cinquante ſtrophes. Cette Ode eſt imprimée ſur deux copies. Il y a pluſieurs ſtrophes qui ſont communes à l'une

& à l'autre ; plusieurs aussi qui sont particulières à chacune : ce n'est pas un thême en deux façons selon le style des écoliers : cependant il eût été peut-être plus à propos de préférer la copie qu'on jugeoit la meilleure & de supprimer l'autre. Comme ces deux Odes ou ces deux copies de la même Ode se suivent immédiatement, il est difficile que les Lecteurs ne remarquent ce que nous avons remarqué, & il y en aura à qui cette espèce de négligence ne plaira pas ; ils aimeroient mieux que l'Editeur eût fait ce choix que de leur en laisser le soin. Ce qu'il y a de mieux à dire en sa faveur, c'est qu'après avoir comparé les deux copies, il ne lui a pas été facile de se déterminer.

Adrien Reland s'est rendu célèbre par des ouvrages plus utiles que des Vers. Il n'avoit nul besoin de recourir à la Poësie pour mériter l'estime du Public. On a tout

ſujet de croire que ç'a été ſeulement pour eſſayer ſes talens, ou pour s'amuſer, que ce docte Hollandois a composé en divers tems les Piéces qu'on a raſſemblées. S'il avoit eu deſſein de ſe faire valoir par cet endroit, il eût préſidé lui-même à l'Edition pour jouir de la gloire & du fruit de ſon travail. Les Poëtes ne ſe piquent pas ordinairement de tant de modeſtie.

ARTICLE LXVII.

EXPERIENCES SUR l'Electricité, avec quelques conjectures sur la cause de ses effets. Par M. Jallabert Professeur en Philosophie expérimentale & en Mathématiques, des Sociétés Royales de Londres & de Montpellier, & de l'Académie de l'institut de Bologne. A Genève chez Barillot & fils, 1748. vol. in-8°. 304. pp.

L'Electricité est un Phénomène que sa nouveauté a rendu fort curieux, depuis quelques années, pour le Public le moins attentif aux merveilles de la nature ; mais que sa singularité spéciale, & surtout la facilité de le produire en tout tems, & en tous lieux, doit rendre l'objet de la curiosité des Physiciens, parce qu'il paroît tenir de près en quelque sorte au secret

même de cette nature, & aux Phénomènes les plus généraux de la lumière, du feu univerſel, du tonnère, du mouvement intime des corps, de la conſtitution de l'air & peut-être à celui de la peſanteur univerſelle, & ſur-tout à celui du grand & univerſel ſyſtême de la direction de l'aimant. Un Newtonien ajouteroit, au ſyſtême de l'attraction, ſauf à lui de diſſimuler celui du vuide peu aſſorti à cette continuité d'effets rapides & toujours prêts à ſe renouveller.

M. Jallabert renouvelle & pique l'attention des Phyſiciens, en les avertiſſant que nous en ſommes encore aux premières avenues du ſyſtême de l'Electricité. *On peut attendre*, dit-il, *tous les jours de nouveaux prodiges du nouvel agent qu'on vient de découvrir dans l'Univers.* Nous regardons l'ouvrage de cet Auteur, comme un des plus raiſonnables, des plus ſagement Phyſiques qui ayent été faits ſur

cette matière. Il eſt naturellement diviſé en deux parties, dont la première donne les expériences & comme l'Hiſtoire naturelle de l'Electricité ; la ſeconde en donne les cauſes ſous le titre modeſte de *conjectures.*

Le chapitre premier de la première partie traite de l'Electricité, & des corps électriques par eux-mêmes. On nomme électriques par eux-mêmes, ceux, comme le verre, la porcelaine, l'ambre, la réſine, qu'on électriſe en les frottant ; par oppoſition à ceux, comme les métaux, qui ne s'électriſent point par le frottement, mais par l'approche des corps électriſés. Il n'y a guères que les corps trop durs ou trop mols qui ne s'électriſent pas en les frottant. Les pierres, les marbres &c. s'électriſent étant chauffés auparavant. L'ambre, le verre, les pierres précieuſes n'ont beſoin que d'être chauffés, pour être électriques. Le frottement en

augmente l'Electricité. Les matières résineuses ou sulfureuses, simplement fondues, deviennent attractives en se réfroidissant, & le sont même long-tems si on les conserve dans du verre enveloppé d'étoffe de laine. Trop de chaleur nuit à l'Electricité, l'humidité qui s'attache aux agens de l'Electricité, la détruit.

Le second chapitre traite des Phénomènes de l'attraction & de la répulsion. La vertu magnétique n'agit que sur certains corps, L'Electricité sur tous, principalement sur les métaux, rendus légers, en feuilles. Les corps électrisés se repoussent, se fuyent l'un l'autre, au lieu qu'ils attirent ou sont attirés par les corps non-électriques.

Le troisième chapitre parle de la lumière que rendent les corps électriques. La main qui frotte un tube est tout ce qu'il y a de plus propre à en tirer de la lumière dans l'obscurité. Si ayant cessé de

ſrotter, & la lumière ayant diſparu, on en approche le doigt ou un autre corps non-électrique, un trait de feu accompagné d'un petit bruit part du tube, & cauſe même de la douleur. Ce trait épuiſe la vertu du tube ou globe, qu'il faut frotter de nouveau pour de nouveaux traits; mais le feu devient continu ſi on continue la friction pendant l'approche du doigt au corps non-électrique.

Les vaſes vuidés d'air ſe rempliſſent de lumière étant frottés, & leur dehors n'eſt pas lumineux. Mais ſi l'air rentre, le dedans ceſſe d'être lumineux, & le dehors le devient.

Chapitre quatrième de la lumière des corps électriſés par communication. Aux extrémités anguleuſes d'une barre qui communique avec un globe électriſé on voit des aigrettes de lumière. Et ſi on approche le doigt ou du métail de la barre, il en ſort de

même de la lumière ; mais dans ce moment les *aigrettes ſpontanées* diſparoiſſent. Un homme placé ſur des gâteaux de poix paroît ſouvent dans ſes cheveux, & même ſes habits, couvert de points lumineux ; ſi on y touche, il en ſort du feu avec douleur, s'il deſcend ſur le plancher, le plancher paroît lumineux, &c. M. Boze prétend avoir inveſti la tête d'un homme de lumière, ce qui a fait nommer cette expérience *la béatification.*

Chapitre cinquième des corps électriques par communication. Les corps ne s'électriſent par communication que lorſqu'ils ſont iſolés de tout corps non-électrique. Pour cela on les ſuſpend à des cordons de ſoye bien ſecs, ou on les poſe ſur des gâteaux de réſine, ſur des caiſſes pleines de poix, ou ſur des guéridons de verre ſéchés exactement. Ainſi diſpoſés, il ne faut que les approcher d'un tube ou globe fortement électriſés. Les

métaux deviennent très-électriques par communication, & plus le volume en est gros & la surface étendue, plus ils le deviennent. L'humidité qui empêche la production de l'Electricité immédiate, favorise celle qui se fait par communication. Une corde mouillée transmet mieux l'Electricité que séche. Une personne en sueur la contracte mieux. L'eau la contracte fortement. Elle produit sur elle & par son moyen des Phénomènes prodigieux. Un jet d'eau se dilate, monte plus haut, s'éparpille en gouttes, &c. Le fil de l'eau se recourbe, attire, est attiré de cent façons, &c. Une eau ou un sang qui sort goutte à goutte, coule à plein canal lorsque le vase ou l'homme reçoit l'Electricité par communication, c'est-à-dire, en touchant à un cordon, à une chaîne, &c. électrisés.

L'Electricité augmente la chaleur du corps, point trop cepen-

dant celle de l'eau. Les muſcles d'où on tire des étincelles, ſont agités de mouvemens convulſifs. Une fleur, une plante ſe redreſſe, reprend de la vivacité par l'Electricité. Elle hâte ſur-tout les progrès de la végétation, elle augmente la tranſpiration des Plantes. Par le moyen de cordes de chanvre mouillées, de chaînes de métail, ou de l'union non-interrompue de tant de perſonnes qu'on voudra, on peut communiquer une forte électricité, quelques détours que faſſe la chaîne, juſqu'à une diſtance dont on n'a pu encore fixer les bornes. Après toutes ſes expériences pour eſtimer la rapidité de la matière électrique dans cette communication qui paroît inſtantanée, M. Jallabert aſſure que tout ce qu'il a pu en apprendre eſt qu'elle ſurpaſſe infiniment celle du ſon.

La contiguité des corps n'eſt pas même abſolument néceſſaire pour

la transmission de l'Electricité. Le vent le plus violent qui croise le chemin de la vertu électrique ne l'empêche pas d'aller son train. La flâme même interposée ne la détruit pas, & devient elle-même électrique & attractive. La plus grande chaleur loin de nuire, aide à l'Electricité.

Chapitre sixième des corps perméables à la matière électrique. M. Jallabert constate fort bien que la vertu électrique pénétre les corps qui la transmettent, & se transmet tout au travers du fer même le plus épais. La poix mise entre le globe & la barre empêche la barre de s'électriser, mais cette poix mise en enduit autour de la barre n'empêche rien, ce qui prouve que la vertu, arrêtée surement au dehors, va par le dedans jusqu'au bout de la barre comme si elle étoit toute nue. Le soufre & même la résine transmettent la vertu

électrique, lorſque ces corps ſulfureux ſont peu épais.

Chapitre ſeptième. Examen de l'expérience nommée la *Commotion.* C'eſt ici un Phénomène terrible & qui approche de la foudre même. M. Muſſchenbroeck qui l'opéra le premier, n'oſa le tenter une ſeconde fois. La curioſité a rendu bien des Phyſiciens plus hardis, & M. Jallabert en parle & l'a pratiqué cent fois du plus grand ſens froid. Tout le terrible de cette expérience paroît dépendre de l'eau qu'on électriſe par le moyen d'un ſimple fil de laiton, qui y pend de l'extrémité d'un canon de fuſil immédiatement électriſé par le globe. Pour le ſuccès, il faut que l'eau ſoit dans un vaſe, ſurtout de verre, poſé ſur la main de celui qui de l'autre main tire une étincelle du canon. Cette étincelle fait à l'inſtant reſſentir la plus forte commotion & douleur dans les deux bras, dans la poitrine &

dans tout le corps du patient, qui eſt l'agent en même-tems.

L'eau n'eſt pas le ſeul véhicule de la commotion. Le mercure la rend très-forte; les poudres mêmes qui s'appliquent bien à l'intérieur du vaſe ſont bonnes; les huiles & poudres ſulfureuſes temperent la commotion. Le vaſe doit être très-mince. L'eau glacée même produit la commotion; elle ne la dégéle pas, quoique dans le moment l'intérieur du vaſe & de l'eau paroiſſe tout en feu. L'eau chaude cependant augmente la commotion & les éclats du feu. L'eau bouillante paroît toute en feu, avant que le doigt approche du canon, & à ſon approche la commotion devient extrême, le feu d'une vivacité ébloüiſſante, & juſqu'à emporter de la phiole un éclat de verre qui s'en détache tout net ſans fêlure autour: preuve de la plus grande impétuoſité de cette action, toute analogue à la foudre. Auſſi

a-t'on réussi à tuer par-là plusieurs animaux.

A la suite de ces chapitres d'expériences, M. Jallabert met ici le Journal de quelques expériences faites sur un Paralytique. Le malade avoit cinquante-deux ans. Son bras droit paralytique n'avoit point de sentiment. Il boitoit même d'une jambe du même côté. A la première commotion, il se crut frappé sur l'épaule droite, & sentit des picotemens dans tout le bras. A la seconde, à-peu-près mêmes Phénomènes. L'avant-bras étoit livide & desséché. A la troisième commotion, on vit des mouvemens très-vifs & très-pressés dans les muscles affectés, & une agitation dans le poignet ou carpe. Après quelques jours d'expériences, M. Jallabert voulut avoir pour témoin un Médecin, qui trouva de l'amendement dans la paralysie, & un commencement de guérison.

Peu-à-peu l'atrophie diminua, la couleur livide ſe diſſipa. Le malade ſentoit la nuit des picotemens, des frémiſſemens au bras malade. Peu-à-peu les doigts ſe dénouent, s'étendent, ſe fléchiſſent à volonté. Avec l'eau chaude les effets de la commotion furent plus forts; avec l'eau bouillante, ils furent effrayans pour le malade même, qui vouloit pourtant guérir. Heureuſement la ſuite en fut heureuſe. Avec le tems, le malade put porter ſon bras à ſon chapeau, & l'ôter avec ſa main malade. Avec le tems, le bras, la main prirent des chairs, de la couleur, des forces. Et tout cela n'avoit pas demandé un mois de tems pour être opéré.

Le malade étoit ſujet aux engelures tous les hyvers. La commotion l'en préſerva cet hyver-là qui fut rude (1747.) Dans le courant de cette guériſon, on vit des gens à qui la commotion

faiſoit venir des puſtules, preuve qu'elle agit ſur les humeurs. Mais la guériſon de ce Paralytique le prouve encore mieux. On ſeroit curieux de ſçavoir déſormais ſi elle a été parfaite, conſtante & ſans récidive. De tels Phénomènes de Phyſique intéreſſent l'humanité.

La partie conjecturale, dont M. Jallabert fait ſuivre régulièrement la partie expérimentale & hiſtorique, intéreſſe les Savans, qui ne renoncent pas à la gloire du bel eſprit. Car il y a une ſecte de Savans qui voudroient, par émulation contre Deſcartes & contre la Phyſique ſpécialement Françoiſe, borner cette Phyſique à la pure expérience, & les Phyſiciens à n'avoir que des yeux, ſans ſe permettre d'autre raiſonnement que celui d'une Géométrie ſéche & d'un calcul épineux, qui ne peuvent donner que des hypothèſes, ſimples corollaires im-

médiats

médiats des faits, qu'encore ils interprètent à leur gré & au seul profit de leurs qualités occultes.

M. Jallabert ne donne point dans cet excès, quoique Professeur de Physique expérimentale & de Mathématique. Il se permet de raisonner en Physicien sur les expériences qu'il vient de rapporter, & s'en acquitte en homme intelligent & en homme sage qui n'usurpe cette permission ni n'en abuse. Son hypothèse est de bonne foi. Il ne la masque point de géométrie. Il en affiche le titre. Il ne fait que la hazarder.

Je suppose, dit-il, *un fluide très-délié, très-élastique, remplissant l'Univers & les pores mêmes des corps les plus denses, tendant toujours à l'équilibre, ou à remplacer les vuides occasionnés.* M. Newton même qui étoit si contraire aux hypothèses, au Cartésianisme, au raisonnement physique, au Méchanisme, au plein, n'avoit-il pas

été forcé par l'évidence de la chose, d'admettre ce fluide universel? Encore M. Jallabert fait-il grace à ce grand homme, en voulant bien croire qu'il s'en étoit servi pour expliquer la lumière, que sûrement il n'a jamais expliquée par des émissions immédiates & actuelles des corps lumineux.

C'est avec toute la vrai-semblance physique, que notre Auteur fait de ce fluide un *fluide électrique*, très-propre à exercer toutes les merveilles de l'Electricité. Car selon lui le frottement du tube ou globe de verre ébranle ses fibres élastiques & leur donne un mouvement de vibration, d'où résulte un mouvement pareil dans la matière électrique : mouvement par lequel on peut comprendre que les corps légers, comme des feuilles d'or, sont attirés ou repoussés.

Ce mouvement, selon M. Jallabert, n'est pourtant pas un sim-

ple mouvement de vibration, si ce n'est dans le globe : car il pense que la matière électrique en est lancée hors du globe, & obligée d'y revenir par des ondulations, qui opérent tantôt l'attraction, tantôt la répulsion. Et comme les métaux sont fort compacts & contiennent peu de matière électrique, ils en lancent peu, selon l'Auteur, & sont peu propres à produire d'eux-mêmes les effets de l'Electricité, dont au contraire les corps résineux & inflammables sont très-capables, par la quantité qu'ils contiennent de matière du feu qui, selon le même M. J. est fort analogue à la matière électrique. Tout cela est d'une saine Physique.

L'Auteur sage & circonspect en tout, fait voir qu'il n'y a ici d'autre tourbillon que celui du globe qui tourne, & peut-être aussi de l'air environnant, qu'il entraîne toujours un peu ; sans

conſéquence pour le ſyſtême de l'Electricité, qui peut abſolument avoir lieu ſans ce tourbillon, lequel n'a d'autre effet que de faciliter le frottement. Nous pouvons ajouter même aux raiſons très-phyſiques de M. Jallabert, que dans le cas préſent, l'action de l'Electricité paroît bien plus ſe diriger en droiture par manière de courant, qu'en tournoyant & par manière de tourbillon.

Chapitre ſecond. Conjectures ſur les Phénomènes des corps électriques par communication. M. Jallabert réduit ici toute la queſtion au plus ou moins de matière électrique que contiennent les corps, & prétend que ceux qui en ont moins, réſiſtent moins au paſſage de la matière électrique, au lieu que ceux qui en ont davantage par eux-mêmes, réſiſtent auſſi davantage à celle qui leur vient d'ailleurs. Cela eſt ingénieux au moins, & ſe rapporte à l'ex-

plication de la réfraction de la lumière plus forte dans les corps rares, qui parut dans nos Mémoires, il y a 28. ou 29. ans, & qui a été si souvent mentionnée depuis ce tems-là.

Chapitre troisième. Examen des expériences sur la perméabilité de la matière électrique. Chapitre 4e. Observations de la lumière que rendent les corps électiques. *Le fluide électrique qui attire & qui repousse ;* demande M. Jallabert, *seroit-il le même que celui qui produit la lumière ?* Pour résoudre cette question, l'Auteur établit d'abord, que la matière de la lumière & du feu est un principe sulfureux, subtil & répandu partout, que ce principe sulfureux, cause de la lumière, est fort différent du souffre commun ; que ce qui produit l'Electricité produit la lumière, & la chaleur & le feu, &c.

On objecte que le diamant frotté

& électrifié jusqu'à devenir lumineux, s'il est mis dans l'eau, y perd son Electricité, mais non sa lumière, & même que, selon Boyle, le diamant devient lumineux sans devenir électrique, lorsqu'on le met dans l'eau chaude. Pour répondre, M. Jallabert a recours avec beaucoup de vrai-semblance aux parties grossières émanées des corps électrisés, qui étant unies aux parties fines de la lumière, produisent l'Electricité & le feu. Nous croirions pouvoir ajouter que non-seulement la lumière pure consiste dans des parties plus fines, mais dans un mouvement plus fin, & que pour l'Electricité & le feu sensible, il faut un courant de corps sulfureux & grossiers, dont la lumière est l'ame & dont ils sont les corps.

Ch. cinquième. Des Phénomènes de la commotion. Comme les deux mains agissent dans cette expérience, celle qui soutient le vase & celle qui tire l'étincelle, l'Au-

teur attribue la violence de la commotion, au contre-choc des deux courans de matière électrique qui pénétrent par là dans son corps. Cela est fort naturel & bien pensé.

Chap. sixième. De quelques effets de l'Electricité sur les Etres animés. En un mot le sçavant Professeur de Physique & de Mathématique n'omet rien, & rend raison physique de tout avec une précision Mathématique tout-à-fait estimable. La Physique n'est point la Mathématique; beaucoup moins est-elle la Géométrie en personne, comme voudroient nous le persuader ceux qui, à titre de Géomètres, s'ingérent dans l'explication prétendue de la nature. La Physique doit viser à la précision Géométrique, mais non l'usurper. C'est l'usurper que de ne prétendre rien avancer que de démontré & de calculé. C'est à la Géométrie seule de démontrer, à l'Al-

gebre de calculer, à la Physique de prouver modestement & d'un stile clair & ordinaire. C'est manque de finesse, de justesse même d'esprit, qu'on ne veut dans la Physique que des démonstrations Géométriques.

Pourquoi exclure les Physiciens de la Physique ? C'est les en exclure que de la traiter avec trop d'appareil de Géométrie & sur-tout de calcul. Un Physicien doit sçavoir un peu de Géométrie, la Géométrie simple & élémentaire. Le plus grand Physicien même n'a point fait d'étalage de sa haute & profonde analyse dans toute la Physique. Il l'a donnée à la portée de tout Lecteur intelligent. Le célèbre Newton est depuis longtems décidé aussi médiocre Physicien que Géométre supérieur. Le vuide & l'attraction ne furent jamais le résultat d'un raisonnement physique. Les démasquer de Géométrie, c'est les réfuter. M. Jal-

labert n'en dit pas un mot dans tout ſon Livre. Nous doutons que ſur cette matière il en ait parû de meilleur & de plus digne d'être lû de toutes ſortes de Lecteurs.

ARTICLE LXVIII.

QUÆSTIO MEDICA, M. Camillo Falconet Præſide. An ab omni re cibaria vaſa ænea &c. C'eſt-à-dire : Queſtion de Médecine, s'il faut bannir tout vaſe de cuivre de la préparation des alimens, propoſée par Mr. Franc. Thierri de Tulle, Docteur de Pont-à-Mouſſon, ſous la Préſidence de M. Falconet Docteur de Paris, &c. A Paris chez Quillau 1749.

NOs Mémoires peuvent ſe flatter depuis pluſieurs années d'avoir les premiers applaudi à l'invention infiniment utile du ſieur Prémery, de ſubſtituer le

fer au cuivre dans la préparation journalière des alimens qui conservent la santé, & des remèdes faits pour la rétablir. Nous annonçâmes il y a deux ou trois ans le suffrage décisif de l'Académie des Sciences par l'organe de son célèbre Historien M. de Mairan, en faveur de cette salutaire invention. Il ne manquoit plus pour en constater la sûreté & la salubrité que l'attache de la Faculté même de Paris, qui la donne enfin authentiquement sous la direction de M. Falconet, en traitant à cette occasion M. Prémery de *Civis optimus & ingeniosus Artifex*, c'est-à-dire, de *bon Citoyen & d'Artiste ingénieux*. Réellement (nous le connoissons) c'est un homme qui a le bien public en vue, & qui a assoupi, avec une patience & une adresse infinie, le fer le plus rebelle à toutes les formes & à tous les usages ausquels on avoit facilement plié le cuivre jusqu'ici.

La Thèse de M. Thierri, dans son premier paragraphe, fait entendre que de tous les métaux l'or & l'argent, s'ils étoient moins précieux, seroient les meilleurs pour les usages de la vie. Le second paragraphe traite des poisons & en fait l'énumération, pour arriver dans le troisième au *Verd de gris*, dont la seule odeur fait soupçonner le venin, & dont la vapeur fréquente cause des coliques, des vertiges, des paralysies à ceux qui manient le cuivre d'où émane cette funeste exhalaison. Tout menstrue dissout le cuivre, & en tire ce redoutable poison. Les acides, les alkalis, les sels neutres, les huiles mêmes, l'eau, les liqueurs de toutes les sortes, l'air même humide, & jusqu'à la sueur de nos mains le manifestent & s'en infectent pour nous en infecter, pour peu que nos alimens ou notre boisson soient à portée de s'en imprégner.

Les Médecins doivent en être crus ſur l'article ; pour le moins ſont-ils ici de fidéles témoins. Point de famille, diſent-ils, qui ne raconte quelque accident funeſte arrivé par-là. M. Thierri fait eſtimer la grandeur du péril de ſe ſervir du cuivre par la nature même du cuivre, & des mauvais eſprits qu'en tirent nos divers alimens qui y ſéjournent ou s'y préparent à l'aide du feu, à l'aide du froid même lorſqu'on les y laiſſe réfroidir.

Dans le quatrième paragraphe, la Chymie achéve de découvrir la nature arſénicale du cuivre en le décompoſant. Il s'agit enſuite du métail qu'on pourroit ſubſtituer au cuivre. Le plomb n'eſt guères moins venimeux que le cuivre. L'étain donne vingt indices d'arſénic. M. Thierry vient au fer, & le trouve auſſi ſain, peut-être même plus ſain, & du reſte infiniment plus durable que la terre. La

thèſe finit par cet aphoriſme que les Médecins, miniſtres de la ſanté, ſont tenus par les loix de la Médecine la plus ſacrée d'avertir gravement & rigoureuſement les citoyens du péril dont les menacent les vaſes de cuivre, & de conclure tout haut & avec hardieſſe que les vaiſſeaux de cuivre doivent être écartés de toute préparation de nos alimens.

ARTICLE LXIX.

CAROLI PORÉE E SOCIETATE Jesu Sacerdotis Fabulæ Dramaticæ, editæ ab uno ejusdem Societatis Sacerdote. Lutetiæ Parisiorum, apud Marcum Bordelet, Bibliopolam, è regione Collegii Ludovici Magni, an. 1749. *Piéces Dramatiques du P. Charles Porée, de la Compagnie de Jesus. in-*12. *p.* 508. *Chez Marc Bordelet Libraire, vis-à-vis le Collége de Louis-le-Grand.*

IL est d'usage dans tous les Colléges considérables d'y exercer par des Pièces Dramatiques, la jeunesse qu'on y éléve. On choisit avec une attention scrupuleuse les sujets les plus propres à instruire, & les moins capables d'occasionner des abus préjudiciables à l'innocence. Tous les accompagne-

mens du ſpectacle ſont dans la plus grande décence ; & on prend tant de précautions pour prévenir tous les inconvéniens, que ces repréſentations ne peuvent guères intéreſſer ceux qui ſont accoutumés à des Théâtres licentieux ou profanes, d'où, ſelon les témoignages les moins recuſables, on remporte toujours l'impreſſion du vice.

Le P. Porée, malgré l'exceſſive délicateſſe de ſa conſcience, a ſuivi les traces de ſes prédéceſſeurs : ç'eût été une ſingularité de s'en écarter, une eſpèce de cenſure de tout ce qui s'étoit fait avant lui en ce genre. Ses Tragédies ſont déja entre les mains du Public. On eſpére que ſes Comédies n'en ſeront pas reçues moins favorablement.

La première Pièce Dramatique eſt *le Joueur*. Cette paſſion qui domine ſouvent avec tant de fureur dans les vieillards mêmes,

commence quelquefois à ſe déclarer tellement dès la plus grande jeuneſſe, qu'on en devine aiſément les ſuites. C'eſt ce qui a déterminé l'Auteur à choiſir pour ſon principal Perſonnage un jeune homme qui ne fait que d'entrer dans le monde. Ce ſera un Acteur d'autant plus propre à inſtruire des Spectateurs avec leſquels il vivoit, il y a peu de tems, & qui doivent naturellement s'intéreſſer à ce qui le regarde. Cette Comédie n'eſt que de trois Actes, & il n'y en a aucune dans ce Recueil qui ſoit plus longue, il ne convient même pas qu'elle le ſoit, pour que la Repréſentation n'excéde pas le tems preſcrit par l'uſage. Toutes ces Pièces ſont écrites en Proſe, car quelque aiſé qu'il ſoit de compoſer des vers Latins dans la meſure de Plaute ou de Térence, la Proſe eſt encore plus intelligible, & ç'a été une juſte raiſon de la préférer.

Dans le premier Acte le Joueur (Pézophile) ayant emprunté une somme d'argent pour acheter une Compagnie de Cavalerie (c'étoit du moins le prétexte) joue de malheur & perd tout. Chrysorius son oncle instruit de cet emprunt, & devinant assez ce qui étoit arrivé, vient chercher Pézophile pour le traiter comme il mérite. Le valet, pour excuser son maître, dit à l'oncle que son neveu a été rencontré par une troupe de voleurs, *de Joueurs*, *interrompt l'oncle*, qui lui ont enlevé tout son argent, après une résistance fort opiniâtre; mais il a fallu céder au nombre. Le valet ajoute qu'il a ramené son maître à la maison sain & sauf, avant qu'on l'eût dépouillé de ses habits.

Le Joueur qui a entendu ce que son valet vient de dire pour l'excuser, prend & exécute la résolution d'avouer sincérement sa faute. Il ne déguise rien, & il proteste en

même-tems que du reste de sa vie il ne lui arrivera plus de jouer. L'oncle connoissoit trop bien son neveu pour compter beaucoup sur ses promesses ni sur toutes les marques qu'il donnoit d'un vrai repentir. Cependant un ami de Pézophile, lequel étoit présent à cette entrevue, touché du malheur de son ami, intercéde pour lui, & obtient enfin la grace du coupable. L'oncle s'étant retiré, Cléobule, *c'est l'ami*, propose au Joueur de s'appliquer à la Musique, de se montrer dans ces assemblées, où une conversation amusante fait couler les heures sans ennui. La chasse & quelques petits voyages aux environs de la Capitale sont encore des diversions qu'il conseille pour déraciner une passion aussi opiniâtre que celle du jeu. Tout cela n'est pas du goût du Joueur, qui de plus ne croit pas avoir besoin de ces secours, tant il est convaincu de sa conversion. Pour s'animer

encore plus fortement contre le jeu, il se détermine à composer une Satyre véhémente contre les Joueurs. Comme il connoît par une funeste expérience leurs craintes, leurs saisissemens, leurs emportemens, leurs fureurs, tous les orages dont l'ame est bouleversée quand elle est livrée à cette tyrannique passion; ce sera un grand avantage pour la peindre d'après nature.

Pendant qu'il s'occupe d'un projet si frivole, un usurier instruit de la perte du Joueur, de qui il tire adroitement qu'il étoit émancipé, & l'unique héritier de Chrysorius, homme opulent, lui conseille de ne se pas décourager. Il ne faudra peut-être qu'une séance pour mettre ordre à tout. La fortune n'est pas toujours contraire, & ces révolutions ne sont pas si rares qu'on s'imagine. Le Joueur pense de même, & veut jouer encore une fois, une fois seulement;

il n'aura pas à se reprocher de n'avoir pas profité des secours que cet honnête inconnu lui offre d'une manière si polie & si obligeante.

Dans le second Acte, le Joueur revient tout triomphant avec l'argent qu'il vient de gagner, & il recommande à son valet, de ne point laisser entrer les Créanciers, qui ne manqueront pas de se présenter dès qu'ils sçauront que Pézophile a joué heureusement : cette précaution étoit nécessaire. Ils arrivent tous ensemble avec empressement : le valet régle leurs comptes & les renvoye tous sans argent, avec des plaisanteries convenables à un pareil Acteur. Atyches se montre après les Créanciers, & comme il ne demande point d'argent il est introduit. Atyches est un Gentil-homme bien allié & qui avoit été riche, mais qui s'étoit entierement ruiné au jeu. Ayant sçû que le Joueur avoit acheté une Compagnie de Cava-

lerie, il vient demander quelque petit emploi pour Philocles ſon fils. Atyches inſinue modeſtement qu'il eſt bien allié, & qu'il fut autrefois riche, mais qu'il eſt réduit à une grande miſère. Seroit-ce, demande le Joueur, que pour devenir encore plus riche, vous avez beaucoup riſqué & perdu ſur mer? Non répond le Gentil-homme; il ne me convenoit pas de m'enrichir par cette voye. Ce n'eſt pas ſur mer que ma fortune a fait un ſi triſte naufrage. Avez-vous donc, continue le Joueur, aimé la chaſſe avec paſſion? Les chiens, les chevaux, tout le reſte de l'attirail ſont d'une grande dépenſe. Je chaſſe encore, dit le Gentil homme, mais c'eſt pour vivre: ce n'eſt pas par plaiſir, c'eſt par néceſſité. Avez-vous donc été vexé par quelque voiſin qui vous aura intenté procès ſur procès, ajoute Pézophile? Nullement, c'eſt uniquement le jeu qui m'a ruiné. La fortune vous a donc tou-

jours été contraire ? Elle me fût d'abord favorable. Je me ſuis flatté qu'elle le ſeroit toujours. C'eſt ce qui m'a engagé trop avant. Je me ſuis vû réduit à raſſembler le peu qui me reſtoit pour me retirer dans une campagne obſcure où je vis miſérablement.

Philocles fils du Gentil-homme ruiné eſt préſenté par ſon Pere, qui demande pour lui une place parmi les Volontaires. Ces deux Scènes ſont intéreſſantes. La ſituation eſt heureuſe. Le Joueur remarque très-bien qu'il eſt menacé du même malheur qu'Atyches; mais ſe tenant aſſuré de la ſucceſſion de Chryſorius, il a une reſſource qu'Atyches n'avoit pas. Ainſi il n'eſt ni allarmé, ni même touché de l'exemple qu'on lui met ſous les yeux. Sa paſſion le domine tellement qu'il quitte la table & ſes convives pour ſe rendre où il eſt attendu de quelques Joueurs de profeſſion.

Dans le troisième Acte Chrysorius qui voit en arrivant, que son neveu est sorti brusquement & sans aucun égard aux loix de la politesse, tâche de deviner avec Cléobule dont il est accompagné, ce qui peut avoir déterminé Pézophile à commettre cette incivilité. Pendant qu'ils s'entretiennent, arrive Agrion, Fermier d'une Maison de Campagne de Pézophile. Chrysorius, en qualité de Tuteur de celui-ci, avoit pris soin longtems de cette Terre ; & il en demande des nouvelles. Le Fermier lui répond que tout y est en mauvais état depuis qu'il l'a vendue. Chrysorius étrangement surpris, déclare qu'il n'a jamais vendu cette maison, qui appartient en propre à Pézophile, & qu'il n'a envoyé personne pour en prendre soin. Par la suite du discours il ne s'apperçoit que trop que son neveu l'a vendue.

Le Fermier se retire, & Chry-

ſorius ſe plaint à Cléobule de ce qu'il ne l'a pas averti plutôt du deſſein de Pézophile. Cléobule proteſte qu'il n'en a eû aucune connoiſſance. Atyches entre & lui apprend qu'il cherchera pour ſon fils une autre place que celle qu'il avoit obtenue de Pézophile par le crédit de Chryſorius. Il craint que Philocles ne prenne l'inclination du jeu, s'il s'attache à un jeune Officier entierement livré à cette paſſion. Tous ces Acteurs ayant diſparu, Parmenon valet de Pézophile rentre dans la maiſon, accablé de chagrin d'avoir perdu tout ce qu'il avoit touché de ſes gages. Il veut ſe pendre pour terminer ſa peine, & il prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour cette opération. Il y a ici un jeu de Théâtre très-amuſant. Pendant que ce Valet eſt ſur le point de ſe pendre, le Maître arrive plus déſeſpéré encore que Parménon. Pézophile a joué tout ce qu'il avoit emprunté d'un Uſurier

Usurier à gros intérêts, & de plus sa Compagnie de Cavalerie. Dépouillé de tout, il veut forcer l'épée à la main Parmenon de lui prêter les cent écus qu'il lui avoit donnés ce jour-là à compte sur ce qui lui étoit dû de ses gages. Parmenon déclare qu'il les a joués & perdus avec les gens qu'il nomme. Le Maître reproche au Valet la témérité avec laquelle il a hazardé les gages de trois années de service; & le Valet qui n'a rien de mieux à répondre, s'excuse sur le mauvais exemple du Maître. Chrysorius & Cléobule paroissent. Le premier déclare au Joueur qu'il le deshérite, & qu'il substitue à sa place Cleobule qui mérite cette préférence par sa vertu. Pézophile reconnoît qu'il a mérité cette disgrace. Cleobule, qui ne sçauroit appaiser Chrysorius, n'accepte la succession que pour la rendre à son ami, quand il aura changé de conduite.

Tel eſt le fond de la Comédie du P. Porée. Nous ne prétendons pas faire ceſſer cette prévention générale, où l'on eſt contre les pièces dramatiques de Collège. Nous dirons ſeulement, qu'avant de les dédaigner ſi faſtueuſement, il ſeroit de l'équité que les Cenſeurs conſidéraſſent attentivement le but qu'on doit ſe propoſer dans ces ouvrages, les bienſéances ſans nombre qu'on eſt tenu d'y garder, la néceſſité abſolue de tempérer tout ce qu'il y a de plus capable d'amuſer, de plaire, d'intéreſſer dans ces ſortes de ſpectacles. Tout cela bien peſé, on examinera ſi l'Auteur a bien choiſi le ſujet de ſa Comédie, s'il en a tiré tout ce qu'il lui étoit permis d'en tirer, s'il a véritablement frappé au but. A-t'il rempli toutes ces obligations? Il eſt injuſte d'exiger rien de plus. Les Poëtes dramatiques des Collèges, & ceux qui étalent ſur les Théâtres profanes, ſont ſur

des terrains trop inégaux pour être mis en parallelle.

Le prologue du Joueur est en vers. On estimera toujours plus les vers que la prose, ne fût-ce que parce qu'ils coutent plus à l'Auteur. Nous en transcrivons ici quelques-uns.

.... Ludus animis ille recreandis datus,
Errore nostro, ludus esse desinit;
Ludusque multis factus est animi furor.
Exigua non jam sumitur solido die
Particula ludo danda, sed totos dies,
Totasque noctes luditur, &c.

L'amour & la haine aveugle des peres à l'égard de leurs enfans, est le sujet de la seconde pièce. Ce n'est pas seulement cet amour insensé, tant célébré par les Poëtes, & par les Faiseurs de Romans qui cause dans le monde entier d'étranges égaremens, les uns ridicules, les autres funestes. On s'en afflige, ou l'on en rit selon l'inté-

rêt qu'on y prend. L'amour paternel, tout ordonné qu'il est par la nature & par les loix, n'est pas toujours sage & judicieux. Il n'est pas rare qu'il aveugle les parens: il y a des occasions où cet aveuglement n'est pas inutile, & loin de troubler la paix des familles, il contribue à l'entretenir. L'amour propre qui cache à un pere ses propres imperfections, s'étend quelquefois jusqu'à ses enfans qu'il regarde comme une partie de lui-même. S'il connoissoit tous leurs défauts, l'amour paternel en seroit fort affoibli: mais lorsqu'un pere, de deux enfans qu'il a, en aime l'un excessivement & ne hait pas moins l'autre, c'est un désordre étrange, dont les familles & l'état même souffrent considérablement. Tel est le principal personnage de cette Comédie.

Patrice a deux enfans. Philotas est l'aîné. Eugene est le cadet. Toute l'affection du pere est pour l'aî-

né, & il a plutôt de l'averſion que de l'indifférence pour le cadet. Cependant le cadet eſt ſoumis, docile, il a de l'eſprit, de l'agrément, des diſpoſitions & des inclinations heureuſes, en un mot, tout ce qui le feroit aimer d'un étranger; & avec tout cela il n'eſt point aimé, il eſt rebuté de ſon pere.

Le jeune enfant s'apperçoit de ſon malheur; il n'y a rien dont les enfans s'apperçoivent plus aiſément, ni à quoi ils ſoient plus attentifs. Qui penſe autrement ne les connoît guères. Il tâche donc d'avoir du moins quelque petite part dans la bienveillance de Patrice. Tous ſes ſoins ſont ſuperflus. Il a déplû ſans raiſon, il déplaira toujours.

Patrice eſt enfin déſabuſé par les ſoins & l'induſtrie d'un ami. Philotas trompé par une fauſſe nouvelle, croit que ſon pere eſt près de mourir. Il n'eſt nullement affligé d'une ſi grande perte, il ne

penſe qu'à ſe rendre maître de l'argent, pendant que ſon cadet fond en larmes & ne ſçauroit être conſolé. Patrice reconnoît l'injuſtice de ſes préventions. Il déteſte l'ingratitude de Philotas, & prend tous les ſentimens d'une affection paternelle pour Eugene, qui malgré tant de mauvais traitemens, a donné tant de marques de la plus vive douleur.

Après avoir mis quelques vers Latins du prologue du Joueur, il eſt juſte de tranſcrire quelques lignes de cette ſeconde pièce, afin qu'on puiſſe juger de la proſe.

Le domeſtique de Patrice raconte ainſi l'accident, qu'il aſſure être arrivé il y a peu d'heures.

Patricius dum Rothomagum petit, equo indomito vectus, ad amici hortos in proximo ſuburbio poſitos voluit divertere. Trajiciendus fuit pons ligneus. Ibi reſtitare ſuſpicioſus equus, urgere Patricius, & ilia calcaribus fodere. Ille doloris

impatiens adversus stimulum recalcitrat. Erigit se in pedes, subsilit, & gravi succussu equitem in altam fossam trans pontem dejicit.

L'indolent est la troisième Comédie. Cette maladie commence souvent dès le Collège : elle est plus *chronique* que celles à qui la Médecine donne ce nom, & tout ensemble plus incurable. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'elle s'introduit par-tout & qu'elle devient à la mode. L'Auteur s'est proposé de faire sentir par une peinture bien ressemblante combien ce caractère est méprisable.

Les vocations forcées sont le sujet de la quatrième Comédie. Quoiqu'on ait représenté plus d'une fois avec succès sur les Théâtres même profanes la constance & la mort des Martyrs, les vocations forcées, qui donnent à l'Eglise une autre espèce de Martyrs, ne plairoient pas aux Spectateurs ; il seroit aussi mal-aisé de leur faire gou-

ter un pareil ſujet, que d'introduire des Orgues à l'Opéra.

La cinquième & dernière pièce eſt le jeune libertin rappellé à une vie plus réglée. Ceci indique aſſez l'objet qu'à eû l'Auteur, & le plan de ſon ouvrage.

Si tous les Ecoliers du P. Porée, qui ont été Acteurs ou Spectateurs des Pièces de Théâtre que nous annonçons, vouloient en avoir chacun un exemplaire, pour rappeller le ſouvenir des amuſemens de leur jeuneſſe, la plus nombreuſe Edition ſeroit bien-tôt épuiſée.

ARTICLE LXX.

REFLEXIONS SUR LE COMIQUE-Larmoyant. Par M. M. D. C. Tréſorier de France & Conſeiller au Préſidial ; de l'Académie de la Rochelle : adreſſées à MM. Arcere & Thylorier de la même Académie. A Paris chez Durand & Piſſot in-12. pp. 75.

CEt Ouvrage qui n'attaque que la Comédie moderne, pourroit ſervir de modèle à quiconque voudroit parcourir tous les genres ou plutôt toutes les modes de notre littérature. L'Auteur (M. de Chaſſiron) paroîtroit également propre à remarquer les petits abus qui auroient pû ſe gliſſer parmi nos Orateurs, nos Hiſtoriens, nos Poëtes, nos Philoſophes : n'exceptons pas même nos Peintres & nos Artiſtes. Et pour-

quoi ne prendroit-il pas bien cette liberté, puiſqu'il l'exerce avec douceur, avec politeſſe, & qui plus eſt avec de très-bonnes raiſons? Sans toucher au mérite, aux talens, en un mot à toute l'entité des nouveaux dramatiques, il propoſe ces quatre queſtions. La manière de traiter le Comique aujourd'hui, eſt-elle autoriſée par l'exemple des Anciens? A-t'on la liberté indéfinie de la changer ſans ceſſe? Apporte-t'elle aux Spectateurs plus d'utilité ou de plaiſir que celle de Moliere? Eſt-elle enfin deſtinée à paſſer à la poſtérité, comme un nouvelle branche de Dramatique propre à orner la Scène? Tout ceci ſe diſcute dans l'étendue de 75 pages d'un ſtyle aſſez Philoſophique, & bien fourni de réflexions, ainſi que l'annonce le titre. Comme la matière eſt traitée d'une façon toute littéraire, nous l'enviſageons auſſi ſous ce point de vue; proteſtant

toujours, à notre ordinaire, contre la licence du Théâtre, & la condamnant dans tous ſes Chefs, autant que la raiſon & la Religion l'exigent de nous.

Tout le monde a connu ce Critique fameux (M. l'Abbé D. F.) qui avoit tant de Lecteurs & ſi peu d'amis ; Ecrivain capable de dire des vérités, & qui auroit mérité d'être crû, ſi l'humeur n'avoit pas pris le deſſus quelquefois ; génie ſingulier qui ſçavoit parler de tout, ſans avoir une grande étendue de connoiſſances ; qui étoit né avec beaucoup moins de feu que de ſagacité ; qui avoit acquis plus de facilité à écrire que de force dans le ſtyle, & qui poſſédoit bien mieux l'Art d'apprécier les ouvrages des autres, que celui d'inventer quelque choſe de lui-même. Ce Cenſeur public fut le premier qui caractériſa notre Thalie moderne par le titre de *Comique-Larmoyant* ; & M. de Chaſſiron

dépeint auſſi les Auteurs partiſans de ce nouveau genre de ſpectacle. „ Ils choiſiſſent, dit-il, de deſſein „ prémédité, une action triſte; & „ par une ſuite néceſſaire, ils ſont „ obligés de donner un ton lugu- „ bre à leurs principaux Acteurs, „ & de réſerver le Comique pour „ les Subalternes. Les incidens ne „ naiſſent que pour faire couler „ de nouvelles larmes; & l'on „ ſort enfin du Spectacle Comique „ le cœur auſſi ſerré de douleur, „ que ſi l'on venoit de voir repré- „ ſenter Médée ou Thyeſte. "

Reprenons préſentement les quatre queſtions de notre Auteur. Premierement, un tel Comique *eſt-il autoriſé par l'exemple des Anciens ?* Nous déciderions bien vîte que non, & nous ne voudrions qu'une preuve de fait : c'eſt qu'on rioit beaucoup aux Pièces des Anciens, & qu'on périt d'ennui vis-à-vis d'une Scène comique qui fait pleurer. Mais M.

de Chaſſiron traite la choſe bien plus méthodiquement. Il place d'abord un abrégé hiſtorique des progrès de la Comédie. Licentieuſe & cynique dans ſon origine, elle couvrit de rougeur le Citoyen, le Magiſtrat, le Philoſophe qu'elle nommoit, qu'elle diffamoit publiquement. Plus réſervée enſuite, elle s'abſtint de traduire les perſonnes mêmes ſur la Scène : elle ſe contenta de peindre les travers, & de repréſenter les ridicules. Après la chûte des Arts & dans les ſiécles d'ignorance, Thalie follement dévote,

Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.

Boil.

Ce genre Gotique s'éclipſa, & fit place aux avantures de Chevalerie, aux merveilleuſes intrigues des Paladins. Corneille enfin parut & ramena le goût de l'Antiquité; Moliere le ſuivit & le ſur-

passa. „ On vit alors toutes les
„ beautés de l'art & du génie réu-
„ nies dans nos Poëmes ; une éco-
„ nomie judicieuse dans la distri-
„ bution de la Fable, & dans la
„ marche de l'action ; des inci-
„ dens finement ménagés, pour
„ enflammer la curiosité du Spec-
„ tateur ; des caractéres soute-
„ nus, & ingénieusement contrastés
„ avec des personnages accessoires,
„ pour donner plus de saillant aux
„ originaux. Les vices du cœur de-
„ vinrent l'objet de ce haut Co-
„ mique, inconnu à l'Antiquité, &
„ avant Moliere, à toutes les Na-
„ tions de l'Europe : genre subli-
„ me, dont le charme se fit sentir
„ à proportion de l'étendue & de
„ la délicatesse des esprits. Enfin
„ on vit, dans l'espèce imitée des
„ Anciens, une critique relative
„ aux mœurs & aux actions de la
„ vie bourgeoise & ordinaire ; &
„ la plaisanterie & le badinage
„ pris du fond des choses, se dé-

„ clarer naturellement, moins par
„ les paroles, que par les ſitua-
„ tions vraiement comiques des
„ Acteurs. “

Voilà un grand morceau qui fera connoître le génie & le ſtyle de l'Auteur. Concluons avec lui que rien ne reſſembloit, dans les ſiécles du bon Comique, au goût plaintif de la ſcène d'aujourd'hui.

Seconde queſtion. Eſt-il permis aux modernes de changer l'ancienne conſtitution du Poëme comique? L'Auteur qui traite ceci auſſi ſérieuſement que Ciceron parloit des devoirs de l'Orateur ou du Citoyen, montre par l'autorité des Héros & des Légiſlateurs de la ſcène, que l'eſſence du Comique eſt déſormais fixée; que par conſéquent c'eſt une *maxime dangéreuſe* que d'oſer quitter la bonne manière des Anciens, pour prendre ce ton *triſte & dolent*, *ce romaneſque lugubre qui eſt devenu l'idole des femmes & des jeunes gens.*

Au reſte, ſi quelqu'un méconnoiſſoit les Héros de la ſcène, il doit être averti que c'eſt Ariſtophane, Plaute, Moliere, Renard, & en général tous les Comiques célèbres dont on a les Ouvrages. Les Légiſlateurs en ce genre ſont ceux qui on écrit ſur les régles du Poëme dramatique : par exemple, Ariſtote, Horace, Deſpreaux, le P. Rapin, &c. Les premiers forment une preuve de fait, & les autres établiſſent une eſpèce de loi contre le *Comique-Larmoyant.* L'Auteur y ajoute les connoiſſeurs toujours ſubſiſtans, les Arbitres fidéles & invariables du bon goût, qui *reclame*, même de nos jours, *contre le preſtige des nouveautés dangéreuſes.*

Troiſième queſtion, le Comique-Larmoyant eſt-il propre à inſtruire & à réjouir les Spectateurs ? Nullement, répondons-nous, pour préſenter plus vîte la penſée de M. de Chaſſiron. Elle eſt ſoute-

nue cette penſée d'une multitude de bonnes raiſons. On fait ſentir, pour ce qui concerne l'inſtruction, que les Comiques plaintifs manquent leur but en faiſant leurs principaux perſonnages entièrement vertueux : c'étoit au contraire ſur ces principaux perſonnages que Moliere faiſoit tomber les plus grands traits du ridicule. Or c'eſt en préſentant le ridicule plutôt qu'en étalant de belles moralités, que le Théâtre Comique doit inſtruire. A l'égard du plaiſir qu'il eſt toujours queſtion de procurer aux Spectateurs, le Comique-Larmoyant, n'en eſt ni la ſource féconde, ni le garant ſûr; heureux même s'il n'a pas un effet tout contraire. Cependant comme il ne faut pas diſputer aux gens les ſentimens qu'ils éprouvent ou qu'ils diſent éprouver, notre Auteur explique la nature du plaiſir qu'on croit reſſentir à la repréſentation de nos pièces modernes ; c'eſt quel-

que chose de forcé, d'artificiel ; de passager; l'ame est plutôt ébranlée qu'émue, plutôt surprise que gagnée. Nous voudrions pouvoir transcrire tout ce que dit ici M. de Chassiron, qui se surpasse lui-même dans cette Analyse fine & savante de sentimens.

Mais c'est sur la quatrième question qu'il déploye toute l'étendue de son éloquence. Le *Comique-Larmoyant est-il destiné à passer à la postérité, comme une nouvelle branche de dramatique propre à orner la scène ?* Bien loin qu'on ait d'aussi favorables idées d'un genre si peu naturel & si peu connu des grands Maîtres, on décide ainsi sans détour : „ Le Comique-plaintif légitimé par la mode passera „ avec elle, & sera relégué au „ pays du Tragi-Comique, d'où il „ est sorti. Il brille à la lueur des „ éclairs de la nouveauté, il s'éteindra rapidement comme eux. „

Ajoutez la difficulté extrême d'y

réussir. „ La carriere n'est pas vas„ te , & il faut pour la remplir „ avec succès un génie aussi bril„ lant, aussi cultivé que celui de „ l'Auteur de Mélanide. " (M. de la C.) Que ceci seroit aisé à prouver par de bonnes comparaisons ! Les Inventeurs de l'Eloquence simplement ingénieuse , de l'Histoire à petits portraits , du style coupé, frisé, antithétique, furent la plûpart des hommes de génie, capables de se faire une vogue, d'acquérir même des Admirateurs. Mais quel cas a-t'on fait de leurs Copistes, ou de ceux qui, dans le même genre, ne furent qu'au second dégré ? On les a traités d'hommes frivoles , superficiels , plus voisin de la barbarie que du vrai beau. Et pourquoi ? Par la raison que dit M. de Chassiron : *La carriere n'étoit pas vaste* , le genre qu'ils avoient embrassé n'admettoit ni diversité de mérite, ni disproportion de talens. Point de rangs

au-dessous de Pline ; au lieu que sans être tout-à-fait au niveau de Cicéron & de Démosthène , on seroit encore un Orateur estimable. Appliquez ceci à l'Histoire , à la Poësie dramatique , peut-être aussi à la Peinture , à l'Architecture , à tous les Arts.

M. de Chassiron dit des choses très-bien pensées sur la confusion que le nouveau Comique met dans le Théâtre. Le Cothurne & le Brodequin ont toujours en leurs limites très-distinguées , très-séparées , pourquoi les détruire ? Pourquoi donner à la joyeuse Thalie la terreur & la compassion de Melpomene ? Pourquoi rappeller l'espèce bizarre du Tragi-Comique *si justement proscrite après plusieurs années d'un triomphe imposteur ?* Le Comique-Larmoyant n'est pas tout-à-fait si monstrueux , mais il brouille toujours les idées primitives , il mêle les possessions , les caractères , les droits réciproques

d'où il faut conclure, avec notre Auteur, que c'eſt *une découverte dangéreuſe.* Nous ne faiſons que repréſenter les premiers traits de cette judicieuſe critique qu'on lira volontiers dans l'ouvrage même.

ARTICLE LXXI.

DISSERTATION SUR LA Chronologie des Rois Mérovingiens depuis la mort de Dagobert I. juſqu'au Sacre de Pepin, &c. Par M. Gouye de Longuemare Avocat au Parlement & Greffier au Bailliage Royal de Verſailles. in-12. pages 113. en y comprenant d'autres Pièces détachées, pages 207. A Paris chez Chaubert, Quai des Auguſtins.

VOici un Livre dont il eſt très-difficile de rendre compte dans un Extrait, parce qu'il ne contient que des diſcuſſions chro-

nologiques ; par conſéquent des raiſonnemens très-liés, très-précis & très-néceſſaires. Il eſt queſtion de fixer l'époque du commencement & de la fin du regne des derniers Rois de la première race, à commencer après la mort de Dagobert I. juſqu'à l'élection de Pepin Chef de la ſeconde race : ce qui comprend un intervalle de 114. ans, depuis 638. juſqu'en 752.

Un bel eſprit dit quelque part, que les noms d'une infinité de Rois ne ſervent qu'à faire des époques dans l'Hiſtoire ; leurs régnes d'ailleurs ayant été vuides d'actions & de vertus. Mais les derniers Monarques de la race de Clovis, n'ont pas même eû juſqu'ici l'avantage de guider ſûrement nos pas dans les routes de la Chronologie. Placés dans nos Annales comme des monumens inanimés, ils nous apprenoient qu'ils avoient exiſté ſans nous dire quand, com-

ment, pourquoi ils avoient commencé ou cessé d'être.

M. Gouye de Longuemarre ranime en quelque sorte ces cadavres ; s'il ne peut leur donner le mérite personnel des exploits, il empêche du moins que la confusion ne se mette parmi eux, que la nuit des tems n'acheve de les ensevelir. Nous admirons le goût presque extraordinaire de ce Savant. Dès le Printems de son âge, & par conséquent dans le regne de l'imagination ; Maître d'ailleurs de se livrer aux charmes de la belle littérature, de lier avec les Muses des rapports d'amusemens ; il a choisi par préférence les travaux de la Chronologie ; les épines des chroniques & des Chartres ; le dégoût inséparable des recherches sur l'antiquité du moyen âge. Ses premières démarches furent à la suite des Baluze, des Mabillon, des Papebrok, des Longueruë, & l'ouvrage qu'il nous

donne aujourd'hui montre qu'il est déja fort avancé dans la carrière où se sont signalés ces hommes intrépides, ces destructeurs de la barbarie gothique. Entrons un peu dans la discussion de quelques points qui donneront idée de l'Auteur & de ses succès.

M. de Longuemarre prend son essor à la mort de Dagobert I. qui est fixée par les meilleurs Critiques à l'an 638. Le P. Henschenius avoit manqué ce but Chronologique. Il avoit retardé la fin de Dagobert jusqu'à l'an 644. & qui ne l'auroit pas bien crû sur sa parole, si le P. Mabillon eût négligé cette anecdote? Mais on se range aujourd'hui de son côté: on croit avec lui & d'après lui que Dagobert a fini en 638. C'est delà encore une fois que part notre Auteur.

Il examine d'abord ce qui concerne les années de Sigebert III. & de Clovis II. fils de Dagobert.
Il

Il montre très-clairement que le premier commença de regner en Austrasie l'an 634. & termina sa vie le premier Février 655. que le second commença en 638. & finit en 656. Sur la Chronologie du Roi Sigebert, il faut abandonner le Moine de Gemblours, Sigebert, qui se contredit évidemment lui-même ; car dans la vie de ce Prince, il dit que sa mort arriva en 663. & dans sa chronique il place le même événement à l'an 656. Il faut aussi ne pas s'en rapporter au P. Henschenius qui s'est trompé dans le fondement même de toute cette Chronologie, en faisant vivre Dagobert I. Pere de Sigebert III. & de Clovis II. jusqu'en 644. en quoi il est absolument contredit par les plus habiles Antiquaires.

Nous croyons pouvoir faire aussi une légère critique, non pour déranger l'époque de la mort de Sigebert, qui est bien fixée à l'an

655. mais pour faire voir qu'une des preuves d'où l'on conclut que ce Prince vivoit encore en 653. porte sur un fondement peu solide. M. de Longuemare cite, d'après Dom Mabillon, une charte de Sigebert, à laquelle souscrivit Saint Remacle comme Evêque. Or, ajoute notre Auteur, Remacle *parvint à cette dignité environ dans cette même année* 653. Ceci n'est pas certain : ou plutôt le contraire est comme démontré, puisque Saint Remacle étoit déja Evêque, quoique sans titre & sans siége, lorsqu'il succéda en 650. à S. Amand Evêque de Maëstricht. Ainsi, de ce qu'il souscrivit comme Evêque à une charte de Sigebert, il ne s'ensuit pas que ce Prince vêcût encore en 653. étant fort possible que cette charte eût été souscrite en 650. ou même plutôt. Voy. *Act. SS.* 1. *Tom. Sept. pages* 674. 675.

Tout l'Article qui concerne la Chronologie de Clotaire III. fils

de Clovis II. eſt extrêmement bien dans la Diſſertation de M. de Longuemare. On y voit que Clotaire mourut en 671. dans la ſeizième année de ſon regne qui étoit la vingtième de ſon âge. Et la diſcuſſion ſçavante qui produit ce réſultat peut ſervir à corriger deux endroits du Tom. II. du beau Recueil des Hiſtoriens François, où l'on ne donne que quatorze ans de regne à Clotaire III.

On ſera également ſatisfait de tous les divers points de critique qui ſe rencontrent ſur les regnes ſuivans. Nous invitons fort tous les amateurs de l'antiquité à ne rien perdre de toute cette partie de l'ouvrage, que nous omettons pour donner plus d'attention au regne de Pepin.

Ses commencemens dépendent du tems auquel Childeric III. ceſſa de regner. Quelques Auteurs, entr'autres le P. Daniel, en placent l'époque à l'an 750. Ce qui ne

peut être vrai, puiſqu'on a une charte datée du VII. des Ides de Septembre, la dixième année de Childéric; laquelle année tombe à l'an 751. Ce Prince devoit donc être alors ſur le Trône. Mais on produit une autre charte datée du 21. Décembre la ſixième année de Pepin; & cette année, par ſes caractères & ſa Lettre Dominicale, ne peut convenir qu'à l'an 757. comme le font voir D. Mabillon & M. de Longuerue. Ainſi dans les derniers jours de l'année Julienne 757. Pepin n'avoit pas encore atteint la ſeptième année de ſon regne; ainſi le même Pepin n'étoit point encore ſur le Trône dans les derniers jours de l'an 751. Mais, ſuivant un Manuſcrit communiqué par les PP. Henſchenius & Papebrok à Dom Mabillon, en 767. on comptoit la ſeizième année de Pepin; on ne peut donc reculer le commencement de ſon regne au-delà de 752. Ce qui eſt

aussi prouvé par la charte de 757. dont nous parlions il n'y a qu'un moment. „ Concluons donc, ajou-
„ te M. de Longuemare, que vers
„ l'automne de l'an 750. Pepin
„ envoya vers le Pape Zacharie
„ des Députés, pour agiter la
„ question de la déposition de
„ Childeric, & de son élévation
„ sur le Trône à la place de ce
„ malheureux Prince; que Pepin
„ ayant eu du Pape une décision
„ favorable à ses projets, employa
„ l'année 751. à disposer les es-
„ prits des François à son couron-
„ nement, qui se fit l'année sui-
„ vante 752. époque que M. de
„ Longuerue & M. Schœpflin ont
„ adoptée comme la plus vraisem-
„ blable, &c.

Quelques lignes après notre Auteur parle d'une chronique Mſ. produite par Dom Mabillon, dans laquelle il est rapporté que Pepin mourut le 9. d'Octobre 708. (lisez 768.) après dix-sept ans de regne.

Ceci conſtate encore l'époque des commencemens de ce Prince en 752. Mais il y a ſurement faute dans ce *9. d'Octobre.* Car il eſt certain, par une infinité de témoignages contemporains, que Pepin mourut *VIII. Kalendas Octobris.* C'eſt-à-dire le 24. de Septembre. Cette date eſt répétée juſqu'à quinze fois dans le Tome V. du grand Recueil des Hiſtoriens François. Sur quoi il y a lieu de s'étonner que notre Auteur, le P. Daniel, & tant d'autres fixent la mort de Pepin au 23. de Septembre qui feroit *IX. Kal.* non *VIII. Kal. Octobris.* Nous n'avons vû, parmi les modernes, que M. l'Abbé le Gendre qui ne ſoit pas tombé dans cette mépriſe.

La Diſſertation de M. de Longuemare eſt écrite du ſtyle le plus propre aux diſcuſſions Chronologiques. La clarté & la préciſion en font le caractère.

ARTICLE LXXII.

L'OMBRE DU GRAND COLBERT, le Louvre & la Ville de Paris. Dialogue. A la Haye M. DCC. XLIX. in-12. pag. 165.

CEtte Brochure eſt l'ouvrage d'un homme de goût, d'un bon François & d'un homme qui aime la vérité. Il ne faut pas prendre certains endroits de ſon Livre pour des invectives en ſtyle de Juvenal : rien de plus éloigné de ſon caractère. Juvenal fut un eſprit cauſtique par plaiſir de l'être, ſatyrique pour briller dans le monde à ce titre, impétueux par impoſſibilité de tempérer ſon humeur, attaquant tous les états par antipathie naturelle contre le genre humain. Les gens de cette eſpèce, quoique beaux eſprits, quoique bien fournis de morale & de vé-

vités, ſont pourtant très-incommodes, très-fâcheux & très-inutiles à la Société. Il n'en eſt pas de même d'un amateur des Arts, qui voudroit faire de ſa Patrie un ſéjour enchanté, une Ville digne d'attirer les regards du Citoyen & de l'Etranger. Les plaintes qui lui échappent, quand ſes déſirs ne ſont pas ſatisfaits, n'ont pour principe que le zéle & l'idée du vrai beau. De même qu'il témoigne ſa peine avec liberté ſur ce qui bleſſe ſon goût ; il applaudit avec complaiſance à tous les chefs-d'œuvres dont on enrichit le Public. Tel nous paroît être l'Auteur de cette brochure ; & c'eſt auſſi ſur ce pied-là que nous rendons compte de ſon ouvrage.

Il fait parler le Louvre & la Ville de Paris, de la même manière, à-peu-près, que, dans l'Anthologie Grecque, les Villes & les Temples racontent leur fortune paſſée & préſente : mais il y a ici bien

plus de développement, d'éloquence & de ſel que dans ces Epigrammes antiques, la plûpart ſorties de la Minerve de quelques Rhéteurs médiocres.

Le Louvre commence par ſe plaindre de l'indifférence qu'on lui témoigne, en le laiſſant imparfait depuis tant d'années ; & la Ville de Paris, entrant dans ſa peine, l'aſſûre que tous les bons Citoyens en ſont touchés : elle rapporte même à cette occaſion, les diſcours que tiennent les Etrangers, principalement les Anglois, ſur les chefs-d'œuvres de l'art commencés en France & non-finis.
„ Si le hazard, diſent-ils, éleve
„ quelquefois le génie de la Na-
„ tion Françoiſe à de grandes
„ idées, elle eſt incapable par ſa
„ légereté de les porter jamais à
„ leur perfection. Avide des nou-
„ veautés en tout genre, elle en
„ préfere les défauts & même les
„ extravagances, à tout ce qu'elle

„ a produit de ſage & de ſenſé ,
„ parce qu'elle en ignore le prix.
„ Ennuyée de ſes propres ouvra-
„ ges , auſquels un beau génie ,
„ & la pratique des plus excellen-
„ tes proportions ont attiré des
„ applaudiſſemens univerſels , elle
„ s'en dérobe la vûe à elle-même ,
„ & leur préfere la nouveauté la
„ plus bizarre & la plus déréglée ,
&c. Ce ſont des Anglois qui raiſonnent ainſi : peuple toujours rival & par conſéquent critique ; mais, ſelon la maxime dont uſoit un ſage Magiſtrat en parlant même de la préſente brochure , il eſt toujours bon de ſe corriger de quelque part que viennent les avis.

Il étoit naturel que le Louvre, parmi ſes plaintes , reveillât le ſouvenir du grand Colbert ſon pere & ſon bienfaiteur. Il s'écrie, *ô Colbert , ô ma gloire , où êtes-vous ?* Et par un enchantement qui eſt tout entier ſur le compte de l'Auteur, l'Ombre de ce Mi-

niſtre paroît. Alors le Dialogue ſe partage entre trois Interlocuteurs, il s'anime, il devient de plus en plus intéreſſant, le lieu même où l'on converſe fournit des obſervations touchantes. C'eſt la Gallerie d'Apollon, *le ſeul endroit*, dit le Louvre, *qu'il me ſoit encore permis d'habiter avec quelque dignité, & où l'on voye quelques veſtiges des anciens Chefs-d'œuvres de Peinture & de Sculpture.*

On indique ſur-tout les admirables Tableaux du célèbre le Brun. Son Platfond, ſa Deſcente de Croix, & ſes belles batailles d'Alexandre ornent encore cette Gallerie, digne par-là même de ſervir chaque année, pendant cinq ou ſix ſemaines, à la gloire ou à la cenſure des Peintres modernes. Mais ces miracles de l'Art ſe préſentent tout en déſordre aux yeux du grand Colbert. On peut juger de ſon étonnement & du ſoin que prennent les deux Interlocuteurs d'éta-

ler leurs griefs ſur d'autres ſujets.

Le Parnaſſe François de M. Titon du Tillet n'eſt pas oublié. L'inventeur de ce beau monument offroit de le faire exécuter en grand dans une place de Paris : idée tout-à-fait noble & dont le ſouvenir doit paſſer à la poſtérité. Le projet manqua par des difficultés qui nous étonnent aujourd'hui, & qui font dire à l'Ombre du grand Colbert : *Que n'étois-je là ! j'aurois comblé de biens & d'honneurs un tel Citoyen.... & j'aurois encore placé ſa Statue au bas de l'ouvrage pour immortaliſer ſa mémoire.*

Tout ce qu'on vient de lire ne répreſente encore que le préambule de l'Entretien. L'Ombre du Miniſtre entre ici dans un détail, qui va intéreſſer alternativement le Louvre & la Ville. Il explique d'abord ce qu'il avoit imaginé & entrepris pour la gloire de cette Capitale : après quoi il expoſe le deſſein qu'il avoit de faire du Lou-

vre le plus ſomptueux Edifice qui fût au monde. Cet ordre de choſes forme une eſpèce de diviſion dans la Brochure. Ici nous ne dirons pas tout : nous n'épuiſerons pas même le premier article ; car il eſt agréable, dans ces matières, d'aller lentement, & de ſuivre toutes les idées d'un Auteur, de la même manière à-peu-près qu'un œil, amateur des Arts, conſidere tous les bas-reliefs d'un monument, ou tous les perſonnages d'un grand Tableau d'Hiſtoire.

Expleri nequit, atque oculos per ſingula
volvit.

Æneid. l. VIII.

Le grand Colbert explique donc ce qu'il avoit projetté & commencé pour embellir les dehors de Paris : avenues, plans d'arbres, promenades autour des remparts, portes magnifiques en forme d'arcs de triomphe. Cette dernière décoration réveille les regrets de la

Ville de Paris : elle ſe ſouvient qu'on n'a point remplacé les portes de la Conférence & du Fauxbourg Saint Honoré ; elle gémit de ce qu'on a laiſſé au caprice des particuliers le ſoin de bâtir, à l'entrée de la ruë, qui termine ce Fauxbourg. Et quels bâtimens y a-t'on élevés ? *De miſérables façades*, dit l'Auteur, *dont le goût meſquin ſeroit à peine digne d'orner l'entrée d'une petite Ville de Province.*

En général l'indulgence dont on uſe ſi ſouvent à l'égard de ceux qui bâtiſſent dans des endroits apparens, eſt un des points qu'on critique le plus ici. On y revient encore dans des notes placées à la fin du volume, & l'on fait ſentir ſur-tout qu'il ſeroit de l'intérêt public, de ne pas laiſſer aux Communautés Religieuſes la liberté de ſuivre le plan qu'elles auroient imaginé pour leurs édifices extérieurs. Ceci eſt fondé principalement ſur le peu de connoiſſance

que la plûpart des perſonnes ſéparées du monde ont de l'Architecture, & des ornemens qui conviennent à une grande Ville. Sur quoi nous remarquons que l'Auteur fait ſagement de ne pas rendre la regle univerſelle : car on a vû dans les Sociétés régulières des Artiſtes très-habiles : chez les Dominicains un Jean de Joconde qui bâtit le Pont Notre-Dame, & un François Romain qui conduiſit avec Manſard l'entrepriſe du Pont Royal; chez les Grands Auguſtins un Nicolas Bourgeois qui imagina le Pont Tournant qu'on voit au bout des Tuilleries ; chez les Théatins un Guarino Guarini qui donna le deſſein non-exécuté de leur Egliſe ; chez les Jeſuites un Martel-Ange, qui bâtit l'Egliſe de leur Noviciat, ruë Pot-de-Fer, &c.

L'Ombre de M. Colbert reprend l'expoſition de ſes travaux pleins de zèle pour cette Capitale. Il fit jetter les fondemens d'un ma-

gnifique arc de triomphe au-delà du Fauxbourg Saint Antoine : édifice totalement démoli en 1716. Il entreprit le Jardin des Tuilleries, *qui est le plus simple, le plus sçavant & le plus beau Jardin de l'Univers.* Ici une notice charmante sur la fortune & les talens du célèbre le Nostre, Auteur de ce vaste dessein, amuse & instruit le Lecteur. „ Le Nostre, fils d'un „ simple Jardinier du Roi, par- „ vint, sans maître & sans modè- „ le, à la perfection de son Art, „ qui fut toujours élevé & encou- „ ragé par les récompenses, & en- „ core plus par les louanges de „ Louis XIV. laconiques à la vé- „ rité, mais justes, & par-là ex- „ trêmement flatteuses. L'heureux „ instinct de ce Prince saisissoit „ toujours non-seulement le bon „ & le meilleur, mais encore l'ex- „ cellent. C'est à cette justesse de „ discernement, & à son antipa- „ thie invincible pour le petit, le

„ colifichet & même le médiocre-
„ ment beau, que nous devons
„ tant d'ouvrages admirables qui
„ ont paru ſous ſon regne, &c.

La ſuite eſt comme l'Hiſtoire de toutes les entrepriſes de le Noſtre. Il fit à Fontainebleau le Parterre du Tibre, le Canal & la grande Piéce verte ſur ſa gauche; à Saint Germain la belle & longue Terraſſe, dont la vuë eſt enchantée; à Meudon tout le Parc & une infinité de piéces d'un grand goût; à Chantilly il raſſembla preſque toutes les beautés qu'on y admire: beautés d'autant plus précieuſes, que la Nature ſeule ſemble y étaler ſes charmes. A Verſailles enfin, ſur ce terrain ingrat & rebelle, le Noſtre traça les merveilles qui en font un ſéjour délicieux.

Dès que la diſtribution générale de ces divers ornemens fut réglée, ſuivant ſes vûes, il pria le Roi de venir en juger lui-même.

Le coup d'œil de ce Prince étoit infaillible; & quand il avoit dit, *cela est beau*, la critique la plus sévère & la plus libre n'auroit pû entreprendre d'y trouver des défauts.

Le Monarque eut donc la complaisance de suivre les détails de son Artiste. „ A chaque Piéce dont „ le Nostre lui marquoit la posi„ tion & décrivoit les beautés qui „ lui étoient destinées, Louis l'in„ terrompoit en lui disant le *Nostre* „ *je vous donne vingt mille francs.* „ Cette magnifique approbation „ fut si souvent répétée qu'elle fâ„ cha cet homme, dont la grande „ ame étoit aussi noble & aussi dé„ sintéressée que celle de son Maî„ tre étoit généreuse. Il s'arrêta à „ la quatrième interruption & lui „ dit brusquement : *Sire, Votre Ma-* „ *jesté n'en sçaura pas davantage,* „ *je la ruinerois.*

Ici nous nous arrêterons aussi, de peur qu'il ne nous arrivât de

transſcrire les trois quarts de ce Livre : pratique toute contraire à notre devoir, qui eſt d'analyſer & de montrer ſimplement des exemples.

Le reſte dans un autre Extrait.

ARTICLE LXXIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

D'ANGERS.

Diſcours prononcé à l'Académie d'Angers le Vendredi 24. *Janvier* 1749. Par M. de la Blandiniere Chanoine de Saint Maurille, & Prieur de Saint Sulpice de Ballée, lorſqu'il fut reçu à la place de M. l'Abbé le Gouvello. *Chez Pierre-Louis Dubé.* &c. pag. 30. in-4°.

L'Auteur de ce Discours est le même dont nous avons trois Volumes de Conférences Ecclésiastiques sur les cas réservés. L'Académie d'Angers le reçoit parmi ses Membres, à titre d'homme de Lettres, & il soutient dignement ce caractère dans le remerciement qu'il lui adresse. Il y parle de lui-même avec modestie ; de son prédécesseur M. l'Abbé le Gouvello, avec de grands témoignages d'estime ; des intérêts de l'Académie entière avec zèle ; du Roi, qui en est le Protecteur, avec admiration. Un morceau que nous distinguons fort dans ce Discours, est celui où l'Orateur réfute les Satyres répandues contre l'Académie. Il y a sans doute une sorte de hardiesse à entreprendre ces sortes de justifications. Les esprits foibles s'imaginent aisément que, quand les critiques existent, il y a toujours eu quelque bonne raison de les faire : mais cette pré-

vention se dissipe par le détail où entre M. l'Abbé de la Blandiniere. Il nomme tant d'Ecrivains célèbres, tant de beaux Esprits qui ont été de l'Académie d'Angers, qu'on se détermine volontiers à ne tenir aucun compte des discours malins ou désavantageux. La génération de ces hommes illustres n'a point passé ; & la réception du nouvel Académicien prouve encore qu'on sçait distinguer & récompenser le mérite.

DE PARIS.

Abrégé de la Grammaire Françoise, ou Principes généraux & Régles principales de la Langue Françoise pour ceux qui n'ont point étudié. Chez Guillaume Desprez & Pierre-Guillaume Cavelier, ruë S. Jacques, in-12. pag. 176.

L'Auteur déclare qu'il a voulu éviter dans son ouvrage le *double reproche, celui de la trop grande*

briéveté, & encore plus celui de la trop grande étendue. Ainsi l'on a dans ce volume un abrégé assez substantiel des principes de notre Langue ; un guide suffisant pour la plûpart des personnes qui veulent parler & écrire correctement. Quand les objets sont importans, tels que *l'Article* des *Participes* & celui des différens *Que*, l'Auteur discute avec soin ; & cette partie de son ouvrage fait voir qu'il a réfléchi particulièrement sur les difficultés de la Langue Françoise. Il donne à la fin des notions pour les accens & la ponctuation : en quoi nous observons qu'il se garde bien de multiplier les régles ; qu'il n'oblige point ses Eleves à charger leur écriture de points, de traits, de figures de toute espèce qui rendront bientôt, comme dit un célèbre Académicien, nos Livres François aussi hérissés que des papiers de Musique. Ce n'est que depuis douze ou quinze ans que

cette méthode s'eſt introduite : ceux qui ſçavent s'en défendre & réduire tout à la néceſſité pure ſont les plus ſages. Nous pourrions diſcuter ceci quelque jour dans un Article particulier de nos Mémoires.

Maximes pour ſe conduire chrétiennement dans le monde. Par M. l'Abbé Clément, Aumônier du Roi de Pologne Duc de Lorraine, & Prédicateur du Roi. *Chez Hippolyte-Louis Guérin, ruë S. Jacques, &c.* in-12. pag. 322.

L'objet de ce Livre eſt d'inſtruire les perſonnes du monde, ſur-tout les Dames, de la manière d'être à Dieu, ſans manquer aux devoirs de leur état. Tout le détail où l'Auteur entre à ce ſujet eſt très-ſage & très-bien lié. Il n'omet, dans l'étendue de vingt Articles qui compoſent ſon ouvrage, aucune des obligations du Chriſtianiſme. Il ſoutient les maximes, de l'autorité & de l'agrément des

exemples. Il écrit par-tout d'une manière nette, précise & coulante. Nous voulons insister particulièrement sur un endroit qui nous a paru très-important, & que nous pourrions même envisager sous un jour littéraire. Parlant des Lectures de piété & du choix des Livres, M. l'Abbé Clément s'exprime ainsi *pag.* 45. „ Plusieurs personnes se „ sont fort bien trouvées d'un „ conseil que je leur ai donné: „ c'est de lire les Homélies des SS. „ Docteurs sur le Nouveau Testa- „ ment, & même leurs autres Dis- „ cours. Le commun des Fidèles „ néglige trop cette lecture, que „ je crois une des plus utiles. On „ lit les Sermons des Prédicateurs „ modernes, & à peine connoît- „ on ceux des premiers Prédica- „ teurs de l'Evangile. Cependant „ la Religion n'est certainement „ nulle part si bien développée que „ dans leurs ouvrages, & sur-tout „ dans ceux de Saint Jean Chry- „ sostome.

„ſoſtome. C'eſt ſur-tout cet ad-
„ mirable Docteur dont je con-
„ ſeille la lecture. Il eſt à la por-
„ tée de tout le monde ; il eſt in-
„ telligible, inſtructif pour le plus
„ ſimple Peuple autant que pour
„ les riches, les grands du monde
„ & les Savans les plus conſom-
„ més. „

Ce morceau eſt extrêmement bien dans toutes ſes parties. Rien de plus utile que la lecture de ces Saints Docteurs, à qui leur caractère, leur antiquité, leur ſainteté, diſons auſſi dans des Mémoires qui ont pour objet les Sciences & les Arts, leur éloquence & leur bel eſprit donnent tant d'avantages ſur les autres Prédicateurs. M. l'Abbé Clément diſtingue avec toute ſorte de raiſon le grand Chryſoſtome qui eſt admirable dans toutes ſes Homélies, ſur-tout celles qui ſervent de Commentaire aux Evangiles & à S. Paul. Les morceaux de morale placés à la fin de

ces petits discours sont d'un goût, d'une douceur, d'une science de Religion qu'on ne connoît point assez, ou dont on fait trop peu d'usage. Nous croyons qu'il seroit à propos de faire des recueils de ces beaux endroits, & de les réduire en forme de lectures journalières, à l'usage de toutes sortes de personnes. Mais nous voudrions qu'on n'exécutât ceci qu'en remontant aux sources, & que cet ouvrage fût écrit, distribué, proposé en un mot d'une manière digne du texte & de son Auteur. M. l'Abbé Clément, qui nous donne lieu de faire ces réflexions, seroit tout propre à remplir un si beau dessein.

Les Vies de Solon & de Publicola, extraites de Plutarque, & retouchées sur tous les anciens Ecrivains de la Grèce & de Rome, avec une comparaison nouvelle, & des remarques critiques sur plusieurs points d'Histoire. *Par la*

Compagnie des Libraires, *in*-12. *pag.* 178. Ceci n'eſt qu'un eſſai par rapport aux autres Vies ou Parallelles contenus dans Plutarque : mais cela n'empêche pas que ce vol. n'ait par lui-même ſa perfection ; c'eſt-à-dire, que l'Auteur ne l'ait travaillé comme un ouvrage indépendant de la ſuite. Nous donnerons au plutôt l'Extrait, qui fera naître une très-bonne idée de cette entrepriſe littéraire.

Géométrie Elémentaire d'Euclide, avec des Supplémens de Géométrie & l'uſage de chaque propoſition pour toutes les parties des Mathématiques ; accompagnée d'une méthode générale de conſtruire les Tables des Sinus, Tangentes & Sécantes, &c. Par M. Gallimard. Nouvelle Edition, prix 30. ſols broché. *Chez Quillau, Chaubert, Jombert, Joſeph Barbou, &c.* in-12. pag. 117. Nous parlerons auſſi *ex profeſſo* de cette

Géométrie, qui mérite des éloges pour elle-même, & à cause du zèle de son Auteur.

De Pace, Oratio gratulatoria habita à Ludovico Petit, Humanitatis Professore, in Collegio Mazarinæo die sabbati mensis Martii anno M. DCC. XLIX. Apud Thibouſt, &c. pag. 23. 4°. Harangue sur la paix par M. Petit, Professeur au Collége Mazarin, &c.

Ce discours est écrit sans affectation & sans enflure. Il présente une noble simplicité, jointe avec la clarté des idées & la pureté du langage. Le dessein de l'Auteur est de faire voir *quæ & quanta Ludovici magnanimitas in bello fuerit; quæ sit ejusdem in pace justitia & liberalitas* : c'est toute la division. Nous citerons un morceau pour faire naître l'envie de lire le reste. Après le récit des Exploits & des Conquêtes du Roi, l'Orateur reprend ainsi : *Regem id ætatis belli-*

cosissimis Europæ Gentibus sic armis præcellentem ; Regem cujus spectata virtus, sapientia, felicitas in re militari est ; Regem maximè lubricâ, difficili & periculosâ parce invictum ; Regem cujus pene inaudita diligentia & celeritas hostes adeò sibi præfidentes & quidem bello asperrimos obstupefecit, singularis animi vigor perfregit, constantia dissipavit, in tantis opibus, in tantâ fortunâ, vix sua bona nosse, vix suam agnoscere victoriam, hoc tantùm in se laudis habet, hoc tam raræ inter homines virtutis est Aud. ut malim ego rem totam tacitæ admirationi vestræ relinquere, quam de eâ quidquam non satis idoneâ oratione detrahere.

Cette action publique fut précédée de la distribution d'une Ode Latine que l'Assemblée goûta, & qui étoit de M. l'Abbé Coger du même Collége Mazarin. On distingue fort dans cette Pièce l'en-

droit où l'ombre du Roi d'Angleterre Guillaume de Nassau exhorte le Stadhouder d'aujourd'hui à conclure la paix.

Quid efficacem Borbonii manum
Ultrà lacessis ? Cernis ut impiger
Princeps per obstantes catervas,
Terribiles aditus locorum,

Amnesque latos præcipitet viam ?
Vibrata ut inter fulmina, telaque,
Mortesque fidens, bellicosos
Flebilibus populos ruinis

Fatiget ? altæ ut conscius indolis,
Major periclis, propositi tenax,
Suique compos, detonantes
Rideat impavidus procellas.

. . . .

. . . .

Ergò imminentes obsequio celer
Præverte casus : fœdera Ludovix
Amica dictabit, novosque
Pacificus renuet triumphos.

David le jeune, Quai des Au-

gustins, a reçu depuis peu quelques Livres Anglois; sçavoir,

Abrégé des Transactions Philosophiques, 8°. 10. vol. Edition de Londres. 80 liv. en blanc.

Histoire naturelle de 400. animaux représentés en figures. vol. in-12. 6. liv. en blanc.

Ouvrages de Mathématiques de Sempson, 4°. 7. vol. 49. liv. en blanc.

Ouvrages de Mathémathiques de Muller, 4°. 4. vol. 28. liv. en blanc.

Il a aussi les Philippiques de Démosthène en Grec & en Latin. Edition magnifique de Londres, 1748. 8°. grand pap. 7. liv. relié. Nous rendrons compte en particulier de ce beau vol. & du suivant qui est,

Le Traité de Plutarque sur Isis & Osiris en Grec & en Anglois, très-grand 8°. Edition de Cambridge, 1744. Rien de mieux conditionné que cet ouvrage, tant

pour la parure extérieure, que pour les ſçavantes notes dont il eſt rempli. On ne nous a point déclaré le prix.

Mémoire pour l'achevement du Louvre, Avril 1749. Voilà comme ſont faits les hommes, & les François plus que les autres : dès que le Souverain forme une entrepriſe où il paroît de la grandeur & de la gloire; auſſi-tôt les vues du Public s'étendent, les connoiſſances ſe manifeſtent de toutes parts. Le Roi a donné ſes ordres pour l'achevement du Louvre, & nos Artiſtes ſe ſont mis à raiſonner, à combiner, à tracer des deſſeins. Le Mémoire que nous annonçons, & qui contient 8. pages in-12. réduit tout à deux projets, l'un qu'il appelle *le grand projet*, eſt de *continuer tout autour de l'intérieur de la Cour du Louvre, le troiſième ordre que Louis XIV. M. Colbert & M.*

Perrault ont fait élever derrière ce qu'on appelle la Colonnade du Louvre, qui regarde S. Germain l'Auxerrois, &c.

Ce qu'on appelle *le petit projet* est de *démolir ce troisième ordre, & de faire régner tout autour de la Cour du Louvre un petit Attique pareil à* l'ancien qu'on voit aujourd'hui, & qui régne jusqu'à l'encoignûre de la face où est élevé le troisième ordre du côté de la riviere. Pour bien juger de tout ceci, il faut avoir été sur les lieux, & se représenter tout l'état où se trouve cette Royale Maison.

Le Mémoire se déclare assez ouvertement pour le *grand projet*, comme étant le plus beau, le plus proportionné à la Cour du Louvre, le plus autorisé par le suffrage des plus sçavans Architectes & des vrais Connoisseurs. Sur quoi l'Auteur fait ici le partage naturel des connoissances & des talens. Dans les uns beaucoup

d'ignorance, & c'eſt conſtamment le plus grand nombre : dans d'autres, médiocrité de goût & de lumières : il y a encore aſſez de foule dans cette claſſe. Les derniers poſſédent la fleur du génie, de la ſcience, du mérite : gens par cette raiſon très-aiſés à compter, à conſulter, à écouter. Or ces bons Juges, encore une fois, déſirent tous qu'on ſuive, dans tout l'intérieur de la Cour du Louvre, ce troiſième ordre ſi noblement commencé.

Il faut lire auſſi dans ce Mémoire les obſervations de l'Auteur ſur les huit Pavillons du Louvre, quatre aux encoignûres, & quatre dans les milieux des quatre parties qui forment la Cour. Les défauts qu'il eſt néceſſaire d'y réformer ne lui ont point échappé, & il raiſonne de cèci comme de tout le reſte, avec une ſorte d'attention & de recueillement d'idées, que nous croyons ſentir en

lisant sa petite brochure. Il finit par ces mots : *Il n'est question aujourd'hui que de bien commencer & de travailler peu à peu sur un même plan général bien conçu : le tems fera le reste.*

Proposition pour augmenter & perfectionner le Dictionnaire Universel, appellé de Trévoux. Ceci est d'un homme de Lettres dont nous ignorons le nom & les qualités, mais qui a du zèle pour la langue, & des connoissances dans tout ce qui la concerne. Il a un Ms. d'environ 1040. articles, qui peuvent entrer par forme d'addition dans le Supplément qu'on prépare. Nous ne pouvons détailler ici ces articles, qui sont un bien appartenant uniquement à l'Auteur ; mais lui ayant demandé certains mots qui manquent au Dictionnaire, il nous a déclaré sur le champ qu'ils étoient dans son Ms. Or il nous semble que les Li-

braires, intéressés à l'Edition du Supplément, devroient s'accorder avec cet honnête-homme, pour l'acquisition de son trésor. Quand il ne se trouveroit que 200. mots nouveaux dans ce Recueil de 1040. articles, c'est assurément une très-belle portion de littérature, & très-nécessaire pour la perfection du Supplément. En tout cas nous en donnons l'avis, autant que le bien public & notre fonction l'exigent.

Relation des Conquêtes faites dans les Indes par D. P. M. d'Almeïda, Marquis del Castel Nuovo, Comte d'Assumar, &c. Viceroi & Capitaine Général des Indes; traduite du Portugais de D. Emmanuel de Meirelles qui s'y est trouvé présent; & de l'Italien d'un Auteur anonyme imprimé à Rome en 1748. *in*-12. *pag.* 125. *sans la Préface qui en contient XIV.*

Nous témoignions, au mois de Décembre dernier, qu'il ſeroit à propos de traduire en notre langue la Relation des Conquêtes faites dans les Indes par le Vice-roi D. Pierre-Michel d'Almeïda Marquis de Caſtel-Nuovo, &c. On eſt entré dans nos vues, & la Relation vient de paroître en François, d'après l'Italien imprimé l'année dernière à Rome. Nous croyons que le Public, les Militaires ſurtout, feront beaucoup d'accueil à cet ouvrage. Les faits y ſont intéreſſans, les actions de valeur preſque toujours héroïques, la conduite & la ſcience des armes conſtamment ſoutenues, les ſuccès peut-être ſans exemple avec ſi peu de troupes, & contre tant d'Ennemis. Le Traducteur ajoute à la beauté de la Relation, ſans altérer ſon Texte Italien; il donne de l'ame au Diſcours; il attache le Lecteur à un récit très-ſimple par lui-même; il orne tout l'ou-

vrage d'une Préface raiſonnée. Ceci eſt à proprement parler le morceau de génie, & la preuve ſenſible que l'Auteur ſeroit très-capable d'imaginer & d'exécuter en Chef une entrepriſe littéraire. *Ce Livre, orné auſſi d'une Carte pour l'intelligence des Expéditions, ſe trouve chez Bordelet rue S. Jacques, &c.*

Poëmata Cidaſcalica nunc primùm vel ædita vel collecta. Tom. I. II. III. in-12. apud Petrum Ægid. le Mercier, viâ Jacobæâ.

Poëmes Didactiques, &c. trois Vol. Cette Collection très-bonne pour le fond & pour la manière dont elle eſt imprimée, ne contient pas ſeulement des Poëmes excellens. On trouve à la fin du ſecond vol. des Notes extrêmément utiles pour l'intelligence de la Poëtique de Vida; & à la fin du III. Tom. une Diſcuſſion critique ſur le *Culex* attribué à Virgile.

Nous rendrons compte avec plaisir de tout ce Recueil de littérature Latine.

On voit depuis peu une Carte intitulée : *Théâtre Historique, Géographique & Chronologique du Régne de Louis XV.* C'est l'exposition détaillée de tous les événemens ausquels la France a pris part depuis près de 40. ans. On explique aux deux marges de face ce qui n'est qu'en abrégé dans la Carte ; & tout ceci se présente agréablement à l'œil. Il semble que l'invention & l'exécution méritent les éloges du Public. *Cette Carte se trouve chez Riolet Ingénieur & Graveur ruë & montagne sainte Géneviève, vis-à-vis le Collége de la Marche.*

OBSERVATIONS SUR la Fontaine de Marſac en Périgord.

Par le R. P. Mul, Cordelier de la grande Province d'Aquitaine.

Un Auteur célèbre, traitant des Fontaines périodiques, déclare n'avoir pû, après bien des recherches, en découvrir une de cette eſpèce dont Varen & Bayerlinc ont parlé & qu'ils placent en Guienne dans un lieu appellé Marſac. On ne connoît, ajoute l'Auteur, dans cette Province que deux Marſacs, l'un ſur la rivière de Lot, & l'autre du côté de Médaillan, tous les deux au Diocèſe d'Agen, où l'on ne voit point de fontaine qui mérite une attention particulière.

Si les recherches euſſent été faites dans le Périgord, on auroit pû remarquer un bourg nommé Marſac à 2 milles de Périgueux, ſur la route qui conduit de cette Ville à Bor-

deaux, près duquel on voit une fontaine appellée la fontaine de Marſac, qui eſt apparemment celle dont les Auteurs que je viens de citer ont voulu parler, & ſur laquelle j'ai fait toutes les obſervations néceſſaires pour en donner une connoiſſance exacte. *

La fontaine de Marſac eſt ſituée au pied d'une colline à l'entrée d'une Plaine qui s'étend l'eſpace de dix-neuf toiſes juſqu'à la Rivière de Liſle. Son baſſin, dont la couche eſt une terre noirâtre & ſabloneuſe, eſt l'ouvrage de la ſeule nature, ſa figure eſt irrégulière: il a cinq toiſes de circonférence & deux pieds de profondeur. Preſque dans ſon milieu eſt une abîme

* Nous ajoutons aux Obſervations du R. P. Mul, qu'il eſt parlé de cette Fontaine dans les Antiquités des Villes de France par André Duchesne, dans le Dictionnaire de Corneille & dans celui de la Martinière.

d'où réjailliſſent les eaux qui rempliſſent le baſſin, & ſe répandent ſouvent au-deſſus.

Le baſſin décharge ſes eaux par trois petites voyes. J'ai obſervé que, lorſque la fontaine eſt dans ſon décroiſſement, les eaux de l'une de ſes voyes retournent dans le baſſin, & retombent dans l'abîme d'où elles ſont ſorties. Les eaux de cette fontaine ſont très-fraîches & un peu amères.

Une chaîne de collines s'étend l'eſpace d'un mille, depuis la fontaine de Marſac juſqu'à une autre fontaine plus élevée, appellée la fontaine d'Antognac; celle-ci eſt taillée dans le roc, ſa figure eſt quarrée, ſa circonférence de neuf pieds, & ſa profondeur de quatre : ſes eaux vives & cryſtallines en laiſſent toujours appercevoir le fonds. On y remarque une fente large de trois pouces, qui s'éleve juſqu'à la voute, & ſert de canal à la ſource; on y apperçoit auſſi

quantité de petits poissons qui dès qu'on agite l'eau, s'échappent par la fente. Le célèbre Poëte M. de la Grange Propriétaire de cette fontaine & ceux de sa maison m'ont assuré y avoir pris plusieurs fois des Truites qui pesoient au-delà d'une livre. Ces circonstances ne laissent pas lieu de douter qu'il n'y ait dans le sein de la Colline un réservoir d'où sortent les poissons pour entrer dans le bassin : ce qui peut servir à expliquer les mouvemens de la Fontaine de Marsac.

Le 8. Août 1743. j'observai que depuis six heures 15′ jusqu'à sept heures 15′ du matin, le bassin se remplit, & qu'ensuite depuis ce tems-là jusqu'à trois heures après-midi il se vuida de 18 pouces. Après quoi il se remplit de nouveau dans l'espace de trois quarts-d'heure, après lesquels le décroissement recommença & continuoit encore à huit heures du soir, &

pour lors l'eau avoit diminué de 17. pouces.

Les eaux qui ont rempli le baſſin, ſont ſorties de l'abîme par un mouvement continu & fort rapide. Les décroiſſemens au contraire ont été interrompus par de petits accroiſſemens. J'en ai compté neuf dans le premier & quatorze dans le ſecond. Quelques-uns ont duré 30″ d'autres 1′ d'autres 8′ quelques-uns juſqu'à 15′. Ils étoient tantôt de quatre lignes, tantôt de trois, tantôt de quatre pouces.

Le 19. Septembre de la même année à une heure après-midi, je trouvai le baſſin entièrement plein, j'obſervai durant l'évacuation les mêmes variations que j'avois obſervées le 8. Août. Les Payſans qui fauchoient la prairie m'aſſurérent que le 16 du même mois la Fontaine avoit été à ſec tout le jour, que le 17 le baſſin avoit au contraire été ſi plein durant tout le jour, que la plaine en étoit inon-

dée, que le 18. il étoit à ſec comme le 16.

Le 23. Septembre de la même année, je trouvai à huit heures du matin le baſſin entièrement plein; à neuf heures la ſource ne fourniſſoit plus; à dix heures ſix minutes le baſſin étoit preſque à ſec, & reſta dans cet état 15 minutes: après quoi la ſource pouſſa ſes eaux avec beaucoup de rapidité. J'obſervai dans l'évacuation les mouvemens dont j'ai parlé.

Je fis les mêmes obſervations l'année 1744. Cette fontaine fut entièrement deſſéchée durant l'été de 1741. & dégorgea tout-à-coup une ſi grande abondance d'eau que toute la prairie en fut inondée. La durée de ces différens mouvemens varie preſque tous les jours. Le baſſin ſe vuide & ſe remplit tantôt deux, tantôt trois fois par jour.

Quelque variation qu'il ſe trouve dans les mouvemens de la Fontaine de Marſac, il ne paroît pas

possible d'en admettre d'autre cause qu'une communication avec le flux de la mer. On peut supposer avec assez de vrai-semblance, que le flux de la mer qui monte dans la rivière de Lisle, à dix lieues ou environ de Marsac, communique avec la fontaine par des réservoirs souterrains: ce qu'on a observé sur la fontaine d'Antognac fortifie cette conjecture. Ainsi la fontaine de Marsac peut être mise au nombre des fontaines périodiques.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juin 1749.

Art. LXII. Caroli Noceti de Aurorâ Boreali, &c. *Poëme du P. Noceti sur l'Aurore Boréale, &c.* 1155

Art. LXIII. *Conférences Ecclésiastiques du Diocèse d'Angers, &c.* Tome III. 1178

ART. LXIV. *Histoire Générale des Voyages T. VI.* 1194

ART. LXV. *La Vie de Mahomet &c.* 1213

ART. LXVI. Adriani Relandi Poëmata, &c. *Recueil des Poësies d'Adrien Reland, &c.* 1225

ART. LXVII. *Expériences sur l'Electricité, &c.* Par M. Jallabert, &c. 1233

ART. LXVIII. *Question de Médecine, s'il faut bannir l'usage du cuivre de la préparation des alimens.* 1255

ART. LXIX. Caroli Porée è Soc. JESU Fabulæ Dramaticæ &c. *Pièces Dramatiques du P. Porée, &c.* 1260

ART. LXX. *Réflexions sur le Comique-Larmoyant, &c.* 1279

ART. LXXI. *Dissertation sur la Chronologie des Rois Mérovingiens, &c.* 1291

ART. LXXII. *L'ombre du grand Colbert, &c.* 1301

ART. LXXIII. *Nouvelles Littéraires.* 1313

ERRATA.

On a oublié de marquer une faute qui est en Mars. p. 534. l. 8. Mai. *lis.* Mars.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 15. Mai 1749.

LE ROUGE.

A CHARTRES,

De l'Imprimerie de F. LE TELLIER, ruë de la vieille Pelleterie, au Bon Paſteur.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juillet 1749.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juillet 1749.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15. s. le mois en blanc, & brochés 16. s.

Années.

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	8.	v.
1725.	12.	v.			

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Juillet 1749.

ARTICLE LXXIV.

DELLA ISTORIA ECCLESIASTICA descritta da F. Giuseppe Agostino Orsi dell' Ordine de' Predicatori Segretario della Sac. Congreg. dell' Indice Tomo I. In Roma M. DCC. XLVII. Nella Stamperia di Pallade &c. in-4°. pag. 375. Histoire Ecclésiastique par le R. P. Orsi de l'Ordine des FF. Prêcheurs. A Rome &c. Et se

trouve à Paris chez Cavelier, ruë Saint Jacques, au Lys d'Or.

NOus désirions depuis long-tems qu'on fît passer en France des Exemplaires de la nouvelle Histoire Ecclésiastique écrite en Italien par le R. P. Orsi de l'ordre des F F. Précheurs. Sa Préface, dont on nous avoit communiqué des Extraits, piquoit d'autant plus notre curiosité, qu'elle combat ouvertement la méthode, le style, les vûes de notre Historien François M. l'Abbé Fleury.

Nous sçavions bien que ce dernier Auteur n'épuisoit pas toute la perfection du genre Historique: nous connoissions la plûpart des défauts qu'on lui reproche; mais tel qu'il est, nous ne laissions pas de l'estimer, & sa manière d'écrire étoit peut-être la partie dont nous nous accommodions le mieux. Nous croyions qu'il disoit les choses simplement, clairement, &

d'un ſtyle propre à inſtruire ; que quand il faiſoit parler les Saints Peres, dans les ſix premiers ſiècles de l'Egliſe, c'étoit toujours avec nobleſſe quoique ſans enflure ni affectation ; que quand il analyſoit les Canons des Conciles ou les ouvrages des Auteurs Eccléſiaſtiques, c'étoit communément avec aſſez de juſteſſe. En un mot nous n'étions point ſur le pied de dire, comme le P. Orſi, qu'il n'eſt rien de plus aiſé que d'écrire l'Hiſtoire comme l'Abbé Fleury : *nulla eſſer più facile* (impreſa) *ſe alcuno intraprenderà a ſcriverla, comme l'ha ſcritta il Fleury.* Que le mérite de cet Auteur eſt de ſçavoir coudre des paſſages traduits en françois : *il merito del noſtro Iſtorico conſiſte in avere cucito inſieme una quantità di teſti tradotti da i loro originali nella lingua franzeſe.* Que cet Abbé s'eſt totalement éloigné de la méthode des grands Maîtres, tels que ſont chez

les Grecs Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Denis d'Halicarnaſſe; chez les Latins, Salluſte, Tite-Live, Tacite; parmi les Modernes, M. de Thou, Bembe, Guichardin, &c.

Cette critique au reſte que fait le P. Orſi de notre Hiſtorien, ne nous bleſſe en aucune manière. La prévention auroit pû nous aveugler en faveur d'un Ecrivain qui eſt né & qui a travaillé parmi nous: il eſt bon que les Etrangers jugent à ſon égard ſuivant les regles de la pure équité. Si la France a bien ſçu diſtinguer *le clinquant du Taſſe de l'or de Virgile*, pourquoi Rome n'aſſigneroit-elle pas la différence qui ſe trouve entre l'Abbé Fleury & ceux qui ont excellé dans le genre hiſtorique?

C'eſt à ces Hiſtoriens du premier ordre, ſur-tout à ceux de la docte Antiquité, que le P. Orſi nous rapelle ſans ceſſe, & l'on ne peut douter qu'il ne les ait pris

pour ſes modéles. Ainſi c'eſt d'après eux & comme eux, qu'il a prétendu jetter dans ſon ouvrage des traits lumineux, des morceaux frappans, des réflexions inſtructives, des graces, de l'élégance, de l'aménité. Souhaitons qu'on nous traduiſe bientôt cet ouvrage, afin que nous ayions quelque choſe de parfait ſur l'Hiſtoire de l'Egliſe; car telle doit être véritablement la gloire de notre Auteur, s'il a bien rempli ſa tâche, s'il a ſçu prendre par-tout la grande manière des anciens.

Ce premier volume commence à l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, & finit à la mort de l'Apôtre Saint Jean: intervalle où l'on place la fondation des premières Egliſes, les travaux des Apôtres, leurs combats, leurs ſuccès; où l'on apprend à diſtinguer les principaux monumens de la diſcipline de l'Egliſe, le caractère des ennemis du Chriſtianiſme, la différence des

premiers fidèles d'avec les faux zèlateurs de la Loi ; où se vérifient les menaces de Jesus-Christ contre l'infidèle Jerusalem & ses promesses à l'égard des véritables adorateurs de son nom. Intervalle encore où les Apôtres nos premiers modèles & nos Maîtres ont instruit toutes les Eglises par des écrits inspirés ; où l'on a vû naître d'autres ouvrages remplis d'une doctrine vénérable, mais non placés dans le Sanctuaire, ni consignés dans les Archives de la Chrétienté, comme les Oracles qui font partie de nos Saintes Ecritures. Voila ce que contient nécessairement toute Histoire Ecclésiastique dans le détail des événemens du premier siècle. Celle du P. Orsi est remplie de ces grands traits ; mais ce n'est point précisément par-là que nous devons en juger : c'est par quelques Articles que nous allons suivre jusqu'à la fin de cet Extrait.

I. Cet Hiſtorien fait quelquefois la fonction de controverſiſte. Ainſi, après avoir raconté comment les Apôtres Saint Pierre & Saint Jean allerent à Samarie, pour y impoſer les mains aux premiers fidèles; il montre que les Novateurs ont eu grand tort de rapporter à la fin du ſecond ſiècle de l'Egliſe l'établiſſement de la Confirmation. Ailleurs on trouve un endroit deſtiné à refuter les partiſans d'Appollonius de Thyane, & à faire voir que la fauſſe doctrine & les preſtiges de cet avanturier, ne peuvent entrer en comparaiſon avec ce que l'Hiſtoire Sainte nous apprend de la prédication & des miracles des Apôtres. Ce morceau eſt travaillé & ſe lit avec plaiſir.

II. Le P. Orſi aime aſſez les dévelopemens. Il expoſe l'état des affaires publiques, le genie des Sectes qui regnoient parmi les Juifs; les divers obſtacles que la Religion Chrétienne eut à ſurmon-

ter de la part des idolâtres & des libertins. „ Quel plus beau ſpec-
„ tacle, dit-il, que de voir douze
„ pauvres Peſcheurs & quelques
„ Juifs en petit nombre, gens que
„ leur naiſſance rendoit alors ex-
„ trêmement odieux; de les voir
„ entreprendre, ſans ſecours hu-
„ mains, l'établiſſement d'une nou-
„ velle Religion incompréhenſible
„ dans ſes dogmes, très-ſimple
„ dans ſes myſtères, contraire dans
„ ſes Loix à toutes les paſſions hu-
„ maines, de les voir non-ſeule-
„ ment entreprendre une choſe ſi
„ difficile; mais la conduire à un
„ tel point de perfection, & laiſſer
„ cette ſainte Cité, cette Républi-
„ que toute céleſte, établie ſur de
„ ſi bons fondemens, que toute la
„ puiſſance Romaine ne put ni la
„ dompter, ni la détruire durant
„ trois ſiècles de la plus cruelle &
„ de la plus conſtante perſécution ?
&c. *Quale più degno e maraviglioſo ſpettacolo, che vedere dodici poveri*

& semplici pescatori, & alcuni pochi Giudei la nazione allora la più odiata dalle genti idolatriche di quante n'erano su la terra, sforniti d'ogni umano soccorso, intraprendere di piantare su la rovina di tutte le altre, una nuova Religione, incomprensibile ne i suoi dogmi, semplicissima ne suoi misteri, e opposta a tutte le umane passioni nelle sue Leggi? Né solo intraprendere unà così difficile impresa, ma condur l'opera ad un tal punto di perfezione, e lasciare questa nuova citta e celeste Republica così bene stabilita in tutta la terra, e su fondamenti così stabili collocata, che tutta la potenza del Romano Imperio, dopo tre secoli di crudelissima & sanguinosissima guerra, non solo non abbia potuto espugnarla ed abbatterla, ma finalmente abbia dovuto cedere alla sua forza &c.

III. Les caractères des principaux personnages qui occupoient alors la Scène du monde se rencontrent ici & font un bel effet.

Néron cesse-t'il de tourmenter l'Empire & de persécuter l'Eglise ; en finissant sa vie pleine d'horreurs? on prend occasion de peindre ce mauvais Prince. *Così terminò i suoi giorni nel fiore degli anni, e nel vigor dell' età, questo flagello, e questa peste dell' uman genere; degno d'essere il primo à sfoderare la spada Imperiale contra i Cristiani, e ad eccitare la prima generale persecuzione contro la Chiesa, la quale giustamente si gloria di averlo avuto per suo nemico, essendo l'odio di Nerone contro di essa un testimonio della sua santità. Non si odia se non ciò che non ci piace, e che non è conforme alle nostre inclinazioni; e però fa d'uopo che il Christianesimo sia un gran bene, poiche Nerone, Nemico dichiarato della virtù, non lo ha potuto soffrire, e lo ha tenuto per un gran male.*

IV. Notre Auteur intéresse quelquefois d'une manière assez vive le sentiment du Lecteur. Nous

pourions en citer bien des traits : en voici un des plus remarquables. Les Philippiens voulant témoigner leur affection à S. Paul lui avoient envoyé Epaphrodite leur Evêque. Epaphrodite, dans le cours des services qu'il rendoit au saint Apôtre, fut attaqué d'une violente maladie qui le réduisit à l'extrêmité. Les Philippiens ayant appris le danger où il étoit en furent extrêmement affligés ; & c'est ce qui fit que Saint Paul le leur renvoya, dès qu'il fut en état de faire le voyage, préférant la consolation de ces nouveaux Chrétiens à la sienne propre. Tout ceci rassemblé forme ce morceau sous la plume du P. Orsi. „ Quels rares exemples d'amitié sincère, & de charité vraiment désintéressée ! Les Philippiens se privent de leur Apôtre, afin qu'en leur nom il serve Saint Paul dans les fers. Epaphrodite instruit de l'affliction que cause son infirmité aux Philippiens, en

„ ressent plus de douleur que de son „ mal même. Saint Paul, afin de „ procurer aux Philippiens le plai- „ sir de revoir Epaphrodite, renon- „ ce à la consolation & aux avan- „ tages, que lui procuroit la pré- „ sence de ce cher Disciple, &c. " *Che belli esempi di sincera amicizia, e di carità veramente senza interesse! I Filippensi si privano del loro Apostolo, acciochè in nome loro serva in persona à S. Paolo prigioniero: Epafrodito pruova maggior pena e travaglio per lo dolore dei Filippensi fatti consapevoli del suo male, che per la sua medesima mortale infermità: S. Paolo rinunzia alla consolazione, e ai commodi, che gli proccurava l'assistenza d'Epafrodito, per proccurare a i Filippensi il contento e la gioja di rivederlo ed abbracciarlo, quando credevano di già averlo perduto.*

V. Nous disions, en commençant cet Extrait, que l'Auteur Italien se déclaroit totalement contre

l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. l'Abbé Fleury. Mais s'il rejette ainſi un Ecrivain qui a de la réputation parmi nous, en récompenſe, il s'aide beaucoup de M. de Tillemont notre Compatriote, Nous avons fait la comparaiſon avec quelque exactitude, & nous avons trouvé de tems en tems des rapports fort grands. Qu'on voye par exemple la page 278. du premier volume des Mémoires pour l'Hiſtoire de l'Egliſe, & la page 162. de ce premier volume du P. Orſi.

Nous parlerons dans la ſuite des volumes II. & III. & nous rendons déja juſtice à la manière tout-à-fait élégante dont le R. P. Dominiquain traite ſon ſujet.

ARTICLE LXXV.

RECUEIL DE TRAITÉS sur l'Electricité, traduits de l'Allemand & de l'Anglois en trois petits volumes in-12. imprimés à Paris chez Sebastien Jorry, Quai des Augustins près le Pont Saint Michel, aux Cigognes. 1748.

Le premier volume est intitulé : *Essai sur la Nature, les effets & les causes de l'Electricité, avec une Description de deux nouvelles machines à l'Electricité, traduit de l'Allemand de M. F. H. Winckler, Professeur dans l'Université de Leipsik.* Le volume est de 156. pages, avec deux planches gravées & pliées à la fin du Livre. L'avertissement du Traducteur, qui ne paroît pas un François naturel, nous apprend que ce Traité de M. Winckler est un des premiers

& des meilleurs qui ayent paru en Allemagne ſur ce ſujet. Ni celui-là ni les autres de ce Recueil ne paroiſſent devoir effacer celui de M. Jallabert qui eſt tout autrement méthodique, Phyſique & bien écrit.

Celui-ci eſt pourtant diviſé d'abord en deux parties, l'une *Hiſtorique*, & l'autre *Phyſique*, ce qui eſt bien. Chapitre premier. *Définition de l'Electricité.* C'eſt toujours l'ambre (*Electrum*) frotté qui ſert de baſe aux premières notions de l'Electricité à laquelle il donne le nom. Chapitre ſecond. *Deſcriptions de deux nouvelles machines à Electricité.* Il faut la voir cette Deſcription à côté des machines gravées dans l'Auteur. Comme les Livres ſur l'Electricité ſe multiplient, & qu'il eſt permis de prévoir qu'ils vont ſe multiplier de jour en jour, le Public, qui veut être averti de tout ce qui paroît en ce genre comme en tout autre,

entrera de lui-même dans les vûes œconomiques qui nous feront réſerver nos Extraits d'appareil pour les ouvrages en petit nombre qui nous paroîtront en mériter.

Cependant comme le Livre le plus médiocre a toujours quelque trait qui ſe fait remarquer, nous aurons ſoin, en indiquant toujours le fonds du Livre, de rendre ces ſortes de traits un peu plus ſenſibles. Le chapitre troiſième de M. Winckler eſt intitulé par ſon Traducteur : *De l'Electricité originaire.* L'expreſſion n'eſt pas mauvaiſe. C'eſt ce que d'autres appellent des corps *Electriques per ſe*, c'eſt-à-dire, rendus tels immédiatement par le frottement, comme l'ambre, le verre, le ſouffre, &c. pour les diſtinguer de ceux, comme les métaux, qui ne font que tranſmettre l'Electricité qui prend ſon origine dans ces corps.

Quoique le verre frotté ſoit plus

électrique que le ſouffre frotté de même, il eſt pourtant vrai que le verre chauffé n'eſt point électrique, au lieu que le ſouffre n'a ſouvent beſoin pour l'être que d'être chauffé & ſur-tout fondu.

Chapitre quatrième. *Des Phénomènes avec leſquels l'Electricité communiquée ſe manifeſte.* Nous ſuppoſons que des Phyſiciens entendent ce François peu correct. Il s'agit des corps électriques par communication. C'eſt toujours une condition reconnue néceſſaire, qu'ils ſoient iſolés & ſuſpendus ſur des cordons de ſoye où ſur des gâteaux de réſine, corps qui ne dérivent point à ſoi l'Electricité de ceux où on veut la faire briller, ou par le véhicule deſquels on veut la tranſmettre.

Chapitre cinquième. *Des corps auſquels l'Electricité peut être tranſmiſe par communication.* Chapitre ſixième. *Des mouvemens qui naiſſent par l'Electricité.* Par mouvemens,

l'Auteur entend ici les mouvemens d'attraction & de répulsion produits dans des corps legers, par les corps électrisés dans le voisinage desquels ils se trouvent. On connoît cela.

Chapitre septième. *De la lumière des corps Electriques.* Chapitre huitième. *Des étincelles Electriques.* Il est remarquable qu'un fer chaud n'enflame point l'esprit de vin ou tel autre esprit pareil, & que d'un corps électrisé, d'un doigt d'homme, par exemple, sans autre chaleur, il en sorte des étincelles qui enflament sur le champ ces liqueurs.

Chapitre neuvième. *De la force & de la vîtesse de l'Electricité.* Chapitre dixième. *De l'effet de l'Electricité dans le vuide.* Par vuide il faut toujours entendre ici le vuide d'air, le vuide absolu n'étant que la chimère des nouveaux systêmes Géométriques, & la saine Physique abhorrant le vuide, jusqu'à

perſuader que la nature même l'abhorreroit, ſi elle avoit du ſentiment.

La partie Phyſique de M. Winckler conſiſte en un nombre de queſtions (dix-neuf) que l'Auteur met à la ſuite des dix Chapitres de la partie Hiſtorique que nous venons d'indiquer ſuffiſamment. La première queſtion demande, *quelle eſt la direction de la matière d'Electricité d'un corps électrique? La* réponſe eſt, 1°. Qu'un corps électrique eſt très-environné de matière électrique. 2°. Que ſon action ſe fait en lignes droites. 3°. Que de chaque point d'un corps électriſé, il part une infinité de rayons électriques divergens. Il paroît que la matière électrique ſe répand autour du corps électriſé & de chacun de ſes points, abſolument comme la lumière, par rayons directs *in orbem.*

Queſtion ſeconde. *La matière électrique eſt-elle propre aux corps*

électrisés ? L'Auteur répond oui assez nettement, mais ici, comme en bien d'autres endroits de son Traité, son explication laisse fort en suspens sur le fonds de sa véritable idée. Il ne veut point d'écoulement qui porte l'Electricité autour du corps électrisé, il ne veut point du véhicule de l'air, & il n'indique aucune autre matière qui y supplée. Quand on cessera de rejetter Descartes par humeur, ou qu'on substituera par raison de meilleurs principes aux siens qui sont physiques, s'ils ne sont exacts, on pourra s'entendre en Physique.

Question troisième. *Si l'on doit regarder l'Electricité comme un tourbillon*? On tâchera de voir dans l'Auteur même ce qu'il répond à cette question, fort inutile après la première.

Question quatrième. *Si l'Electricité agit comme les forces centrales ?* On vante M. Winckler dans le style Géométrique de son

Livre.

Livre. Il en a au moins la profondeur, pour ne pas dire l'obscurité. Car du reste on n'en voit pas trop la méthode, ni la netteté des propositions.

Question cinquième. *Comment les corps sont portés par la force électrique vers le corps électrisé?* Peut-être que le stile peu François de celui-ci nuit à la pensée de l'Auteur original. Il est dit ici, que „ quand un corps tend vers „ un autre électrisé, c'est parce „ qu'il gagne une espèce de cohé- „ sion avec les particules de la „ matière électrique qui le tou- „ chent, & parce que cette matiè- „ re électrique revient à la surface „ de son corps par les mêmes li- „ gnes droites, par lesquelles elle „ avoit été poussée hors de sa sur- „ face dans l'électrisation. Cette „ cohésion a lieu lorsque le choc „ de la matière électrique est égal „ à la pesanteur du corps opposé: „ car en ce cas le corps perd toute

„ sa pesanteur par sa réaction . . . . . .
Cela s'appelle de la Physique, mais non de celle de Descartes ou de Rohaut. Il seroit tems que les François revinssent de l'espèce de bonne foi pleine de politesse, avec laquelle ils encensent une Physique, si étrangere à leur façon intelligente de traiter de tout tems cette Science en particulier.

Question sixième. *Si la matière électrique d'un corps est du nombre de ses parties solides ?* Cela veut dire sans doute qu'on demande si ce sont les parties mêmes propres du corps électrisé qui s'en détachent, & l'Auteur ne paroît pas de cet avis.

Question septième. *Si les corps solides sont entourés d'une athmosphère électrique?* On croiroit d'abord que l'Auteur va reconnoître une matière fluide environnant & pénétrant les corps électriques, d'autant mieux qu'il cite Newton de qui il pouvoit emprunter ce

fluide élastique reconnu enfin par ce célèbre Auteur comme malgré lui. Mais il ne le cite au contraire que pour reconnoître une force (incorporelle, vague du moins & occulte) répandue par-tout pour opérer la réflexion de la lumière dans le contract des corps, & l'Electricité &c.

Nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage sur ce Livre, qui est peut-être meilleur en original qu'il ne le paroît dans sa traduction. Il faut être extrêmement Physicien, & au fait de toutes les manières & hypothèses modernes, pour y trouver un sens raisonnable & instructif.

Le second volume & la seconde partie, outre son titre général de recueil, a pour son titre particulier : *Expériences & observations pour servir à l'explication de la nature & des propriétés de l'Electricité, proposées en trois Lettres à la Société Royale de Londres,*

par M. Guill. Watson, Membre de cette même Société, traduites de l'Anglois d'après la seconde Edition. Ce petit volume est de 141. pages. On continue d'y appercevoir que le stile peu François qui y regne, nuit à la clarté du discours. Il y est parlé d'un *Fourgon* employé pour les expériences de l'Electricité au lieu de la barre ordinaire de fer ou d'acier. On entend mieux ce qu'on y dit, que l'air est un corps électrique comme le verre, au lieu que l'eau n'est qu'un *conducteur d'électricité*, & l'on y explique par-là comment l'air, qui touche un corps électrisé, ne lui dérobe point son Electricité, au lieu que l'eau & même les vapeurs de l'air la lui dérobent & la dérivent ailleurs.

M. Watson prétend que l'esprit de vin ne prend feu dans ces Expériences que par la force répulsive de l'Electricité, & paroît s'applaudir auprès de la Société Royale,

d'avoir été le premier qui ait connu cette *propriété ſingulière* inconnue ſelon lui aux Allemands, qui s'en croyent pourtant & qu'on en croit les premiers Obſervateurs ou Auteurs. L'Auteur n'eſt pas cependant ſi prévenu pour ce qu'il entend par force répulſive, qu'il n'appelle auſſi quelquefois au ſecours de l'inflammation la force attractive.

Pour juger de ce ſtyle que nous caractériſons de peu françois, il ne faut que cette phraſe : *il a auſſi été allumé par le poignet d'une épée que la troiſième perſonne tenoit dans ſa main.* S'il n'y avoit que celle-là, on en accuſeroit l'Imprimeur. Une choſe bonne à obſerver, eſt que par ces expériences d'électricité, on n'allume guères que les eſprits qui rendent une fumée facilement inflammable par elle-même. Auſſi faut-il qu'ils ſoient chauds & fumans : & c'eſt proprement la fumée qui prend feu, &

le porte dans le corps même de l'esprit de vin ou autre. Il en est de cette expérience comme de celle d'une chandelle qu'on vient d'éteindre, & qu'on rallume en mettant la flame d'une autre chandelle à portée d'en allumer la fumée toute chaude & prête à se rallumer.

M. Watson confirme que l'Electricité pénétre les corps les plus durs comme une barre de fer, & se transmet au travers de la solidité dans toute sa longueur, contre l'opinion de ceux *qui croyent*, comme le dit assez bien le traducteur, *que l'Electricité ne fait que floter sur les superficies des corps.*

Une expérience curieuse, mais qu'on trouve aussi ailleurs, est celle d'une éponge qui suspendue à la barre d'Electricité ne donne aucun signe d'Electricité lorsqu'elle est séche, au lieu que si elle est imbibée d'eau, on ne peut y toucher sans qu'il en sorte du feu de toutes

parts, & si elle est même dégoutante d'eau, les goutes en tombant sont toutes lumineuses comme celle d'un morceau de graisse enflamée, & même si on reçoit ces goutes sur la main, on en sent une commotion vive jusques dans le coude. Et le comble de la merveille est que les goutes ne sont pas chaudes elles-mêmes. On peut même enchérir sur cette merveille par cette autre, que l'éponge cessant de dégouter, recommence d'elle-même, si on recommence de l'électriser ou qu'on l'électrise plus fortement.

Pensée Angloise de vouloir allumer l'esprit de vin avec une telle goute d'eau pure. Elle ne réussit pas. L'apreté Angloise la fit comme réussir. L'Auteur, pour n'en avoir pas tout-à-fait le démenti, donna un peu de corps aux goutes en y mêlant de la semence de l'herbe aux puces, & de telles goutes mirent le feu à l'esprit de vin.

L'Auteur a droit de triompher par cet Epiphonème. *Voilà certainement un effet des plus ſinguliers, de mettre le feu quelque part avec une goute d'eau froide, car les ſemences ne contribuent ici à autre choſe, ſinon à donner de la conſiſtence à l'eau.* Si les merveilles journalières de la nature n'avoient pas émouſſé en nous le ſentiment d'admiration que nous lui devons, l'eau la plus froide qui échauffe la chaux juſqu'à la faire bouillir violemment, tempéreroit bien le triomphe d'un vrai Philoſophe.

Expérience ſingulière ! Un *fourgon* rougi au feu & plongé dans l'eſprit de vin ou dans l'huile diſtillée des végétaux, n'y excite point de flame, quoiqu'il en faſſe ſortir des exhalaiſons en très-grande quantité. Mais ſi ce fourgon rougi eſt électriſé, ſur le champ tout s'allume. D'où l'Auteur conclut que le feu électrique eſt une véritable flame, extrêmement ſubtile.

M. Watſon auroit, ce ſemble, bien plus de ſujet de triompher, après avoir reconnu comme il fait enfin que la glace électriſée met le feu à l'eſprit de vin. Car dans ſon autre triomphe il pouvoit ſe défier des ſemences mêlées aux gouttes d'eau. Dans la glace c'eſt de l'eau pure mêlée, ſi on peut le dire, de beaucoup de froid, qui rend des goutes plus froides capables d'embraſer l'eſprit-de-vin. C'eſt une circonſtance encore digne d'être obſervée, que l'eſprit-de-vin prenne feu; ſi étant électriſé on en approche un glaçon non électriſé lui-même. L'Auteur remarque fort bien que la glace ne tranſmet pas l'Electricité auſſi-bien que l'eau: cela doit être à cauſe des bulles d'air qu'elle contient, & qui ſont comme fondues dans l'eau.

Une choſe qui nous paroît particulière à M. Watſon, & d'un habile homme, c'eſt de conclure

que l'Electricité a bien des choses communes, non-seulement avec la lumière, ce que d'autres ont reconnu, mais avec le *magnétisme*, ce que M. Winckler au moins a rendu équivoque. M. Watson établit en conséquence, ou du moins énonce quelques propositions.

La première Proposition est que „ l'Electricité & la force magnétique agissent l'une & l'autre „ contre celle de la pesanteur, & „ la surmontent dans les corps légers : que l'une & l'autre exercent leur vertu dans le vuide au „ même dégré qu'en plein air, & „ que cette vertu s'étend à des distances considérables, à travers „ différens corps de diverses textures & densités.

„ Seconde Proposition : L'Electricité passe à travers le verre „ aussi-bien que la lumiére ; mais „ elle n'y souffre point de réfraction

„ Troiſième Propoſition. L'E-
„ lectricité a cette propriété com-
„ mune avec la lumière, que ſes
„ forces étant raſſemblées & diri-
„ gées d'une certaine façon ſur des
„ objets propres & ſuſceptibles de
„ ſes effets, elle produit feu &
„ flame. „

Dans un Corollaire l'Auteur obſerve, en preuve de la ſubtilité de la flame électrique, qu'elle ne ſeroit pas plus forte en tombant ſur un fer rouge, ni plus foible en tombant dans l'eau. Nous devons à M. Watſon de reconnoître que ſes recherches ſur la matière en queſtion ſont d'un bon Phyſicien, & méritent une diſtinction dans la compilation dont on a groſſi ce Recueil. Auſſi la Société Royale dont il eſt membre & à qui il a préſenté ſon travail, méritoit elle-même cette diſtinction. Il y a du curieux dans tout ce que rapporte M. Watſon.

Par exemple, lorſqu'un homme

électrisé passe sa main sur l'habit d'un autre qui ne l'est pas, ils sentent tous deux des piqures précisément comme si une quantité d'épingles leur entroit dans la peau. Et ce sentiment est plus fort avec des habits de laine, de soye, &c. provenant d'animaux, qu'avec des habits de toile, de coton, &c. provenant des végétaux. Nous voudrions pouvoir rapporter toutes les industries dont M. Watson se sert pour rendre l'effet de la commotion plus terrible encore que nous ne l'avons dit ailleurs, jusqu'à faire jouer une espèce de *mine* souterraine par la seule façon d'électriser la phiole qui contient l'eau d'où résulte ce prodigieux Phénomène. C'est l'Auteur qui se sert ici du nom de *Mine*. Le Traducteur le rend en disant: *j'appelle cette expérience, faire sauter une mine d'Electricité.*

M. Watson entreprend de prouver que les tubes & globes de

verre n'ont pas en eux-mêmes la force électrique, & qu'ils ne sont que les *premiers moteurs & déterminateurs de cette vertu.* Selon lui la machine électrique n'est qu'une sorte de pompe qu'il appelle même *Pompe à feu*, prétendant qu'elle ne fait qu'attirer & mettre en action la matière électrique ou le feu universel qui est répandu par-tout. C'est sur-tout du plancher où repose la machine, que M. Watson dérive ce feu électrique. Et il est vrai que si la machine & ceux qui la font aller interceptent le courant étant placés sur la résine, la matière fait peu ou point d'effet.

Outre les traits singuliers d'habile homme que M. Watson fait éclater dans tout cet ouvrage, il en a par-tout, & principalement en finissant, qui le caractérisent un fort honnête homme, plein de bonne-foi, de candeur & d'impartialité. Il déclare nettement que le sentiment de MM. *Homberg*,

Lemery fils, *s'Gravesande* & *Boerhave* qui sont pour le feu principe, répandu par-tout & remplissant tout, doit l'emporter sur le sentiment de ses *illustres compatriotes*, dit-il, *Bacon*, *Boyle & Neuton qui le conçoivent comme une Etre qui peut être produit méchaniquement par d'autres corps.*

Le dernier volume de ce Recueil n'est que de 112. pages. Il a pour son titre particulier : *Essai sur la cause de l'Electricité*, où l'on examine pour quoi certaines choses ne peuvent pas être électrisées, & quelle est l'influence de l'Electricité dans *les rhumatismes* du corps humain, dans la *nielle des arbres*, dans les *vapeurs des mines*, dans la *plante sensitive*, &c. adressé en forme de lettre à M. Guill. Watson de la Soc. Roy. de Londres, &c. par M. *Jean Freke*, membre de la même Societé, & Chirurgien de l'Hôpital, &c.

L'Auteur déclare d'abord que

ſon but eſt de prouver que l'appareil des machines dont on ſe ſert pour produire le feu électrique, *n'y a aucune part, & qu'on n'en doit attribuer la cauſe ni aux globes & tubes de verre, ni à la peau des couſſins, ni à la main dont on les frote*, c'eſt l'air, ſelon lui, qui eſt le réſervoir général de ce feu. Cet air froiſſé entre le globe qui tourne, & la main ou les couſſins, envelope de feu le globe; & c'eſt ce feu qui fait tout le reſte du phénomène.

M. Freke prétend que le feu a une tendance à la *cohéſion*. Ce mot de cohéſion eſt ſans doute du Traducteur, & repréſente peut-être mal la penſée de l'Auteur, qui veut dire apparemment, que le feu tend à ſe raſſembler, & à former des maſſes ſenſibles. L'Auteur cite des maſſes de rochers, qui dans un ouragan roulant des montagnes, paroiſſoient toutes en feu pendant la nuit. Le phénomène

eſt ordinaire de voir, dans la nuit, les pieds des chevaux & les roues d'un caroſſe ſoulever du pavé comme des flots de feu.

L'Auteur n'eſt pas heureux à expliquer pour quoi la ſoye & la cire arrêtent l'Electricité, & ne peuvent la tranſmettre. A l'entendre, ces corps ſont privés du feu qui ſe trouve répandu juſques dans l'eau, dans les pierres, dans les métaux. Belle raiſon! La cire, la ſoye, ont appartenu à des corps vivans animés de ce feu vital. Ces corps détachés de ces corps vivans ſont morts, & n'ont plus de feu vital, ni par conſéquent de feu: Ce ſont des *caput mortuum*, dit-il. *Auſſi ſont-elles l'une & l'autre non électricables.* C'eſt le mot du Traducteur par-tout au lieu *d'électriſables.* L'Auteur ajoute, que la cire & la ſoye ne ſont que des *excrémens.* Pitoyables raiſons! Y a-t'il cependant rien de plus combuſtible?

La poix même & la résine sont *non électricables*, & privées de feu. Il les appelle des *matières hors du cours de la nature*; enfin le mal de cet Auteur est d'avoir d'abord pris ce mauvais parti. Il s'y est entêté, & a poussé assez loin la mauvaise Physique qui l'y a jetté. Il y a quelque chose d'heureux, quoique imparfaitement expliqué, dans la manière dont l'Auteur prétend que la plante sensitive se retire à l'approche du doigt. Le doigt, selon M. Freke, enleve à cette plante tout son feu comme dans l'Electricité. On fait cesser les aigrettes spontanées de la barre de fer, en tirant une étincelle d'une autre partie de cette barre.

Comme le discours de M. Freke nous est donné ici, traduit de la seconde Edition, cet Auteur y répond à la difficulté que nous venons de lui faire, & qu'on lui avoit faite en Angleterre sur la *non-électricabilité* prétendue de la

ſoye & de la cire. Il ne fait que s'entêter de plus en plus dans ſon mauvais ſentiment. A ce propos, il va juſqu'à ſe fâcher contre les expériences nouvelles qu'on lui oppoſe, & à demander *quand eſt-ce que nous verrons la fin de ces expériences ?* C'eſt un phénomène qu'un Anglois ne veuille plus qu'on faſſe de nouvelles expériences.

Il va juſqu'à ſe fâcher qu'on ait donné le nom trivial d'*Electricité* à un phénomène qu'il regarde comme *le premier principe de la nature.* Il voudroit qu'on l'appellât *vivacité.* Qu'eſt-ce que cela dit ? M. Freke eſt un eſprit vif & naïf. Il avoue qu'il n'a jamais fait lui-même les expériences d'Electricité. Il convient qu'il eſt bon en général qu'il y ait des gens qui en faſſent pour ceux qui aiment mieux raiſonner. Mais il en veut à *ceux qui font des expériences pour s'enrichir*, & qui les

multiplient *en cherchant toutes sortes d'inventions pour se faire applaudir.* Il y a là quelque chose de vrai. On abuse de tout, & trop d'expériences embrouillent quelquefois les matières. C'est souvent un jeu de gobelets, où par des tours de passe passe on déroute les Observateurs, qui voudroient réfléchir & à qui on n'en laisse pas le tems.

Comme nous avons parlé d'une paralysie guérie méthodiquement par M. Jaliabert, avec l'Électricité, nous devons impartialement avouer que M. Freke parle ici, par oui-dire cependant, d'une personne à qui l'explosion de la force électrique avoit donné une paralysie avec perte de la parole & de tous ses sens. Cela ne dit rien. Un remède mal administré est souvent un poison dangéreux.

L'écrit de M. Freke ne remplit que la moitié de ce troisième petit volume. L'autre moitié est de M.

Benj. Martin, Lecteur de Physique, Anglois aussi, sur le même sujet expliqué par la théorie de M. Newton *sur le mouvement de vibration de la lumière & du feu.* Cet Auteur ne tient pas long-tems en suspens son Lecteur. Il commence par une sorte d'invective contre les hypothèses par lesquelles on a jusqu'ici prétendu expliquer l'Electricité, & paroît fort étonné qu'on songe seulement à expliquer quelque chose, *comme si on n'avoit jamais lû ni entendu parler de la Philosophie de Nevvton.*

Jamais les Cartésiens n'ont porté si loin la crédulité pour Descartes. Selon M. Martin nous ne parviendrons jamais à la véritable *cause de l'Electricité, qu'en suivant dans nos recherches la route que ce grand homme (Nevvton) nous a ouverte pour pénétrer les mystères de la nature.* Quelle est donc cette route? C'est, dit l'Auteur, *la Théorie de la lumière & du feu.*

On pourroit bien dire que cet Auteur en parle *comme s'il n'avoit jamais lû ou entendu parler de Descartes.* Mais peu importe que ce soit Descartes.

Selon les anciens la nature étoit pleine de feu, & M. Newton la remplit de vuide, c'est-à-dire de rien. Au moins Descartes la remplit-il de matière subtile, qui est selon lui le propre élément du feu. Et sur la lumière, Descartes en remplit aussi l'Univers en le remplissant de globules, au lieu que Newton ne regarde la lumière que comme une émanation passagère des corps lumineux. Voyons comment la Théorie de Newton va nous remplacer, selon M. Martin, celle de Descartes & des anciens.

1°. Dit cet Auteur, les parties des corps étant agitées, font sentir de la chaleur. 2°. Cette agitation se cause par le frottement, par la percussion, &c. 3°. La mesure

du dégré de chaleur est la chaleur même de notre corps, c'est-à-dire que nous appellons chaud ce qui l'est plus que nous. 4°. Cette chaleur des corps en fait sortir des *écoulemens luisans*, de la lumiere. 5°. Si le corps lui-même s'illumine, nous disons qu'il est en feu. 6°. Si cette chaleur, ce feu sont excessifs, le corps brûle. 7°. Quelquefois les corps sont lumineux sans être en feu, sans brûler. 8°. Les mouvemens qui agitent ainsi les parties des corps, *sont du genre des mouvemens de vibration.*

Voilà ce que l'Auteur appelle la Théorie de M. Newton sur la lumière & le feu, comme s'il y avoit-là rien qui fût ignoré avant M. Newton. Peu importe que Newton ait inventé ou adopté tout cela. Il s'agit d'expliquer l'Electricité par-là. Comme d'autres l'ont déja expliquée, en suivant les mêmes principes qui sont

les principes de tout le monde en cette matière, nous ne répéterons point les explications particulières de cet Auteur. S'il a quelques traits remarquables dans sa façon d'expliquer, nous en dirons un mot.

Par exemple, il est bon de remarquer avec lui & avec d'autres qu'il faut de l'élasticité dans les corps, & de la dureté pour les rendre électriques, & capables de donner à la matière électrique des vibrations ou réciprocations de mouvement, qui lui fassent tantôt attirer, tantôt repousser les corps légers L'Auteur, & en général la plûpart des Auteurs, insistent beaucoup sur l'analogie de l'Electricité avec la foudre.

Au sujet de l'utilité qu'on peut retirer des expériences d'Electricité, M. Martin convient qu'il l'ignore. Il fait ce raisonnement. *A peine y a-t'il 50 ans que la véritable Philosophie a paru parmi*

nous, & voudrions-nous trouver étrange que certaines choses naturelles nous paroissent abstruses, &c. Cet aveu est-il modeste? Nous laissons aux Anglois ou au Public à le décider. L'Auteur termine son écrit par une quarantaine d'expériences assez ordinaires & par où les autres commencent.

ARTICLE LXXVI.

PHILIPPI ARGELATI Bononiensis Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium, &c. Bibliothèque des Ecrivains de Milan. Par M. Argelati. A Milan. M. DCC. XLV. 2. vol. in-fol.

LA Bibliothèque des Ecrivains de Milan contient, comme nous l'avons déja remarqué, deux ouvrages: le premier de M. Saxi, Garde de la Bibliothèque Ambrosienne. C'est l'Histoire Littéraire Typographique de cette Ville: Nous

Nous en donnions l'Extrait au mois de Janvier dernier. L'autre de M. Argelati, qui exprime l'ordre, la ſuite, le nombre, les qualités de tous les Ecrivains qui ont exiſté à Milan depuis plus d'un ſiècle avant Jeſus-Chriſt. Nous devons en parler ici; invitant fort les Gens de Lettres à ne pas juger abſolument de ce grand ouvrage par une Notice auſſi abrégée que la nôtre. Une Bibliothèque littéraire ne ſe connoît bien qu'à l'uſage, & ſelon les beſoins qu'on peut avoir de la conſulter.

L'Auteur explique dans ſa Préface tout ce qu'il lui en a couté durant quatre années, pour venir à bout de ſon entrepriſe. Il eſt né Bolonois, étranger par conſéquent à l'égard de la littérature de Milan, & par la même raiſon, moins familiariſé qu'un autre avec les Savans & les Bibliothèques du Pays: nouvelle raiſon de recourir aux Protecteurs, aux Amis,

aux Correſpondans. M. Argelati témoigne ſa reconnoiſſance à tous ceux qui ont bien voulu l'aider : mais il ne diſſimule point la mauvaiſe humeur de quelques Gardes de Bibliothèques. Les uns avares ou ſoupçonneux ſembloient craindre qu'on ne les dépouillât de leurs tréſors littéraires en les parcourant des yeux. Les autres peu inſtruits de leurs richeſſes, ou indifférens ſur l'honneur qui devoit leur revenir d'une communication facile & honnête, rejettoient impoliment les prières qu'on leur faiſoit à cet égard. Quelques-uns montroient leurs collections de Mſſ. poudreux & mal en ordre ; mais ce n'étoit qu'un coup d'œil qu'ils permettoient d'y jetter : en ſorte qu'à peine pouvoit-on prendre des titres ou des connoiſſances légères qui n'étoient pas la centième partie de ce qu'on auroit pu eſpérer de gens plus traitables. *Ah!* s'écrie en cet endroit

M. Argelati, *que les vers achevent de consumer ces papiers invisibles, qu'il me suffise à moi de n'avoir rien épargné pour vaincre les obstacles, & qu'il me soit permis de piquer par mes plaintes le ressentiment de quiconque a éprouvé les mêmes difficultés.*

Cette Bibliothèque est alphabétique, & présente la Notice de chaque Auteur, avec un Catalogue de ses ouvrages : ce qui forme un grand volume & demi *in-folio.* Parcourons quelques articles des plus curieux ou des moins étrangers par rapport à nos Lecteurs.

André Alciat est le premier Auteur que nous choisissons. Il étoit du Bourg d'Alzato dans le Milanez, & après avoir étudié le droit à Pavie, à Bologne, à Milan, il fut appellé pour remplir une chaire à Avignon. C'étoit en 1518. M. Argelati prétend après Bayle & quelques autres, qu'en 1522. il

quitta cette Ville pour retourner à Milan, & que dans la suite François I. l'attira dans ses Etats, afin de lui confier une chaire de Jurisprudence à Bourges : ce qu'on rapporte tantôt à l'an 1528. comme M. Argelati, tantôt à 1529. comme Bayle. Tout ceci est un sujet de critique ; & ce dernier Auteur est sur-tout en faute parce qu'il se contredit évidemment : car il dit dans un endroit de l'article (Alciat) que ce Professeur quitta en 1522. la chaire d'Avignon pour repasser en Italie, où *il s'arrêta jusqu'à ce qu'il eût accepté la profession qui lui fut offerte dans l'Académie de Bourges.* Après quoi le même Critique assure que d'*Avignon, Alciat se transporta à Bourges* ; que *sa Dissertation du Duel dédiée à François I. est datée d'Avignon le premier de Mars* 1529. & que *la Préface de ses paradoxes est datée de Bourges le* 24. *d'Août* 1529. Voilà donc

Alciat immédiatement à Avignon, & Profeſſeur en cette Ville, avant que d'être appellé à Bourges : on ne le fit donc point venir de Milan pour cette fonction, & s'il quitta la France en 1522. il faut bien qu'il ſoit venu reprendre ſa chaire d'Avignon, puiſqu'il la poſſédoit lorſque le Roi le pourvut de celle de Bourges. Ce dernier fait eſt confirmé par une Lettre de Sadolet en date de Janvier 1530. où le Prélat réſidant à Carpentras regrette l'éloignement d'Alciat & la préférence qu'il avoit donnée à la Ville de Bourges ſur celle d'Avignon.

A l'égard du tems auquel ce Profeſſeur vint s'établir à Bourges, nous croyons que c'eſt l'année 1529. & non 1528. La date de la Diſſertation *du Duel* & celle des *Paradoxes* forment en cette matière une démonſtration. Cependant la raiſon de Bayle, fondée ſur un texte de M. Catherinot, eſt

frivole : ce dernier dit bien qu'Alciat *fit sa première Leçon à Bourges le 19. d'Avril* 1529. mais ceci peut être entendu de la première Leçon faite dans les nouvelles Ecoles de Droit, ainsi que Catherinot l'indique assez clairement, soit dans *le Calvinisme de Berry*, soit dans le Traité Latin intitulé *Scolarum Bituricarum Inscriptio.* Cependant le même Auteur a tort de placer l'établissement d'Alciat dans l'Académie de Bourges dès l'an 1527. c'est évidemment 1529. Et ce Jurisconsulte y demeura cinq ans, jouissant d'un honoraire de 1200. écus d'or, & attirant une foule de disciples, sans en excepter le Roi lui-même qui alla l'entendre. Nous avons voulu discuter un peu tout ceci pour fournir quelque chose à la Notice d'*Alciat* par M. Argelati, & pour montrer aussi que ce fameux Bayle, qui se picquoit tant d'éplucher des dates, se perdoit quelquefois lui-même dans

les détails de Chronologie les plus ſimples.

Deux beaux articles dans la Bibliothèque Milanoiſe, ſont celui de Saint Ambroiſe & celui de Saint Charles Borromée. Un Bibliographe qui a des Ecrivains de ce rang & de ce mérite à placer dans ſon Catalogue, éleve le ton & ne peut craindre d'outrer les éloges. La liſte des ouvrages de Saint Charles eſt très-longue. On eſt étonné qu'un homme qui tenoit des Conciles, qui prioit beaucoup, qui viſitoit ſouvent ſon Diocèſe, qui écoutoit tout le monde, & qui eſt mort à quarante-ſix ans ait pu laiſſer tant d'écrits. C'eſt que quand on a un grand zèle, & qu'on eſt ſévré des amuſemens du monde, on trouve du tems pour tout ce qui intéreſſe la gloire de Dieu. Parmi les vies françoiſes de ce Saint, M. Argelati ne nomme point celle qui a pour Auteur M. Godeau Evêque de Vence:

c'est toutefois une des plus connues.

Jerôme Cardan Philosophe & Médecin nâquit selon M. Argelati, le premier d'Octobre 1508. Bayle le fait naître le 24. Septembre 1501. & prétend réfuter ceux qui reculent cette naissance à sept années de-là. Notre Bibliographe rejette le systême de Bayle, sans détruire la raison sur laquelle il est fondé. D'où l'on peut bien croire encore que la chose n'est pas suffisamment éclaircie. Quant à la mort de Cardan, le Dictionnaire de Bayle trompe M. Argelati, en lui persuadant que M. de Thou la place à l'année 1575. Cela n'est assurément point. M. de Thou Livre LXII. non XLII. ainsi qu'on a imprimé dans un endroit de Bayle, met l'année 1576. au haut de la page, où il est parlé de la mort de Cardan. Toute la faute qui s'y trouve, c'est que le Magistrat fixe cet événement au 21. Septembre; Or Cardan parloit encore de son

Teſtament le premier d'Octobre 1576. Au reſte on doit être bien content de la liſte des ouvrages de ce Médecin Philoſophe. M. Argelati n'a rien épargné pour la rendre exacte.

Philippe Décius Juriſconſulte très-célèbre du tems de Louis XII. & de François I. a ici une Notice fort détaillée. M. Argeláti ne s'y éloigne guères de l'article (Décius) qu'on voit dans le Dictionnaire de Bayle : excepté que le Bibliographe ne fait pas ſentir d'une manière ſi cruë l'eſprit d'intérêt qui dominoit ce Profeſſeur.

Il eſt pourtant vrai que Décius ſe donnoit au *plus offrant & dernier Enchériſſeur* ; il alloit d'Académie en Académie, mettant ſes Leçons au plus haut prix & ne cherchant point d'autre raiſon pour quitter un établiſſement, que celle de quelques piéces d'or qu'on lui donnoit de plus ailleurs. Ce

qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il a voulu laisser jusques sur son tombeau le souvenir de cette avarice, où la vanité avoit peut-être aussi bonne part. Dans l'Epitaphe qu'il fit pour lui-même, il parle des 1500. écus d'or (*en or* répéte-t'il sottement) que la République de Florence lui donnoit. Cette Epitaphe est grossière & presque barbare : ce qui donna lieu à Janus Vitalis, un des beaux esprits du tems, de faire les jolis Hendecasyllabes rapportés par M. Argelati. Le Poëte y fait le contraste de la magnificence du tombeau de marbre blanc avec la dureté de l'Epitaphe : & comme la Statue de Philippe Décius est couchée sur ce marbre, Vitalis prend occasion de dire que si le Jurisconsulte n'avoit pas eu plus de soin de son tombeau que de ses vers, il seroit couché plus mollement, c'est-à-dire à platte-terre, comme les gens du vulgaire. Voici les vers.

Dum curat Decius sibi sepulchrum
Clarum marmore ponere eleganti,
Inscripsit titulos ineruditos;
Ut risum magis excitare possint,
Quam laudare hominem undecunque
clarum.
Quod si non sibi cultius sepulchrum
Quam doctos titulos & elegantes
Curasset, modò molliùs jaceret.

L'article de Stanislas Hosius, Cardinal & Evêque de Warmie, entre dans cette Bibliothèque, quoique ce Prélat fût né en Pologne. La raison de ceci est que le Pere & la Mere d'Hosius étoient de Milan, & que leur voyage en Pologne fut simplement occasionné par le mariage de la Princesse Bonne Sforce, qui alla épouser au commencement du XVI. siècle le Roi Sigismond I. Ç'eût été un malheur pour l'Histoire littéraire de Milan, que le nom & les ouvrages d'un homme tel qu'Hosius n'y parussent point. Mais en les y

admettant, on réduit cet article à une quarantaine de lignes : Extrait bien racourci pour un personnage si illustre. Il semble qu'un peu plus de développement eût fait plaisir aux Lecteurs ; & qu'en particulier certains points de critique n'eussent pas déparé la Bibliothèque.

Voici, par exemple, une difficulté dont nous ne sçavons pas la solution. M. Argelati dit, après bien des Auteurs, que Stanislás Hosius fut fait Evêque de Culm, puis de Warmie par le Pape Jules III. qui ne commença son Pontificat qu'en 1550. Or dans le Recueil des œuvres du Cardinal Edition de 1584. nous trouvons une lettre, en date du 26. de Juin 1548. par laquelle son ancien Professeur, Lazare Bonamici le félicite de sa promotion à l'Evêché de Warmie. Cette lettre de Bonamici eût bien embarassé Bayle, qui reproche à Moreri de placer l'Episcopat d'Hosius du vivant & par la faveur

du Roi de Pologne Sigiſmon I. Le critique prétend que ce n'eſt point ce Prince, mais Sigiſmond Auguſte *qui lui procura* (à lui Hoſius) *cette Prélature* ; & il ne ſe fonde que ſur la raiſon indiquée ci-deſſus, ſçavoir que l'Evêché fut accordé par Jules III. créé Pape en 1550. Mais ſi la lettre de Bonamici eſt authentique, tout ceci tombe de ſoi-même, & Moreri aura gagné cette fois.

Cependant il ſe rencontre une autre conſidération importante. Staniſlas Recius, qui a écrit la vie du Cardinal Hoſius ſon Patron & ſon Bienfaiteur, dit que le Roi Sigiſmond I. voulut le nommer Evêque, mais que n'ayant pû conſommer cette affaire avant ſa dernière maladie, il en avoit recommandé l'exécution à ſon fils Sigiſmond Auguſte, qui le préſenta en effet au Pape Jules III. pour l'Evêché de Culm. Cette narration pourroit ſervir à excuſer un peu la mépriſe,

de Moreri & des autres Modernes, qui rapportent l'Episcopat d'Hosius au tems du Roi Sigismond I. Mais nous ne sçavons si elle suffit pour répondre à la lettre de Lazare Bonamici. Nous laissons ce point de critique au Bibliographe de Milan, ou à quiconque fait des recherches sur l'Histoire Ecclésiastique du XVI. siècle.

Avant que de quitter cet article, nous remarquons encore que Bayle défend assez bien le Cardinal Hosius contre une des faussetés de Frapaolo : c'est peut-être ce que Cicéron appelle *Beneficium Latronum*; mais qu'importe après tout, pourvû que la vérité soit mieux éclaircie. Le même Auteur du Dictionnaire indique la bonne & dernière Edition des œuvres d'Hosius en 1584. M. Argelati ne cite que celle de 1573. & nous croyons aussi que, parmi ceux qui ont parlé de ce grand Cardinal, il eût été à propos de nommer M. Dony d'Attichi

Evêque d'Autun, qui a extrêmement travaillé l'article d'Hosius dans le Livre intitulé : *Flores Cardinalium Tom.* 3. *pag.* 417. *& seqq.*

Nous avions choisi bien d'autres endroits dans la Bibliothèque de M. Argelati, entr'autres ceux où l'on donne la Notice de Gavantus, de Gregorio Leti, de Jason Maynus, de Jean-Antoine Mezzabarba, de Mombritius, de François Panigarole, de Ripamontius, du Cardinal Céleftin Sfondrate, du Poëte Stace, de Valere Maxime &c. tous Ecrivains de Milan & des plus célèbres : mais on voit bien que la tâche passeroit les bornes de nos Mémoires. Nous finissons donc par le tribut d'éloges qui est dû à M. Argelati pour son travail, sa diligence, sa patience. Il mériteroit à son tour non-seulement une place dans la Bibliothèque des Ecrivains de Milan, tout Bolonois qu'il est, mais un monument public qui fît remarquer le zèle de cet Etranger,

& qui le proposât pour modèle aux meilleurs Citoyens.

ARTICLE LXXVII.

VOYAGE PICTORESQUE de Paris ; ou Indication de tout ce qu'il y a de plus beau dans cette grande Ville en Peinture, Sculpture & Architecture. Par M. D. A Paris chez de Bure l'aîné, Quai des Augustins. M. DCC. XLIX. in-12. pag. 277. sans les Tables.

CEux qui voyagent doivent avoir deux objets principaux ; le premier de connoître les hommes : c'étoit la passion de ce Grec fameux.

Qui mores hominum multorum vidit
& urbes.

L'autre d'acquérir le goût des Arts, ou de s'y perfectionner. Ainsi

dit-on qu'Homere apprit dans ſes voyages à raiſonner de tout. Qu'étoit-ce pourtant que la Grece du tems d'Homere ?

Aujourd'hui cinq ou ſix grandes Villes d'Europe forment comme l'abrégé du monde entier ; & des Voyageurs intelligens peuvent ſe flatter d'avoir tout vu , quand ils ont fait quelque ſéjour dans ces Capitales. Le ſeul Paris bien étudié , bien examiné fourniroit une multitude d'idées capables de contenter l'homme le plus avide de connoiſſances.

Il ne ſera ici queſtion ni de la ſcience des hommes , ni de toutes les obſervations curieuſes que peut faire naître le ſpectacle de cette grande Ville. L'Auteur du Livre que nous annonçons ne s'attache qu'à ce qui concerne la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Mais on ſent que ſon ouvrage eſt d'un connoiſſeur qui a tout vu par ſes yeux ; qui de jeuneſſe s'eſt familia-

riſé avec les chefs-d'œuvres des grands Maîtres : occupation ſi noble & ſi agréable qu'elle devroit entrer dans le plan de toute éducation ſoit particulière ſoit publique. Communément les amateurs de ces Arts qui imitent la belle Nature, ſont des eſprits bienfaits, des caractères ſociables, des cœurs capables de ſentimens. On lit dans Virgile qu'Enée contemploit tous les bas-reliefs qui ſe rencontroient ſur ſa route, & ce Héros n'étoit-il pas un modèle de douceur, de complaiſance, de tendreſſe ? Mais donnons une idée de ce beau *Voyage* bien ſupérieur pour le détail & l'exactitude à toutes les autres Deſcriptions de Paris.

On ſuit ici la diviſion de cette Ville en vingt Quartiers, qui ſont la Cité, le Louvre, le Palais Royal, Montmartre, Saint Euſtache, les Halles, Sainte Opportune, Saint Jacques de la Boucherie, Saint Denys, Saint Martin, Sainte Avoye,

le Temple ou le Marais, la Grève, Saint Antoine, Saint Paul, la Place Maubert, Saint Benoît, Saint André, le Luxembourg, Saint Germain des Prez. Dans chacun de ces Quartiers il y a des Eglises, des Palais, des Fontaines, des monumens en un mot; & l'on tient compte de tout ce que le pinceau, le cizeau & l'équerre y ont placé d'ornemens plus remarquables. On nomme tous les Peintres, les Sculpteurs & les Architectes qui ont eu part à ces ouvrages. Pour rendre le plaisir complet, il faut joindre à la partie qui concerne les Peintres, l'Histoire de leurs vies, imprimée chez de Bure en 1745: ouvrage dont on fait beaucoup de cas & que nous avons relu bien agréablement en faisant la plume à la main ce *Voyage Pictoresque.*

Si Paris n'est pas assez décoré par ses bâtimens la plûpart mal placés & mal-avoisinés, il est du moins bien beau dans l'intérieur, par la

multitude de ses Tableaux & de ses Statues. Que de richesses par exemple dans l'Eglise de Notre-Dame, au Val de Grace, aux Invalides, aux Carmelites ruë Saint Jacques, aux Céleſtins, aux Chartreux, au Louvre, aux Tuilleries, au Palais Royal, au Luxembourg, à l'Hôtel de Toulouse &c. Nous ne nommons que les endroits qui ont le plus de réputation : il se trouve aussi ailleurs des chefs-d'œuvres ; & de tout le détail où entre l'Auteur à ce sujet, il résulte que, si l'Italie a sur nous le droit d'aîneſſe pour le rétabliſſement des Arts & de la Peinture en particulier, nous avons peut-être bien au-deſſus d'elle le mérite de l'attention & de la constance à honorer & à récompenser les grands Artiſtes.

Voici présentement une idée qui nous vient à l'occasion de cet ouvrage. Qu'on imagine qu'au XIII. ou au XIV. siècle, quelqu'un eût voulu faire le *Voyage Pictoresque* de

Paris : car en ce tems-là il y avoit aussi des Peintures & des Sculptures dont il nous reste encore des vestiges. Qu'est-ce que l'Auteur eût fait remarquer dans cette Capitale ? Sans doute des figures telles qu'on en voit au Portail de Notre-Dame, des hommes faits comme les Momies d'Egypte, ayant les bras longs & roides, le visage de cadavre, la draperie maçonnée sur le corps, faisant un tout sans dessein, sans naturel, sans génie. Or ces Artistes si grossiers sçavoient pourtant donner de la grandeur & de la majesté à leurs Eglises. Ils portoient des voûtes jusqu'au Ciel ; ils tailloient des pilliers avec délicatesse ; ils exécutoient en un mot des desseins, dont l'étendue & la hardiesse nous embarrasseroient aujourd'hui. Voilà donc dans ces siècles que nous méprisons, un mélange de barbarie & d'intelligence, d'impéritie & de lumière.

Notre Voyage Pictoresque d'au-

jourd'hui préſente mille belles choſes exécutées depuis deux ſiècles ; mais nous montre-t'il une ſeule Egliſe comparable au bâtiment de la Cathédrale ? Nous faiſons cette réflexion pour relever un peu la réputation de nos Ancêtres, gens extrêmes dans le petit & dans le grand ; incapables d'orner les Edifices, mais aſſez habiles pour en imaginer d'immenſes, & pour les bâtir à peu de frais.

En finiſſant nous exhortons le Citoyen & l'Etranger à bien profiter de ce *Voyage*, qui eſt un guide fidèle & un *Nomenclateur* très-inſtruit.

ARTICLE LXXVIII.

EXPLICATION D'UNE STATUE antique trouvée en Bretagne.

ON trouva l'an passé près de Locmariaker, Bourg de Basse-Bretagne, une Statue d'or de près de deux pouces, dont voici la gravure. Cette Statue mérite par bien des endroits, l'attention & la curiosité des Lecteurs, de ceux même qui ont peu de goût pour les antiquités. Nos Mémoires ont été pendant plusieurs années enrichis de ces sortes de découvertes, & c'étoit alors la partie qui intéressoit le plus un grand nombre de Lecteurs. La race des amateurs de ces sortes de richesses littéraires est presque éteinte, elle est au moins réduite à une sphére fort bornée. A-t-on eu tort ou non de négliger une étude si

chérie & si recommandée par les Savans des derniers siècles ? On n'est pas plus obligé de rendre raison des goûts, & du ton général d'une Nation, que de l'apparition subite des Comètes. Ceux qui aiment aujourd'hui l'Epigramme, les saillies, les bluettes, auroient aimé dans le siècle passé les anciens monumens de la Grece & de Rome. Le tour de la sçavante antiquité reviendra sans doute, & les ouvrages périodiques doivent être les archives des découvertes en ce genre.

Le Bourg de Locmariaker, auprès duquel on a trouvé cette Statue d'or, est bâti en partie sur les ruines de l'ancienne Capitale des *Venètes*, appellée par Ptolemée *Dariorigum*. Cette ancienne Ville étoit bâtie sur une pointe de Terre, que la Mer environnoit deux fois le jour ; *(a)* & étoit,

(a) Vannes aujourd'hui Capitale de

selon

ſelon Céſar, riche & puiſſante, (*a*) maîtreſſe de la Mer & de tout le commerce de la côte Méridionale de Bretagne. Le Vainqueur des Gaules ne s'en rendit Maître qu'avec des peines extrêmes; & c'eſt pour s'en venger, qu'il détruiſit

---

cette Contrée n'eſt pas environnée de la Mer, & c'eſt à tort que M. de la Martiniere inſinue qu'elle a été bâtie ſur les ruines de *Dariorigum.* La Deſcription que fait Céſar de la poſition de cette ancienne Capitale des *Venétes*, ne reſſemble en aucune manière à la poſition actuelle de Vannes. D'ailleurs les fondemens des murs & des Tours qu'on voit encore à Locmariaker, ne laiſſent aucun lieu de douter que ce ne ſoient les ruines d'une très-grande & très-ancienne Ville des Gaules.

(*a*) Voici comme en parle Céſar au Livre troiſième *de bello gallico : Venetorum civitatis eſt longè ampliſſima autoritas omnis oræ maritimæ regionum earum, quod & naves habent plurimas, quibus in Britanniam navigare conſueverunt, & ſcientiâ atque uſu nauticarum rerum cæteros antecedunt &c.*

cette Ville, & qu'il en fit vendre les Habitans à l'encan. Il ne paroît pas douteux que cette Statue, trouvée en *drageant* des huîtres, dans les ruines submergées de *Dariorigum*, n'y ait été laissée par les Romains, & qu'elle ne soit de la plus haute antiquité. Ce précieux monument a été cédé à M. de Robien, Seigneur de Locmariaker, & Président à Mortier au Parlement de Bretagne, & il ne pouvoit tomber en des mains plus habiles. Ce Magistrat a formé un Cabinet d'Histoire naturelle & d'antiques le plus curieux & le plus complet. Ce qui releve infiniment le prix de tant de richesses, c'est l'ordre, le goût & l'arrangement qui brillent par-tout. Le Maître de toutes ces raretés les fait voir avec plaisir, & les explique avec une intelligence, une capacité, & une politesse plus estimables encore que ce riche Cabinet.

On juge bien qu'un Magiſtrat ſi habile eſt plus capable que perſonne d'expliquer cette figure, & tous les ſymboles & les attributs dont elle eſt chargée & décorée. Il penſe donc que cette Statue répréſente une Divinité Panthée, nom que les Antiquaires ont donné aux figures qui réuniſſoient les ſymboles de pluſieurs Divinités. Ce petit Dieu eſt Harpocrate, Dieu du Silence, & fils d'Iſis & d'Oſiris. Il eſt ſous la figure d'un jeune enfant, mettant le ſecond doigt de la main droite ſur les lévres, & tenant de ſa main gauche une corne d'abondance pleine de fruits. Il a ſur la tête le *Modius*, ou boiſſeau, ou pannier, ſymbole de *Serapis*. Par ces traits notre Harpocrate reſſemble parfaitement à celui qui fut trouvé à la fin du dernier ſiècle dans des ruines à Modène, & qui fut ſi célébré dans les ouvrages périodiques de ce tems-là.

Le petit Dieu de Modène est simplement (*a*) Harpocrate, tel qu'on le répréfentoit dans tous les Temples consacrés à Isis & à Osiris; celui de M. le Président de Robien est plus décoré, plus sçavant, plus digne de la curiosité des amateurs de l'antiquité, & c'est une Divinité Panthée parfaite, singulière, & peut-être unique; au moins en parcourant les ouvrages des plus célèbres Antiquaires, n'en avons-nous trouvé aucune qui eût tous les symboles qu'a ce petit Dieu, & sur-tout cet anneau d'or mobile qui lie les aîles derriere le dos, & dont nous dirons un mot.

Venons au détail des différens

(*a*) Saint Augustin observe après Varron que le silence qu'imposoit Harpocrate avertissoit de ne pas reveler, que les Dieux qu'on adoroit dans ces Temples, avoient été des hommes. *Hoc significare Varro existimat, ut homines eos fuisse taceretur. Aug. L. 18. de Civ. c. 5.*

attributs de cette figure Panthée. Le *Modius* placé sur la tête, est le symbole d'Isis ; les doigts sur les lévres, symbole d'Harpocrate, Dieu du Silence ; la corne d'abondance, symbole de Cérès ; les aîles & le carquois, symbole de Cupidon ; le serpent entortillé autour d'un tronc d'arbre, symbole d'Apollon, d'Esculape, & de la Déesse de la santé ; le chien, symbole des Dieux Lares, ou de la Fidélité ; la chouette, symbole de Minerve, ou de la Prudence ; la peau de bouc qui descend en forme de draperie sur le côté gauche, symbole de Bacchus. Mais que dire de la bulle suspendue au col de cette Divinité, & de l'anneau mobile attaché aux aîles ? Cette bulle, que les seuls enfans Patriciens avoient le privilége de porter, marque évidemment que cette petite Statue est Romaine, & qu'elle étoit à l'usage de quelque jeune Patricien. L'anneau a plus de difficulté ; il

eſt clair que cet anneau ne peut avoir ſervi qu'à ſuſpendre cette figure à un cordon, ou à la porter au doigt ; mais quelques recherches que nous ayons faites dans les Auteurs qui ont parlé des Divinités Panthées, nous n'en avons trouvé aucun qui ait parlé de ces anneaux. Kirker ſeul a dévoilé le myſtère. Il parle de figures d'Harpocrate, qu'il appelle *Amuleta Harpocratem*, que les Egyptiens portoient aux doigts, & que les Romains porterent enſuite à leur exemple. Il cite un paſſage de Pline qui eſt déciſif ſur ce point : voici ce paſſage tel qu'on le lit dans l'Edition de Pline du P. Hardouin, Tom. II. pag. 609. *Jam verò etiam Harpocratem Statuaſque Ægyptiorum numinum in digitis viri quoque portare incipiunt.* Ce paſſage eſt un trait de lumière, qui explique l'uſage de l'anneau, & qui dévoile la fin que ſe propoſoient les Ro-

mains, en portant au doigt la figure d'Harpocrate, & des Divinités Egyptiennes. La ſuperſtition leur faiſoit regarder ces figures, comme des amulettes propres à les faire réuſſir dans des projets d'ambition, d'amour, de vengeance, & d'autres paſſions. Comme dans cette petite Statue, les attributs de l'Amour ſont fort marqués, on peut conjecturer que quelque jeune Romain s'en ſervoit dans l'eſpérance de ſe faire aimer.

Tout ce que nous venons de dire prouve que cette Statue eſt curieuſe, rare & précieuſe; le Maître qui en connoît tout le prix, lui a érigé dans ſon Cabinet un Temple riche, élégant, magnifique. Il eſt très-vraiſemblable que la plûpart des Spectateurs ſeront plus touchés de la richeſſe, & de la magnificence du Temple, que de la Divinité Panthée. Ce qui parle aux yeux plaît toujours, & à peu de frais; ce qui ne parle

qu'à l'esprit & qui exige de la réflexion, n'a le privilege de plaire qu'à peu de personnes.

ARTICLE LXXIX.

DISSERTATION SUR l'incertitude des signes de la mort, & l'abus des enterremens & embaumemens précipités. Par Jacques-Jean Bruhier, Docteur en Médecine. Seconde Edition, in-12. pages 609. sans compter la Préface. A Paris, chez De Bure l'aîné, Quai des Augustins, à l'image Saint Paul. 1749.

LA Thèse que M. Winslow, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Membre de l'Académie Royale des Sciences, fit soutenir au mois d'Avril 1740. *sur l'incertitude des signes de la mort*, a été l'occasion de cet ouvrage. M. Bruhier, aussi Docteur en Médecine, tra-

duisit la Thèse, & y ajouta des Notes Historiques qui tendoient au même but. On lui communiqua plusieurs faits dont il profita; & ce qui n'eût été qu'une brochure devint un volume. Ce premier essai fut suivi d'un *Mémoire sur la nécessité d'un Reglement général au sujet des enterremens & embaumemens.* Ce Mémoire fut lû à M. le Chancelier, qui engagea l'Auteur à dresser un projet de Reglement pour remédier aux abus. Ce projet fut aussi communiqué à Monsieur le Chancelier, qui permit peu après de rendre publics ces deux Ecrits. M. Bruhier eut l'honneur d'en présenter un Exemplaire au Roi, avec la première partie de sa Dissertation, il en distribua aussi aux Ministres d'Etat, aux Chefs des Compagnies supérieures, tant de Paris que des Provinces; à tous les Ministres Etrangers résidans à la Cour de France, & aux Minis-

tres de France dans les Cours Etrangeres.

L'Auteur qui ſentoit l'imperfection de ſon ouvrage en publia la ſeconde partie en 1745. & une addition en 1746. Il fit annoncer par tous les Ecrivains périodiques, qu'il donneroit *gratis* cette *addition* à tous ceux qui auroient le Mémoire. Il eut encore l'honneur de préſenter au Roi le ſecond volume & l'addition, & il les diſtribua aux mêmes perſonnes à qui il avoit diſtribué le premier.

L'Edition du premier Tome étant épuiſée, ç'a été une néceſſité d'en donner une ſeconde, qui eſt plus ample, & que nous annonçons aujourd'hui. On trouve après la Préface, les jugemens favorables d'un grand nombre d'Académies & de Facultés de Médecine ſur la Diſſertation ou ſur le Mémoire. Tous ces témoignages, qui ne ſçauroient être

ſuſpects, ſont de bons garans du mérite de l'Auteur & de l'utilité de ſon Livre.

M. Bruhier s'eſt propoſé d'établir ſolidement l'*incertitude des ſignes de la mort*, ſur quoi l'on ſe détermine ſans ſcrupule à enterrer un homme qui vivroit encore long-tems, ſi l'on ne s'étoit pas imaginé mal-à-propos qu'il ne vit plus. Ce n'eſt pas une queſtion qu'il faille traiter ſelon les connoiſſances les plus recherchées de l'Anatomie & de la Médecine; l'eſſentiel eſt de conſtater les faits, & c'eſt auſſi par-là que l'Auteur commence.

On n'avanceroit pas beaucoup, ſi l'on ne produiſoit que des traditions dont on ne connoît pas l'origine; ou des témoignages hiſtoriques, rendus par des Ecrivains qui ne fuſſent ni Médecins ni Chirurgiens. Ce n'en ſeroit pas aſſez pour réduire ces incrédules qui prennent l'incrédulité

pour un ſigne certain de la force du génie, dont elle n'eſt pourtant qu'un ſigne équivoque, & plus équivoque même que tous les ſignes préſumés dont on parle ici, ne ſont des ſignes équivoques d'une mort réelle & effective. On ne contenteroit pas même les Sages, qui ne croyent pas légerement & au hazard.

Mais tout homme ſenſé traitera-t'il de fable ce que dit Lancisi premier Médecin du Pape Clément XI. *Certes ce n'eſt pas ſeulement par des Hiſtoires qui nous auroient été contées, que nous ſçavons que pluſieurs perſonnes réputées mortes ſe ſont réveillées d'elles-mêmes près de leurs tombeaux. Nous n'avons beſoin, pour le croire, que de ce que nous avons vû. Nous avons été témoins qu'une perſonne de diſtinction qui eſt encore vivante, reprit le mouvement & le ſentiment dans l'Egliſe, pendant qu'on y chantoit ſon ſervice.* Jamais le

prétendu mort ne ſe réveilla plus à propos.

Dans les tems de peſte & de maladies épidémiques, où l'on eſt autoriſé à hâter les enterremens, on n'y regarde pas de près : ce qui doit cauſer bien du déſordre. Paul Zacchias, célèbre Médecin de Rome, & cité ſouvent avec éloge par les Caſuiſtes (Qu'on n'inſiſte pas ſur ceci comme ſi nous prétendions que l'eſtime des Caſuiſtes donne du poids à ſon témoignage en fait de Médecine) raconte *que dans l'Hôpital du Saint Eſprit, un jeune homme attaqué de la Peſte tomba, par la violence de la maladie, dans une ſyncope ſi parfaite qu'on le crut mort. Son corps fut mis au nombre de ceux qui, morts de la même maladie, devoient être inceſſamment enterrés.* Pendant qu'on le tranſportoit par le Tybre avec les autres cadavres au lieu de la ſépulture, le jeune homme donna des ſignes de vie.

On le rapporta à l'Hôpital, où deux jours après il retomba dans une pareille ſyncope. On le mit encore ſans héſiter parmi les morts ; mais ayant donné cette ſeconde fois des ſignes de vie, on en eut tant de ſoin qu'on le guérit parfaitement. Il vivoit encore du tems de Zacchias. Ce Médecin ajoute : *Nous ſçavons que dans cette Peſte on a enterré à Rome d'autres perſonnes comme mortes, quoiqu'elles ne le fuſſent pas.*

Les exemples que nous venons de citer ſont pris de la Thèſe de M. Winſlow : nous en omettons pluſieurs autres pour abréger. Les faits raſſemblés par M. Winſlow ſont ſuivis d'autres plus récens dont les témoins n'ont ceſſé de vivre que depuis peu d'années.

Outre les faits rapportés dans le corps de l'ouvrage, on a mis à la fin deux Recueils hiſtoriques des perſonnes réputées mortes & rappellées à la vie : le premier en

contient 67. & le ſecond 13. Peut-on raiſonnablement douter, après tant de témoignages non ſuſpects, qu'il n'ait péri un très-grand nombre de malheureux par des enterremens précipités ? Si l'on s'eſt apperçû de cette étrange mépriſe à l'égard de quelques perſonnes, combien en a-t-on inhumé ſans aucun ſoupçon qu'elles vêcuſſent encore ? Cette ſuppoſition n'a pas beſoin d'être prouvée.

Il importe beaucoup de connoître les maladies où ces accidens ſont plus à craindre, afin que ceux qui veillent auprès des malades ſoient plus ſur leurs gardes. L'Auteur n'a pas refuſé ce ſecours au Public. Comme pendant les tems de Peſte tout ſe fait en déſordre, c'eſt alors qu'il faudroit tâcher de ſuppléer, par une plus grande vigilance, aux précautions ordinaires, que les circonſtances ne permettent guères de prendre. L'empreſſement qu'on a

de se débarasser des cadavres, dans la crainte qu'ils n'augmentent le mal contagieux, est cause qu'on confond souvent avec les morts ceux qui ne le sont pas, & qui guériroient si on les secouroit. On ne sçauroit guéres esperer de voir cesser cette funeste précipitation parmi la consternation générale. Cependant s'il n'est pas possible de rémédier à tous les inconvéniens, on rémédieroit toujours à quelques-uns par le moyen de quelque Réglement sagement établi & inviolablement observé, du moins autant qu'il se pourroit.

Il n'y a nulle apparence qu'on suive jamais l'avis de Diemerbrock dans son Traité de la Peste. *On est dans l'usage d'enterrer très-promptement, dans la crainte de la contagion, les corps morts de Peste & d'autres maladies contagieuses, & moi j'ai dit ailleurs qu'il falloit les garder du moins pendant deux jours en Esté, encore faut-il bien exa-*

miner, s'ils ſont réellement morts; car on a ſouvent remarqué que les Peſtiférés tombent dans des défaillances ſi fortes, que non-ſeulement on en a regardé comme morts, mais enterré comme tels, qui ne l'étoient pas. C'eſt ce qu'on lit *L.* 4. *Obſ.* 85. du Traité & pag. 144. du Livre de M. Bruhier, à l'occaſion de l'aventure de Pierre Petit Payſan du Village de Bemmel dans le voiſinage de Nimégue.

Ce Payſan fut attaqué de la Peſte avec une fiévre violente, & les ſymptômes les plus graves. On le crut mort le troiſième jour, & il fut enſeveli & étendu ſur la paille. Les héritiers accoururent, & ſans craindre la contagion, partagerent entr'eux les habits & les meubles du prétendu mort, dont la maiſon fut parfaitement nettoyée, ſans doute pour ne rien laiſſer aux voleurs qui cherchent alors à profiter du malheur d'autrui. Tout étoit prêt pour la céré-

monie de l'enterrement, hors le cercueil qui n'étoit pas achevé: on différa; le cercueil étant enfin arrivé, comme on se préparoit à y mettre le Pestiféré, on s'apperçut qu'après avoir été cinquante-deux heures en état de mort apparente, il avoit du mouvement dans les bras & dans la poitrine. Un quart d'heure après il s'assit, criant, déchirant son suaire avec fureur, & se jettant sur les Assistans. On fut obligé de le contenir de force, pendant cet accès de manie, qui dura cinquante-quatre heures. Il revint ensuite en son bon sens. Il reconnut ses habits dont ses héritiers s'étoient déja revêtus, se fit restituer tout ce qu'on lui avoit enlevé, & recouvra parfaitement ses forces en peu de jours.

Les Pestiférés ne sont pas les seuls qui courent risque d'être inhumés tout vivans. On est exposé au même danger, quoique moins

ſouvent, dans pluſieurs autres eſpèces de maladies : elles ſont ici rangées par claſſe, & l'Auteur a mis à la ſuite de chacune de ces claſſes, les exemples qui y conviennent. Cette méthode eſt très-ſenſible & très-démonſtrative. On voit par un grand nombre de faits *l'incertitude des ſignes de la mort*, dans les maladies aigues & contagieuſes, dans les ſyncopes & dans les maladies convulſives, dans les maladies ſoporeuſes & la ſuffocation par l'eau, par la corde & par les vapeurs pernicieuſes.

Nous omettons tout ce qui eſt tiré de la Diſſertation du P. Calmet *ſur les Revenans.* Cet ouvrage eſt connu de tout le monde, & on y a déja lû ce qu'on lit ici. On vient enſuite à *l'incertitude des ſignes de la mort* dans les bleſſures. M. Winſlow s'éleve avec force contre les enterremens qui ſe font trop-tôt après les Batailles. L'envie qu'on a de dépouiller les

cadavres & de s'en débaraſſer inceſſamment pour prévenir la corruption, eſt cauſe qu'on n'y regarde pas de ſi près. On donne la ſépulture à bien des vivans parmi les morts.

L'Hiſtoire de François de Civille, qui dans tous les Actes où il comparoiſſoit ſe déſigne par ces titres : *Trois fois mort, trois fois enterré, & trois fois par la grace de Dieu reſſuſcité*, ne déplaira pas aux Lecteurs.

Ce Gentilhomme Normand, Capitaine d'une Compagnie de cent hommes dans la Ville de Rouen, fut bleſſé dangereuſement à la fin d'un aſſaut pendant le ſiége de cette Ville par Charles IX. Quelques Pionniers le dépouillerent, & le mirent dans une foſſe avec un autre corps. On les y couvrit d'un peu de terre. Civille y reſta depuis onze heures du matin juſqu'à ſix heures & demie du ſoir, que ſon valet le déterra &

obſerva encore quelque ſigne de vie. Il emporta ſon Maître dans la maiſon où il logeoit, & où pendant cinq jours & cinq nuits, il ne parla ni ne fit aucun mouvement, mais brûlant toujours des ardeurs de la fiévre.

La Ville ayant été emportée d'aſſaut, les domeſtiques d'un Officier de l'Armée victorieuſe, lequel devoit occuper la même Maiſon où étoit Civille, jetterent ce Gentilhomme ſur une paillaſſe dans une chambre éloignée, & les ennemis de ſon frere étant ſurvenus, le jetterent par une fenêtre, d'où il tomba heureuſement ſur un tas de fumier. Il y paſſa trois fois vingt-quatre heures en chemiſe, juſqu'à ce qu'un de ſes parens, ſurpris de le trouver en vie, le fit tranſporter à une lieue de la Ville. Il fut ſi bien ſecouru qu'il guérit parfaitement. Il n'y a là que deux enterremens & deux réſurrections, & il n'y en a pas

plus, ni dans le *Voyage d'Italie de Misson*, ni dans les *Histoires admirables & mémorables* de Goulart. L'Auteur ſupplée ce qui manque par ce qu'il a entendu dire de vive voix. La Mere de Civille étant morte enceinte pendant l'abſence de ſon mari, fut enterrée, ſans qu'on s'avisât de ſauver l'enfant par l'Opération Céſarienne. Le Mari arrive le lendemain de l'enterrement, & juſtement indigné de cette négligence, il ordonne qu'on exhume le cadavre. On ouvrit dans le moment le ventre de la Mere, & on en tira plein de vie, l'enfant qui s'y étoit conſervé.

Tout ce que nous avons rapporté pour établir qu'on enterre ſouvent comme morts, des hommes encore vivans, diſpoſe à croire que les morts mâchent quelquefois dans le tombeau. On a publié en Allemagne deux Traités ſur cette maſtication: *De maſti-*

catione mortuorum. Le premier eſt de Philippe Rohrius, & fut imprimé à Leipſik en 1679. & le ſecond, imprimé dans la même Ville en 1723. eſt de Michel Ranfft, qui ne fait aucun cas de ce qu'on raconte des Vampyres. Ce n'eſt pas qu'il ne convienne de la maſtication des morts : elle eſt trop bien atteſtée pour la traiter de Fable. Mais il prétend que l'unique cauſe de ce fait, ce ſont des hommes qu'on a enterrés tout vivans, & qui dans leur déſeſpoir dévorent tout ce qui eſt à leur portée : c'eſt auſſi aux efforts qu'ils font pour ſe mettre en liberté, qu'on doit attribuer le bruit qui ſe fait entendre dans leurs tombeaux. Cet Ecrivain n'eſt point allarmé de la terreur ſuperſtitieuſe qui regne parmi le peuple à cette occaſion. Les ſuperſtitions ne tiennent pas devant les Médecins.

On trouve ici une réflexion

très-judicieuse : s'il est suffisamment prouvé, par la mastication dont on vient de parler, que les inhumations sont quelquefois trop précipitées en Allemagne, où la coutume est de n'enterrer qu'après trois jours révolus, *combien doit-il y avoir de morts qui mâchent en France*, où on les garde à peine pendant vingt-quatre heures ! On a toujours reproché à la Nation Françoise d'être trop expéditive. Un peu de lenteur à l'égard des enterremens ne nuiroit pas à sa réputation. Ajoutons qu'en France on est dans l'usage de mettre les morts dans un cercueil fermé, où il leur est bien plus difficile de donner des signes de vie, & impossible aux vivans de s'en appercevoir. En Allemagne les morts sont étendus dans des bierres découvertes, ou si on les couvre, on a soin de les ouvrir avant que de les descendre dans la fosse, pour s'assurer si la mort est réelle.

Un

Un autre abus trop commun, c'eſt de tirer ceux qu'on ſuppoſe morts, du lit où ils ſont couchés, pour les expoſer aux rigueurs de la ſaiſon; & afin que l'impreſſion de l'air ſoit plus forte, on ouvre les portes & les fenêtres de la chambre. Ç'en eſt aſſez pour ruiner entièrement les principes de vie qui reſtoient peut-être encore, & qu'on eût ranimés par une conduite oppoſée. Cependant ceci n'eſt qu'un jeu auprès du malheur d'être enterré tout vivant. Il ſemble que tout malade, dans la crainte d'être inhumé avant d'être réellement mort, devroit ordonner, par une clauſe teſtamentaire, qu'il ſera expoſé à l'inclémence de l'air, même dans la ſaiſon la plus rude.

Les embaumemens méritent auſſi une attention particulière. Les Grands qu'on laiſſe long-tems après leur mort, ſans procéder à l'ouverture du corps, n'ont rien à craindre : mais il n'en eſt pas de

même de ceux dont on ouvre les corps ou pour connoître plus exactement quelque maladie, ou pour faire quelque découverte Anatomique. L'exemple de Vesale Médecin de Charles-Quint, & Anatomiste très-estimé dans son siècle, doit rendre bien circonspects tous ceux qui ont part à ces opérations. Cet homme, de tant de réputation dans son Art, n'étoit pas sans-doute un imprudent ni un téméraire. Il s'étoit persuadé ; sur des signes estimés alors très-suffisans, que le Gentil homme Espagnol dont il vouloit ouvrir le corps, étoit parfaitement mort, cependant il ne l'étoit pas, & dès le premier coup de Bistouri, Vesale s'apperçut de son erreur. Quelle désolation & quelle humiliation pour un Médecin & un Anatomiste si célèbre ! Cet exemple n'est pas unique.

Il suit naturellement des faits qui ont été produits par l'Auteur,

qu'on peut, dans une mort apparente & non-réelle, *ſouffrir des inciſions cruciales de toute l'étendue du bas ventre ſans donner des ſignes de vie. Il y a plus : il s'enſuit qu'on peut en outre, ſans donner aucun ſigne de ſenſibilité, ſouffrir l'inciſion des tégumens & des muſcles qui couvrent la poitrine, celle du Cartilage des côtes, des muſcles intercoſtaux & de la plévre, membrane des plus ſenſibles, qui tapiſſe l'intérieur de la poitrine; enfin la fracture des côtes néceſſaire pour mettre le cœur à découvert.* Il eſt vrai que la mort, ſi elle n'étoit qu'apparente, deviendra réelle. Que ſerviroit au malheureux ſur lequel on travaille, ſans ménager l'étoffe, de donner quelque ſigne de vie ? Il n'y auroit plus de remède. On ſuſpendroit tout au plus le reſte de l'opération pendant quelques heures. Se hâtera-t'on encore d'ouvrir les corps, avant les ſignes de putréfaction, c'eſt-à-

dire, avant que les corps commencent d'exhaler une odeur cadavéreuse ?

On dira que si l'on s'assujettissoit à attendre le commencement de la putréfaction, on garderoit trop de vrais cadavres : ce qui seroit très-incommode, & ce qui n'est pas pratiquable en bien des occasions. Répondrons-nous qu'il est plus selon l'humanité & la justice de garder plusieurs cadavres, jusqu'à ce qu'il commence de s'en exhaler une odeur cadavéreuse, que de s'exposer à inhumer ou à embaumer un homme qui semble mort & qui vit encore ? Cette réponse, fût-elle encore meilleure, ne sera pas du goût de bien des gens, qui s'imagineront qu'on les condamne à habiter dans un Cimetière ; il vaut donc mieux recourir avec l'Auteur à la doctrine de M. Winslow sur les *épreuves Médicinales & Chirurgicales qu'on peut employer pour constater la mort.*

Elles ſont telles que, s'il reſte encore quelque principe de vie, on s'en appercevra & l'on s'efforcera, s'il eſt poſſible, de rendre la ſanté & les forces au prétendu mort.

Nous tranſcrivons ici ce qu'on lit à la p. 393. du Liv. de M. Bruhier. „ Il faut donc lui (au mort) irriter „ les narines en y faiſant entrer „ des ſternutatoires, des errhines, „ des ſels, des liqueurs pénétran„tes, de la moutarde, du jus d'oi„gnon, d'ail, de raifort ſauva„ge, &c. ou les barbes d'une plu„me, ou l'extrêmité d'un pinceau. „ Il faut frotter ſouvent les genci„ves avec les mêmes choſes. Il „ faut piquer les organes du tact „ avec les fouets & les orties &c; „ irriter les inteſtins au moyen des „ lavemens, du vent, de la fu„mée, agiter les membres par „ des extenſions & des inflexions „ violentes; fatiguer l'oreille de „ ſons, de cris, de bruits... Enfin „ il eſt néceſſaire, pour tâcher de

„ trouver des ſignes de la vie ou de la „ mort d'emprunter le ſecours .. des „ épreuves chirurgiques qu'on re- „ garde comme les plus propres à „ mettre l'une ou l'autre en évi- „ dence. Les plus efficaces ſont les „ bleſſures qui ſe font avec des inſ- „ trumens picquans, ou tranchans, „ ou avec le feu. „

Il vient naturellement dans l'eſprit que, s'il ne s'agit que de vivre quelques heures ou quelques jours de plus, ce n'eſt pas la peine de les acheter par tant de tourmens. Toute la plus grande dépenſe eſt faite. On n'a qu'à abandonner à ſon ſort le prétendu mort qu'on veut rappeller à un reſte de vie. Dans peu il achevera de vivre ſans que perſonne s'apperçoive de ſon dernier moment. Cette réflexion paroîtroit ſenſée, ſi l'on ne couroit pas riſque de ſe trouver enfermé dans un cercueil chargé de terre, avec la connoiſſance de cette affreuſe ſituation. Il vaut encore

mieux passer par les mains des Chirurgiens & se livrer à leur discrétion, que de s'exposer à un pareil malheur. On ne doit pas s'étonner de la précaution que quelques particuliers ont prise d'ordonner par leur testament, qu'on ne les mettroit pas dans le cercueil avant quarante-huit heures au moins, & sans avoir fait sur eux diverses épreuves avec le fer & le feu. Tout récemment une Chanoinesse en a fait autant, & son héritier, ce qui ne lui est pas peu honorable, a fait exécuter à la lettre ces dispositions testamentaires.

Nous omettons tout ce qu'on a rassemblé d'érudition sur les usages funéraires des Romains & de quelques autres Peuples : ce n'est pas que ce soient des digressions absolument inutiles ; mais nous nous hâtons d'arriver au projet de Réglement, principal objet de tout l'ouvrage. Il est plus que suffisamment prouvé qu'il a été enterré

bien des malheureux qui vivoient encore ; qu'il en est mort d'autres sous le couteau des Anatomistes Médecins ou Chirurgiens. Il est évidemment de l'intérêt public de faire cesser, s'il est possible, un désordre si criant : mais il arrive assez souvent qu'on ne sçauroit venir à bout d'abolir des abus connus pour tels, & généralement désapprouvés. Il se rencontre des obstacles qui arrêtent les meilleures intentions de ceux qui sont en place, & qui sont chargés de veiller à la sureté des Citoyens. Voici en abrégé ce que l'Auteur propose.

Le premier Article concerne la manière de traiter les corps réputés morts & qui ne le sont peut-être pas. Il sera ordonné que ces corps seront laissés dans leur lit & dans le même état & la même situation où ils étoient pendant la maladie. *La pratique universelle de mettre d'abord sur la paillasse le*

prétendu mort est une pratique meurtriere, sur-tout l'hyver. On sçait par des observations indubitable que c'est assez de mettre sur son séant un malade extrêmement foible, pour lui causer la mort, parce que dans cette situation le cœur n'a pas la force de pousser le sang au cerveau, ce qui produit une syncope cardiaque & mortelle de sa nature. Que ne produiront donc pas les mouvemens qu'on donne à un corps réputé mort pour le tirer du lit & l'étendre sur la paille ? L'exposition au froid est encore plus meurtrière pour les Noyés que pour les autres malades.

Il sera défendu expressément de boucher toutes les issues que la nature a destinées aux évacuations naturelles ou contre nature : pratique qui n'est pas moins meurtrière que la précédente. C'est s'exposer à étouffer le prétendu mort, en faisant regorger les hu-

meurs dans les vaiſſeaux, ou l'empêchant de reprendre ſa reſpiration.

Dans la crainte que les corps qu'on juge morts ne ſoient abandonnés pendant le tems qu'on les garde, ce qui *pourroit changer une mort apparente en une mort réelle, comme Gallien & d'autres Auteurs célèbres l'ont remarqué*, il ſera ordonné, pour ranimer les eſprits, *de ſouffler du poivre, ou même de l'euphorbe, dans les narines, d'y introduire de la moutarde la plus âcre, d'en frotter les gencives; ou, mieux encore de les frotter rudement, ainſi que les narines, avec une plume trempée dans l'eſprit de ſel Armoniac, & même de faire avaler de cette liqueur au malade, &c.* ce ſont-là les remèdes les plus généraux & les plus faciles à trouver. On a indiqué dans la Diſſertation les ſecours propres pour chaque maladie, cauſe de la mort qui n'eſt peut-être qu'apparente.

Le Réglement défendra de mettre un corps dans le cercueil, ou de procéder à l'embaumement & à l'ouverture, jusqu'à ce qu'il ait quelque signe de putréfaction.

On défendra aussi d'enterrer les femmes qui meurent enceintes, avant de leur avoir fait l'opération Césarienne, au moins après leur mort. Les Loix Romaines traitent d'*homicide* cet abus.

Comme il est arrivé plusieurs fois que les Réglemens les plus sagement établis, sont devenus inutiles parce qu'on n'a pas tenu la main à l'exécution, l'Auteur en conclut qu'il sera nécessaire de commettre des Officiers choisis parmi les Médecins, ou parmi les Chirurgiens; car il ne se rencontre pas par-tout des Médecins. Ces Officiers veilleront à ce que le Réglement soit gardé. La famille du mort sera tenue, sur des peines considérables, de donner avis à l'Inspecteur du quartier de la mort

de la personne qu'on croit avoir cessé de vivre, & l'Inspecteur viendra lui-même pour faire sur le corps les opérations qu'on a indiquées. Il ne sera pas permis aux Curés de lever le corps, avant d'avoir vû le certificat de l'Inspecteur, dont on met ici une espèce de formule. Ce même certificat sera aussi notifié au Menuisier, avant de mettre le mort dans un cercueil.

L'Auteur a bien prévû qu'on demandera d'abord où l'on prendra des fonds pour payer les Inspecteurs : ce n'est pas une petite difficulté. Combien de gens n'approuveront pas qu'on ajoute une nouvelle dépense aux frais funéraires qu'on ne paye souvent qu'à regret ? Il y a ici un conflict d'intérêts opposés qu'il ne sera pas aisé de concilier, le tout pour un homme qui semble mort & qu'on seroit peut-être fâché qu'il ne le fût pas. Si le projet n'a pas lieu on ne sçau-

roit guères douter que cet obstacle n'y ait contribué beaucoup.

On nous assure qu'en conséquence d'un Acte du Parlement d'Angleterre, du dixième Octobre dernier, on a publié sous le nom de M. Bruhier une méthode qu'il a donnée pour rappeller les Noyés à la vie L'Angleterre dont presque tous les habitans sont Navigateurs à un intérêt particulier à procurer du secours à ceux qui se noyent sur ses Côtes; puisqu'il n'est pas impossible de les rappeller à la vie, même après plusieurs heures de submersion.

ARTICLE LXXX.

ΔΗΜΟΣΘΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΙ ΕΚΛΕΚΤΟΙ. *Demosthenis Selectæ orationes. Ad Codices Mss. recensuit, textum, Scholiasten, & versionem plurimis in locis castigavit, notis insuper illustravit Ricardus Mounteney, Coll. Reg. apud Cantabrigienses haud ità pridem Socius. Præfiguntur observationes in commentarios vulgo Ulpianeos; & Tabula antiquæ Græciæ Demostheni accommodata. Editio secunda emendatior. Londini, apud R. Montagu & Etonæ apud Jos. Pote. MDCCXLVIII. Nouvelle Edition de quelques Oraisons de Démosthène. A Londres, &c. grand in-8°. & se trouve à Paris, chez David le jeune, Quai des Augustins.*

ON n'a ici que quatre Oraisons de Démosthène, la première contre Philippe, & les trois

autres connues sous le nom d'Olynthiennes. C'est un présent qu'on a voulu faire à la jeunesse, & qui a été si bien reçû qu'on donne aujourd'hui la seconde Edition. Or voici, en peu de mots, l'ordre qui regne dans ce volume. On trouve, à la tête, des observations du Sieur Jean Chapman qui entreprend de prouver que le Commentaire, destiné à expliquer plusieurs harangues de Démosthène, n'est point d'Ulpien, ce Rhéteur célèbre, dont Suidas & Fabricius ont parlé. De suite on a le Texte Grec de Démosthène avec le Commentaire placé à la marge. Le caractère est magnifique & nous y avons trouvé très-peu de fautes. En avançant toujours, on rencontre la Traduction Latine de Wolfius, avec les sujets ou argumens tirés de Libanius, ausquels on ajoute ceux de M. de Tourreil traduits en Latin. Enfin tout l'ouvrage est terminé par des Notes choisies,

ſoit du même M. de Tourreil ; ſoit de Wolfius, ſoit de l'Editeur lui-même (M. de Mounteney.) On diſtinguera les ſiennes, parce qu'elles ne portent ni ſon nom, ni aucune marque, au lieu que Wolfius & M. de Tourreil ſont toujours nommés à la fin de celles qu'on emprunte d'eux. Ce détail ſi didactique & ſi ſec étoit néceſſaire pour repréſenter le Méchaniſme du Livre.

Nous inſiſterons préſentement ſur les qualités plus intimes. Et d'abord le morceau du Docteur Chapman touchant les Commentaires d'Ulpien eſt une production neuve, critique & qui eſt bien plus eſtimable, que le froid appareil de Variantes, dont on ſe contente ſouvent d'orner les nouvelles Editions. On étoit en poſſeſſion depuis plus de 200. ans de recevoir, ſous le nom d'Ulpien, ces Scholies qu'on voit dans tous les Démoſthènes. Mais M. Chapman trouble fort

cette possession. Il montre que l'ancien Rhéteur Ulpien est de la fin du troisième siècle , c'est-à-dire avant le regne de Constantin , & que le Scholiaste doit être plus récent au moins d'un siècle, puisqu'il fait mention de S. Grégoire de Nazianze & de S. Basile ; il rassemble une multitude d'autres preuves qui vont à démontrer le même point , mais qui ne sont pas présentées d'une manière engageante. Nous lisions cette dissertation avec tout le soin qui dépendoit de nous, & les idées de l'Auteur nous échappoient à tout instant, soit par défaut de clarté dans le style ; soit parce que les citations se rassemblent toutes en même-tems, & forment une chaîne peu aisée à bien suivre. Quoiqu'il en soit il nous paroît toujours certain que le Commentaire n'est plus d'Ulpien : & de qui sera-t'il ? Personne ne le peut dire : il faut le ranger parmi les Anonymes ou les Pseudonymes

comme tant d'autres ; mais on auroit tort pour cela de le rejetter ou d'en faire peu de cas : il est dans la bonne méthode de tous les Scholiastes Grecs qui ne s'amusent pas, comme les faiseurs de notes en Latin ou en François, à débiter une doctrine superflue. Ces gens-là, (nous voulons dire les Grecs) quelquefois avec peu d'érudition, mettoient pourtant les Lecteurs en train de bien entendre le Texte, leur disant d'un ton simple : *Voici le sens &c. expliquez ainsi &c. c'est comme si l'Auteur disoit &c.* Cette bonne manière se remarque encore mieux dans les Scholiastes, qui ont travaillé sur les Poëtes, & sur ceux d'entre les Poëtes qui ont le plus de difficulté comme *Sophocle & Pindare.*

On comprend que nous ne devons pas faire l'Extrait du Texte même des quatre Oraisons qu'on nous redonne ici. On connoît le grand Démosthène, l'homme peut-

être de toute l'antiquité qui nâquit avec plus de talent pour confondre par la parole, les mauvais Citoyens & les ennemis de la Patrie.

Un avantage de ces nouvelles Editions des bons Auteurs, c'eſt de donner occaſion aux Gens de Lettres, même les plus avancés en âge, de revoir leurs premiers maîtres, de s'en occuper, de les goûter mieux que jamais. Cicéron, qu'on déteſte dans l'enfance parce qu'il eſt préſenté ſous les dehors de la contrainte, & parce qu'il raiſonne trop juſte, trop ſçavamment pour de petits hommes qui n'ont que la moitié de leur raiſon; Cicéron fait les délices de l'âge mûr; & il en eſt de même de Virgile, d'Homére, de Tite-Live &c.

Démoſthène nous enchanteroit peut-être mieux encore, ſi dans ce ſiècle frivole on oſoit ſe familiariſer avec l'ancienne Grèce. Nous parlons ſur-tout de nos contrées

d'où l'érudition s'exile peu à peu; & nous sommes bien éloignés de faire le même reproche aux Régions voisines, qui nous font présent de tant de belles Editions Grecques. Mais enfin quelque Pays que vous habitiez, si le volume que nous annonçons vous rappelle à votre Démosthène, vous serez encore charmé de sa fermeté d'ame, de la force de son discours, de la manière tout-à-fait noble dont il dit des vérités à ses concitoyens. Ne cherchez pas, dans ces quatre Philippiques, de petits ajustemens de style, des jeux d'antithèses, de jolis caractères, des portraits enluminés Ces bagatelles ne tomberent jamais sous la plume d'un si grand Orateur. *C'est un homme*, dit M. de Tourreil *qui ne prétend pas éblouir, mais éclairer, qui ne cherche pas à plaire, mais à servir la Patrie.* Voyez la suite de ce portrait où le Traducteur a pourtant mis bien plus de coloris, que Dé-

mosthène lui-même n'en auroit souhaité.

La traduction Latine qui suit ici le Texte, est, comme nous disions plus haut, de Wolfius, Ecrivain négatif & insipide. L'Editeur auroit bien fait d'adopter, au moins pour la première Philippique, la traduction du P. de Jouvancy, publiée en 1744. par M. l'Abbé d'Olivet, qui ne fait jamais que de bons présens à la République des Lettres. Cette version est précédée d'une analyse, qui représente l'ordre & la substance de tout le discours. Elle est suivie d'un bon nombre de remarques Françoises, sur la traduction de la première Philippique par M. de Tourreil: tout ceci dans le meilleur goût & digne d'un Maître d'éloquence tel que le P. de Jouvancy. Si l'on avoit, d'une aussi bonne main, les trois autres Philippiques, nous ne croyons pas qu'on pût se refuser à une idée qui doit flatter tout

homme de Lettres. Ce ſeroit de donner une Edition contenant le Texte Grec de Démoſthène, avec les Scholies ; la traduction Latine, ſuppoſée telle que nous venons de dire, & la verſion Françoiſe de M. l'Abbé d'Olivet : ouvrage ſi eſtimé de tous les Connoiſſeurs. Alors on auroit un Livre parfait dans ſon genre, & il ne reſteroit plus qu'à déſirer des Traductions & des Editions ſemblables pour toutes les autres Oraiſons de Démoſthène.

ARTICLE LXXXI.

L'OMBRE DU GRAND Colbert, le Louvre, & la Ville de Paris. Dialogue. A la Haye. Suite de l'Article LXXII. au mois de Juin.

QUand on revient de l'autre monde, on peut parler de ſoi avec quelque confiance. On peut

dite : *Je faiſois ceci, j'ordonnois cela, &c.* Les vivans, témoins de ces diſcours, ne peuvent être jaloux de quelqu'un qui n'eſt ici qu'en paſſant, & les morts contemporains du Narrateur ne ſont plus en état de le contredire ou de ſe fâcher contre lui.

L'ombre du grand Colbert s'entretenant avec le Louvre & la Ville de Paris, préconiſe donc conſtamment ſes deſſeins, ſes travaux, ſes ſuccès ; & bien loin qu'on s'en formaliſe, c'eſt ce qui fait l'agrément de cette Brochure. On a vû tous les détails qui concernent Verſailles : Article qui n'eſt point un Epiſode, puiſqu'il étoit queſtion de montrer comment on s'y étoit pris pour décorer les environs de la Capitale. Voici préſentement un trait de politique que le Miniſtre veut bien expliquer à ſes deux Interlocuteurs. Il eſt fort vrai-ſemblable, qu'*en ſon vivant*, il ne déclaroit pas ſes raiſons avec

tant d'ouverture de cœur. „ Le
„ Peuple, dit-il, blâmoit hau-
„ tement les ſommes innombra-
„ bles employées aux embelliſ-
„ ſemens de cette ſuperbe Mai-
„ ſon. Aveugle ſur les reſſources
„ de ce Royaume, il ignoroit
„ alors combien les merveilles de
„ Verſailles devoient faire entrer
„ d'argent dans la France, par la
„ multitude de Curieux qu'elle y
„ a attirés depuis de toutes les
„ parties du monde. C'eſt une
„ maxime de politique des plus
„ importantes à l'Etat & à un
„ habile Miniſtre, d'appeller l'E-
„ tranger, ſoit par la magnificen-
„ ce des Edifices, des Palais &
„ des Salles de Spectacles; ſoit par
„ la beauté de ſes Manufactures;
„ ſoit encore par l'éclat des di-
„ vertiſſemens & la ſplendeur des
„ Fêtes. „

Ces principes ſe vérifient par un exemple que l'Ombre cite fort à propos. Louis XIV. donna le ſpectacle

ſpectacle d'un Carrouſel qui couta peut-être trois millions, & qui en fit rentrer cinq dans le Tréſor Royal, par la multitude des Etrangers que cette Fête attira. Le même motif d'étendre la gloire du Monarque, & de picquer la curioſité des autres Nations, fit que Colbert s'empreſſa toujours de procurer à la Ville de Paris des commodités, des ornemens de toute eſpèce, des Artiſtes excellens en tout genre, des Manufactures, des Académies pour les Arts & pour les Sciences.

Ici l'Ombre fait mention des Savans que Louis XIV. rechercha dans les Pays Etrangers. Elle inſiſte particulièrement ſur le célèbre Caſſini, que toute l'Italie nous diſputa long-tems. Il poſſédoit déja une Chaire à Bologne, il étoit Penſionnaire du Sénat de cette Ville & du Pape même. On lui continua ſes penſions durant ſon voyage en France, afin de

l'engager à retourner dans ſa Patrie ; mais le Roi dompta par des bienfaits multipliés les inclinations, & en quelque ſorte, la reconnoiſſance même de cet illuſtre Aſtronome qui ſe fixa parmi nous, & procura l'établiſſement de l'Obſervatoire : ouvrage immortel de Perrault.

L'Ombre du grand Colbert ne revient de l'Elyſée que pour quelques momens ; elle doit tout dire en une fois ; & ce qu'il y a de charmant, c'eſt qu'en diſant tout, & parlant preſque ſans ceſſe, elle n'ennuye point la Compagnie. Le fil du diſcours l'entraîne dans quelques détails un peu plus étendus que ſon ſujet. Des embelliſſemens de Paris, elle paſſe au progrès que le Commerce & la Marine firent ſous ſon miniſtère ; elle parle de l'établiſſement d'une Compagnie des Indes Orientales, de la jonction des deux Mers &c. Enfin le Louvre juſques-là preſque réduit

à la qualité de ſimple Auditeur, engage auſſi ce Miniſtre à faire le *détail de ſes bontés & de ſes travaux pour lui.* C'eſt comme nous remarquions plus haut, ce qu'on peut appeller la ſeconde partie de cette Brochure extrêmement curieuſe & amuſante.

L'Ombre entame donc l'Hiſtoire du nouveau Louvre : on appella de Rome, pour la perfection de cet édifice, le fameux Cavalier Bernin dont les deſſeins, quoique pleins de beautés, ne répondirent pas au goût ſublime de Louis XIV. Il étoit deſtiné à Paris même, de fournir un Architecte digne de ce Monarque. Claude Perrault préſenta ſon deſſein pour la façade du Louvre, & le Roi s'écria auſſitôt dans un tranſport de joye : *Perrault cela eſt beau ! Ah que cela eſt bien ! Voilà ce que je déſirois.* Ces paroles, ſorties de la bouche d'un ſi grand Prince, rendoient preſque inutiles toutes les récom-

penſes, qui ne manquerent toutefois ni à Perrault ni à ſes aſſociés les Sieurs le Vau & D'orbai. Le premier eut tant de part à l'exécution, qu'on le dit, en certains Livres modernes, Auteur & Inventeur de la façade du Louvre : ce qui n'eſt apparemment point, & nous ſommes bien aiſes, pour le dire ici en paſſant, qu'on ait évité cette mépriſe dans le Mémoire imprimé depuis peu pour l'achevement du Louvre.

Colbert avoit tant de goût pour les belles choſes, & Perrault tant de dextérité pour les propoſer, pour en développer les rapports, qu'il ſe forma une ſorte de commerce d'amitié entre ces deux hommes deſtinés l'un & l'autre à la gloire du regne de Louis le Grand. *L'Ombre* toujours animée du bel eſprit de l'Auteur, cite des morceaux charmans de ces converſations intimes, de ces entretiens précieux que l'Architecte lioit ſouvent avec

le Miniſtre. Celui-ci lui confia un jour ſes regrets de n'avoir pas étudié l'Architecture de jeuneſſe, de ne s'être pas exercé dans le deſſein. „ Vous êtes dans une gran-
„ de erreur, répondit Perrault. Il eſt
„ fort heureux pour un Miniſtre,
„ & encore plus pour un Souve-
„ rain, de ſe trouver dans l'impuiſ-
„ ſance de perdre un tems qui
„ leur eſt ſi précieux, à crayon-
„ ner des idées qui ne ſçauroient
„ être utiles, par l'ignorance des
„ grands principes de cet Art &
„ le défaut de pratique. Ces foi-
„ bles connoiſſances leur ſont mê-
„ me nuiſibles, en ce que leurs
„ productions étant applaudies par
„ des flatteurs, quelque médio-
„ cres qu'elles ſoient, elles ſont ſou-
„ vent préférées pour l'exécution
„ aux excellentes. D'ailleurs ces
„ ſortes d'amuſemens étant tou-
„ jours bornés à de petits objets,
„ ils achevent de retrécir leur goût
„ & leur génie, au lieu de l'agran-

„dir. Il y a long-tems qu'on a „ représenté un Prince qui fait bâ„tir, & celui à qui il confie le „ soin de ses bâtimens, par l'em„blême d'un homme sans mains, „ mais avec de bons yeux & d'ex„cellentes oreilles ; pour expri„mer que ni le Roi ni le Minis„tre ne doivent travailler eux-mê„mes aux desseins de leurs bâti„mens, qu'ils n'ont besoin que „ de bons yeux pour juger de ceux „ qu'on leur présente, & d'excel„lentes oreilles pour écouter les „ avis des personnes capables de „ leur en donner, &c.

La suite de ces entretiens montre dans Perrault, une noblesse de sentimens égale à ses lumières. Sans vouloir altérer la gloire de ce grand Architecte, nous croirions assez que notre Auteur lui auroit fait part de ses propres idées, presque aussi fermes que son style, & presque aussi héroïques que l'Histoire du siècle de Louis XIV.

Il se trouve à la pag. 103. un endroit magnifique, pour faire entendre que les Artistes capables d'imaginer & d'exécuter en grand, *ont ordinairement une fierté attachée à leur caractère, qui leur défend de faire la cour à des hommes médiocres & trop petits pour appercevoir la hauteur de leurs talens.* Ceci est un des morceaux où l'Auteur se sert d'un burin extrêmement fort & pénétrant. Jusqu'à la fin de son ouvrage, il ne le quitte presque plus.

L'Ombre, après le récit de ses desseins pour la perfection du Louvre, est curieuse de voir l'état présent de cette Royale Maison. Elle entre dans la cour par le vestibule à colonnes; elle remarque des bâtimens élevés depuis peu jusques dans le centre de ce Palais; elle demande pourquoi, comment, à quelle occasion, pour quels services on s'est permis de bâtir des maisons qui masquent

la demeure du Souverain, qui en dérobent la vûe au Citoyen & à l'Etranger? Le Louvre répond, mais d'un ton & dans des termes qui marquent ſa douleur? c'eſt la partie lézée; aucune circonſtance de l'injure ne lui échappe, aucun des embarras de la Cour, qui eſt en face du périſtile, n'évite ſa cenſure. Cette multitude de plaintes & le ſpectacle même de ce Palais non achevé, non conſervé dans l'état de grandeur qui lui convient, affligent tellement l'Ombre du grand Colbert, qu'elle fuit la lumière du jour & *s'abîme* en préſence des deux autres Interlocuteurs. Ceux-ci continuent encore quelque-tems l'entretien, qui finit par ce morceau où la Ville de Paris relève les eſpérances du Louvre. „ Ne vous abandonnez „ point au déſeſpoir. Je ſens tou„ te l'ignominie de votre état, & „ je n'en partage que trop la hon„ te, pour demeurer tranquille,

„ & ne pas employer tout mon „ crédit en votre faveur. Le cri „ univerſel de mes habitans, qui „ vient de s'élever pour voir l'I- „ mage de leur Roi bien-aimé pla- „ cée à votre entrée & en face de „ votre frontiſpice, parviendra „ peut-être juſques aux oreilles de „ S. M. & ſera capable de l'émou- „ voir. Elle a de la bonté, & elle „ aime ſes Sujets. Quel plus beau „ monument & plus cher à ſon „ Peuple, pourroit honorer votre „ façade & m'honorer moi-même! „ &c. Toute la ſuite mérite d'être lûe, elle contient des éloges bien mérités par quelques-uns des plus puiſſans Protecteurs des Arts. Ces louanges doivent être d'autant mieux reçues qu'elles partent d'une plume qui n'eſt ni venale, ni accoutumée à la flatterie, ni exercée au métier de lire des riens en ſtyle de Rhéthorique. Il faut prendre ſur le même pied, l'eſtime ſingulière que l'Auteur témoigne, dans une

de ſes notes, pour le Sieur Deſtouches célèbre Architecte, qui va faire graver le deſſein qu'il avoit donné pour l'Hôpital des Quinze-Vingt.

Nous finiſſons par la manière dont ce Dialogue eſt tourné. L'Auteur n'a pas recherché à occuper agréablement ſon Lecteur par les charmes d'une converſation vive & enjouée. C'eſt peut-être un Dialogue dans le goût de quelques-uns de Cicéron, où la même perſonne parle preſque toujours & les autres n'ont guères que la qualité & le mérite de bons Auditeurs. Mais telle qu'eſt cette brochure, ſi quelqu'un diſoit qu'elle l'a ennuyé, nous concluerions bien que ce quelqu'un-là n'a ni zéle pour les Arts, ni goût pour la lecture.

ARTICLE LXXXII.

LES VIES DE SOLON ET de Publicola, extraites de Plutarque & retouchées sur tous les Anciens Ecrivains de la Grèce & de Rome, avec une comparaison nouvelle, & des remarques Critiques sur plusieurs points d'Histoire. A Paris, par la Compagnie des Libraires, in-12. p. 178. sans la Préface.

CE n'est ici qu'un essai pour pressentir le goût du Public: précaution judicieuse & même nécessaire, quand il s'agit de ces ouvrages qui doivent couter beaucoup de tems & de travail à l'Auteur, & beaucoup de frais au Libraire. Ce sont des avances qu'on ne veut pas perdre, ni même risquer. On assure la cargaison d'un Navire, afin que s'il vient à périr par les malheurs de la guerre ou

par les événemens de la Mer, la perte étant répartie ſur un grand nombre d'*Aſſûreurs*, aucun d'eux ne ſoit ruiné. Si dans les commerce de la République des Lettres, on avoit le même avantage ; il ſemble qu'on entreprendroit plus hardiment. Il eſt vrai que les ſouſcriptions ſont une eſpèce d'*aſſûrance*, mais cette voye eſt plus lente qu'une compagnie d'*Aſſûreurs*.

L'Auteur ne ſe propoſe rien de moins que de publier les Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque, retouchées ſur tous les anciens Ecrivains de la Grèce & de Rome, avec des remarques critiques. Selon Montagne, *les Oeuvres de Plutarque ſont le Breviaire des gens du monde*, c'eſt-à-dire, un Livre à lire tous les jours, parce qu'il eſt rempli de faits, d'inſtructions, de réflexions morales & politiques, & généralement de tout ce qui plaît naturellement à la rai-

fon, & qui la forme. Peut-être n'eſt-il ni autant lû ni autant eſtimé, qu'il le fut du tems de Montagne & d'Amyot. Cette antipathie générale pour le ſérieux qui ſe répand de plus en plus, ne multipliera pas ſes Lecteurs : cependant cet excellent Ecrivain ne ſera jamais totalement oublié.

Nous avons en notre Langue deux traductions des Hommes Illuſtres de Plutarque : celle d'Amyot a des graces inimitables, & M. de Méziriac qui prétendoit y avoir remarqué deux mille fautes, n'empêche pas que les vrais connoiſſeurs ne la préférent à celle de M. Dacier, quoique cette dernière ſoit beaucoup plus exacte.

Ce qui a engagé l'Auteur à travailler ſur Plutarque, c'eſt qu'il a compris les défauts qu'on lui reproche, & qu'il a eſpéré les faire diſparoître. Si le projet eſt louable, l'exécution n'en eſt pas facile : c'eſt ce qui doit diſpoſer fa-

vorablement le Public à l'égard de ceux qui hazardent tant pour son service. On reproche à Plutarque des moralités trop diffuses, car nous avons bien de la peine à supporter une Sentence dans le style historique. Il faut la fondre si habilement dans le corps de l'Histoire, qu'elle y perde l'air sentencieux. On désapprouve dans le même Ecrivain des digressions trop fréquentes, utiles à la vérité, pour la connoissance de l'Antiquité, & amusantes pour les Savans, mais ennuyeuses pour ceux qui ne le sont ni n'ont envie de l'être. Le défaut le plus répandu dans les vies parallèles, c'est que les choses n'y sont pas toujouts à leur place, ni dans le point de vûe le plus naturel.

Il n'est pas particulier à Plutarque de s'être écarté quelquefois de la vérité. Quel Historien, si l'on en excepte ceux qui étoient inspirés, est hors d'atteinte sur ces

article? Ce n'en ſont pas moins des fautes à corriger.

Du reſte, il eſt odieux & injuſte d'accuſer Plutarque, comme a fait S. Evremont, d'avoir manqué de diſcernement. Cette critique a été ſuffiſamment réfutée par M. Dryden. L'Hiſtorien Grec n'eſt coupable que de quelques négligences, bien pardonnables à ſon âge avancé, & aux diſtractions inſéparables des fonctions publiques. Qu'eſt-ce que des taches ſi légéres auprès de tant de beautés merveilleuſes dont tout ſon ouvrage eſt rempli?

L'Auteur à la fin de ſa Préface, déclare avec beaucoup de dignité, ce qu'il penſe des Anciens. *Leur génie, la force de leur pinceau, la nobleſſe de leur caractère, ces traits de lumière qui ſont ſi pénétrans, enfin ce* grand *que nos petits ſoins & nos traits plus finis ne ſont point capables de repréſenter; c'eſt ce qui leur reſte en pro-*

pre, & ce qui les tient toujours au-dessus de leurs imitateurs les plus heureux. L'Auteur, s'il avoit à choisir ses Lecteurs, préféreroit ceux qui savent mieux leur Plutarque, ou qui accompagneroient la lecture de son Livre, de celle de cet Historien. Il est certain que c'est la meilleure méthode pour juger sainement du prix de l'ouvrage que nous annonçons : mais il y aura peu de Lecteurs qui ayent la constance de soutenir un pareil travail. La plûpart jugeront du Livre par le Livre même. Il leur en couteroit trop d'en user autrement.

On commence par la Vie de Solon, qui ne suit pas, comme on l'avance ici, immédiatement la Vie de Lycurgue dans l'ordre des Vies parallèles. C'est une méprise qui échappe à notre Auteur. En effet, Plutarque n'a pas dû vouloir faire contraster ensemble deux Législateurs Grecs, puisque son

principal deſſein étoit de mettre toujours en parallèle, un Grec & un Romain. Lycurgue contraſte avec Numa, & Solon avec Publicola. C'eſt ainſi qu'ils ſont rangés dans les Editions Grecques.

On ne doit jamais perdre de vue que ce n'eſt point ici une traduction exacte d'un des plus précieux monumens qui nous reſtent de l'antiquité : ainſi l'on a retranché ou reſſerré ce qu'on a cru devoir l'être. Par le même motif, c'eſt-à-dire pour contribuer à la perfection & de l'Hiſtorien Grec & de ſon Hiſtoire, on a ajouté ce qu'il avoit omis & qui méritoit de ne pas l'être; du reſte on n'a puiſé que dans les meilleures ſources, c'eſt-à-dire dans les Ecrivains les plus reſpectables. On n'a pas pris indifféremment tout ce qui ſe préſentoit; on a choiſi, & l'on ne s'eſt pas fait un plaiſir de rapporter ce qui ſe rencontroit de déſavantageux à la mémoire

des grands hommes, quand les faits n'étoient pas suffisamment autorisés. Un Historien sensé ne doit pas se faire un mérite de rassembler des Anecdotes satiriques : ce n'est pas-là un digne ornement de l'Histoire, mais une vraie flétrissure pour les Compilateurs, qui ne se livreroient pas à leur malignité, s'ils étoient capables d'exciter l'attention du Public par de plus beaux endroits.

On ne sera donc pas surpris si l'Auteur n'a point parlé ni du temple bâti par Solon à l'honneur de *Vénus vulgaire*, ni du lieu destiné au libertinage de l'incontinence. Il n'en est mention que dans Athénée. Cet Ecrivain très-sçavant, mais très-médisant se plaisoit à mettre dans la bouche des Dipnosophistes tout ce qui s'étoit dit contre les hommes les plus vertueux, selon l'idée qu'on avoit de la vertu parmi les Payens.

L'Auteur prétend aussi avoir

remarqué dans la vie de Solon de quoi réfuter une accusation si peu vrai-semblable : on se tromperoit cependant, si l'on s'imaginoit que ce sage de la Gréce fut un homme austére dans ses mœurs. Il fut voluptueux & il estima les richesses, moins toute-fois que la probité.

Disons un mot de quelques-unes de ses Loix : rien n'est plus capable de faire connoître le vrai caractère de ce fameux Législateur. Il défendit de médire des morts, quand même on seroit maltraité de leurs enfans. Il permit aux Athéniens de tester. Jusqu'à ce tems on ne croyoit pas à Athénes qu'un Citoyen pût avoir, après la mort, aucune autorité sur des biens qui ne lui appartenoient plus. Il déclara contre ceux qui négligeoient de se marier, que c'étoit refuser à l'état le secours de leur postérité. Il régla les voyages des femmes, leur deuil & leurs

ſacrifices. Les voyages trop longs leur furent défendus. Il permit de tuer les adultéres ſurpris dans le crime, & les femmes ſurpriſes avec eux, ne pouvoient plus uſer d'aucun ornement dans les habits, ni entrer dans les Temples, ni avoir commerce avec les honnêtes perſonnes de leur ſexe; & ſi leurs maris euſſent continué de vivre avec elles, ils auroient eu part à leur infamie. Il décerna auſſi la peine de l'infamie contre les diſſipateurs qui avoient conſumé mal-à-propos leur patrimoine. Pour marquer juſqu'où s'étendoit la prévoyance du Légiſlateur, il ne permit pas de boire le vin pur & ſans eau. Si l'on en croit Athénée, les Cabaretiers avoient ſoin d'y en mêler, & ne le vendoient qu'après l'avoir ainſi préparé. On ne ſçauroit douter qu'avec ce ſecours cette loi n'ait été bien gardée.

On demanda à Solon pourquoi

il n'avoit rien ordonné contre les parricides, c'eſt, répondit-il, parce que j'eſpere qu'il ne ſe commettra jamais un ſi grand crime. Ce ſont ces loix & pluſieurs autres que la crainte de n'être pas aſſez courts, nous empêche de rapporter, qui ſont devenues la baze du droit Romain, & la ſource de cette Juriſprudence ſi digne de la ſageſſe de Rome & de la majeſté de ſon Empire.

Il y a quelque difficulté ſur le tems du voyage de Solon en Egypte. L'Auteur ſuit Plutarque qui le met après la publication des loix. Tous les Hiſtoriens conſpirent à ne le pas mettre plûtôt. Ce Légiſlateur ne les a donc pas empruntées des Egyptiens; ce qui n'eſt pas favorable à l'opinion de ces Critiques qui tirent tout de l'Orient par des étymologies ſouvent arbitraires.

Le voyage de Solon en Lydie, (c'eſt un des beaux endroits de la

vie du Législateur) a paru s'accorder mal avec la Chronologie, sur ce que la mort de Solon est antérieure au regne de Crésus. Il n'est guères permis de rejetter un fait si constamment attesté par un grand nombre d'Ecrivains : mais l'objection n'est pas si embarrassante qu'on ne puisse y répondre. On n'a qu'à supposer avec le P. Petau qu'Alyate, pere de Crésus avoit associé son fils au gouvernement de l'état ; & la difficulté s'évanouit.

Dans la vie de Publius Valerius Publicola on a suivi le plan dont on s'étoit servi pour la vie de Solon. On a d'abord rassemblé tous les faits dignes de l'attention du Public, & l'on y a ajouté quelques remarques critiques. Si Publicola n'est pas le Fondateur de Rome, il est le fondateur de sa liberté. Tout ce que l'Empire Romain à fait de plus grand & de plus héroïque est le fruit de la vi-

gilance & des travaux de ce fameux Conſul. Quelque brillante que ſoit ſon hiſtoire par un grand nombre d'événemens merveilleux, peut-être admirera-t'on encore plus l'extrême pauvreté où il mourut. Il ne laiſſa pas de quoi faire ſes obſéques. Sa famille avoit pris le parti de l'inhumer ſécretement : mais le Sénat inſtruit de ce qui ſe paſſoit, ordonna que tout ſe fît aux dépens du Public. Dans ces beaux jours de la République on mépriſoit les richeſſes & le luxe. Si elle eût toujours conſervé des ſentimens ſi généreux, elle ne fût jamais devenue la proye ni de ſes enfans, ni des barbares.

L'Auteur juge trop à la rigueur quand il traite de digreſſion ce qu'il dit du jugement de Brutus contre ſes enfans, & de la mort de Lucrèce. Cette diſcuſſion n'étant pas trop étendue, eſt trop liée à la vie du Héros pour être miſe parmi les ornemens étran-

gers & défectueux.

Brutus condamne à la mort, & fait exécuter en sa présence ses deux fils, qui avoient conspiré contre la vie de leur pere & contre l'Etat. L'Auteur prétend que le Consul dans les circonstances n'a pas dû prendre un autre parti sans trahir la Patrie. Il falloit un exemple de rigueur pour sauver la liberté de Rome, & maintenir son nouveau gouvernement : si Brutus se fût contenté d'exiler ces deux coupables, il eût été obligé d'avoir la même indulgence pour les autres complices. Les Partisans des Tarquins dans l'espérance de n'être pas plus maltraités auroient bien-tôt recommencé leurs intrigues, & la République attaquée tout ensemble, & au-dedans & au-dehors, n'eût pas subsisté.

Il y a des Ecrivains qui ont imputé la sévérité du Consul, à son ambition & à son extrême passion pour la gloire. Sa mémoire devroit

être

être en horreur à tous les ſiècles, s'il étoit ſolidement prouvé que le ſalut de l'Etat ne fût que le prétexte & l'occaſion d'une action ſi tragique, pendant que l'ambition & l'amour de la gloire en euſſent été les véritables motifs. Mais eſt-il vraiſemblable qu'un ſi grand homme ait été capable de tant de fureur ? Se pouvoit-il propoſer une plus haute élévation que celle où ſes ſervices & ſes talens l'avoient porté ? Ambitionnoit-il de monter ſur le Trône des Tarquins ? Quelle chimere ! la paſſion de la gloire a fait commettre des crimes auſſi noirs, mais non dans les mêmes conjonctures. Brutus n'a pû aſpirer à nulle autre gloire qu'à celle d'avoir ſacrifié les ſentimens naturels les plus légitimes à l'intérêt du bien public. Il n'y a pas lieu de douter que cette gloire ne ſe ſoit préſentée à l'eſprit d'un Romain : mais comment ſe perſuader que cet objet ait autant influé dans

l'action dont il s'agit, que la vûe du ſalut de la Patrie ? Virgile nous ſemble avoir prononcé juſte dans les deux Vers de l'Enéïde, où il exprime d'un air inimitable ce grand événement.

Infelix ! utcunque ferent ea facta minores,
Vincet amor Patriæ laudumque immenſa cupido.

Quel pinceau ! quel trait ! quelle force ! quelles images !

L'ouvrage finit par la comparaiſon de Solon & de Brutus. C'eſt ce qu'on lit toujours avec plaiſir dans Plutarque. L'Auteur lui reproche, en quelque ſorte, de n'avoir fait entrer dans ces comparaiſons que les principaux événemens de la vie de ſes Héros : cette méthode eſt-elle donc ſi défectueuſe ? Pourvû qu'on choiſiſſe avec art les traits qui caractériſent, qu'eſt-il beſoin de s'arrêter à tous les faits moins importans, qui ne ſont que des

minucies ? Plutarque a dû peindre en grand, & si ses Portraits étoient des miniatures, ce ne seroient plus des tableaux dignes d'entrer dans son ouvrage.

Solon & Publicola étoient des familles les plus illustres d'Athènes & de Rome, mais la noblesse de Rome n'étoit pas encore fort ancienne. Publicola inventa les Oraisons Funèbres qui faisoient une forte impression sur la jeunesse & la pressoient efficacement d'imiter les vertus dont on entendoit l'éloge. Il n'étoit pas alors, & il ne pouvoit même être d'usage de louer des hommes qui ne le méritassent pas. Un Peuple libre & maître absolu de l'Etat, ne l'eût pas souffert patiemment. Ce fut Publicola qui forma le Peuple Romain aux affaires & qui lui en inspira le goût. On doit le regarder comme le premier Capitaine & le premier Citoyen de Rome. S'il ne fut pas toujours

heureux à la guerre, il sçut réparer ses malheurs par sa prudence. La discipline Militaire étoit admirable dans ses armées.

Solon ne trouva pas dans les Athéniens des dispositions aussi avantageuses que celles des Romains. La République étoit pleine de factions, & par conséquent d'autant plus difficile à réunir sous un corps de loix. Un peuple vif, leger, où chaque Particulier étoit plus touché de son propre intérêt que de celui de l'Etat, avoit besoin, pour se conserver, d'un gouvernement qui ne fût pas démocratique. Ces obstacles qui ont souvent empêché que le Législateur ne fût obéi, ne doivent rien ôter à sa gloire. Il y montre presque par-tout son amour pour la justice, pour l'humanité, un grand zèle pour la Patrie, & une grande affection pour le bonheur des Citoyens. Il n'en est pas moins vrai qu'il autorisa les désordres les plus

affreux dans les mœurs, ce qui venoit de la vie voluptueuſe qu'il avoit menée dans ſa jeuneſſe. La jeuneſſe de Publicola fut vraiment Romaine; il ne s'y occupa que du bien public. Solon n'excella pas dans la connoiſſance de l'Art Militaire; & de ce côté-là il eſt très-inférieur au Romain. Ce dernier a encore ſur l'autre tout l'avantage que le bon ſens a ſur le bel eſprit. Comme ce ne fut jamais le bel eſprit qui forma les grands hommes, mais l'eſprit juſte, pénétrant, appliqué, on peut aſſurer qu'à tout prendre la prééminence appartient à Publicola.

Un Auteur qui ſonde le goût du Public, par l'édition d'une partie de quelque ouvrage, & qui par cette démarche a porté ſa cauſe à ce ſuprême Tribunal, ſçait bien que tous les Tribunaux ſubalternes ſont fermés, & qu'on y gardera un ſilence exact, en attendant une déciſion dont il n'y a point d'appel.

ARTICLE LXXXIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

PROVINCES-UNIES.

DE GRONINGUE.

CHez *Hajo Spandavv.* Scrinium Antiquarium : ſive Miſcellanea Groningana &c. in-4°. *Tom. I. pars* 1.

Chez L. Groënewolt, H. Spandaw &c. *La Paix de la Province de Groningue rétablie, ou Relation de tout ce qui s'eſt paſſé pendant les troubles, depuis l'élévation du Prince d'Orange au Stadhouderat, juſqu'à l'abolition des Fermes, avec toutes les requêtes, demandes, placards, &c.* in-8°. Holl.

Chez le même : Joan. Marchii

Opuſcula prima Philologico-Theologica ; nempe diſputationes de Carminibus Sybillinis , Exercitationes juveniles , Analyſis exegetica cap. 53. Iſaiæ, Narratio apologetica, unà cum appendice contra Cl. Braunium & Exercitationes Miſcellaneæ : quondam ſparſim in 8°. edita, nunc verò hâc, qua reliqua ejuſd. Opera, formâ in unum collecta atque denuò recuſa. in-4°. 2. vol.

DE LEYDE.

Chez Samuel Luchtmans : Thomæ Erpenii Grammatica Arabica &c. Præfatio imaginariam Linguam , ſcriptionem & lineam ſanctam Judæorum confutat. in-4°.

Chez Jean Luzac : Proverbia Salomonis. *Verſionem integram ad Hebraum fontem expreſſit Albertus Schultens.* in-4°.

Chez Jean Deelbech : *Deſcription & Hiſtoire des Villages de*

Nordtvvych. Poëme Holl. de Jacques Van der Valh. in-8°.

Chez J. & H. Verbech : Tabulæ Sceleti & Muſculorum corporis humani, *format grand Atlas, planches gravées par le célèbre Wandelaar.*

D'AMSTERDAM.

Chez Waaſbergen : *Le Magaſin augmenté de Chirurgie, ou Cours de Chirurgie de Jean Schultetus Chirurgien à Ulm, augmenté par Jean Bapt. Van Lamzvverde Docteur en Médecine ; Pierre Adriaanſe Verduin Chirurgien, & Gerard Dieten Chirurgien à Leyde.* 2. vol. in-8°.

Chez Iſaac Tirion : *Voyage autour du Monde de l'Amiral George Anſon, traduit de l'Anglois en Holl.* in-4°.

Chez Jacob Ter Bech : *Grand Dictionnaire Anglois & Hollandois & une Grammaire.* in-4°. Item

Grammaire Angloiſe & Hollandoiſe. in-12. *par Sevvel.*

Chez Van Welbergen, Vierrot & Charlois: *l'Almanach Orange, contenant l'Hiſtoire des Princes d'Orange & de Naſſavv, des Comtes & des Stadhouders de Hollande.* Holl.

Chez J. Rykhoff. *L'Hiſtoire du Stadhouderat depuis ſon origine juſqu'à préſent par M. l'Abbé Raynal, traduit du François en Hollandois.* Ce Livre a été corrigé par J. Rouſſet Conſeiller extraordinaire & Hiſtoriographe de S. A. S. le Prince d'Orange, Conſeiller de la Chancellerie de S. M. Ruſſienne, Membre de la Société des Sciences de Petersbourg & de la vieille Société Royale de Berlin.

Chez F. Houttuyn: *le ſecond Tome des Annales des Provinces-Unies, contenant ce qui s'eſt paſſé pendant l'année* 1748. in-8°. Holl.

Chez les Freres de Tournes. Ele-

menta Phisiologiæ juxta solertiora novissimaque Physicorum experimenta, & accuratiores Anatomicorum observationes concinnata, *Auctore Josepho Lieutaud Regis Consiliario, Anatomiæ Professore Regio, in Universitate Aquisextiensi, & Societatis Regiæ Londin.* in-8°. pag. 335.

FRANCE.

De Paris.

Histoire d'Aristomène Général des Messéniens avec quelques réflexions sur la Tragédie de ce nom, par M. J. M. DCC. XLIX. in-12. pag 52.

Nous allons dire au juste notre pensée sur cette Brochure. Elle comprend deux morceaux, dont le plus considérable n'est toutefois que l'accessoire dans l'idée de l'Auteur. Son objet capital étoit d'examiner la nouvelle Tragédie d'Aristomène; & à cette occasion il a

cru devoir tracer l'Hiſtoire de ce Héros. Qui pourroit déſaprouver un projet ſi utile & ſi bien imaginé? Tout le monde parle d'Ariſtomène & preſque perſonne ne ſçait ce qu'en ont dit les Anciens. On a dans toutes les Bibliothèques un Pauſanias, traduit même & bien traduit par M. l'Abbé Gedoyn: ç'en ſeroit aſſez pour mettre les gens au fait dans l'eſpace de quelques minutes; mais ce Pauſanias étoit originairement du Grec: quoi de plus glaçant pour la plûpart des amateurs de la ſcène moderne!

L'Auteur de la Brochure a donc bien fait d'abréger ſon Pauſanias ſans le nommer. Il a ſuivi l'Abbé Gedoyn. T. I. L. IV. depuis la page 338. juſqu'à la page 377. conſervant tout le tiſſu des événemens, & de tems en tems les expreſſions mêmes de ſon modèle. Du reſte il nous ſemble que ſa narration eſt plus vive, plus légére, par conſéquent plus propre à piquer la cu-

rioſité de certains Lecteurs qui n'aiment pas le travail.

Quant à l'examen de la Tragédie d'Ariſtomène, c'eſt un morceau de diſcuſſion qui mérite d'être lû. Il pourroit y être entré quelque choſe de cette *douleur* profonde dont l'Auteur ſe dit *accablé*, pour des raiſons qui nous ſont inconnues. Il eſt vrai que le chagrin d'un homme de Lettres & d'un Philoſophe n'eſt pas d'ordinaire accompagné d'injuſtice ; mais il arrive néanmoins que, quand notre ame n'eſt pas tranquille,

Triſte ſonant pulſæ noſtrâ teſtudine chordæ.

Anti-Lucr. L. 1.

& dans ces accès d'humeur, les critiques qu'on ſe permet portent l'empreinte d'une équité ſombre & rigide, voiſine du ſoupçon ou de la chicane. Quoiqu'il en ſoit ; ſelon notre Auteur, *le ſujet de la nouvelle Tragédie ne paroît pas*

fondé ; les trois premiers Actes sont presque vuides d'action, & ne se soutiennent que par quelques maximes d'Aristomène ; le quatrième est fort découſu ; le cinquième embaraſſé & chargé de récits. En un mot cet Anonyme *est bien éloigné de croire que la Piéce ſoit parfaite.* Le grand jour de la Typographie mettra le Public à portée de prononcer ſur la qualité & la vérité de cette déciſion. En attendant, nous reconnoiſſons que le critique eſt homme d'eſprit, de réflexion, de goût même, à bien des égards. Il s'eſt gliſſé dans ſon ouvrage quelques fautes de langage, qui ſont apparemment ſur le compte de l'Imprimeur.

On voit ici une *Hiſtoire de Pyrrhus Roi d'Epire* en 2. vol. in-12. par M. Jourdan. De la Préface que nous avons lue, il réſulte déja, du moins à notre égard, que l'Auteur attache & intéreſſe. Nous

rendrons compte avec plaiſir de cet ouvrage & du ſuivant.

Malthe ou l'Iſle-Adam dernier Grand-Maître de Rhodes & premier Grand-Maître de Malthe. Poëme par M. Privat de Fontanilles, chez Huart, Moreau fils, & Durand. in-8°. pag. 195.

La grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature. Poëme par M. Dulard de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille. *A Paris chez Deſaint & Saillant, ruë Saint Jean de Beauvais. M. DCC. XLIX.* in-16. pag. 218.

L'idée de l'*Ouvrage des ſix jours* mal conçue & mal exécutée, ſous le nom de *ſemaine*, par du Bartas à la fin du XVI. ſiècle, reparoît ici avec de grands avantages. L'Auteur explique ainſi lui-même tout l'ordre de ſon Poëme. „ Il contient „ ſept chants. J'expoſe dans le

„ premier tout ce que renferme
„ le Ciel Aſtronomique. Dans le
„ ſecond il eſt traité de la Mer. Je
„ trace dans le troiſième le tableau
„ de la terre, conſidérée comme
„ élément. Le quatrième offre le
„ ſpectacle de la Campagne. Dans
„ le cinquième tout roule ſur le
„ Naturaliſme des animaux : oi-
„ ſeaux, inſectes, reptiles, qua-
„ drupédes. J'analyſe dans le ſixiè-
„ me l'ame de l'homme & ſes fa-
„ cultés. Dans le ſeptième je diſ-
„ cute le cœur de l'homme & ſes
„ affections. Chacun de ces chants,
„ en exceptant les deux derniers,
„ qui proprement n'en forment
„ qu'un, fait, pour ainſi dire, un
„ Poëme iſolé, & qui n'a aucun
„ rapport avec le chant qui le pré-
„ céde, ni avec celui qui le ſuit.
„ Ils ne ſont liés enſemble que par
„ la ſeule continuité des merveilles
„ de la nature, &c.

Ce qui nous frappe le plus dans l'exécution, c'eſt 1°. le zèle de M.

Dulard pour la Religion & les bonnes mœurs : caractère infiniment eſtimable dans un ſiècle où l'impiété & le libertinage marchent, pour ainſi dire, tête levée. 2°. L'étendue de ſes connoiſſances tant dans le genre métaphyſique que dans l'Hiſtoire Naturelle. Toutes ſes notes en portent la preuve.

3°. Son talent poëtique : il ſe trouve ici des morceaux intéreſſans, bien verſifiés & très-dignes de l'attention des Lecteurs ; nous n'en citerons qu'un qui ſe préſente à l'ouverture du Livre. Il eſt tiré du quatrième chant, & il exprime les cauſes Phyſiques de la fécondité de la terre.

Cette fécondité que la terre renferme,
Dont l'Etre Créateur dans ſon ſein mit le germe,
Quel en eſt le principe ? Un mélange réglé,
Un concours mutuel, toujours renouvellé,

D'Agents ſubſtantiels, dé diverſes parties,
Par leur nature propre avec elle aſſorties.
Du fluide élément les Atômes ſubtils,
Des globules de ſels plus ou moins volatils,
Des corps bitumineux la ſubſtance groſſière,
De doux épanchements de liquide matière,
Des parcelles de feu, par de ſécrets conduits,
Sont, dans ſon ſein poreux, ſans relâche introduits.
Formant un même tout, ces corps hétérogènes
Fermentent dans ſes flancs, circulent dans ſes veines,
Et leur vertu diſtincte agiſſant de concert;
La Terre va produire : à l'envi tout la ſert.
Mais l'homme doit auſſi ſeconder la nature,

Elle exige ſon bras. Quand l'art & la culture
Prêtent au ſol fécond leurs ſecours mutuels,
D'abondantes moiſſons nourriſſent les Mortels.
La Terre alors répand à grands flots ſes largeſſes.
Les guérets, les coteaux étalent leurs richeſſes. &c.

LETTRE AU P. B. J. ſur quelques Vers de l'Anti-Lucrece Latin.

Je ne crains pas, M. R. P. que trois ou quatre mots de critique Grammaticale faſſent tort à notre Anti-Lucréce : ce Poëme eſt comparable à ceux des Anciens, & il aſſureroit l'immortalité à ſon Auteur, quand ce ne feroit pas déja un homme illuſtre & un Prince de l'Egliſe. Voici donc les petites obſervations, dont je vous ai parlé, & que vous avez cru propres à

perfectionner la ſeconde Edition qui ſe prépare en France, ſans compter celles qui ſe feront encore dans les Pays étrangers.

1°. M. le Cardinal fait partout la ſeconde ſyllabe brève dans *ſuſpicio*.

L. 6. Vers 370.

Detegitur, nec ſuſpicio eſt, tum judice ſenſu,

Ibid. Vers 491.

Suſpicioque fuit ſenſûs & amoris in illâ;

L. 7. Vers 1134.

Qui plerumque nihil niſi ſuſpicione tenebant.

L. 9. Vers 488.

Suſpicione, coli variâ ſub imagine rerum &c.

Or je remarque que tous les Anciens font cette ſyllabe longue. Exemples.

Mart. *L. XI. Epig. XLVI.*

Oblinitur minimæ, si qua est suspicio, rimæ

Auson. *Epist. ad Paulin.* Edit. de l'Abbé Souchay pag. 509.

Concinnat veri similis suspicio culpas.

Ibid. *Epist. Paulin. ad Auson.*

Duceret in sanctum suspicio falsa parentem.

Erasme & Jules Scaliger avoient déja fait cette observation avant moi, & le dernier de ces Auteurs cite même, pour le prouver, ces deux Vers de Plaute.

Et ne in suspicione ponatur stupri... :
Et clandestina ut celetur suspicio....

Scaliger ajoute que cela doit être ainsi, parce que *suspicio* est formé de *suspicitio* en sorte que la seconde & la troisième syllabe de ce mot (suspicitio) souffrent contraction & donnent *suspitio.* Le Dictionnaire de Fabry reconnoît la

même choſe ; mais il détermine qu'on peut faire brève la ſeconde ſyllabe de ce mot en écrivant *ſuſpicio*, au lieu qu'on la fait mieux longue ſi l'on écrit *ſuſpitio*. Ceci eſt peut-être une métaphyſique de Grammaire. Pour moi je m'en tiens aux exemples des Anciens ; & je ſuis toujours perſuadé que notre Anti-Lucréce devroit réprésenter *ſuſpicio* comme Martial, Auſone. Plaute ; je pourrois y ajouter P. Syrus, Phédre & Térence même qui dit dans l'Andrienne *Act.* 3. *Scen.* 2. *Vers* 21.

Renuntiatum eſt. Nam quî iſtæc tibi incidit ſuſpicio ?

2°. On lit dans l'Anti-Lucréce l. 7. Vers 473.

Et trabibus tegulisque ſuprà fit penſile tectum :

Que dites-vous M. R. P. de ce *Tegulis* la première brève, tandis que Juvenal dit Satyr. 3.

Ultimus ardebit quem tegula ſola tuetur.

Propert. l. 4. Eleg. 7.

Læſit & objectum tegula curta caput.

Ovid. de Art. l. 2.

Tegula, ſed quercus tecta cibumque dabat.

Idem Faſt. l. 2.

Tegula projectis ſatis eſt velata coronis &c.

Et en effet *tegula* vient de *tego* comme *regula* de *rego :* or *regula* a la premiére longue.

3°. Voici le Vers 752. du même Livre 7. de l'Anti-Lucréce.

Quam Semiramidis Babylonica mœnia magnæ

Je vous avoue que je n'ai jamais vu la premiére ſyllabe longue dans *Semiramis :* mais bien dans Ovide *Métam. l.* 4.

Coctilibus muris cinxiſſe Semiramis urbem.

Ibid. l. 5.

Indè Semiramio Polydæmona ſanguine cretum.

Dans Properce l. 3.

Regna Semiramidis, Romana palatia junge.

Je pourrois vous citer une multitude d'autres exemples où la première ſyllabe eſt brève dans ce mot, par la raiſon qu'il s'y trouve un E quand on l'écrit en grec.

4°. Notre Cardinal l. 7. Vers 1411. fait deux brèves de *Cerès.*

Reddere; nam multis Ceres aurea fulget in arvis.

Or Virgile dit *Georg. l.* 1.

Flava Ceres alto nequicquam ſpectat Olympo.

Ovid. *Métam. l.* 5.

Prima Ceres unco glebam dimovit aratro.

Faſt. l. 1.

Officium commune Ceres & terra tuentur.

Ibid. l. 4.

Prima Ceres homini ad meliora alimenta vocato.

Ibid.

Tum demum vultuſque Ceres animumque recepit.

Horace *l. 2. Satyr. 2.*

Ac venerata Ceres, ut culmo ſurgeret alto.

Lucret. *l. 5. Vers* 741.

Pulverulenta Ceres, & Eteſia Flabra Aquilonum.

Auſon. Edit. de l'Abbé Souchay *pag.* 338.

Veſta, Ceres, & Juno, ſecus muliebre, ſorores &c.

Peut-être trouveroit-on quelque Moderne qui donneroit deux brèves *à Cerès :* c'eſt pour cette raiſon que je vous ai cité tant d'Anciens qui font la ſeconde ſyllabe longue. Je ſuis &c.

LETTRE

LETTRE AUX AUTEURS de ces Mémoires.

MM. RR. PP.

N'oubliant rien dans mes Voyages & dans mon séjour en Italie pour recueillir tout ce qui peut intéresser la Littérature de notre Nation, j'ai cru devoir encore contribuer au zèle que vous avez pour le même objet, en vous faisant part d'un arbre généalogique que j'ai extrait d'une Histoire Diplomatique manuscrite. L'Auteur de cet ouvrage est le Pere Dom Fidelle Soldani Religieux Bénédictin de la Congrégation de Vallombreuse, homme très-sçavant, & sur-tout extrêmement versé dans la connoissance des Diplômes. L'arbre que je vous envoye, MM. RR. PP. est d'une grande conséquence pour l'Histoire de France, puisqu'on y découvre que

Charlemagne a eu deux filles du nom de Berte, & que du mariage de l'une des deux avec Ghérard dit *Bouchard* ſon Connétable, il en provint, par S. Ebérard Duc de Frioul, l'Empereur Béranger I. dont l'origine a toujours paru ſi obſcure; comme d'un autre côté il en eſt provenu, par le Comte Boniface de Corſe, les deux fameuſes lignes de Brunſwich & d'Eſt, &c.

Dans le développement de toutes les branches de cet arbre, & dans l'examen des pièces ſur quoi le tout eſt fondé, on trouve encore des faits importans, & bien déciſifs pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & pour l'Hiſtoire Univerſelle; auſſi-bien qu'en général pour la Littérature. Tel eſt, par rapport à la première, un point digne de remarque contre Luitprand, Baronius & d'autres, ſans en excepter M. l'Abbé Fleury. Ce point eſt que Sergius III. n'en-

tretint point le commerce infame qu'on lui attribue avec Marozie; & que par conséquent le Pape Jean XI. ne fut point le fruit de ces criminelles intrigues comme on l'a supposé. L'Auteur fait entrevoir que tout le fondement d'une supposition aussi scandaleuse pour la Religion qu'est celle-là, pose sur une noire calomnie que Hugues, Comte d'Arles & Roi d'Italie, fit répandre pour couvrir l'usurpation qu'il faisoit de la Toscane sur ses légitimes Seigneurs les Ducs Adalberts. Théodore sœur de Marozie fut mariée à Adalbert II. & le meme Adalbert prit en secondes nôces Berte veuve de Théobalde Comte d'Arles, de qui elle avoit eu Boson & Hugues. Ce Huges, qui fut un Prince plein d'ambition, voulant s'assurer entièrement la domination en Italie, chercha à se défaire de tous ceux qui pouvoient la lui disputer. D'abord il publia que Guido &

Lambert qui étoient les enfans qu'Adalbert II. avoit eus de Berte ſa propre mere, (de lui Hugues) étoient des enfans ſuppoſés par cette Princeſſe, jalouſe de regner en Toſcane. Il publia enſuite qu'Adalbert III. qui étoit le fils qu'Adalbert II. avoit eu de Théodore, étoit un bâtard provenu d'un commerce adultère que le même Adalbert II. avoit avec Théodore. C'eſt de cette Théodore de qui Baronius dit : *tum etiam quod altera filia Theodora Adalberto Marchioni Tuſciæ juncta adulterio eſſet, ex qua Albericus eſt natus*... Par cette manœuvre Hugues détruiſant le parti des enfans d'Adalbert II, s'emparoit de la Toſcane. Pour donner même plus de vrai-ſemblance à ce qu'il débitoit, il épouſa Marozie, ſœur de Théodore, laquelle avoit été mariée à Guido, ſon frere Utérin, dont elle étoit reſtée veuve. Il croyoit par-là donner à entendre la vérité de ce

qu'il avançoit, que Guido & Lambert n'étoient point les fils de Berte, mais des enfans ſuppoſés. Frodoard cependant n'a pas été la dupe de cette conduite plâtrée: il dit préciſément que les nôces du Roi Hugues avec Marozie furent inceſtueuſes. Quoiqu'il en ſoit les deux ſœurs Théodore & Marozie diffamées par des endroits ſi déſavantageux, filles encore d'une mere qui ne fut pas à l'abri de la calomnie, puiſque Baronius l'appelle *ſcortum impudens*, ces malheureuſes Dames devinrent l'objet des diſcours du Public : on les peignit inſenſiblement des traits les plus odieux, & Marozie paſſa dans la ſuite pour être la concubine de Sergius III.

Mais Sergius fut un Pape de ſainte vie, élu par les vœux unanimes du Clergé & du Peuple, perſécuté injuſtement par une cabale d'ennemis, patient dans ſon exil, attentif au gouvernement de

l'Eglise après son retour. Il entreprit le rétablissement de l'Eglise de Latran qui tomboit en ruine. Il prédit à S. Uldéric, depuis Evêque d'Ausbourg, les desseins que Dieu avoit sur lui : enfin aucun Historien contemporain ne l'accuse de libertinage ni de scandale dans les mœurs. Luitprand, 50. ans après la mort de ce Pape, est le seul qui ait parlé de son prétendu commerce avec Marozie. Mais cet Auteur doit-il l'emporter sur des Ecrivains plus estimés & plus anciens, qui n'ont jamais connu cette anecdote scandaleuse ?

J'ai dit, MM. RR. PP. que la matière du Manuscrit est pleine de recherches curieuses qui donnent un grand jour à l'Histoire en général. Il s'y trouve par exemple des découvertes importantes, & des observations pleines de sagacité, touchant les maisons de Brunswich & d'Est, qui ont échappé également au fameux Leibnitz & au

célèbre M. Muratori. Il en eſt de même par rapport à une fable que raconte Marangoni ſur la poſtérité d'Ugolino Comte de Donoratico *Poteſta* de la République de Piſe. Tout ce qu'avance cet Auteur, fondé ſur le paſſage de l'Empereur Rodolphe par Piſe, eſt faux. Rodolphe ne vint jamais en Italie ; & quand même il y ſeroit venu, puiſque cet Empereur ne regna que juſqu'en 1292. ce ſeroit-là une époque toute contraire à ce que Marangoni prétend en déduire. A ce ſujet je dois dire que l'ouvrage du P. Soldani fait mention des anciens Sceaux des Comtes de Donoratico du 13e. & du 14e. ſiècle. Et MM. les Comtes de la Ghérardeſque d'aujourd'hui qui en deſcendent, conſervent encore cinq de ces Sceaux originaux ; j'en ai les empreintes ; ſçavoir, du Sceau de Thédicée, premier Comte de Donoratico, & premier *Poteſta* de Piſe en 1185.

de Boniface Néri, de Renier & de Gérard aussi Comtes de Donoratico, & de Tenda femme en secondes nôces de Néri.

Je passerai après cela sur une infinité de notions singulières pleines d'une profonde érudition, & très-utiles pour l'Histoire du moyen âge : je ne remarquerai plus qu'une chose, c'est que dans les instrumens & dans les pièces dont est enrichi cet ouvrage, on apperçoit deux Historiens inconnus, si je ne me trompe : l'un nommé *Giovanni Corso* dit-il *Grasso*, lequel a fait une Chronique de Corse qui va jusqu'au 10e. siècle : l'autre nommé *Loup* Patriarche d'Aquilée, qui a aussi écrit dans le même genre. On ne trouve qu'un ou deux passages de ce dernier, qui appelle S. Eberard Duc de Frioul *Eberardum sive Gherardum*. Mais le Corse dont on a des morceaux qui ont été copiés d'un an-

cien manuſcrit de la Bibliothèque du Duc d'Urbin, & qui parle beaucoup de S. Valfrede & de Ghérard, dit *Bouchard*, eſt un Auteur de conſidération. On confronte tous les faits qu'il rapporte avec l'inſtrument autentique de la fondation du Monaſtère de Palazzuolo, qui fut fondé par S. Valfrede, & avec la vie du même S. Valfrede, écrite par André troiſième Abbé de Palazzuolo, & contemporain du Fondateur ; le tout examiné & diſcuté ſelon toutes les régles de la bonne critique : aurions-nous en France ce Manuſcrit ? On ne le trouve plus en Italie, on l'a cherché avec ſoin dans la Vaticane & ailleurs.

Voilà en gros, MM. RR. PP. ce que j'ai remarqué de plus intéreſſant pour nous dans cet ouvrage, dont j'ai cru devoir vous faire part. Je ſerois charmé que vous vouluſſiez bien en commu-

niquer quelque choſe au Public dans vos ſçavans Journaux.

Je ſuis, &c.

JOANNON DE S. LAURENT.

A Florence ce 10. Février 1749.

Albert Azzo I. Marquis.

Albert Azzo II. Marquis.

Guelphe Marquis.
Ligne de Brunſwich.

Folcques Marquis.
Ligne d'Eſt.

TABLE

PEMMON, DUC DE FRIOUL.

Aistulphe Roi des Lombards.

Ratcaut.

Rachi Roi des Lombards.

S. Valfrede, Fondateur & Abbé de Palazzuolo.

Ginfride Abbé. Rachi Moine. Taisque Moine. Benoît Moine.

Ghérard, dit Bouchard, Connétable de l'Empereur Charlemagne.

Ildegarde. == Charlemagne. == N. N.

=== Berte.

Berte. === S. Angilbert Abbé.

S. Ebérard Duc de Frioul.

Le Comte Boniface de Corse Duc de Toscane.

Adalard.

Béranger I. Empereur.

Adalbert I. Duc de Toscane.

Ghérard I. Comte.

Comtes Aldobrandesques, Alberts, &c.

Le Marquis Adalbert. ======= Giola.

Berte Abbesse.

Beranger II. Roi d'Italie.

Adalbert I. Roi d'Italie.

2e lit. Berte veuve de Théobalde Comte d'Arles. ===== Adalbert II. dit le Riche, Duc de Toscane. 1er lit. == Théodore-Patrice Romaine, sœur de Marozie.

Guido == Marozie sœur de Théodore.

Lambert.

Adalbert III. Marquis de Rome.

Hubert I. Comte du Palais.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juillet 1749.

Art. LXXIV. Della Istoria Ecclesiastica &c. *Histoire Ecclésiastique du R. P. Orsi,* 1347

Art. LXXV. *Recueil des Traités sur l'Electricité.* 1360

Art. LXXVI. Philippi Argelati Bibliotheca &c. *Bibliothèque des Ecrivains de Milan &c.* 1390

Art. LXXVII. *Voyage Pictoresque de Paris &c.* 1406

Art. LXXVIII. *Explication d'une petite Statue d'or trouvée en Bretagne.* 1413

Art. LXXIX. *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort &c.* 1422

Art. LXXX. Demosthenis selectæ Orationes &c. *Oraisons choisies de Dêmosthène.* 1452

Art. LXXXI. *L'Ombre du grand*

Colbert. Suite de l'Art. LXXII. au mois de Juin, 1460
ART. LXXXII. *Les Vies de Solon & de Publicola &c.* 1473
ART. LXXXIII. *Nouvelles Littéraires.* 1468

ERRATA.

Pag. 1237. *lig. antep.* ou *retranchez ce mot.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Juin 1749.

LE ROUGE.

A CHARTRES

De l'Imprimerie de F. LE TELLIER, rue de la vieille Pelleterie, au Bon Pasteur.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Août 1749.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Août 1749.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15. ſ. le mois en blanc, & brochés 16. ſ.

Années.

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	9.	v.
1725.	12.	v.			

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Août 1749.

ARTICLE LXXXIV.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ ΠΕΡΙ ΙΣΙΔΟΣ ΚΑΙ ΟΣΙΡΙΔΟΣ. *Plutarchi de Iside & Osiride Liber Græcè & Anglicè.* Græca recensuit, emendavit, commentario auxit, versionem novam Anglicanam adjecit Samuel Squire. A. M. Archid. Bathonensis &c. *Traité de Plutarque sur Isis & Osiris en Grec & en Anglois &c.* A Cambridge, 8°. page 189. pour le

Grec, & page 112. pour la Verſion Angloiſe, ſans compter deux Préfaces.

C'Eſt avec plaiſir que nous voyons paroître encore aujourd'hui des ouvrages dans le goût de celui-ci ; & notre joye feroit complette, ſi nos Doctes François ſe piquoient un peu d'émulation, s'ils vouloient bien ne pas laiſſer à l'Angleterre ſeule l'avantage de ſe diſtinguer en ce genre.

Il y a, dans cette Edition du Traité de Plutarque ſur Iſis & Oſiris, trois choſes qui méritent nos éloges, ſçavoir l'édition magnifique & correcte du Texte Grec ; les Notes ſçavantes qui l'accompagnent ; la traduction Angloiſe que M. Squire s'eſt donné la peine d'y ajouter. Diſons quelque choſe de ces trois articles.

I. L'Edition du Texte Grec n'eſt aſſurément pas un ouvrage de pe-

tite conséquence. Ce traité de Plutarque, que nous avons lû très-attentivement, n'eſt rien moins que facile. L'Auteur s'y propoſe de remonter juſqu'à l'origine des Antiquités Egyptiennes ; d'expliquer les noms, les caractères, les exploits que ces Peuples attribuoient à leurs principales Divinités ; de faire entrevoir quelques rayons de ſageſſe & d'intelligence dans cet amas confus de fables entaſſées les unes ſur les autres.

Car, de tous les anciens, Plutarque fut peut-être celui qui traita les matières de la Religion avec plus de gravité. Il ſe déclare partout contre les ſuperſtitions, & nous ſommes bien-aiſes de remarquer en paſſant que cet éloignement des cultes bizarres du Paganiſme, le fait parler quelquefois comme s'il préféroit l'Athéïſme à la ſuperſtition : ſentiment dont Bayle a voulu depuis abuſer, pour conclure en général qu'il y a moins

de mal à ne point reconnoître l'existence d'un Dieu, qu'à donner à la Divinité des qualités qu'elle ne peut avoir. Mais ceci est fort contraire aux principes de Plutarque, puisque cet Auteur ne peut souffrir (*a*) qu'on *corrige la superstition par l'Athéïsme*; & qu'il enseigne formellement contre Epicure qu'on doit bien se garder d'extirper *la foi de la Divinité* pour détruire la superstition. (*b*) D'ailleurs quand il paroît préférer l'Athéïsme à la superstition, il conçoit une sorte d'Athéïsme tempéré, & une superstition excessive; (*c*) un Athéïsme qui n'empêcheroit pas de supporter patiemment la mauvaise fortune, & une superstition qui dans l'adversité rendroit l'homme

(*a*) *Lib. de Discrim. Amic. & Adulator. Edit. Francof. p. 66.*

(*b*) *Lib. quod non possit suaviter vivi secund. Epicur. pag.* 1101.

(*c*) Voy. tout son traité *de superstitione* p. 164. & seqq.

Blaſphémateur contre la Providence Divine, un Athéïſme enfin dont on ne tireroit pas toutes les conſéquences, & une ſuperſtition qui inſpireroit tous les vices, & corromperoit toutes les vertus.

Plutarque fut donc beaucoup mieux décidé ſur le culte des Dieux que Bayle ne le repréſente. Ce Critique lui auroit peut-être rendu plus de juſtice, s'il avoit lû de bonne foi le Traité d'Iſis & d'Oſiris qui va nous occuper. Mais il faut convenir qu'avant l'Edition qu'on publie aujourd'hui, on avoit beſoin de courage pour entreprendre & ſoutenir cette lecture. Outre la difficulté propre du ſujet, le Texte étoit rempli de fautes dans le Grec, dans le Latin, dans le François, dans l'Anglois : fautes de conſtruction, de ponctuation, d'analogie, de ſens commun même. Quel ſervice par conſéquent ne rend pas M. Squire, en nous redonnant cet ouvrage auſſi correct

peut-être qu'il est possible de le donner. Ce n'est pourtant pas qu'on ait consulté les Mss. L'Editeur n'en a point eu entre les mains; & il a travaillé simplement sur les Editions de Francfort, d'Alde & de Basle : il s'est aidé des Variantes tirées du Ms. de M. Petau, & déja placées à la fin de l'Edition de Francfort; il a mis en œuvre les corrections de Xylander, de Baxter, de Bentley & de Markland : ces trois derniers sont Anglois, & le troisième vit encore. Mais M. Squire assure qu'il avoit déja fait ses Notes, lorsqu'il a vû les observations de ces Savans. Nous abrégeons ainsi la Préface de ce Volume, elle n'est ni longue ni ambitieuse, deux qualités toutes propres à gagner les Lecteurs.

II. Les Notes qui accompagnent cette nouvelle Edition sont quelque chose de si considérable & de si bien entendu, que nous ne pou-

vons en rien dire qui ne ſoit au-deſſous de notre penſée. On s'écriera ſans doute que nous outrons l'éloge : mais d'abord, s'il nous étoit permis d'employer une façon de parler proverbiale, nous pourrions dire que nous ne ſommes pas payés pour louer un Anglois, Maître-ès-Arts de Cambridge & Archidiacre de Bath : enſuite nous devons aſſurer, après l'expérience d'une lecture attentive, que ces Notes ont pour effet très-réel de rétablir le Texte & d'en procurer l'intelligence. Sans elles, nous ſerions demeurés dans des ténébres profondes ; nous aurions preſque conſenti à ne plus lire ce Traité de Plutarque, lequel ne nous paroiſſoit qu'un Livre énigmatique & un tiſſu de ſolécifmes.

Au reſte c'eſt par les régles de la critique, & par des comparaiſons d'autres Textes, que M. Squire répand la lumière. Nous pourrions produire bien des exemples, mais

pour ne pas rebuter les Lecteurs par un trop grand appareil de citations Grecques, nous nous contenterons d'un endroit qui est à la p. 31. de cette nouvelle Edition.

Plutarque rapportant la Généalogie & les alliances des Dieux d'Egypte, remarque que Typhon & sa sœur Nephtys étoient enfans de Saturne, & que *Nephtys épousa Typhon*: or pour faire entendre ce dernier fait, le Texte de toutes les précédentes Editions portoit: ΤΙΜΑ͂ΣΘΑΙ ΔῈ Τῼ͂ ΤΥΦΩ͂ΝΙ ΤῊΝ ΝΕΦΘΥΝ. Quel Œdipe pouvoit rien comprendre à ce ΤΙΜΑΣΘΑΙ? M. Squire rétablit ΓΉΜΑΣΘΑΙ; ce qui est déja très-lumineux par soi-même; & il ajoute un autre passage de Plutarque qui dit ailleurs: ἈΝΑΓΡΑΦΟΥΣΙ ΤῊΝ ΝΈΦΘΥΝ ΤΥΦΩ͂ΝΙ ΓΗΜΑΜΈΝΗΝ. N'avouera-t'on pas que le ΓΉΜΑΣΘΑΙ est démontré? Telle est donc la méthode de notre Editeur Anglois. Ce n'est pas qu'en quelques en-

droits, il ne ſoit un peu trop délicat ſur le Texte de Plutarque, & qu'il ne pouſſe de tems en tems les corrections au-delà des bornes de la néceſſité ; mais communément ſon attention eſt bien placée, & lors même qu'elle paroît exceſſive, il en peut réſulter quelque nouveau dégré de lumière. Il faudroit, pour la vérification de tout ceci, un détail critique & didactique que nous abandonnons aux recherches du Lecteur.

III. La traduction Angloiſe que donne M. Squire du Traité d'*Iſis & Oſiris* eſt beaucoup meilleure que celles de M M. Holland & Baxter qui avoient tenté la même entrepriſe. Un morceau qui nous intéreſſe particulièrement, & qui ſe trouve placé devant la nouvelle verſion, eſt la Préface comme hiſtorique, où notre Auteur diſcute la Fable d'Iſis & d'Oſiris. Selon lui, le premier Roi d'Egypte fut le ſecond fils de Noé, nommé Cham,

dans les Livres Saints, & par les Egyptiens, Ham ou *Ammon*, & aussi *Helius* ou le Soleil. De lui nâquirent trois fils, Typhon, Osiris, Aroueris; & deux filles, Isis & Nephtys. Typhon épousa celle-ci; Osiris prit Isis pour sa femme. Après la mort de Cham, Osiris, quoique le cadet, gouverna la Colonie des Egyptiens. Ses vertus lui méritérent cette faveur au préjudice de Typhon, qui n'est connu que par ses vices. Isis épouse d'Osiris, avoit aussi beaucoup de mérite, & son mari ayant entrepris de longs voyages hors de ses Etats, le gouvernement fut entre les mains de la Reine, qui sçût réprimer l'ambition de Typhon. On dit qu'elle ne résista pas également aux recherches passionnées de ce Prince, qui vouloit se venger des intrigues trop éclatantes, entre son épouse Nephtys & Osiris.

Celui-ci étant de retour en

Egypte, éprouva la fureur & la perfidie de Typhon, qui le mit à mort & s'empara de la puiſſance ſuprême. Iſis ſe ſauva avec ſon fils Orus, & elle eût également ſoin de faire élever en cachette Anubis, qui étoit né du commerce d'Oſiris avec Nephtys.

Orus étant en âge de connoître & de venger l'injure faite à ſon pere, déclara la guerre à Typhon, le vaïnquit, le prit dans le combat & le remit à ſa mere Iſis pour le garder. Cette Princeſſe eût l'imprudence de relâcher le Priſonnier, qui arma une ſeconde fois & publia en même-tems, qu'Orus n'étoit point fils d'Oſiris. Mais les plus ſages de la Nation aſſiſtés d'Aroueris ou Mercure, décidérent le contraire; & la plûpart des Egyptiens concourant à donner des ſecours au jeune Prince, il défit encore deux fois l'uſurpateur Typhon, qui probablement fut tué dans le dernier combat.

Or le rétablissement de la paix fut l'époque des cérémonies de toute espèce, qu'Isis & toute la Nation Egyptienne inventèrent pour honorer la mémoire d'Osiris : c'est tout cet appareil de religion qui a donné lieu depuis aux Fables sans nombre qu'on débite sur ce prétendu Dieu d'Egypte, auquel on ajoute sa femme Isis. Les Hieroglyphes, dont les anciens se servirent pour représenter les vertus ou les bienfaits de l'un & de l'autre, ont été le canevas général sur lequel l'imagination des Prêtres, des Poëtes, des Visionnaires, broda sans cesse & sans mesure. Au fond, dit M. Squire, dans sa Préface Angloise, toute la Mythologie des Egyptiens sur Isis & Osiris, n'est *que la Relation des commencemens de la Monarchie Egyptienne, & l'Histoire des Rois qui l'ont fondée.*

Il faut reconnoître que tout ce morceau peut beaucoup servir à

l'intelligence du Traité de Plutarque. Mais nous croirions qu'il ſeroit à propos d'y ajouter l'explication que le P. Kircher donne de la même Fable d'Iſis & d'Oſiris. Elle conſiſte en deux choſes, 1°. Dans la déduction Hiſtorique des faits telle à peu près qu'on vient de la voir, 2°. Dans l'expoſition des vérités morales ou politiques, auſquelles ces faits ont rapport. Voyez *Kircher Œdip. Ægyp. T. I. p.* 125. *& ſeqq.*

ARTICLE LXXXV.

L'ANTI-LUCRECE, POEME sur la Religion naturelle, composé par M. le Cardinal de Polignac ; traduit par M. de Bougainville, de l'Académie Royale des Belles Lettres, 2. Vol. in-8°. Chez Hyppolite-Louis Guerin, &c. suite de l'Article XXXI. au mois d'Avril.

CEux qui ne voudront pas lire l'Anti-Lucréce François se priveront d'un grand plaisir ; & ne profiteront guères de notre Extrait. Voilà le premier avis que nous donnons en commençant cet Article.

Ensuite nous réduisons à quelques points particuliers les idées que nous inspire la lecture attentive de cette traduction. Il nous semble,

1°. Que M. de Bougainville met

d'ordinaire un arrangement très-convenable dans les morceaux de détail que présente ſon texte : arrangement qui n'eſt pas toujours celui du Cardinal, & qui ne laiſſe pas de rendre le diſcours plus lié, plus clair, plus coulant & plus agreable.

2°. Que le même Traducteur éleve & embellit de tems en tems les images du texte Latin, ſans paroître s'éloigner du ſens littéral.

3°. Qu'il a eû le talent d'exprimer avec aiſance des choſes extrêmement difficiles, ſoit en matière de raiſonnement, ſoit en ce qui concerne la Phyſique.

4°. Qu'il n'eſt ni périodique ni diffus : en ſorte qu'il ne ſeroit peut-être pas poſſible de trouver une autre traduction Françoiſe qui excédât moins les pages & les lignes du Latin. Il faut donner des exemples de ces quatre Articles, dont tout le Poëme eſt la preuve.

Premièrement, ſur cet ordre

qu'on remarque ici dans les détails, voici ce que nous voulons dire. Les idées de M. le Cardinal de Polignac ne se réunissent ou ne se placent pas toujours aussi favorablement que l'exige une belle traduction. M. de B. se recueille dans ces endroits critiques, il envisage les rapports du sujet, puis il distribue d'une manière plus avantageuse. Citons ce Texte du Livre premier, v. 341. Il est question des désirs ambitieux d'Alexandre & de César.

Natus ad arma furit Macedo ; ni perdomet orbem,
Ipse sui est impos ; domitus nec sufficit orbis.
Dic, age, dic Pellâ cesset regnator in urbe,
Ac dominos Asiæ Persas patiatur & Indos ;
Quòd tibi deterior tranquillâ pace videtur
Gloria, tot curis, tam multo sanguine parta.

Nonne vides, Magni quid Cæſaris una cupido
Turbarum excivit populis, quot in orbe tumultus?
Quot nutu quaſſata viri ſunt mœnia, Gentes
Everſæ, quantis fluxit cruor undique rivis;
Cùm de Pompeio ac cæſis de civibus egit
Et patriæ priſcâ de libertate triumphum?
Dic ut conſiſtat potius Rubiconis in orâ;
Et Romæ, cives inter gentemque togatam.
Securè vivat privata ſorte beatus:
Reſpondent ambo: ſedeas tu, quando ſedere
Tanta tibi; nobis eſt belligerare voluptas.

Traduction, premier vol. p. 37.

„ Né pour la guerre, Alexan-„dre eſt brûlé de la ſoif des Con-„quêtes. Il ſe croit malheureux,

„ s'il ne ſubjugue l'Univers ; &
„ l'Univers ſubjugué ne ſuffit pas
„ à ſes déſirs. L'ambition de Cé-
„ ſar remplit la terre de troubles
„ & de carnage : feu rapide & deſ-
„ tructeur qui dévora des Nations
„ entières, & qu'un fleuve de ſang
„ éteignit à peine. Que de victi-
„ mes immolées à la paſſion d'un
„ ſeul homme ! Que de ruines,
„ que de débris. Que de morts fu-
„ rent les dégrés qui porterent ſur
„ le Trône le rival de Pompée &
„ le Tyran de ſes Concitoyens !
„ Vous donc, ami de la paix,
„ vous qui déteſtant une gloire ho-
„ micide, préférez la douceur du
„ repos à des lauriers trempés dans
„ le ſang, propoſez au Roi de
„ Macédoine de reſter dans ſa Ca-
„ pitale, occupé des ſoins paiſibles
„ du gouvernement ; & de voir
„ d'un œil tranquille les Perſes &
„ les Indiens partager l'Empire de
„ l'Aſie. Propoſez au Vainqueur
„ des Gaules, de s'arrêter ſur les

„ rives du Rubicon & de se ré„ duire à mener dans Rome, au „ milieu d'un Peuple d'égaux, une „ vie heureuse ; mais privée. Ils „ vous répondront l'un & l'autre : „ vivez tranquille, puisque le re„ pos vous charme ; notre plaisir „ est de combattre, notre bonheur „ est de vaincre. „

Il est évident qu'en suivant l'ordre de M. de Polignac, ces mots *ils vous répondront l'un & l'autre* n'auroient pû se lier, comme il faut, avec ce qui précéde ; & nous ne sçavons si le *respondent ambo* du Cardinal ne vient pas trop tard, pour faire entendre qu'il est parlé-là d'Alexandre aussi-bien que de César : en tout cas M. de B. évite tout embarras, toute obscurité en différant de traduire *dic age*, *dic Pellâ*, *&c.* jusqu'après le morceau de César.

Secondement, rien de plus connu & de plus approuvé, dans la traduction de ce Poëme, que les

ornemens, les embelliſſemens que M. de B. ajoute à ſon modèle: tous les Livres, preſque toutes les pages en fourniroient des exemples. Nous ne citerons que celui-ci, liv. 1. vers 873.

Pluribus ille malis obnoxius eſſe videtur,
Qui ma'a perpetuò formidat, avenſque bonorum
Non didicit curis animum durare ferendo.
Ceu tener arboribus cum flos adoleſcere cœpit,
Quem verni humectant rores; ac Sole tepenti
Mollibus in ramis pubeſcens educat annus:
Ah! Si poſt Zephiri flatus auraſque ſalubres,
Intempeſtivo noctes Aquilone rigeſcunt;
Uritur, & foliis inimico frigore læſis,
Tabeſcit moriens ac fœdo vulnere languet.

Traduction

Traduction, 1. vol. pag. 60.

„ De tous les hommes, le plus „ malheureux, c'eſt celui dont la „ crainte empoiſonne tous les mo- „ mens ; qui ſans ceſſe épris des „ charmes d'un chimérique bon- „ heur, n'a pas cherché dans le „ ſein de la vraye Philoſophie un „ azile contre les maux. Volup- „ tueux enfans de la moleſſe, „ voyez cette fleur qui vient de „ s'épanouir : de douces roſées „ humectent ſes feuilles ; une cha- „ leur tempérée l'anime ; zéphir „ entretient ſa fraîcheur ; elle em- „ bellit le Printems ; elle releve „ l'éclat du jour le plus pur. Que „ le Ciel ſe couvre de nuages, que „ les noirs Aquilons refroidiſſent „ l'air de la nuit, ç'en eſt fait ; „ un trait mortel a frappé cette „ fleur naiſſante. Sa tige s'affaiſſe, „ ſes nuances s'effacent, elle ſe „ flétrit, elle tombe ſèche & dé- „ colorée.

Il faudroit voir aussi dans le second Livre la Description des nombres & du tems ; dans le troisième, l'exposition du systême de Spinosa ; dans le quatrième, le jeu de la Sève, cause immédiate de l'accroissement des végetaux ; dans le cinquième, les Loix de l'union de l'ame & du corps, & de leur dépendance mutuelle ; dans le sixième, les opérations diverses des animaux ; dans le septième, la génération & la réproduction du ver à soye ; dans le huitième, le caractère de Descartes, & le plan du systême de Copernic ; dans le neuvième, la Réponse aux difficultés de l'Impie sur les prétendus désordres qui regnent ici bas. Tous ces endroits & mille autres prennent, sous la plume du Traducteur, l'empreinte d'une imagination belle & vive ; appanage précieux d'une jeunesse cultivée par l'étude des beaux Arts.

Troisièmement, nous croyons

que le premier & le plus grand éloge qui est dû à l'Auteur de cette Traduction, c'est d'avoir pû rendre si facilement dans notre langue des choses extrêmement difficiles. Car de quoi étoit-il question ? 1°. D'adoucir, d'orner même & de filer en or un tissu quelquefois scholastique, quelquefois approchant de la forme de cahier. 2°. De présenter d'une manière sensible des Descriptions Physiques, Astronomiques, Anatomiques. 3°. De faire en sorte que les morceaux de morale & d'instruction n'eussent rien qui sentît le pédantisme : or nous ne croyons pas que M. de B. ait manqué aucun de ces trois points. Hâtons-nous de citer un morceau seulement : c'est la structure du cœur, *liv. 7. vers 618.*

Pulmonum in medio prænobile consti-
tuet cor.
Sanguinis hoc centrum est ; hæc regia
sanguinis ipsa,

Et jugi lymphâ & tenui circumdata vallo:
In mediis qualem ſuſpendunt lampada templis,
Ut partes lumen ſe ſe diffundat in omnes:
Sol qualis recreat radiis genialibus orbem.
Sit validum robur, ſit vis & elaſtica cordi:
Huc eat, hinc veniens magno fluat impete ſanguis.
Sit pulſus fibris, præſertim in acumine ſummo,
Perpetuuſque ac per modica intervalla coruſcans:
Arcanum vitæ motu fundatur in illo.
Hoc ſciat, hoc valeat cordis faber inclytus: ergò
Ventriculos huic eſſe duos hinc inde jubebit:
Dexter ut accipiat repentem à corpore toto
Sanguineum laticem, turgens quem vena reportat;
Atque in pulmonum ſubitò penetralia vibret,

Imbibiturum illic jam quidquid ab aëre ſumto
Ætheris expreſſum eſt ; mox à pulmone reverſum
Suſcipiat lævus ; ſimili quem arteria major
Impete pulſatum per corporis omnia membra
Diffundet. Motu, proh ! quantum eſt artis in illo !
Vivimus hac fabricâ tantùm, ceſſante perimus &c.

Traduction, 11. *vol. pag.* 162.

„ Entre les deux lobes du poul-
„ mon, doit être attaché le cœur,
„ la plus noble de toutes les par-
„ ties du corps. Environné d'une
„ membrane fort déliée, qu'hu-
„ mecte ſans ceſſe une eſpèce de
„ lymphe, cet organe eſt le cen-
„ tre & comme le palais du ſang.
„ Diſtributeur de ce fluide pré-
„ cieux, il eſt ſuſpendu au milieu
„ de la machine, comme le ſoleil

„ l'eſt au milieu de notre tourbil-
„ lon, pour en éclairer la vaſte
„ circonférence. Il faut que le
„ cœur ſoit d'un tiſſu ferme, que
„ ſes fibres ayent une grande for-
„ ce, beaucoup de reſſort, un
„ mouvement conſidérable, ſur-
„ tout à la pointe ; qu'il ſe con-
„ tracte & ſe dilate par des inter-
„ valles courts & réglés ; enfin que
„ le ſang s'y rende de toutes parts
„ & puiſſe en ſortir avec impétuoſi-
„ té. C'eſt par cette circulation que
„ ſubſiſte l'animal : en elle conſiſte
„ tout le ſecret de la vie. Deux
„ ventricules creuſés dans le tiſſu
„ du cœur, produiront ce mer-
„ veilleux effet. Le ventricule droit
„ recevra le ſang que la veine cave
„ doit y reporter de toutes les
„ parties du corps ; & par une vi-
„ bration rapide le fera paſſer au
„ travers des poulmons, pour ſe
„ charger de toutes les particules
„ vivifiantes qui s'y ſeront ſépa-
„ rées de la maſſe de l'air. Au

„ ſortir des poulmons, le ſang rentrera dans le ventricule gauche, „ d'où chaſſé avec une force égale, „ il ſera diſtribué par l'aorte à tous „ les membres. Quel Art, quelle „ Science admirable dans un tel „ mouvement! &c.

Quatrièmement, la préciſion, la brièveté même de l'Anti-Lucréce François paroît à l'œil dès qu'on le met vis-à-vis du Latin. Exemple qui ſera l'unique, parce qu'il faut finir. *Liv. 3. vers 392.* Il eſt queſtion de montrer que ſi les atomes étoient infinis, leurs combinaiſons, & par conſéquent les Etres même dans chaque eſpèce ſeroient innombrables. Pour rendre ceci ſenſible le Card. employe la comparaiſon du Jeu des Echecs.

Aſpice teſſerulas, queis ludicra bellà geruntur
In tabulâ, vario quam ſegmina picta colore

Diſtinguunt. Primà pedites in fronte locati,
Regem & Reginam, famulos equiteſque tuentur,
Nec poſitæ gemino deſunt in margine turres.
Quiſque ſuâ ſolet ire viâ, miſcentur & intrant
Alternis inimicam aciem; fit plurima cædes
Hinc atque hinc, donec cedat Rex undique captus.
Intereà quoties pugnæ variatur imago?
Quàm diversâ etiam, quàm multiplici poſiturâ,
Objicibuſque novis pugnantûm invertitur ordo,
Invertique poteſt! non ſunt tot in æquore fluctus,
Nec tot habent ſylvæ frondes, aut gramina campi.
Quid, ſi infinitis ageretur ludus utrinque
Teſſerulis; an ſumma foret finita modorum?

Traduction, 1. *vol. pag.* 138.

„ Quelle multitude de combi-
„ naiſons vous offre le Jeu des
„ Echecs ! Sur une table diviſée
„ toute entière en quarrés noirs
„ & blancs, ſe livre à vos yeux
„ une eſpèce de combat. Des deux
„ côtés les fantaſſins forment une
„ première ligne ; au centre de la
„ ſeconde eſt placé le Roi ; des
„ tours s'élévent ſur les deux
„ extrêmités. Chaque combattant
„ a ſa marche particulière : tout ſe
„ mêle, on pénétre dans les rangs
„ ennemis ; le carnage eſt grand
„ de part & d'autre & la victoire
„ indéciſe, juſqu'à ce qu'un des
„ deux Rois ſoit forcé de ſe ren-
„ dre. Mais avant que d'être ter-
„ miné par cette iſſue, combien
„ de fois le combat ne change-t'il
„ pas, & ne peut-il pas changer
„ de face ! Que de mouvemens di-
„ vers dans les deux Armées ! que

„ de manœuvres, que d'évolutions
„ différentes ! la mer roule moins
„ de flots, les forêts ont moins de
„ feuilles. Que feroit-ce si les
„ Echecs de part & d'autre étoient
„ innombrables ? Pourroit-on sup-
„ poser fini le nombre de leurs
„ combinaisons ?

En lisant de suite l'Anti-Lucréce François, nous avons jetté sur le papier beaucoup de Notes, & quand il a fallu les rassembler, il s'est trouvé que la plûpart, disons même presque toutes, n'étoient que des éloges du Traducteur & de son ouvrage. Quelques-unes contenoient des doutes sur certains endroits, mais doutes si légers qu'ils approchoient du scrupule. Nous en produirons des exemples pour servir à la gloire de l'Anti-Lucréce François.

Nous observions, 1°. que certaines images assez belles échappoient au Traducteur ; ainsi le Cardinal, dans son premier Livre

caractérisant la fraude & la trahison par les artifices du fourbe *Sinon* ; les transports de l'yvresse par l'extravagance des *Bacchantes* ; les remords & le désespoir par la fureur des *Eumenides* ; les services rendus aux hommes par les victoires d'*Hercule* sur les monstres, par les dons de *Bacchus*, de *Cerès* & d'*Esculape* ; Nous demandions pourquoi M. de B. se contentoit d'exprimer les choses & faisoit disparoître les personnes, c'est-à-dire, *Sinon*, les *Bacchantes*, les *Eumènides* ? &c. Cependant après un examen plus sérieux, nous reconnoissions que quelques-unes de ces personnes n'étoient pas absolument nécessaires pour la perfection des images ; mais nous en regrettions toujours deux ou trois, celles de *Sinon* sur-tout & d'*Hercule*.

2°. Il nous sembloit que le Traducteur abrégeoit quelques idées du Cardinal ; qu'ainsi dans

la Deſcription du Jeu des Echecs au troiſième Livre, il ne faiſoit pas entendre que la première ligne qui eſt celle des fantaſſins ou des *pions*, étoit deſtinée à garder le Roi, la Dame & les autres piéces : *Regem & Reginam, famulos equiteſque tuentur :* Que dans le même morceau il ne conſervoit pas la troiſième comparaiſon du Poëte, qui dit que les combinaiſons des Echecs l'emportent pour le nombre ſur la *multitude des herbes qui croiſſent dans les Campagnes :* Qu'au cinquième Livre, dans l'endroit où il eſt parlé du Miroir concave & de métal, au foyer duquel les corps combuſtibles prennent feu, *aut chalybe in curvo glomerans, &c.* le Traducteur ſe contentoit de répréſenter le vers précédent, où il eſt ſimplement fait mention du verre lenticulaire, &c.

Telles étoient à peu près nos obſervations, parmi leſquelles il n'y a peut-être que la dernière qui

mérite de l'attention.

3°. Dans toute cette longue carrière de l'Anti-Lucréce, nous ne pouvions remarquer aucun endroit où M. de B. ſe fût écarté manifeſtement du ſens de ſon Auteur, ce qui eſt peut-être une choſe unique, vû la difficulté & la délicateſſe du ſujet.

Ainſi nos remarques ſur l'intelligence de l'Anti-Lucréce Latin ſe bornoient à douter s'il convenoit de répréſenter dans le François (premier Liv. vers 112.) des *rênes rompues* au lieu de *rênes abandonnées.* (Ibid. vers 642.) *le cœur d'un ami*, au lieu du *cœur d'un homme non coupable* (Ibid. vers 777.) quelqu'un qui ceſſeroit *d'être homme*, au lieu de quelqu'un qui ſe déclareroit *l'ennemi du genre humain.* (Liv. 2. vers 52. & ſuiv.) la nature de tout principe des corps, lequel *doit avoir l'unité pour eſſence*; au lieu d'un long raiſonnement que fait ici le Car-

dinal pour dire que *si le principe de tous les corps n'étoit pas simple, il faudroit un autre principe de ce principe là même, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à un être seul & unique qui seroit l'origine primordiale des corps.* (Livre 5. vers 26. & suiv.) Lucréce *errant* sur l'Hélicon & *écoutant Silene couché au fond d'une grotte*; au lieu de Lucréce *habitant* l'Hélicon & *écoutant* Silene, &c. Car la difficulté de cet endroit consiste en ce qu'on paroît faire *errer* Lucréce, tandis qu'il *écoute Silene couché dans sa grotte.* (Ibid. vers 439.) le feu du tonnerre qui *éblouit nos yeux, fend les nuages, &c.* au lieu de dire qui *fend les nuages, éblouit nos yeux, &c.*

Or qu'est-ce encore une fois que ce détail ? Il disparoîtroit totalement, si nous transcrivions ici toutes les Notes d'approbation, d'éloge, d'admiration dont nos petits Mémoires particuliers sont chargés.

On nous assure que M. de B. n'est

encore que dans ſon ſixième luſtre, que ſera-ce donc s'il voit les années du Cardinal Auteur de l'Anti-Lucréce Latin ? De combien de chef-d'œuvres n'enrichira-t'il pas la République des Lettres ? Combien de volumes ne nous procurera-t'il point au nom de la ſçavante Académie dont il eſt le Sécrétaire à un âge où les autres ſont Eléves ou Candidats ? Nous attendons avec empreſſement la ſuite de ce beau Recueil * que trop de Science peut-être a ſuſpendu trop long-tems.

---

* *Les Mém. de l'Acad. des Inſcript.*

ARTICLE LXXXVI.

HISTOIRE ABREGE'E de l'état preſent de la Suède. A Londres, chez Jean Nours, Libraire dans le Strand. 1748. *in*-12. 2. *tomes, le premier pag.* 161. *le ſecond pag.* 154.

L'Auteur ayant jugé que l'Hiſtoire de Suède par M. Robinſon ci-devant Evêque de Londres, & ce que ſon Continuateur y a ajouté, avoit beſoin d'un Supplément, s'eſt déterminé à compoſer l'ouvrage que nous annonçons. C'eſt un détail ſuffiſant de l'état préſent de la Suède. Ces connoiſſances ſont du goût de la plûpart des Lecteurs. On aime à s'inſtruire des intérêts des Nations, qui ne ſont pas toujours conſtans & uniformes. On apprend volontiers les vrayes cauſes de ces révolutions. Ceux mê-

mes qui ne ſont ni Négociateurs ni Politiques y trouvent de quoi contenter agréablement leur curioſité. Comme il eſt ici queſtion de la Suède, Puiſſance toujours amie de la France, ce Livre trouvera beaucoup de Lecteurs à Paris & dans nos Provinces. Il commence par une introduction, où l'on donne une idée générale de l'état de la Suède avant 1680. Ce n'eſt pas là un préliminaire inutile; c'eſt une méthode excellente pour ſçavoir ce qu'un Royaume a perdu ou gagné dans l'intérieur de ſon gouvernement. Les Suèdois qui pendant pluſieurs ſiècles ſe choiſirent eux-mêmes leurs Souverains, furent enſuite ſoumis aux Rois de Dannemarck & gouvernés par des Adminiſtrateurs. L'union des deux Royaumes, où l'on ne ſe propoſoit que l'avantage des deux Nations ſans altérer leurs priviléges, & ſans mettre l'une dans la dépendance de l'au-

tre, fut l'ouvrage de Marguerite fille de Waldemar III. Roi de Dannemarck. Devenue Reine de Dannemarck par le droit de la naiſſance, & Reine de Norvége par ſon mariage avec le Roi de ce vaſte Pays, elle fit la guerre à Albert Roi de Suède qui fut fait priſonnier avec ſon fils. Ils ne recouvrerent la liberté qu'en renonçant l'un & l'autre à la Couronne de Suède. La Reine gouverna avec tant de douceur & de ſageſſe, qu'elle s'attira l'eſtime & l'affection de tous ſes nouveaux ſujets, & lorſqu'elle propoſa d'unir à perpétuité les deux Royaumes de Dannemarck & de Norvége qu'elle poſſédoit déja, au Royaume de Suède qu'elle avoit conquis, les Etats-Généraux de la Suède y conſentirent. L'Acte de cette union fut ſigné en 1395. à Calmar, Ville de l'Oſtrogothie, & on l'appelle du nom de cette Ville, l'*Union de Calmar.*

On étoit convenu par cet Acte si connu dans l'Histoire du Nord, que les trois Royaumes n'auroient dans la suite qu'un même Souverain qui seroit élu tour à tour dans les trois Royaumes, & qui partageroit tellement sa résidence dans chacun des trois Etats, qu'il consumeroit en chacun tous les revenus qu'il en tireroit, sans qu'il lui fût permis de les transférer à aucun des deux autres Royaumes. Chaque Royaume devoit conserver ses loix, ses libertés, ses franchises ; & les charges ne pouvoient être possédées que par les naturels du Pays.

La Reine qui avoit imaginé ce traité, en garda inviolablement tous les articles. Les trois Royaumes furent heureux pendant qu'elle vécut : mais son exemple ne fut pas suivi par ses Successeurs. Il ne falloit pas être un profond Politique pour deviner que des Royaumes accoutumés à avoir des Sou-

verains particuliers, ne ſubſiſteroient pas long-tems en bonne intelligence. Les Rois ayant fixé leur ſéjour dans le Dannemarck, les Suèdois furent mécontens de cette innovation. Cependant leur mécontentement n'éclata pas, & n'eut peut-être jamais éclaté s'ils n'euſſent jamais eu aucun autre ſujet de ſe plaindre. Les cruautés de Chriſtiern II. réveillerent le ſouvenir & l'amour de la liberté. Guſtave Vaſa Prince intrépide & du ſang des anciens Souverains, fut le Libérateur & enſuite le Tyran de ſa Patrie.

Charles de Sudermanie fit dépoſer ſolemnellement dans l'Aſſemblée des Etats, Sigiſmond ſon Neveu Roi de Pologne & de Suède & l'Uſurpateur monta ſur le Trône. Guſtave Adolphe ſon fils lui ſuccéda & mérita le nom de Grand par ſes qualités perſonnelles & par ſes exploits. Il n'eut de Marie Eléonore, fille de Sigiſmond Electeur

de Brandebourg, qu'une Princesse, nommée Christine, qui fut mise pendant sa minorité sous la tutelle de Catherine sa tante, épouse de Jean Casimir, Prince Palatin du Rhin. Les grands Officiers gouvernerent l'Etat, & cette Régence rendit la Suède le Royaume le plus florissant du Nord. La Reine Christine abdiqua la Couronne, & du consentement des Etats la mit sur la tête de son cousin, fils de Catherine dont on vient de parler. C'est Charles X. qui mourut après six ans de regne.

Le droit d'élection sembloit rétabli, & l'on crut d'abord que le nouveau Roi l'avoit reconnu: mais peu après on fut désabusé. Charles XI. son fils lui succéda, & c'est de l'année 1680. où ce Prince revint à Stockholm, que l'Auteur commence l'Histoire abrégée de l'état de la Suède.

L'autorité souveraine avoit été partagée jusques-là entre le Roi &

les Etats du Royaume compoſés de trois Ordres, la Nobleſſe, le Clergé, les Bourgeois avec les Payſans. Ces trois Corps envoyoient des Députés à une Diéte générale qui s'aſſembloit tous les trois ans & quelquefois plus ſouvent ſelon les beſoins. Outre la Diéte, il y avoit un grand Conſeil dont les Membres étoient la plus ſaine partie de la Nobleſſe. On les appelloit Senateurs. Ils avoient droit d'opiner dans toutes les affaires importantes, de faire des remontrances au Souverain, qui ne pouvoit décider aucune affaire de conſéquence ſans leur conſentement.

Les Senateurs étoient choiſis par le Monarque. Mais auſſi-tôt qu'ils avoient été nommés, ils prétoient entre les mains des Etats un ſerment ſolemnel d'être plus fidèles au Royaume en général qu'au Roi en particulier. La dignité de Senateur étoit à vie &

rendoit en quelque ſorte ſacrées les perſonnes qui en étoient revêtues. Ceux qui oſoient les attaquer, étoient regardés comme traîtres à la Patrie. Cette forme de Gouvernement fut changée en 1680. L'Aſſemblée des Etats déclara Charles XI. Souverain abſolu, ſoit par eſtime pour un Prince qui venoit de conclure une paix plus avantageuſe qu'on ne l'avoit eſperé, ſoit dans la penſée que touché du zèle de ſes ſujets, il contribueroit plus volontiers à les rendre heureux par tous les moyens que lui procureroit ſon indépendance.

Le Roi par les conſeils d'un Miniſtre artificieux tint une conduite toute oppoſée à celle dont on s'étoit flatté. Il prit la réſolution de deſtituer tous les Senateurs & de ſapper peu à peu les Conſtitutions de la Monarchie. On gagna d'abord le Clergé, & tous les Prêches retentirent du droit des

Souverains & de l'obéissance sans bornes des sujets. On s'accoutuma tellement à ces maximes, inconnues jusques là dans la Suède, que le Peuple ne parloit plus un autre langage. On se détermina alors à abolir l'ancien Senat pour en substituer un nouveau, dont les Membres seroient appellés les Senateurs du Roi, au lieu que les Membres du premier se nommoient les Senateurs du Royaume.

Avant de frapper ce grand coup dans la Diéte générale, tenue en 1681. il fut décidé dans une Séance préliminaire que le Roi n'étoit obligé qu'au serment qu'il avoit prêté à son Couronnement, de gouverner selon les loix. Ce n'en étoit pas assez pour autoriser la suppression de l'ancien Conseil, fondé sur ces mêmes loix. On déclara donc dans la Séance qui suivit, que le Roi n'étoit pas obligé de se conformer aux loix déja établies,

blies, qu'il étoit maître de les changer, d'en instituer de nouvelles, & au cas qu'il lui plût de conserver les anciennes, qu'il lui étoit libre de les interpréter comme il jugeroit à propos. Dans une troisième Séance on ratifia tout ce qui avoit été arrêté dans les deux précédentes. La Chambre des Communes, le plus ferme appui de la liberté, étoit pleine de tant d'Officiers dévoués au Prince, qu'elle ressembloit à un Conseil de guerre.

Le Roi usant de son autorité absoluë, forma un nouveau Conseil dont tous les membres suivoient aveuglément les volontés du Maître. Il établit ensuite un autre Tribunal sous le nom de *Collége de liquidation* pour examiner l'état des Finances & les dettes de la Couronne. Elles furent acquittées en peu de tems sans qu'il en coutât rien au Trésor Royal, mais tout le Royaume fut

ruiné. La consolation de tant de misérables fut de voir quelques-uns de ceux qui avoient le plus contribué à la destruction des Priviléges & des libertés de la nation, aussi maltraités que les autres. La Reine qui avoit épuisé tout ce qu'elle avoit d'argent & de pierreries à sa disposition, pour soulager les malheureux, essaya de fléchir par ses discours son inflexible mari. Il lui répondit séchement *qu'elle n'étoit pas faite pour être son conseil.* La Reine fut si pénétrée de cette réponse qu'elle mourut peu après de chagrin, victime de sa compassion pour les misérables. Une Princesse si compatissante & si libérale envers tant de familles désolées mérite bien que la postérité se souvienne de son nom. C'étoit Ulrique Eleonore fille de Fréderic III. Roi de Dannemarck.

Le Ministre qui avoit persuadé à son Maître d'abolir les Pri-

vilèges de la Suède l'engagea à en uſer de même à l'égard de la Livonie. Le Monarque commença par déclarer qu'il vouloit rentrer en poſſeſſion de toutes les Seigneuries titrées de cette Province, qui avoient appartenu aux Rois ſes Prédéceſſeurs, ſoit qu'elles euſſent été données à titre de récompenſe ou autrement. Comme cette déclaration n'intéreſſoit que les Suèdois, les Livoniens en furent peu allarmées. Mais l'orage qui avoit fondu d'abord ſur la nobleſſe titrée toute originaire de la Suède, s'étendit bien-tôt ſur les ſimples Gentils-hommes naturels du Pays.

Après la mort de Charles XI. ſon fils Charles XII. monta ſur le Trône ſans aucune oppoſition & avec la même autorité que le Roi ſon pere. La nation avoit déja oublié ſes anciens Privilèges, & toutes les miſères dont leur abolition avoit été ſuivie. On s'étoit accoutumé au joug. Tout le

monde ſçait quel fut l'éclat des premières années du regne de Charles XII. Il humilia les Puiſſances qui s'étoient liguées contre lui, dans la perſuaſion qu'il leur ſeroit aiſé de dépouiller d'une partie de ſes Etats un jeune Prince qui n'avoit point encore d'expérience, & dont on ne connoiſſoit ni l'activité, ni l'intrépidité, ni les autres talens. Ils furent tels, que ſi dans le cours de ſes victoires il n'avoit pas dédaigné de prendre les précautions ordinaires, on ne ſçauroit guères douter qu'il n'eût diſtribué en Maître & en Conquérant les Royaumes du Nord. Comme ce n'eſt pas ſon hiſtoire que nous écrivons, nous n'entrerons pas dans un détail hiſtorique des événemens de ſon regne : nous nous arrêterons ſeulement à quelques faits particuliers & à ce qui peut inſtruire de l'état préſent de la Suède.

Charles, après avoir défait devant Nerva les Moſcovites mal-

gré la ſupériorité du nombre, après avoir chaſſé les Saxons des environs de Riga & de toute la Curlande, entra en 1702. dans la Pologne. Il s'y rendit maître de Thorn, dont la garniſon fut paſſée au fil de l'épée, & il vint enſuite à bout d'obliger le Roi Auguſte d'abdiquer, en conſervant le titre & les honneurs de la Royauté, & de reconnoître Staniſlas Leczinſky, Palatin de Poſnanie, pour Roi de Pologne. Le Traité étant conclu, Charles ne laiſſa pas de faire encore un aſſez long ſéjour dans la Saxe où il avoit pénétré. On a crû que c'étoit pour preſſer l'exécution de l'article du Traité par lequel les déſerteurs, les traîtres & nommément Jean Reinold Patkul devoient être livrés au Roi de Suède. Ce Seigneur originaire de Livonie avoit ſoutenu de ſon mieux les Privilèges de ſa Patrie lorſque Charles XI. entreprit de les ruiner. Patkul s'étoit rétiré en

Moſcovie, ce qui n'empêcha pas qu'on ne lui fît ſon procès, & qu'il ne fût condamné à mort. L'Ambaſſadeur de Suède l'ayant redemandé, il paſſa en Pologne avec les titres de Miniſtre du Czar auprès du Roi Auguſte, & de Général & Tréſorier des Troupes Moſcovites qui devoient ſervir en ce Royaume. Il ſuivit le Czar dans l'irruption qui ſe fit dans la Livonie ſous le regne de Charles XII. Ce Prince déja irrité contre ſon Sujet, réſolut ſa perte. Le Roi Auguſte avoit fait expédier au Gouverneur de Konigſtein un ordre ſecret de laiſſer échapper l'infortuné Livonien, mais cet infâme Gouverneur exigeant de ſon priſonnier une rançon exceſſive; le détachement des Gardes envoyé par le Roi de Suède arriva, enleva Patkul & le mit entre les mains des Commiſſaires nommés pour lui faire ſon procès.

Sur ce qu'on repréſenta au Roi

que le premier Jugement prononcé contre ce Seigneur étoit irrégulier, l'Université de Leipsik fut consultée : sa réponse fut favorable à l'accusé, mais Charles en fit peu de cas. Ce n'étoit pas un obstacle capable d'arrêter un homme de son caractère : on est même surpris qu'il ait consulté. Patkul alors fiancé à une Dame Saxone, distinguée par sa naissance & par tout ce qui fait le mérite des personnes de son sexe, fut jugé par les Commissaires & condamné à mourir du supplice des Traîtres. Seize coups de barre lui briserent tous les os, & après l'avoir laissé languir quelque tems dans d'horribles tourmens, on lui trancha la tête. Cette exécution se fit le 30. Septembre 1707. dans la ville de Stupza, où le Roi s'étoit arrêté.

Il eût été bien téméraire d'entreprendre sous un Maître si terrible, le rétablissement des Privi-

lèges abolis. Un autre exemple ; quoique moins affreux, apprit à tous les sujets qu'il n'y avoit point de grace à espérer pour quiconque refuseroit de se soumettre. Les circonstances du fait que nous allons rapporter, sur la foi de l'Auteur, sont si singulières & si peu conformes au génie de Charles XII. qu'on ne les croit pas aisément.

Peykul, autre Gentil-homme de Livonie, désolé de voir sa Patrie dépouillée de tous ses Privilèges, se réfugia à la Cour de Pologne, & s'avança considérablement dans le service. Il eût le malheur d'être pris en un combat, & il fut mené au Roi avec plusieurs autres prisonniers de considération. Peykul fut aussi-tôt enfermé dans les prisons de Stockolm, où il fut condamné à mort, & l'on n'attendoit plus que les ordres du Roi, qui étoit encore dans la Saxe, pour procéder à l'exécution.

La femme du coupable accourut avec sa famille pour sauver, s'il se pouvoit, la vie à son mari. Le Roi Auguste donnoit alors des fêtes à son vainqueur en différentes maisons de plaisance. Ce fut dans une de ces fêtes que la Dame fut conseillée de venir avec ses enfans se jetter aux pieds du Roi de Suède pendant qu'il seroit à table avec le Roi Auguste & plusieurs Seigneurs. On espéroit que ce spectacle attendriroit Charles, & qu'il ne refuseroit pas à une famille éplorée la grace qu'elle demandoit. Ce Prince, instruit par un de ses confidens de tout le projet, comprit bien que s'il n'en prévenoit l'exécution, ce seroit une espèce de nécessité d'accorder ce qu'on sollicitoit avec tant de larmes. Les mesures efficaces qu'il prit pour rendre inutiles tout ce qu'on avoit ménagé, nuiront à la mémoire d'un Prince alors si glorieux & si triomphant.

Charles entrant dans le ſalon du feſtin, demanda la permiſſion de ſe retirer dans un cabinet pour un moment. Il y entra, écrivit une Lettre qu'il cacheta lui-même, & la fit partir pour Stockolm par un courier : c'étoit un ordre d'exécuter inceſſamment Peykul. Il ſe mit enſuite à table avec le Roi Auguſte & les Seigneurs, & il montra beaucoup de gayeté. Tous ceux qui étoient du ſecret en conçûrent les plus belles eſpérances, & l'on ne douta pas que ce jour ne fût deſtiné à faire des heureux. La Dame & ſes enfans furent introduits à la fin du feſtin, & ſe jetterent, fondant en larmes, aux pieds de Charles. Leurs prières furent appuyées des ſollicitations du Roi Auguſte, & de celles de tous les Seigneurs qui étoient préſens. Charles réſiſta d'abord, mais enfin il déclara qu'il ne pouvoit plus tenir contre des inſtances ſi preſſantes. Il accorda la grace &

la ſigna ſur le champ de la même main dont il venoit d'ordonner le ſupplice du Gentil-homme Livonien. La grace n'arriva que quatre heures après l'exécution.

Rien ne paroiſſoit donc plus éloigné, ſous un maître ſi inéxorable, que le rétabliſſement des Privilèges de la Suède & de la Livonie ; & tant qu'il vêcut, perſonne n'oſa parler pour les droits de la Patrie ; ç'en étoit fait peut-être pour toujours de la liberté de la Nobleſſe & du Peuple, ſi Charles, content de la gloire qu'il avoit acquiſe par tant d'exploits mémorables, eût pû goûter les douceurs de la paix. Il n'eût pas manqué d'aſſurer à ſes Succeſſeurs la même autorité que ſon Prédéceſſeur lui avoit laiſſée. La malheureuſe guerre où ce Roi s'engagea contre la Moſcovie, & pendant laquelle ſon courage, qui ne ſe démentit jamais, fut mis aux plus rudes épreuves, fit changer

l'état des choses. Après bien des événemens funestes au Royaume & au Roi, ce Prince fut tué dans la tranchée devant Frédéricsthal qu'il assiégeoit en personne.

Tome 2.

L'armée consternée de la mort de son Roi, dont la présence étoit toujours formidable à ses ennemis, nomma *Généralissime de la Couronne* Frédéric, Prince de Hesse-Cassel, & Beau-frere du Roi. Le Généralissime ordonna la levée du siége, & se retira avec beaucoup de prudence, pour mettre les Troupes en sûreté : son Epouse la Princesse Ulrique-Eléonore sœur du feu Roi, communiqua la nouvelle de sa mort aux Sénateurs & aux Grands Officiers de la Couronne, qui la reconnurent pour leur Reine légitime, ce que l'armée avoit déja fait. Cette Princesse, dans la crainte que le Roi son frere n'eût laissé, soit de

lui-même, soit par les sollicitations du Baron de Gortz, quelques dispositions en faveur du jeune Duc de Holstein-Gottorp, Neveu de Charles XII. fit entendre qu'elle vouloit restituer aux Etats leurs anciennes prérogatives. Cette générosité lui gagna tous les cœurs.

Les Etats s'assemblerent au mois de Janvier 1719. & demanderent à la Reine de déclarer 1°. qu'elle n'étoit pas montée sur le Trône par un droit héréditaire, mais seulement pour prévenir les mouvemens d'un interrégne; 2°. qu'elle reconnoissoit le droit qu'avoient les Etats d'élire un Souverain. Ces Articles furent portés par une Députation solemnelle à la Reine qui les signa de sa propre main, & les confirma par un *Rescrit authentique.* Cet Acte ayant été communiqué au Etats, le Trône fut déclaré vacant le 3. de Février suivant, & Ulrique proclamée Reine d'un consentement una-

nime. On publia ensuite en la manière accoutumée, que les Etats avoient été assemblés & convoqués au nom de la Reine.

Cette Princesse qui venoit d'être proclamée Reine le jour même de sa naissance, se rendit le lendemain à l'assemblée des Etats & permit que l'on y dressât en sa présence l'Acte de la nouvelle forme du Gouvernement. Il fut réglé que le Royaume de Suède seroit désormais électif; qu'en cas que la Reine eût des enfans, ils auroient un droit acquis à la Couronne; que les Rois ne seroient pas à l'avenir déclarés majeurs avant vingt & un an; que les principales Charges du Royaume ne pourroient être conférées qu'à des personnes nobles du pays; que la Noblesse éliroit vingt-quatre Conseillers, & néanmoins aggréés par la Reine; que l'état de la dépense de la Cour seroit réglé sur le pied de celui de 1699; que la

Nobleſſe ſeroit maintenue dans ſes anciennes libertés, droits & prérogatives ; qu'on ne pourroit exiger d'elles aucunes contributions, ni établir aucun impôt ſur le Peuple ſans le conſentement des Etats. Tels furent les principaux Articles qui furent arrêtés dans cette Séance.

Toute la Suède, malgré la déſolation de ſes frontières par les Moſcovites, vit renaître avec joye ſes Privilèges & ſa liberté : mais le Baron de Gortz n'y eût aucune part. Il fut condamné à mort par des Commiſſaires ; cette condamnation ne fut pas généralement approuvée. Ce Miniſtre du feu Roi en avoit eû toute la confiance. Il avoit été obligé pour ſoutenir les frais de la guerre de vexer les Peuples, ce qui l'avoit rendu extrêmement odieux. Cependant il ne paroiſſoit pas qu'il eût rien fait que par les ordres d'un Maître abſolu & qui vouloit

être obéï. Ce Seigneur mourut avec beaucoup de fermeté.

Le Czar pressentant que les nouveaux Alliés de la Suède pourroient bien l'obliger de conclure avec cette Couronne un Traité de Paix désavantageux, sembla se porter de lui-même à un accommodement. La Reine souhaitoit que le Prince son Epoux lui fût associé. Ce désir ayant été généralement approuvé, on présenta au Prince de Hesse un Acte qui énonçoit les conditions ausquelles les Etats étoient résolus de l'élire pour Roi. Elles tendoient toutes à conserver la forme du Gouvernement telle qu'elle venoit d'être rétablie, & l'on exigeoit aussi que le Prince fit profession de la Religion Luthérienne. Il consentit volontiers à tout ce qui lui fut proposé, & il fut couronné solemnellement le 14. Mai 1720. Le nouveau Roi conclut l'année suivante avec le Czar une paix désavantageuse,

mais néceſſaire à ſes Sujets.

Le Duc de Holſtein-Gottorp voyoit avec douleur qu'il étoit bien déchu de l'eſpérance qu'il avoit de monter ſur le Trône de Suède. Le Czar qui s'intéreſſoit pour ce Duc, demanda pour lui aux Etats aſſemblés à Stockolm en 1723. le titre d'Alteſſe Royale, les Etats furent partagés en deux factions qui ſubſiſtent encore : ce ſont les Patriotes & les *Roya-liſtes* ; ceux-ci ſe trouvant les plus forts, accorderent le titre d'Alteſſe Royale au Duc, & les Patriotes diſſimulerent ; mais leur nombre s'étant augmenté, ils déterminerent la Nation dans les Etats de 1741, long-tems après la mort de Pierre I. à déclarer la guerre aux Moſcovites. Elle ne fut pas heureuſe aux Suèdois, mais nous omettons tous ces événemens pour ne pas perdre de vue l'objet capital de l'ouvrage & de l'Auteur, c'eſt l'état préſent de la Suède.

L'unique ressource qu'on imagina pour rétablir les affaires, le Roi n'ayant point d'enfans, fut d'élire pour son successeur le Duc de Holstein à qui l'on avoit déja accordé le titre d'Altesse Royale. La Czarine Elizabeth qui regne aujourd'hui, rompit ces mesures en nommant ce même Duc pour son successeur au Trône de Russie. Il avoit déja changé de Religion, & avoit été reconnu Grand Duc de Russie, quand les Députés arriverent. La Czarine qui protégeoit le Prince Adolphe Frédéric Duc de Holstein-Eutin, Evêque de Lubeck, relâcha beaucoup des prétentions de ses Plénipotentiaires au Congrès d'Abo. Elle rendit à la Suède, la Bothnie, l'Isle d'Ahland, les Districts de Biernebourg, Abo, Travasthus, la Province de Nilande & la Carélie Suèdoise. Par cette modération à laquelle il ne sembloit pas qu'on dût s'attendre, cette habile & généreuse Princesse

empêcha la Suède de rétablir l'union de Calmar, en élisant le Roi de Dannemarck, & elle réunit en même-tems tous les suffrages des Etats en faveur de l'Evêque de Lubeck.

Le traité de paix entre la Moscovie & la Suède, fut entièrement conclu & signé le 7. d'Août 1743. Par le quatrième Article la Suède céde à la Russie la possession irrévocable des Provinces & Villes qui avoient été cédées par l'Article quatrième du Traité de Newstadt. Dans le cinquième, on céde aussi à la Russie la Province de Kymménegrod dans le grand Duché de Finlande, & les Villes enclavées dans cette Province, avec plusieurs Forteresses & Ports. Par le sixième, on restitue à la Suède le grand Duché de Finlande, & tout ce que les Plénipotentiaires de la Czarine avoient déja cédé par ses ordres, comme nous l'avons dit. Cette

Princeſſe, qui ne vouloit pas qu'on troublât la tranquilité du Nord, empêcha le Roi de Dannemarck de faire revivre ſes droits ſur le Duché de Holſtein; & le Prince héréditaire de Suède donna de ſon côté ſa renonciation du Duché de Schleſwig en faveur du Roi de Dannemarck. Le Prince héréditaire de Suède, qui n'étoit pas encore marié, épouſa la Princeſſe Royale de Pruſſe, Louiſe-Ulrique, ſœur du Roi actuellement régnant.

Nous laiſſons aux Politiques le ſoin de comparer la puiſſance de la Suède telle qu'elle eſt aujourd'hui, avec ce qu'elle fut avant que les malheurs de la guerre euſſent reſſerré ſes bornes. On conviendra toujours que cette fameuſe Nation, en perdant une partie de ſa domination, n'a rien perdu de ſa valeur ni de ſes autres vertus.

ARTICLE LXXXVII.

DELLA ISTORIA ECCLESIASTICA, deſcritta da F. Giuſeppe Orſi dell' Ordine de' Predicatori &c. Hiſtoire Eccléſiaſtique par le R. P. Orſi &c. Tom. ſecond, contenant le II. Siècle de l'Egliſe. *A Rome &c. & ſe trouve à Paris chez Cavelier rue S. Jacques, au Lys d'Or.* 4°. *pages* 478.

L'Egliſe Chrétienne, née ſur la Croix, s'eſt accrue par les ſouffrances. Quiconque écrit l'Hiſtoire Eccléſiaſtique des trois premiers ſiècles n'a que deux objets à préſenter; d'une part toute la puiſſance de l'Enfer & du Monde armée contre une multitude de Saints, ſans autre défenſe que la bonté de leur cauſe: de l'autre, la foi de ces ſaints Hommes ſupérieure à tous les efforts de l'Enfer

& du monde. Dans ces combats tout l'héroïſme eſt du côté de ceux qui ont ſçu ſouffrir & mourir: mais comme parmi les guerriers du ſiècle on célèbre particulièrement les Chefs des Expéditions, ou les Inventeurs des entrepriſes; ainſi ceux d'entre les Martyrs qui eurent la qualité de Paſteurs & de Maîtres ont mérité des éloges diſtingués & des Couronnes plus brillantes.

Ceci eſt comme le plan général du Volume que nous annonçons. L'Auteur y fait voir les ſimples Fidéles & les ſaints Evêques ſous le glaive des perſécuteurs. Mais d'abord il place une obſervation qui nous paroît curieuſe, & qui n'eſt aſſurément point triviale. Elle roule ſur un fait. Dans le premier ſiècle de l'Egliſe, ce furent les mauvais Princes tels que Néron & Domitien qui moleſtérent davantage les Chrétiens, & dans les ſiècles ſuivans, l'effort

de la persécution vint de la part des Empereurs dont on vente la justice, la bonté, la clémence; par exemple, les Fidéles souffrirent plus sous Trajan que sous Adrien; plus sous Antonin le pieux & sous Marc-Aurèle que sous Commode; plus sous Sévère que sous Caracalla; plus sous Aléxandre que sous Elagabale &c. Quelle peut être la raison de cette différence? Notre Auteur l'explique ainsi: D'abord les Chrétiens confondus avec les Juifs jouirent de la liberté qu'on accordoit à ce Peuple pour professer sa Religion; & comme, durant l'étendue du premier siècle, il n'y eut que les Princes sans mœurs & sans modération, qui inquiéterent les Juifs à cause de leur culte; ce n'est aussi qu'à ces Empereurs si diffamés dans l'Histoire, qu'on doit attribuer les premiers éclats contre les Chrétiens, censés alors Partisans du Judaïsme, & ne faisant qu'un

tout avec la Synagogue. Mais lorſque la Religion de J. C. ſe fut répandue par-tout, lorſqu'elle parut dans le monde comme un grand corps ſéparé de toutes les autres Religions, il ne put ſe faire qu'elle n'excitât l'attention, les jalouſies, les réflexions politiques des Empereurs; & plus ces Princes ſe piquérent de conſtance dans le culte de leurs Dieux, d'attachement aux uſages de leur patrie, de vigilance pour empêcher les troubles domeſtiques; plus ils crurent devoir employer de ſévérité contre les Chrétiens qu'ils ne connoiſſoient encore que par les portraits odieux qu'on leur en faiſoit. *Quanto più affettavano gl' Imperadori e ambivano la gloria di un Governo giuſto, plauſibile, accetto a i ſudditi, & amato e celebrato da i popoli, tanto maggiore doveva eſſere il loro zelo in aver cura delle coſe divine, in promuovere l'oſſervanza delle leggi,*

gi, in amministrar la giustizia, in punire i colpevoli, in provedere alla quiete del principato. Or tutti questi erano loro altretanti motivi per mostrarsi non solamente poco favorevoli a i Cristiani, ma per essere eziandio loro nemici e persecutori, o almeno per lasciar li impunemente vessare da i popoli, da i Magistrati, da i Governatori, come uomini sacrileghi nemici degli Dei, Micidiali, Violatori delle leggi più sacre del pudore e dell' onestà, è perturbatori della publica tranquillità. Ma quanto à tali cose si mostravano attenti quei che passavano per buoni, pii, è giusti Imperadori; altretanto ell' erano trascurate da quelli, de i quali è biasimato il governo, e detestabile appresso gli Scrittori Gentili la memoria. Perduti esse per una parte dietro a' folli divertimenti, e immersi ne i brutali piaceri, siccome lasciavano a i tristi una sfrenata licenza, e l'impunità a i delitti; così permettevano a i buoni la libertà di vivere a modo loro &c.

La Lettre de Pline à Trajan & la réponse de ce Prince à Pline ouvrent ici la narration des événemens. Ces deux piéces sont des monumens précieux. La première montre le progrès qu'avoit déja fait le Christianisme, & la seconde fait voir le tempérament de politique que l'Empereur prit à l'égard de la nouvelle Religion. C'étoit de ne point faire d'enquêtes contre les Chrétiens, mais de les punir s'ils étoient convaincus : tempérament qui subsista long-tems, & qui n'épargna peut-être pas une goutte de sang à l'Eglise Chrétienne. Car puisque la voye des dénonciations demeuroit toujours ouverte, peut on croire qu'après la Lettre de Trajan les ennemis du Christianisme soient devenus plus timides à suivre cette route si favorable à leurs desseins ?

Mais le fait parle de soi-même. Il y eut une grande multitude de Martyrs sous Trajan & sous les Empereurs suivans ; ajoutons même,

pour ſuivre le plan de l'Auteur, ſous ceux des Empereurs qui paſſent pour avoir gouverné avec beaucoup de ſageſſe. Parmi les détails qui forment le tiſſu de cette Hiſtoire, & comme la preuve de ce qu'on vient de dire, nous ne pouvons omettre ce qui regarde l'illuſtre Evêque d'Antioche ſaint Ignace. C'eſt un morceau de plus de vingt-ſept pages, parce qu'il a été queſtion non-ſeulement de faire connoître ce grand homme, mais de préſenter au Lecteur l'analyſe de ſes Lettres. Or qu'y a-t'il de plus avantageux pour un Auteur que d'avoir à réduire en extraits une matière auſſi noble & auſſi touchante? Nous oſerions bien dire que toute l'éloquence d'Athènes & de Rome, dans leurs plus beaux jours, n'atteint point à la ſublimité ni à la force de l'Epître de ſaint Ignace aux Romains. Le feu divin dont elle eſt remplie, ou plutôt qu'elle répand de toutes parts,

ſert de preuve au P. Orſi pour démontrer que cette Lettre eſt d'un grand homme & d'un illuſtre Martyr. „ Plus les ſentimens, dit-il,
„ y ſont extraordinaires, admirables, ſupérieurs aux idées communes, contraires aux régles de la prudence humaine, plus ils paroiſſent répandus comme au hazard, ſans ordre, ſans méthode; & plus je les crois dignes d'un homme dont le Saint-Eſprit a dirigé la langue & la plume, d'un homme livré aux tranſports de la charité, d'un homme déja établi par le cœur & par la penſée dans le repos de la bienheureuſe Eternité, d'un homme uniquement occupé ſur la terre du déſir de ſouffrir, d'être mépriſé, d'être dépouillé, de perdre en un mot la vie qui le retient encore parmi les mortels. "

On trouve dans cette Lettre aux Romains un beau Paſſage que le P. Orſi entend à-peu-près comme

l'insinue M. Cotelier dans une de ses Notes, & comme M. Fleury dans son Histoire Ecclésiastique. Nous ne blâmons point cette manière d'interpréter le Texte : mais il nous semble que, sans faire aucun changement à l'Edition Grecque que nous avons, on peut donner un sens très-beau & très-naturel au Passage. Nous le traduisons ainsi littéralement sur le Grec : *Mon amour est crucifié, & cet amour n'est point en moi un feu qui demande quelques gouttes d'eau* (pour être éteint.) *Il vit, il parle en moi & il me dit, Viens au Pere.* Notre Auteur dit de son côté : *Mon amour est crucifié, & cet amour n'est pas en moi une étincelle qui demande quelque matière* (pour être entretenue :) *C'est une eau vive : elle parle en moi & elle me dit : Viens au Pere.* Pour embrasser cette interprétation, il faut substituer à la leçon ordinaire deux ou trois mots qui sont de Métaphraste, ou de la Lettre interpolée de saint

Ignace, ou de la façon même de M. Cotelier. Or nous demandons si cela est absolument nécessaire, & si l'on ne se contenteroit pas bien de ce sens admirable : *Mon amour est crucifié, & cet amour n'est pas en moi un feu qui désire d'être éteint, au contraire il vit ce feu sacré, il parle en moi, il me dit : Hâte-toi d'aller au Pere ?*

Nous dirions bien aussi quelque chose de ces courtes paroles, *Mon amour est crucifié*, que tant d'Ecrivains Mystiques employent, & que très-peu expliquent. Nous croirions assez que saint Ignace prend le terme d'*amour* dans le sens qui se présente immédiatement au-dessus. *Je vous écris*, dit-il, *plein d'amour pour le Martyre :* or cet *amour* n'est autre chose que le *désir*; ainsi dans le Passage : *Mon amour est crucifié*, il faudroit dire que le Saint exprime le *désir* ardent qu'il a *pour la Croix*. Mais tout ceci mériteroit d'être discuté plus sçavam-

ment & plus noblement que nous ne pouvons faire ici où l'abondance des matières nous oblige de parcourir tout légérement.

Le P. Orsi parlant de Papias Evêque d'Hiéraple, traite ce point en critique : car il y a, comme on sçait, deux questions principales sur cet Evêque fort saint homme, mais grand Partisan, ou peut-être même Chef du Milléranisme. On demande d'abord s'il fut véritablement Disciple de saint Jean l'Evangeliste, & notre Auteur prend avec raison l'affirmative qui est aussi le sentiment de M. de Tillemont & des P P. Halloix, Pagi, Henschenius &c. L'objection qui se tire d'un Texte d'Eusebe, ne prouve absolument rien, parce qu'elle prouve trop, puisqu'on en concluroit légitimement que Papias n'auroit pas même été Disciple de ce Jean l'*ancien* ou le *Prêtre* qu'Eusebe substitue à l'Apôtre. L'autre question est sur le dégré de lumières

qu'on doit ou qu'on peut reconnoître dans Papias. Il est assez singulier qu'on trouve dans un endroit de l'Histoire d'Eusebe que cet Evêque étoit très-éloquent, & qu'il sçavoit bien l'Ecriture ; tandis qu'ailleurs la même Histoire porte ce jugement si désavantageux : *Papias étoit un très-petit génie.* M. le Valois a cru résoudre cette difficulté en remarquant que l'éloge n'est ni dans les meilleurs Mss. d'Eusebe, ni dans l'ancienne Version de Rufin. Mais le P. Orsi juge que, sans toucher au Texte Grec, on peut concilier les deux propositions d'Eusebe : car il est possible, continue ce R. P. que le même homme soit fort éloquent, fort versé dans l'Ecriture, & qu'en même tems il ait le jugement borné, la critique peu juste & le discernement médiocre. Ceci pourroit fournir la matière d'une controverse ; & nous ne croyons pas que le P. Orsi eût de son côté les Maîtres de

l'éloquence ni les Interprêtes de l'Ecriture.

Ces Savans, chacun dans leur diſtrict, prétendent que, ſans un jugement ferme & un eſprit ſolide, on ne peut ni perſuader par la parole, ni être habile dans les ſaintes Lettres. Quoiqu'il en ſoit, nous voyons toujours avec un extrême plaiſir que le nouvel Hiſtorien de l'Egliſe ſe propoſe des queſtions de critique : c'eſt le vrai moyen d'intéreſſer ſes Lecteurs, & de répandre de bonnes lumières ſur les antiquités de l'Egliſe.

Ceci nous fait entrer naturellement dans le grand morceau qui concerne ſaint Juſtin. Il s'y trouve auſſi des obſervations qui ne doivent pas nous échaper. Une des premières eſt celle qui place la converſion du ſaint Martyr vers l'an 137. en quoi le P. Orſi s'écarte, pour la première fois peut-être, de M. de Tillemont, auquel il préfére avec raiſon l'opinion du nouvel

Editeur de saint Justin (D. Prudent Maran.)

Une autre question peu aisée à décider regarde l'état du même saint Justin. Fut-il Prêtre, fut-il simplement Laique ? M. de Tillemont, D. Maran & notre Auteur croyent trouver des traces de son Sacerdoce dans le récit qu'il fait de la manière dont on administroit le Baptême. Cependant le raisonnement de D. Ceillier nous paroît aussi de quelque considération. *Si saint Justin*, dit-il, *eût été le Ministre du Baptême en qualité de Prêtre, sans doute qu'il l'auroit encore été de l'Eucharistie. Cependant il ne s'attribue point cet honneur : au contraire il en parle comme d'un Ministère où il n'avoit aucune part.*

Rien de mieux dans ce Volume que l'analyse de la première Apologie de saint Justin & de son Dialogue avec le Juif Tryphon. Ces ouvrages si beaux en eux-mêmes se soutiennent encore dans des Ex-

traits & dans des Traductions. L'Apologie fait connoître l'innocence des Chrétiens, & donne une idée de leurs cérémonies, de leurs assemblées, de leurs exercices de piété. Sur quoi le P. Orsi fait cette judicieuse observation : „ L'Eglise „ dans ces premiers tems étoit „ d'une grande circonspection ; elle „ cachoit avec beaucoup de soin „ ses saints Mystères ; elle les laissoit „ ignorer sur-tout aux Gentils : ce„ pendant saint Justin crut que, „ dans les circonstances où se trou„ voit alors la Religion, il n'étoit „ pas obligé de garder un si pro„ fond secret sur les cérémonies „ qui occupoient les Fidèles dans „ leurs Assemblées. Il en expliqua „ les principales circonstances afin „ de détruire les calomnies qui „ s'étoient repandues à ce sujet. " *Benche usasse la Chiesa in questi tempi una somma circospezione, e fosse estremamente gelosa di tenere occulti, e non divulgare i suoi terribili e sa-*

crosanti Mysteri a i Gentili ; ha nondimeno S. Giustino creduto di potersi nelle circostanze, in cui allora si trovavano gli affari della Religione, dispensare dà un si rigoroso segreto, e mettere sotto gli occhi degl' Idolatri gl' innocenti riti, che nelle loro sacre adunanze esercitavano i fedeli; esigendo ciò gl' iniqui sospetti, e le indegne calunnie, che di tali sacre adunanze si erano divulgate.

Nous ferons d'après le nouvel Editeur de saint Justin une légère critique ou plutôt une simple observation sur cet endroit de l'Apologie où saint Justin explique l'ordre suivant lequel on célébroit les divins Mystères. Notre Auteur traduit le morceau presque entier, & nous approuvons tout-à-fait cette méthode. Mais en parlant de l'Eucharistie que le saint Martyr compare avec l'Incarnation, le P. Orsi (pag. 110.) prend pour *la parole divine* ce qui, selon D. Maran, doit être conçu *du Verbe de Dieu*:

& ce *Verbe* est, dans la pensée du saint Docteur, l'*Esprit Saint*, comme il est évident par un Texte du Nombre 33. de l'Apologie.

Arrêtons-nous ici pour ne pas franchir les bornes du Journal. Cette Histoire du R. P. Orsi nous attache tellement que nous pourrons bien consacrer un autre Article de nos Mémoires à ce qui nous reste de son second Volume.

ARTICLE LXXXVIII.

SYSTEME MODERNE de Cosmographie & de Physique générale. A Paris, Quai des Augustins, chez Ch. Ant. Jombert Libr. 1747. vol. in-4°. de près de 100. pp. avec cartes Physico-Astronomiques.

L'Illustre Auteur de cet ouvrage honore à un tel point la Littérature & les Sciences les plus élevées, par le zèle, le travail épineux, la constance, la bonne foi, la politesse même dont il traite ces Sciences & les Savans, que ceux-ci ne sçauroient trop y applaudir, y répondre, y concourir avec trop d'égards & d'attentions. Nous nous étions flatés d'en donner l'exemple, le ton même dans les deux Extraits que nous fîmes des Lettres Cosmographiques, dans leur tems.

M. l'Abbé D. B. est trop raisonnable pour exiger que des Savans décidés renoncent tout d'un coup à leur façon naturelle ou habituelle de penser, pour acquiescer à la sienne. Il n'en veut qu'au préjugé réellement dominant pour Copernic, Descartes ou Newton. Et en ce point nous osons être de son avis, qu'en vrais amateurs de ce vrai qu'on cherche toujours, qu'on n'a point encore assez trouvé, nous devrions tous tant que nous sommes qui nous en mêlons, nous prêter un peu plus à la révision d'un procès fort indécis, & qui le sera peut-être toujours.

Il y a aussi une chose à dire pour la satisfaction tranquille & Philosophique de l'Auteur, c'est que Descartes ni Copernic n'ont jamais vu de leur vivant le succès de leurs systêmes, & qu'après vingt-sept ans d'impression Newton n'a vu, dit-on, vendre que le huitième exemplaire de son trop sçavant

Livre des Principes, dont il fut obligé d'acheter l'Edition toute entière pour indemniser le Libraire, & aider lui-même à son Livre, qui alla en effet depuis ce moment.

Tel est le sort de la plupart des grands systêmes de Philosophie, de toutes sortes mêmes de Livres profonds. Pourquoi le dissimuler? L'ouvrage de M. D. B. est profond. Il n'a pas daigné, assez au moins, proportionner son érudition infinie d'Astronomie, son style même un peu fort & nourri, au commun des Lecteurs. Il craint toujours de ne pas assez étayer de science, de faits sur faits, faits de détail, de calcul, de chiffres, tout ce qu'il dit. Chaque objet qu'il présente, présente lui-même plusieurs objets qui, subalternes, en ont eux-mêmes de subalternes. Il ne se fie pas assez au coup d'œil de son Lecteur: il ne lui fait pas assez l'honneur de le croire homme d'esprit, de mémoire au moins.

Le ſtyle laconique n'eſt nulle part plus néceſſaire que dans les ſciences. La Géométrie ne brille que par-là : ſes objets, chacun unique, ſont tous réguliérement ſucceſſifs : ſes répétitions ne ſont que des indications de ce qui a précédé, indications courtes, locales, topiques, ne prenant rien ſur la penſée qui court dans le moment. Or c'eſt un vrai zèle pour la gloire de M. l'Abbé D. Br. qui nous arrache cette eſpèce de critique reſpectueuſe, & relative à ſes interêts.

C'eſt même, oſons le dire, c'eſt la faute du Public, c'eſt ſon défaut de capacité, de ſcience, de ſolidité, d'attention, de volonté, qui accuſe d'excès, de trop de ſcience & de profondeur un Auteur ſimplement fort ſçavant. L'idée de M. de B. eſt dans le fond vraye & heureuſe, de réduire la Coſmographie à une eſpèce de Géographie. Nous entrons volon-

tiers dans ſon eſprit. Rien n'eſt plus dans le vrai, que de ramener la Phyſique, nommément la Phyſique particulière & Coſmographique, à des faits, à des poſitions topiques.

Il faut tout balancer : le mal eſt que l'Aſtronomie phyſique eſt mobile, & que le mobile ne ſe laiſſe point trop fixer ſur une Carte. Car il y a une Aſtronomie mobile & une Aſtronomie immobile. Ce ſont les deux parties de la même Aſtronomie. Les Etoiles fixes forment l'Aſtronomie immobile. Auſſi cette partie n'a-t'elle pas manqué de Coſmographes qui l'ont réduite en Cartes ; Cartes céleſtes, tout auſſi Topographiques que les Cartes terreſtres qui ſont l'ouvrage des Géographes.

Les poſitions reſpectives des Mers, des Rivieres, des Iſles, des Lacs, des Continens, des Nations, des Royaumes, des Provinces, des Villes, des Villages

mêmes ſont fixes : & de même les Etoiles, Caſſiopée, Andromede, l'Ourſe, la Lyre, le Zodiaque même, l'Ecliptique, l'Equateur, les Tropiques, les Poles ſont fixes. Tout cela eſt donc réduit en Cartes, rondes, plates, de toutes les formes, depuis long-tems.

Mais les Planettes, & ſur-tout leurs mouvemens, leurs circulations, leurs élongations, leurs orbes, leurs nœuds, leurs apſides, & plus encore leurs directions, ſtations, rétrogradations, accélérations, retardemens, ſont mobiles, variables, & variablement variables. Nous convenons que le projet en eſt d'autant plus grand, plus hardi, plus beau, d'autant plus digne d'une ame noble, d'un Auteur diſtingué, de les fixer. Mais ce ne peut être pourtant juſqu'ici qu'un projet, dont la hauteur même ne peut annoncer que les difficultés, préliminaires au plus brillant ſuccès.

Encore ne seroit-ce rien que cette mobilité, cette variabilité pour des Géomêtres, si elle étoit constatée & réelle, comme celle de leurs courbes, épicycloïdes même, feuillées, spirales &c. qu'ils ne laissent pas de définir, de fixer, de tracer sur le papier & dans leur esprit, malgré les dégradations infinies de la variabilité de leurs élémens.

Mais c'est que dans les Planettes & dans leurs mouvemens surtout, il n'y a rien de constaté ni de réel, si ce n'est leur apparence purement optique, & sujette par conséquent à toutes les illusions de nos sens, à toutes les fantaisies de notre imagination, ou, ce qui est mieux, aux plus lentes réflexions & délibérations du bon esprit, dont toute ame philosophe doit se piquer. Ce n'est pas le mouvement des Planettes qui empêche absolument de les fixer : c'est le mouvement même de notre es-

prit, l'incertitude de ſon propre point de vûe.

Dès l'entrée de la queſtion, c'eſt un grand problême, de ſçavoir ſi c'eſt la Terre ou le Soleil qui eſt réellement en mouvement ou en repos ? Fixons cette incertitude préliminaire, fixons celle des ſtations & rétrogradations de toutes les Planettes, & dès lors tout ſera fixé ; & il n'en coutera pas plus pour la Carte des Planettes que pour celle des Etoiles, pour celle même des parties de la Terre, & tout l'Univers dira, d'après l'illuſtre Auteur, *Coſmographia ſicut Geographia.*

Dès aujourd'hui même le ſyſtême de Tychon eſt fixé pour les Tychoniciens, & celui de Copernic pour les Coperniciens. On les repréſente fort bien l'un & l'autre ſur une Carte, dont l'une a le Soleil, l'autre la Terre, fixes l'un & l'autre au centre de l'Univers. Mais enfin ce qui n'eſt point fixé, & ne

peut ſe fixer dans aucune Carte ; c'eſt l'eſprit même des Tychoniciens, des Coperniciens, ou de tous autres faiſeurs ou partiſans de ſyſtême, dont aucun ne peut fixer l'opinion de l'autre dans le même centre d'une vérité immuable & univerſelle.

C'eſt la Coſmographie Phyſique, la partie Phyſique de la Coſmographie, de l'Aſtronomie qui eſt juſqu'ici irréductible en Cartes Topographiques. Les faits ſecrets manquent aux faits publics ; le monde eſt viſible, mais la nature eſt inſenſible. Sommes-nous la barque ? ſommes-nous le rivage ? ou peut-être l'un & l'autre, doublement ſpectateurs & acteurs du mouvement ou du repos de l'un & de l'autre ?

L'illuſtre Auteur fait ſon Cheval de Bataille de la Carte toute pareille à la ſienne que le célèbre M. Caſſini donna en 1709. & il a peine à digérer qu'on ait paſſé

cette Carte à ſon premier Auteur, & qu'on paroiſſe la lui diſputer à lui qui a tant de titres perſonnels de déférence, quoique ſa modeſtie n'en faſſe valoir aucun, ſi ce n'eſt les quarante années de poſſeſſion qu'il croit autoriſer ſon ſyſtême.

Mais le ſçavant Caſſini n'a propoſé en 1709. qu'une Carte Coſmographique purement Aſtronomique, une Carte des apparences céleſtes, & on la lui a paſſée ſans difficulté: elle a ſa fixité, ſa réalité. Il eſt réel que Mars, Jupiter & les autres paroiſſent ſe mouvoir dans des épicycloïdes & des courbes feuillées. Perſonne ne peut le diſputer, & c'eſt là-deſſus que tombent les quarante années de poſſeſſion. Il eſt réel que le Soleil paroît ſe mouvoir & la Terre ſe repoſer, comme il eſt réel que le rivage paroît fuir lorſque la barque fuit, comme il eſt réel que le rivage eſt en repos, & la barque en mouvement. Toutes ces queſtions-

là ſont aſſez épineuſes pour ne pas les compliquer plus qu'elles ne le ſont en elles-mêmes.

Copernic a voulu que ce qui paroît ne fût pas réel, & c'eſt là qu'on l'a arrêté. Il eſt vrai que notre Auteur veut ici que la réalité s'accorde avec l'apparence ; & que le Phyſique ſoit le Coſmographique : ce n'eſt pas à nous de l'arrêter, mais d'articuler ſommairement ſes raiſons avec celle du Public, qu'il nous ſuffira d'avoir mis vis-à-vis les unes des autres, en obſervant du reſte qu'abſolument le contraſte n'eſt point auſſi grand qu'on pourroit l'imaginer entre Copernic & l'Auteur : car celui-ci admet pour le nombre autant de mouvemens au moins qu'en admet Copernic dans la Terre.

D'abord le premier mouvement admis par l'Auteur comme par Copernic eſt celui de la révolution diurne autour de ſon axe d'Occi-

dent

dent en Orient en 24. heures. C'eſt bien-là le principal. Il eſt vrai que la Terre n'y ſort pas de ſa place, ce qui tranquilliſe un peu l'imagination , doublement même. 1°. ſur la crainte d'être promenés vaguement dans les Airs ou dans les Cieux. 2°. ſur la rapidité inconcevable des Cieux autour & pour le ſervice d'un objet auſſi médiocre qu'une Planette unique telle que la Terre.

Outre ce mouvement „ la Ter-
„ re a encore , ſelon le nouveau
„ ſyſtême, par l'action & la réac-
„ tion des rayons ſolaires deux au-
„ tres mouvemens occultes d'une
„ extrême lenteur, l'un de régreſ-
„ ſion par lequel elle change la di-
„ rection de ſon Axe & de ſon Equa-
„ teur contre l'ordre des ſignes ,
„ & l'autre de progreſſion par
„ lequel elle décrit directement
„ autour du centre de l'Ecliptique
„ une orbite ... ſelon l'ordre des
„ ſignes en 64560 ans, à raiſon de

„ 20 secondes par an ... Mouve-
„ ment de progression proportio-
„ nel à celui de l'Apogée du So-
„ leil &c.

Pour mieux expliquer ce systême, & répondre en même-tems à l'interpellation spéciale dont l'Auteur nous a honorés il y a peu de mois dans le Mercure, il nous permettra d'observer simplement le fait, qui est que réellement il déplace la Terre du centre de l'Univers, & la proméne dans un Orbe beaucoup moins grand à la vérité que celui de Copernic ; & qu'à cela près, son mouvement même de régression revient à la libration admise par ce célèbre Astronome.

L'objet de Copernic en égalant l'Orbe terrestre à l'Ecliptique, à l'Orbe solaire du moins, étoit de simplifier, & sur-tout de réduire à rien l'irrégularité choquante des rétrogradations & stations planètaires. Nous voulons croire que la raison d'expliquer l'Apogée so-

laire & ſon mouvement, en admettant ces anomalies planétaires, eſt une raiſon ſuffiſante pour déplacer la Terre & pour la déplacer ſi peu : ce qui expoſe cependant l'Auteur au feu croiſé des deux camps oppoſés, des trois mêmes; car Ptolomée, Tychon & Copernic ſont également oppoſés à la nouvelle hypothèſe.

Après l'analyſe raiſonnée de ſon nouveau ſyſtême du monde, l'Auteur donne une *expoſition de ſon ſyſtême de Phyſique générale.* Selon lui le Globe du monde abſorbé dans *l'immenſité Divine*, „ eſt „ compoſé de couches ou lames „ d'Ether, qui ſont toutes inéga- „ lement comprimées par grada- „ tion, ſelon leur diſtance de ſon „ centre, quoique également com- „ preſſibles &c... Dans toutes ces „ couches qui renferment d'au- „ tres Globles particuliers, on ne „ doit diſtinguer que deux ſortes „ de matières, dont la principale

„ eſt l'Ether, & dont la ſubtile „ en remplit les interſtices. La to- „ talité de leur volume ne peut „ qu'avoir une tendance commu- „ ne vers le centre du Monde, à „ cauſe de la compreſſion univer- „ ſelle qui eſt exercée par les „ couches ſupérieures d'Ether. Le „ corps ſeul du Soleil eſt compoſé „ de matière ſubtile, ſans aucun „ mêlange d'autre matière hétéro- „ gène. Son atmoſphère eſt com- „ poſée de couches ſphériques „ d'air. Le corps de tous ces Aſtres „ eſt un mêlange de diverſes ſor- „ tes de matière ſtriée ou rameu- „ ſe. Leur atmoſphère eſt un amas „ d'air &c.

En quoi l'Auteur eſt ſpécifiquement différent de Copernic, Deſcartes, Newton, c'eſt à vouloir abſolument que les Etoiles ne ſoient point des Soleils lumineux par eux-mêmes, & qu'étant éclairés par notre Soleil unique, leur diſtance ne ſoit pas auſſi immen-

ſe qu'on le croit communément.

L'Ether ne pénétre les Aſtres ni n'eſt pénétré par leurs exhalaiſons, ce qui les rend impériſſables. Si le Soleil marche, c'eſt qu'il trouve une grande facilité à pénétrer tout entier les couches d'Ether qu'il raréfie devant lui, ſans doute plus que derrière, d'où il vient pourtant, & que de tout autre côté. Et ſi les autres Aſtres marchent, c'eſt que le Soleil par l'action & la réaction de ſes rayons ſur ces corps tous opaques & ſimplement illuminés, raréfie par eux le chemin qu'ils ſuivent dans l'Ether répandu autour d'eux, ſauf, tout ſyſtême ayant ſes difficultés, à expliquer, dans un ouvrage plus étendu, pourquoi tous ces corps ne marchent pas attirés directement vers le Soleil ou à ſa ſuite, l'Ether étant le plus raréfié de ce côté.

C'eſt une faute ſans doute d'impreſſion, que le Soleil *décrit un*

même orbe avec une vîtesse invariable en parcourant toujours des Arcs égaux en termes égaux. C'est ce mot de *termes* que nous croyons pouvoir traiter de faute d'impression : mais nous n'oserions la corriger en y substituant le mot de *tems* qui seroit une faute d'une toute autre espèce, les *aires* & non les *arcs* étant d'après Newton, Kepler & tous les Astronomes, Physiciens & Géométres, uniformes & dans la raison directe des tems ; ce qui, avec la permission du respectable Auteur, ne vient ni de l'optique ni de l'excentricité, mais est très-réel pour le coup.

L'Auteur croit la propagation de la lumière instantanée, & nous la croyons avec lui infiniment plus prompte qu'on ne le croit aujourd'hui depuis Roëmer. Le triomphe du *systême solaire* de l'illustre Abbé est l'Electricité, dont la découverte a fait jusqu'ici l'embarras de tous les systêmes, du Newto-

nien ſur-tout, à cauſe du vuide, & n'eſt venue que pour dégager & faire briller le ſien, dont le plein eſt la baſe ſolide.

Deux ſortes d'Electricité en font tout le nœud : l'Electricité active & l'Electricité paſſive, dont la première eſt dûe à l'action des rayons ſolaires ſur les corps opaques, & la ſeconde à l'ombre interpoſée ou oppoſée à ces rayons par l'opacité même de ces corps. Il n'eſt pas concevable avec quelle facilité l'Auteur explique tout par-là. Il n'a beſoin que d'indiquer les Phénomènes les plus ordinaires & les plus recherchés de la nature, pour les expliquer. Le flux & reflux des mers en particulier eſt indiqué plus au long comme le propre effet de la double Electricité de l'ombre de la Terre cauſée par la double lumière du Soleil & de la Lune. L'Auteur dit :

„ On peut préſumer que les „ Phyſiciens ſeront ſatisfaits de l'e-

„ xactitude avec laquelle l'expli-
„ cation de ce Phénomène, de mê-
„ me que de celui dont il s'agit
„ dans l'Article qui ſuit, peut être
„ rendue dans toutes ſes circonſ-
„ tances par cette nouvelle hypo-
„ thèſe propre du ſyſtême ſolaire
„ du Monde, expliqué par le ſyſ-
„ tême Phyſique de l'Electricité.

Le Phénomène qui vient d'être indiqué, eſt celui même de l'aiman: car le nouveau ſyſtême d'Electricité ne recule devant aucune difficulté; & réellement nous croirions volontiers que l'Electricité eſt une branche au moins du ſyſtême de l'aiman, ſi elle n'en eſt le tronc ou la racine.

Suivent des éclairciſſemens ſur les Planches qui ſont l'ornement moins encore que la démonſtration ſenſible de ce ſyſtême Phyſiquement Coſmographique. On retrouve ici à la page 62. que *les Planettes parcourent en tout tems, durant l'apparence même de leurs*

ſtations des arcs égaux en termes égaux, ſuivant la Régle de Kepler à l'égard du Soleil parcourant l'Ecliptique &c. Ce qui nous fait voir que le mot *termes* eſt plutôt une faute du Copiſte que de l'Imprimeur, laiſſant à l'Auteur même l'interprétation du fonds de la phraſe & de la ſubſtitution des *arcs* aux *aires*, dans la Régle de Kepler, que nous doutons qu'il ait appliquée au Soleil, dont il maintenoit le repos.

L'Auteur termine ſon ouvrage par une réflexion que nous avons pris la liberté de lui inſpirer au commencement de cet Extrait, pour le tranquilliſer ſur le ſort de ſon ſyſtême, dont la bonté eſt indépendante de l'empreſſement ou non empreſſement des Savans à y ſouſcrire. *Les vérités*, dit-il ſagement, *ont toujours éprouvé plus de lenteur & de difficulté que les erreurs mêmes pour être admiſes.*

Cette réflexion ſage, & dans le

fond très-vraye, jointe à ce que la matière eſt épineuſe & peu aſſortie au commun même des Savans, doit, en maintenant l'Auteur dans l'idée de la ſupériorité de ſes vues, lui faire voir d'un œil Philoſophe la foibleſſe du commun des eſprits. Le Siècle en général n'eſt point trop favorable aux grandes manières de procéder en toutes ſortes de ſciences, d'arts & d'affaires. La gentilleſſe & le goût prétendu ſont toujours en France l'écueil du ſolide & du grand.

ARTICLE LXXXIX.

ALEXANDRI XAVERII Panel è Soc. JESU Presbyteri, Regiis infantibus à Studiis, Regi Catholico à Numismatum Thesauro. De Coloniæ Tarraconæ Nummo Tiberium Augustum, Juliam Augustam Cæsaris filiam, Tiberii uxorem, & Drusum Cæsarem utriusque filium exhibente. Dissertation du P. Panel Jésuite sur une Médaille de la Colonie de Tarragone. A Zurich 4°. pag. 183. en comptant la Traduction Espagnole qui est vis-à-vis du Latin. M. DCC. XLVIII.

LA Médaille dont il s'agit n'est pas un monument qui se trouve pour la première fois entre les mains des Antiquaires. Avant le P. Panel, des Auteurs très-célèbres en avoient fait mention : il suffit d'indiquer D. Antoine Au-

gustin dans son septième Dialogue. Guy Patin *pag.* 73. (*a*) M. Vaillant dans ses Médailles des Colonies pag. 118. Le P. Hardouin dans sa cinquième Lettre sur *l'Histoire Auguste pag.* 706. Nous citons ainsi avec exactitude parce qu'il sera bien-tôt question d'une controverse importante.

La Médaille est un moyen bronze qui représente d'un côté la tête de Tibère couronnée de laurier & tournée vers la gauche avec cette légende.

TI CAES AUG PONT MAX TRIB POT *Tiberius Cæsar Augustus Pontifex Maximus Tribunicià Potestate.* Au revers sont les têtes de Julie & de Drusus qui se regardent en face : Drusus paroît avoir 25 ans. La Légende porte.

JULIA AUGUSTA DRUSUS CÆS TRIB POT. *Julia Augus-*

(*a*) Le P. Panel dit *pag.* 57. c'est une faute d'impression.

ta, Drusus Cæsar Tribuniciâ potestate. Dans le champ de la Médaille on voit ces trois Lettres C V T qui sont séparées. L'V est entre les deux têtes, & les deux têtes entre C & T toutes trois ensemble signifient *Colonia Victrix Tarraco.*

Il n'y a nulle difficulté sur la tête de la Médaille, mais il se forme aux sujet du revers deux questions : La première qu'elle est l'Impératrice Julie qu'on y voit nommée : La seconde, à quel Prince du nom de Drusus on doit rapporter ces mots, *Drusus Cæs. Trib. Pot.*

Le P. Panel se propose les difficultés qui regardent l'un & l'autre de ces objets. Comment cette Julie seroit-elle la fille d'Auguste & l'épouse de Tibère, puisque les Historiens veulent que dès la première année de cet Empereur, elle mourut de misère & en exil : punition qu'elle avoit méritée par l'ex-

cès de ſon incontinence. Comment ce Druſus ſeroit-il le fils de Tibère; puiſque, ſelon les Hiſtoriens encore, ce jeune Prince mourut par les artifices de Séjan, dès la IX. année de l'Empire de ſon pere, & que la Médaille qui parle de ſa Puiſſance Tribunitienne ne peut convenir qu'à la XIX. année du même Empereur: la preuve de ce dernier point ſe trouve dans la ſuite de cette Diſſertation, & nous en dirons un mot quand nous aurons débrouillé les autres difficultés.

On voit donc que l'embarras des deux explications précédentes vient des monumens de l'Hiſtoire, & c'eſt auſſi contre ces monumens que le P. Panel dirige ſes batteries. Indiquons d'abord ce qu'il dit ſur la Julie dont le nom ſe voit ſur cette Médaille. Il ſoutient 1°. malgré le torrent des Ecrivains & des autres Antiquaires, que c'eſt la fille d'Auguſte, femme

de Tibère ; & que cette Princesse survêcu même à son mari, bien loin d'avoir fini ses jours en exil, aussi-tôt après l'élévation de Tibère sur le Trône. En second lieu, il contredit positivement & avec force tous les Savans qui ont crû que la Julie de cette Médaille étoit la même personne que Livie femme d'Auguste & mere de Tibère, laquelle ne mourut, selon eux, que la XV. année du regne de son fils. Ces savans parmi lesquels nous avons compté M M. Vossius, Vaillant, Mezzabarba, Spanheim, se fondent sur le témoignage des Auteurs anciens qui disent tous clairement & sans équivoque qu'Auguste par son testament adopta Livie dans sa famille, & qu'après la mort de ce Prince, elle prit le nom de Julie.

Ceci, comme on voit, est très-fort : mais le P. Panel dit hardiment que quand ces Auteurs ont avancé un trait si faux, *ils fai-*

ſoient voile actuellement vers Anticyre (c'eſt-à-dire qu'ils avoient le cerveau mal timbré) & que, pour guérir leurs partiſans, il ſuffiroit de leur faire remarquer que Livie femme d'Auguſte ne pouvoit pas plus être métamorphoſée en Julie, que l'épouſe du Roi d'Eſpagne Ferdinand VI. laquelle eſt de la Maiſon de Portugal, pourroit être changée en Princeſſe de la Maiſon de Bourbon.

Cette manière d'attaquer n'eſt pas neuve. Il y a 50 ans que le P. Hardouin *(a)* écrivant à Mr. de Ballonfeaux, traitoit auſſi d'Auteurs fabuleux ou imbécilles ceux qui ont écrit que Livie fut adoptée par Auguſte & qu'elle commença, après la mort de ce Prince, à porter le nom de Julie. Ceci, ajoutoit-il, eſt auſſi abſurde que *ſi l'on vouloit nous perſuader que*

(a) Hiſt. Auguſt. p. 704. & 705.

la feue Reine Marie-Thérese épouse de Louis XIV. auroit pû être de la Maison de Bourbon, toute Autrichienne qu'elle étoit.

Le P. Panel rapporte aussi quelques unes des Médailles citées par le P. Hardouin, soit pour montrer que l'épouse d'Auguste a toujours été appellée Livie & jamais Julie, soit pour faire voir que Julie femme de Tibère a vêcu beaucoup plus d'années que ne lui en donnent les Historiens. Mais dans la présente Dissertation on trouve un bien plus grand nombre de Médailles produites en confirmation de ces deux objets, qu'il n'y en a sur la même matière dans l'ouvrage du P. Hardouin : c'est que le P. Panel faisoit son capital de la Médaille dont il est ici question ; & il en est de même des Inscriptions qu'il produit & qu'il réfute sur la fin de son ouvrage.

Le P. Hardouin s'étoit proposé en général ces monumens qui

forment une objection considérable. Car on y voit que Livie femme d'Auguste fut aussi appellée *Julie*; à quoi ce Pere répond en niant sans détour l'authenticité de ces Inscriptions qu'il dit avoir été empruntés des Mss. modernes *pour être transportées sur la pierre ou sur le marbre.* (*a*) Le P. Panel prend aussi le même parti, mais il discute davantage, il trouve des marques de fausseté dans sept de ces Inscriptions, il use à leur égard des régles de la critique usitées en pareilles rencontres : or l'on sçait combien les Antiquaires sont habiles à saisir tous les moyens de récusation contre les monumens qui les incommodent, & combien ils font voir d'adresse & de zèle à défendre les Antiquités dont ils s'autorisent.

Nous reconnoissons volontiers qu'il se trouve bien de la doctrine

(*a*) *Ibid. p.* 707.

dans les citations, les comparaisons, les discussions de notre Auteur ; & le fruit qu'on doit tirer de son travail, c'est au moins de sçavoir estimer l'étendue de ses connoissances en matière d'Antiquités ; mais nous ne croyons pas que son sentiment sur l'Impératrice Livie doive l'emporter sur celui des anciens Auteurs que nous nommons ici, avec les citations exactes de leurs ouvrages. Vellejus Paterculus (*a*) appelle cette Impératrice *Prêtresse & fille d'Auguste*, faisant allusion, par le premier terme au rang que Livie occupoit dans les cérémonies de Religion décernées à la mémoire de son mari ; & par le second terme, à l'adoption dont Auguste l'avoit honorée dans son testament. Dion Cassius (*b*) dit, que quand on fit

---

(*a*) Vell. l. 2. c. 75.

(*b*) Dio Caf. L. LVI. pag. 600. Edit. fol. 1606.

l'apothéose de ce Prince, on lui donna pour Prêtresse Livie, qui avoit déja pris le nom d'*Auguste* & de *Julie*. Suétone (*a*) marque qu'Auguste obligea Livie par son testament à prendre le nom de Julie. Corneille Tacite (*b*) écrit la même chose ; & dans un seul de ses vers Ovide (*c*) donne à cette Princesse les noms d'Auguste & de Julie. Encore une fois tout ce détail n'étonnera pas beaucoup notre Auteur, qui regarde tous ces témoins comme suspects, ou plutôt comme atteints & convaincus de fausseté : ainsi en jugeoit aussi le P. Hardouin. Mais nous prendrons une autre route, & nous dirons qu'il n'est point sûr de rejetter ainsi ce qu'il y a de plus respecté dans l'Empire Littéraire ; qu'il est bien plus proba-

(*a*) Suet. in Aug. l. 2.
[*b*] Annal. l. 1. c. 8.
[*c*] Ovid. Fast. l. 1. v. 536.

ble que tant d'Auteurs ont dit la vérité, qu'il n'eſt ſûr que la Médaille en queſtion les met tous en défaut; qu'il eſt très-évident que tous reconnoiſſent le nom de Julie comme attribué à l'épouſe d'Auguſte; & qu'il n'eſt pas certain au contraire que la Julie de cette Médaille & des autres qui lui reſſemblent, ſoit l'épouſe de Tibère excluſivement à toute autre perſonne; qu'enfin s'il étoit néceſſaire de ſoupçonner de la ſuppoſition quelque part, il faudroit plutôt accuſer la Médaille en queſtion & ſes ſemblables, que les Livres qui portent le nom de Vellejus Paterculus, de Dion Caſſius, de Suètone, de Tacite, d'Ovide: car il eſt aſſurément plus aiſé de fabriquer une ou pluſieurs Médailles, que de compoſer des ouvrages dans le goût de ceux-ci. Voilà pour ce qui regarde la Julie nommée ſur la Médaille de Tarragone, paſſons au Druſus Cé-

ſar, dont la tête eſt en regard avec celle de Julie.

Le P. Panel veut que ce ſoit Druſus, fils de l'Empereur Tibère, & de Julie fille d'Auguſte : c'eſt auſſi le ſentiment du P. Hardouin (*Hiſt. Aug. p.* 710.) La plûpart des Antiquaires ne refuſent pas de reconnoître là le fils de Tibère, mais ils croyent, d'après les Hiſtoriens, que ce Druſus étoit né d'Agrippine première épouſe de l'Empereur, non de Julie ſa ſeconde femme. Ceci toute-fois n'eſt pas le plus grand ſujet de diſpute : voici l'Article eſſentiel : La Médaille de Tarragone marque la puiſſance Tribunitienne de Druſus, laquelle, comme il eſt prouvé par une autre Médaille que citent MM. Vaillant, Mezzabarba, le P. Hardouin, le P. Panel & pluſieurs autres, fut conférée à ce Prince au tems de ſon ſecond Conſulat, & lorſque l'Empereur ſon pere comptoit la XXXV. année de ſa puiſ-

sance Tribunitienne. Or cette XXXV. année tombe à l'année XIX. de l'Empire de Tibère & à la 786. de la fondation de Rome. Cependant les Historiens disent que, par les artifices de Séjan, Drusus étoit mort dès la IX. année du regne de son pere, l'an 776. de Rome: fausseté manifeste selon le P. Panel, qui reproche même vivement à M. Vaillant d'avoir mieux aimé trahir la vérité que d'abandonner de faux guides. Le P. Hardouin avoit déja ébauché cette critique, & il faut avouer que, sur le Drusus dont il est ici question, M. Vaillant a tenu une conduite tout-à-fait singulière. Dans les premières Editions (*a*) de son ouvrage sur *les Médailles Impériales*, il produit la Médaille de Drusus avec les caractères qui

---

[*a*] Le P Panel cite l'Edition de 1674. Nous avons vû celle de 1682. où la marque TR. POT. XXXV. se trouve.

marquenr la XXXV. année de la puissance Tribunitienne de son pere ; & dans les Editions postérieures du même ouvrage, il ne cite la même Médaille qu'avec les marques de la XXV. année de cette même puissance Tribunitienne. Sur quoi le P. Hardouin & le P. Panel supposent que cet Antiquaire a voulu faire quadrer, en dernier lieu, la Médaille avec les Historiens qui placent la mort de Drusus en l'année 776. de Rome, un an après la XXV. année de la puissance Tribunitienne de Tibère.

Si ce fut là l'unique motif de M. Vaillant, on peut bien dire que rien n'étoit plus mal imaginé : car que gagne-t'on à tronquer dans un Livre une Médaille qui subsiste & qui peut dévoiler aisément le mensonge ? Cependant il nous seroit difficile de deviner la vraye raison qui a déterminé un aussi sçavant homme que M. Vaillant. Le P. Hardouin

assure

assure qu'il a lû très-exactement la Médaille avec la marque de la XXXV. année de la Puissance Tribunitienne; & M. Mezzabarba la rapporte aussi à l'an 786. de Rome, quoiqu'il la place aussi en se contredisant à l'an 775. D'ailleurs cette Médaille faisant mention de Drusus à la XXXV. année de la puissance Tribunitienne de Tibère, n'est pas seule: on en trouve encore une dans la Dissertation du P. Panel, & deux autres dans l'ouvrage (a) du P. Hardouin avec les mêmes caractères.

Mais en convenant que M. Vaillant a fait une faute, & d'autant plus grande qu'il ne rend point raison de ses deux diverses citations, il ne faut pas abandonner pour cela les Historiens à la merci de deux ou trois Médailles. Il faut examiner d'abord si ces piéces antiques sont de bon alloi, & au cas qu'il ne leur manque aucun carac-

(a) Hist. Aug. pag. 710.

tère de vérité, il faut rechercher l'époque de la puissance Tribunitienne de Tibère. On la place d'ordinaire vers l'an 750. d'après Vellejus Paterculus & Dion, qui ne marquent pourtant pas que ce Prince en ait été revêtu alors pour la première fois. Le premier Consulat de Tibère se rapporte à l'an 741. de Rome; ce Prince fut en même-tems ou peu après nommé *Imperator*. Or, selon la remarque de Casaubon, *(a)* citant Flavius Vopiscus, la puissance Tribunitienne accompagnoit d'ordinaire cette dignité d'*Imperator*. Si l'on supposoit donc que la puissance Tribunitienne fut conférée à Tibère avec le Consulat ou l'année suivante, la XXXV. année de cette Puissance concoureroit avec l'an 776. de Rome: & il n'y auroit plus d'opposition entre les Médailles & l'Histoire. Mais nous touchons ici des points trop délicats, & trop

(a) Casaub. in Suet. Tiber. c. ix.

ſuſceptibles de controverſe. Il faut laiſſer la queſtion au jugement des Maîtres de l'Art. Quand le P. Panel voudra travailler de bonne foi à concilier les Hiſtoriens avec le marbre & le bronze, il pourra y réuſſir auſſi bien que perſonne, & il rendra aux amateurs de l'Antiquité un ſervice digne d'être célébré dans les faſtes de la Littérature.

ARTICLE XC.

ORIGINE DE L'UNIVERS expliquée par un Principe de la Matière. A Berlin 1748. *in*-12. *pag.* 238.

L'Auteur de cet ouvrage entreprend de dévoiler l'origine des mondes, & d'en développer la formation, le mouvement, l'ordre, l'harmonie. Il fait éclore toutes ces merveilles d'une ſeule propriété de la Matière, c'eſt-à-dire, de l'attraction Newtonienne. Il n'eſt pas

étonné à la vûe d'une entreprise si hardie ; & à l'aide du fil secourable de cette attraction, (*a*) il se flatte de se conduire sûrement dans les routes tortueuses de ce labyrinthe, de suivre la formation de l'Univers dans tous ses développemens, & de dissiper toutes les ténébres qui nous cachoient la vérité. L'esprit humain qui ose pénétrer le Ciel & la Terre, & à qui rien ne paroît impossible, a souvent pour châtiment de se perdre dans ses idées, & de n'exposer avec un grand étalage de raisonnemens, de Géométrie & de calcul, que des chimères & des rêveries. Le compte très-abrégé que nous allons rendre de cet ouvrage,

---

(*a*) Nous devons avertir ici que, dans sa Préface, l'Auteur reconnoît un premier principe *éternel, sage, éclairé, qui s'est servi de l'attraction comme d'un ressort universel, pour maintenir l'ordre des corps ... & qui a formé cette force attractive elle-même &c.*

mettra en état de juger, si notre Auteur a mérité un pareil châtiment.

Dans son premier Livre, il tâche de détruire le plein & les tourbillons, & d'établir le vuide & l'attraction. La plupart des preuves qu'il apporte pour prouver l'impossibilité du plein & des tourbillons, se trouvent par-tout, & par-tout aussi on trouve des réponses assez satisfaisantes à ces difficultés. Nous ne porterons pas tout-à-fait le même jugement de la difficulté, que l'Auteur tire du mouvement des Comêtes. Les Comêtes & les Planettes, à des distances égales du centre du tourbillon, ont différentes vîtesses : & cependant à même éloignement du centre, les couches du tourbillon devroient, selon les loix de la Physique, avoir même vélocité. Ces mêmes loix prouvent qu'un corps qui nage dans un tourbillon, doit suivre la direction de ce tourbillon ; *cependant*, ajoute

notre Auteur, *on voit des Cométes parcourir notre Monde avec des directions, souvent opposées au mouvement général. Ce n'est donc pas dans un tourbillon qu'elles se meuvent ; & ces Astres détruisent sans ressource la possibilité des tourbillons* (*a*)

Les Newtoniens font contre le plein une difficulté qui leur paroît encore plus victorieuse. Newton, leur Maître, a démontré qu'un mo-

---

(*a*) Il faut avouer que cette difficulté est grande. Les Partisans du Carthésianisme devroient tâcher d'y répondre d'une manière satisfaisante. Pendant qu'ils n'y répondront pas, le Newtonianisme fera tous les jours de nouveaux progrès, & on ne tiendra plus à ces ingénieux tourbillons que par habitude, par paresse, & par la honte de désapprendre ce qu'on avoit appris.

Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Hor. L. II. *Ep.* I.

bile qui traverſoit un fluide d'une denſité ſpécifique, perdoit la moitié de ſa vîteſſe, après avoir parcouru dans ce fluide trois de ſes diamétres. Il a démontré enſuite, que plus un fluide étoit denſe, plus le mobile y trouvoit de réſiſtance, & plutôt le mouvement devoit ſe perdre. Or la matière éthérée, dans laquelle les Carthéſiens font nager les Planettes, eſt d'une denſité infinie; puiſque dans les principes de ces Philoſophes la matière ſubtile n'a aucuns pores, & que l'or, qui eſt le plus peſant des corps, a plus de pores, que de matière ſolide. Newton a conclu de ces obſervations, que les corps céleſtes ne trouvant aucune réſiſtance ſenſible à leur mouvement, nageoient néceſſairement dans des vuides immenſes. Si c'étoit ici le lieu, il ſeroit aiſé de faire voir que cette difficulté a plus d'éclat que de ſolidité, & qu'elle ne peut renverſer le ſyſtême de Deſcartes, ſans nuire beau-

coup au ſyſtême du Philoſophe Anglois.

La ruine des tourbillons paroît à notre Auteur l'établiſſement de l'attraction Newtonienne. Il prouve que ce ſyſtême eſt plus ſimple, plus digne de l'Auteur de la Nature; qu'il explique heureuſement tous les mouvemens réguliers & irréguliers des Corps céleſtes, & que tous les Phénomènes viennent comme d'eux-mêmes ſe ranger ſous les loix de l'attraction: en tout ceci il ne dit rien qui n'ait été dit avant lui dans un grand nombre d'ouvrages; mais il a voulu aller plus loin, & il entreprend de prouver que l'attraction qui gouverne & conſerve l'Univers, l'a auſſi formé & lui a donné l'ordre que nous admirons. Voyons-le créer ſes mondes, & n'employer dans cette création d'autre inſtrument & d'autre force que l'attractionNewtonienne. Cette attraction eſt vraiment bien plus merveilleuſe, que cette magie,

qui dans les tems fabuleux faisoit exister subitement ces lieux enchantés, ces Isles fortunées, dont la Fable nous a laissé des descriptions si magnifiques, & à qui une seule parole avoit donné l'existence.

L'Auteur commence par supposer, dans l'étendue, des parties dures, solides, insécables, de vrais *atomes*. Voilà donc ces atomes, rejettés pendant plusieurs siècles, qu'on entreprend de ressusciter. Il faut qu'il en soit des opinions comme des modes; elles se succédent & se détruisent sans sçavoir pourquoi. Notre Auteur reconnoît cependant quelques différences entre ces atomes & ceux d'Epicure. Le Philosophe a été obligé de supposer ses *atomes* crochus, afin de pouvoir se retenir mutuellement, il fut encore obligé de leur donner un *clinamen*, afin qu'ils pussent se rencontrer & se réunir. Sans ce *clinamen*, les atomes auroient parcouru pendant l'éternité des lignes droites

ſans pouvoir ſe rencontrer. Notre Auteur n'a point beſoin de toutes ces ſuppoſitions ridicules ; l'attraction ſeule ſuffit pour attirer & réunir les atomes. Cette ſeule propriété peut produire des combinaiſons infinies , & doit débrouiller le cahos.

Avec ces *atomes* attirans & impénétrables, il fallut former différens ordres d'élémens Phyſiques, dont la combinaiſon & la réunion puſſent être les principes immuables des Etres différens que renferme l'Univers. Notre Auteur fait agir ſon attraction plus que magique, & ſon action produit, quoiqu'avec beaucoup de peine , une infinité d'élémens Phyſiques qui peuvent ſervir de baſe à toutes les variations des mondes. Ces élémens Phyſiques ne ſont que les matériaux ; la même attraction qui les a formés va conſtruire l'édifice. L'Auteur commence par les ſyſtêmes Aſtronomiques , c'eſt-à-dire , par la

formation des Planettes, des Cométes, des Soleils, de la Lumière & de tous les grands corps répandus dans les Cieux.

Les corps ſenſibles formés par le concours des élémens acquirent par la gravitation un mouvement projectile, ou en ligne droite; mais l'attraction continua d'attirer ces corps vers un centre commun: en vertu d'une des loix de la gravitation, qui veut que les corps s'attirent en raiſon directe des maſſes, les corps les plus foibles attirent, s'incorporent dans des maſſes plus grandes. Si cette loi avoit toujours agi, il ne ſe ſeroit formé de tous les élémens qu'un ſeul corps dans chaque monde; mais dans quelques corps ſenſibles le mouvement projectile fut ſupérieur à la force de tendance vers un même centre. Par ce méchaniſme, pluſieurs corps particuliers réſiſtèrent à l'action qui les auroit précipités dans les plus grands corps. Les corps cé-

leſtes dûrent donc avoir un double mouvement, un mouvement projectile, & un mouvement vers le centre commun. De ce double mouvement devoit naître un troiſième compoſé de Diagonales infiniment petites, & par conſéquent un mouvement circulaire ou ellyptique autour d'un centre commun. On voit par-là combien eſt foible & puérile la difficulté qu'on a tant fait valoir contre l'hypothèſe Newtonienne, en diſant que, ſi les Planettes nageoient dans le vuide, elles devroient s'échapper par des Tangentes, & aller ſe perdre dans d'autres mondes. La force de l'attraction ſuffit pour les retenir dans leur orbite.

Notre Auteur, après avoir formé ainſi les corps céleſtes, nous développe en détail la formation du Soleil, de la Lumière, du Globe terreſtre, des Cométes, &c. Nous ne le ſuivrons pas dans toutes ſes créations, le détail ſeroit ennuyeux;

nous nous arrêterons à la formation du Soleil, & afin qu'on juge mieux de la manière de l'Auteur, du tour de ſon eſprit, & de la force de ſes preuves, nous allons tranſcrire ce qu'il dit de la formation de cet Aſtre : „ *Tranſportez-vous*, dit-il, „ *au moment* où les corps céleſtes „ ſont formés, c'eſt-à-dire, dans „ cet inſtant que l'eſpace qui doit „ contenir chaque monde, renfer„ me un corps ſolide immenſe, qui „ eſt environné de corps moindres „ qui ont leur mouvement autour „ de lui. Il eſt évident que ce grand „ corps obligera encore, par ſa „ grande attraction, cet ordre d'é„ lémens qui erroient dans l'eſpace, „ à s'approcher de lui. Ces élémens „ formeront donc alors eux-mêmes „ comme des torrens venant de „ toutes les régions, & s'allant pré„ cipiter vers ce grand Globe. . . .

„ Les élémens qui devancent les „ autres, qui marchent comme à „ la tête de ces torrens, arriveront

„ les premiers au grand Globe, ils
„ ſe précipiteront avec force, ils ſe
„ réfléchiront, & retourneront en
„ arrière, avant que ceux qui les
„ ſuivent ſoient parvenus au même
„ Globe qui a réfléchi les premiers.
„ Ces élémens arrivés les premiers
„ acquéreront par leur réflexion,
„ un mouvement oppoſé à ceux qui
„ ne ſe ſont pas encore réfléchis.
„ Celui qui a été déja repouſſé,
„ pourra donc ſe rencontrer avec
„ celui qui l'auroit été un inſtant
„ après; ils feront alors un échan-
„ ge de leurs mouvemens, ce ſe-
„ cond élément ſans avoir atteint
„ tout-à-fait au plus grand Globe
„ rebrouſſera chemin & s'en éloi-
„ gnera; celui qui s'éloignoit dé-
„ ja du même Globe, par le choc
„ lui aura été renvoyé preſque dans
„ le même moment, il ſe réfléchira
„ une ſeconde fois, ſera renvoyé de
„ même. Ainſi de ſuite par une ac-
„ tion & réaction éternelle, les élé-
„ mens qui ſont le plus près du

„ grand Globe, s'approcheront &
„ s'éloigneront ſucceſſivement de
„ ce grand Globe; ils ſeront dans un
„ mouvement inteſtin perpétuel.

„ Non ſeulement ces premiers
„ élémens ſeront dans ce mouve-
„ ment inteſtin, mais encore les
„ ſeconds rencontreront les troiſié-
„ mes, avec leſquels ils feront auſſi
„ échange de leurs mouvemens.
„ Ces troiſièmes en rencontreront
„ des quatrièmes; ainſi de ſuite à
„ l'infini, l'eſpace renfermera des
„ élémens comme ſubtils, qui ayant
„ un certain vuide entr'eux ſeront
„ dans un mouvement perpétuel
„ qui ſe dirigera vers le plus grand
„ Globe du monde.

„ Le plus grand corps d'un mon-
„ de s'aſſujettit toutes les gravita-
„ tions, fait décrire aux Aſtres le
„ cercle de leurs années autour de
„ lui; une eſpèce de fluide qui em-
„ braſſe tout ce même monde, eſt
„ dans un perpétuel mouvement
„ qui ſe dirige vers ce même grand

„ corps. Dans ce pouvoir merveil-
„ leux qui ne reconnoît le Soleil ? "

La plupart des hommes, des Philoſophes même, & des Philoſophes Newtoniens avoueront ſans honte qu'ils ne l'y reconnoiſſent pas. L'Auteur n'eſt pas plus heureux dans la formation des autres corps qui ornent & qui diverſifient cet Univers. Cependant il s'applaudit de la beauté de ſa découverte, & de la fécondité de ſon principe, & il ne doute pas que la formation même des êtres animés ne ſoit une ſuite néceſſaire de l'attraction.

ARTICLE XCI.

DELLA CONSECRAZIONE del Pantheon fatta da Bonifazio IV. Discorso di Pietro Lazeri della Comp. di Gesù, alla santità di N. S. Papa Benedetto XIV. P. O. M. In Roma. M. DCC. XLIX. in-8°. pag. 61. Discours du P. Lazeri Jésuite sur la Consécration du Panthéon, &c.

LE fameux Edifice, appellé autrefois Panthéon & changé depuis en Eglise, * a été bâti par Agrippa gendre d'Auguste. C'est un des Monumens les plus entiers qui nous restent de l'Antiquité ; c'est une des Merveilles de Rome, c'est l'objet de cet ouvrage.

Le P. Lazeri traite d'abord de

* C'est ce qu'on appelle à Rome *Notre-Dame de la Rotonde.*

la Conſécration de cette Egliſe. Le Pape Boniface IV. élu en 608. a paſſé conſtamment pour en être l'Auteur, juſqu'à ce que D. Martenne, ſur la foi d'un ancien Calendrier qui parle de cet événement, a publié qu'il devoit être plus ancien ; qu'il devoit même remonter juſqu'au IV. ou au commencement du V. ſiècle. Notre Auteur s'applique à réfuter cette opinion, & il le fait par une raiſon qui nous paroît très-ſuffiſante. Ce Calendrier mis au jour par D. Martenne n'eſt peut-être pas du IV. ou du V. ſiècle, & quand il en ſeroit, comment prouveroit-on qu'il ne s'y eſt fait aucune addition ? Ne ſçait-on pas que ces ſortes d'ouvrages ſont ſujets à croître ou à changer avec le tems ? témoin le Martyrologe Romain où l'on ajoute à meſure que les Saints ou les évenemens Eccléſiaſtiques ſe multiplient.

C'eſt donc Boniface IV. qui a dédié le Panthéon, mais en quel jour ? Les Martyrologes diſent le XIII. de Mai. Sur quoi le P. Pagi ſe récrie beaucoup, parce que durant tout le Pontificat de Boniface IV. le XIII. de Mai ne s'eſt point trouvé un Dimanche, jour néanmoins deſtiné à la Dédicace des Egliſes. Ici notre Auteur obſerve que cet uſage n'a point été auſſi général que le prétend le P. Pagi ; & il montre par bien des exemples qu'on a conſacré des Egliſes d'autres jours que le Dimanche. Ce morceau eſt diſcuté ſçavamment & le ſuivant de même, où il eſt queſtion du titre qu'on a donné au Panthéon en le conſacrant au vrai Dieu. L'ancien Martyrologe Romain & celui de Bede porte qu'il fut dédié ſous l'invocation de la *B. H. Vierge Marie & des Martyrs* ; mais le Martyrologe Romain ordinaire & celui d'Adon marquent que la Fête de tous les Saints fut

instituée à l'occaſion de cette Dédicace du Panthéon, d'où pluſieurs Auteurs & le P. Lazeri avec eux concluent qu'en effet cet Edifice fut dédié ſous le titre de tous les Saints. Cependant comment accorder ce titre avec celui de la *B. H. Vierge & des Martyrs?* C'eſt ici que l'Auteur redouble d'attention & de ſagacité. Il ſuit les monumens antiques, & il trouve que durant beaucoup de ſiècles on a donné le nom de *Martyrs* aux Saints que nous appellons *Confeſſeurs*. Saint Martin eſt le premier, après les Martyrs proprement dits, auquel on ait accordé un Office propre dans les anciens Livres Liturgiques: or ce Saint eſt regardé comme *Martyr* par Sulpice Sevère & par le Miſſel Mozarabe; de même Saint Grégoire de Nazianze donne la qualité de *Martyr* à Saint Baſile; Saint Jean Chryſoſtome la donne à Saint Euſtathe d'Antioche: exemples qui

prouvent que du tems de Boniface IV. on a bien pû dire ſimplement que le Panthéon étoit dédié à la *B. H. Vierge Marie & aux Martyrs*, quoiqu'il fût auſſi conſacré ſous l'invocation de tous les Saints.

L'Auteur paſſe au détail des cérémonies uſitées dans la Dédicace des Egliſes, & il prouve excellemment que ces ſaints uſages n'ont point pris leur origine des rites impurs du Paganiſme : nous omettons cette diſcuſſion pour nous attacher au morceau qui paroît le plus curieux & le plus digne de faire rechercher l'ouvrage du P. Lazeri.

Cet Antiquaire obſerve que le Panthéon eſt le ſeul Edifice qui ſubſiſte depuis tant de ſiècles, ſans que la fureur des Barbares, ni le zèle des Chrétiens ennemis de la Gentilité, ait jamais entrepris de le détruire. Quelle peut-être la raiſon de cette eſpèce de merveille? Le Cardinal Baronius & quelques

autres après lui, croyent que la loi d'Honorius qui défendoit d'abattre les Temples des Gentils a pu conſerver cet Edifice du Panthéon; mais notre Auteur remarque fort bien que cette réponſe ne réſout la difficulté, ni pour les tems qui ont précédé Honorius, ni pour les tems qui l'ont ſuivi. En effet ſi cet Empereur défendit d'abattre les Temples des faux Dieux, ce ne fut qu'après des deſtructions déja bien multipliées; & ce ne fut pas une loi bien durable, puiſque Théodoſe le jeune en porta une toute contraire: il ordonna, dit Théodoret, que s'il reſtoit encore quelques Temples conſacrés aux Dieux du Paganiſme, ils fuſſent renverſés de fond en comble. Or en ſuppoſant même qu'après cette loi quelques petits Edifices ayent encore pu échapper aux recherches des Chrétiens, peut-on dire la même choſe d'un bâtiment auſſi célèbre & auſſi re-

marquable que le Panthéon ?

Le P. Lazeri entame donc une ſolution qu'il croit raiſonnable, quoiqu'il ne la donne encore que comme une conjecture. Il penſe que les Chrétiens n'auront pas été perſuadés que le Panthéon fût un Temple : mais aſſurément ſi les Chrétiens, ſoit avant, ſoit depuis Théodoſe le jeune, n'ont pas regardé le Panthéon comme un Temple, ou même s'ils en ont douté, il ſeroit difficile d'aſſurer que cet Edifice fût en effet un lieu deſtiné au culte des faux Dieux. Quel parti prendre cependant ? Voici le point curieux de cet ouvrage. Notre Auteur affirmera bien-tôt abſolument que le Panthéon ne fut point un Temple : ici il fait des obſervations comme préliminaires ; il dit d'abord que, ſelon les plus habiles connoiſſeurs, le ſol du Panthéon devoit être beaucoup plus bas qu'il n'eſt à préſent ; deux choſes le prouvent, 1°.

les proportions de l'Architecture qui demanderoient que les parties latérales fuſſent plus longues qu'on ne les voit aujourd'hui. Ecoutons l'Auteur : *argomento pretendono di trarre dall' accordo e proporzion delle parti. Perche, dicono, che ſe noi queſte attentamente oſſerveremo componendo le inſieme & paragonandole per coſi giudicare della ſimetria, ſpecialmente la ſuperiore che lo chiude, e le altre che intorno formano come il gran corpo, troveremo non convenire fra loro; ed eſſere queſte molto più brevi di quel che ſia da quella richieſto : ed è troppo grave fallo, per poter dire non averlo avvertito il Maeſtro allora quando l'architettò; ouvero aver voluto, edifizio di tal foggia è di ordine Corintio, idearlo in maniera che alla larghezza foſſe l'altezza eguale.*

La ſeconde raiſon qui montre que le ſol du Panthéon eſt plus élevé maintenant qu'il n'étoit au tems

tems de sa construction, se tire des magnifiques Cariatides qui en faisoient l'ornement. Pline a parlé de ces grands morceaux de Sculpture, comme de ce qu'il y avoit de plus parfait en ce genre, & quatre d'entr'elles qui subsistent encore, & qu'on voit dans le Palais Farnèse, justifient tout-à-fait le jugement de cet Ecrivain; or, reprend notre Auteur, ces Cariatides étoient autrefois posées sur des bases de colonnes: ce qui n'auroit pû s'accorder avec le terrein du Panthéon tel qu'il est aujourd'hui. *Queste Cariatidi ... stavano anticamente nelle basi delle colone collocate: ciò che non poteva essere alla positura del suolo che di presente abbiamo.*

De ces deux observations, le P. Lazeri conclut que l'ancien sol du Panthéon devoit être très-bas, très-profond, très-humide, par conséquent très-peu propre aux exercices ordinaires de la Reli-

gion des Payens. Ce ſera un grand plaiſir pour ceux de nos Lecteurs qui auront vu Rome, & qui l'auront vu en Connoiſſeurs, de rappeller un peu leurs idées, de ſe placer par la penſée dans ce beau Panthéon & dans le Palais Farnèſe, afin de ſuivre à l'aiſe les raiſonnemens de notre Auteur. Cependant on forme bien des objections : 1°. le nom de Panthéon marque que tous les Dieux étoient honorés dans cet édifice ; 2°. la forme du bâtiment étoit convenable pour l'arrangement de toutes les Statues des Dieux ; au plus haut rang on avoit placé les Dieux du Ciel, au milieu ceux de la Terre, & dans le plus bas ceux des Enfers ; 3°. les raiſons qu'on apporte pour montrer que le ſol du Panthéon étoit une eſpèce de ſouterrein, favoriſent fort l'idée de l'ordre qu'on vient d'indiquer, n'y ayant rien de ſi connu que l'uſage où l'on étoit de ſacrifier aux

Divinités de l'Enfer dans des lieux profonds.

Le P. Lazeri n'eſt pas fort étonné de ces difficultés. Il fait voir 1°. que chez les anciens le terme de Panthéon a quelquefois d'autres ſignifications que celle qui ſe rapporte à tous les Dieux : par exemple, on appelloit *Panthéon* la garde des Empereurs Grecs & *Panthéotes* les ſoldats qui la compoſoient. On donnoit auſſi le nom de Panthéon aux Edifices, dont la voute imitoit la convexité du Ciel. C'eſt à cette ſignification que s'arrête Dion Caſſius, lorſqu'il recherche pourquoi l'Edifice de Marcus Agrippa fut nommé Panthéon. En ſecond lieu, continue notre Auteur Italien que nous ne faiſons qu'abréger, dans quel Ecrivain célèbre & contemporain trouvera-t'on que le Panthéon a été ainſi appellé, à cauſe que tous les Dieux y étoient honorés? Comment prouvera-t'on que les Statues

des Dieux fussent posées autour de l'Edifice en trois rangs, suivant leurs qualités & leurs fonctions ? Dion dit que les Statues de Vénus & de Mars étoient en ce lieu, & que c'étoient des Statues Panthées, c'est-à-dire, chargés de plusieurs ou de toutes sortes d'attributs. Il ne parle point de ce prétendu assemblage de toutes les Statues des Dieux. Enfin l'avantage qu'on veut tirer de l'ancien sol du Panthéon, beaucoup plus bas que celui d'aprésent, pour en conclure qu'on offroit dans les lieux souterreins des sacrifices aux Dieux infernaux, est encore quelque chose de très-frivole. D'abord on a bien autant d'exemples de sacrifices faits aux Dieux de l'Enfer dans des endroits ouverts, que dans des caves inaccessibles à la lumière du jour ; qu'on se rappelle seulement le sacrifice de Didon au IV. Livre de l'Enéïde, *Vers.* 504. *&* *seqq.*

At regina pyrâ penetrali in ſede ſub-
auras
Erectâ ingenti &c.

Enſuite c'eſt un pur ſyſtême que la deſtination des endroits bas du Panthéon pour le culte des Dieux de l'Enfer : outre qu'on n'en rapporte aucune preuve, peut-on croire qu'habituellement on immolât des victimes & qu'on brûlât les chairs des animaux dans un ſouterrein fermé de toutes parts, & plus propre par conſéquent à étouffer les vivans qu'à honorer les morts?

Nous paſſons ici mille choſes ingénieuſes que produit l'Auteur contre l'hypothèſe du Panthéon regardé comme Temple de tous les Dieux : il faut en venir à la propoſition que nous eſtimons la plus intéreſſante. „ Oui, dit le P. La-„ zeri, j'éleve la voix, & je défie „ quiconque de me prouver que le „ Panthéon ait été un Temple, un „ lieu deſtiné au culte de quelque

„ Dieu que ce ſoit. Pline dit qu'*il* „ *étoit dédié à Jupiter Vengeur*; „ mais n'y avoit-il pas des en„ droits dédiés aux Divinités du „ Paganiſme ſans être néanmoins „ des Temples ? On ſçait la pra„ tique de Lucullus qui dédioit à „ un Dieu particulier chaque ſalle „ où il donnoit à manger. Pline, „ dans un autre endroit de ſes „ ouvrages, qualifie du nom de „ *Temple* le Panthéon. Mais il „ faut bien obſerver qu'il ne ſe „ ſert qu'une ſeule fois de ce ter„ me; & que quand il le met en „ œuvre c'eſt plutôt pour indiquer „ un grand Edifice qu'un lieu ſa„ cré: *Templum* chez les anciens „ Auteurs ſe prend quelque-fois „ pour un bâtiment de vaſte éten„ due, ſur-tout quand c'eſt un lieu, „ fermé de toutes parts, hors le „ côté qui ſert d'entrée. „

Nous repréſentons ainſi les penſées de l'Auteur qui ſe retourne dans tous les ſens pour ſe délivrer

des objections de Pline : elles sont fortes ces objections, sur-tout celle de la Dédicace du Panthéon à Jupiter Vengeur : car l'exemple des appartemens de Lucullus ne nous paroît pas bien propre à résoudre cette difficulté. Lucullus mangeoit tantôt à *Jupiter*, tantôt à *Apollon*, comme les Voyageurs aujourd'hui logent au *grand Monarque*, à l'*Ecu de France* &c. Ainsi nous ne croyons pas que la dénomination de ces appartemens marquât une véritable dédicace, du moins qu'elle fût telle que Pline l'indique par rapport au Panthéon dédié, selon lui, à Jupiter Vengeur. Il semble que le P. Lazeri sent lui-même le défaut de sa réponse : car il ajoute qu'après tout, son objet n'est pas de montrer absolument que le Panthéon ne fut jamais un Temple. C'est assez, continue-t'il de cette question : *Si les Chrétiens ont pû douter que ce fût un Temple* ; or

la forme & l'inſcription de l'Edifice, le ſilence de la plûpart des Auteurs ſur la qualité de *Temple*, ont pu très-vraiſemblablement faire douter ſi c'en étoit un.

Mais ſi le Panthéon n'étoit pas un Temple, qu'étoit-ce donc ? Le P. Lazeri pencheroit aſſez à croire que c'étoit un Edifice deſtiné au bain ; il produit les raiſons de ce ſyſtême ſans vouloir toutefois les ériger en démonſtrations, content d'avoir donné des ouvertures à cet égard. Il faut lire tout cet ouvrage pour l'eſtimer autant qu'il vaut. Il y a dans l'Auteur un goût d'antiquités, & un eſprit de conjectures qui fait plaiſir au moins : en pareilles matières un peu de nouveauté garantit le ſuccès. Ce ne ſeroit pas la peine d'écrire, ſi l'on ne diſoit que des choſes rebattues cent fois, & ſi l'on étoit, comme Soſie, de l'avis de tout le monde.

ARTICLE XCII.

HISTOIRE GENERALE d'Allemagne par le P. Barre, Chanoine Régulier de Sainte Géneviève & Chancelier de l'Université de Paris. Tome IX. depuis l'an 1558. *jusqu'en* 1658. *A Paris chez Delespine & Herissant &c.*

NOus nous bornons dans cet Article à ce qui nous reste du IX. Volume de l'Histoire d'Allemagne. C'est un vaste morceau qui comprend des expéditions militaires, des négociations, des caractères de grands hommes : car le siècle dernier fut comme l'âge des héros; & l'héroisme ne parut nulle part avec plus d'éclat qu'en Allemagne, centre alors des plus importantes affaires.

D'abord le Roi de Suède Gustave Adolphe joua un rôle compa-

rable à celui des plus fameux Conquérans. Le P. Barre fait ainsi le portrait de ce Prince (p. 598.) „ Il étoit alors dans la 35. année de son âge. Les exercices „ violens auxquels il s'étoit plu „ pendant sa jeunesse lui avoient „ formé une constitution vigoureuse, capable de soutenir toutes „ sortes de fatigues. Si rien n'étoit assez grand pour borner la „ puissance de l'Empereur, rien „ n'étoit assez élevé pour satisfaire „ l'ambition du Roi de Suède. Il „ entendoit parfaitement la guerre „ & sçavoit se faire obéïr. Il faisoit observer une exacte discipline aux Officiers & aux Soldats. L'obéissance, la continence „ & un travail continuel étoient „ pour eux une loi inviolable. Les „ Soldats payoient par-tout leurs „ hôtes, ou, s'ils n'avoient pas „ d'argent, ils se contentoient „ de ce qui leur étoit présenté, „ sans faire aucune violence. Ils

„ n'étoient redoutables qu'à leurs „ ennemis Ainſi le peuple dont „ ils avoient gagné l'affection, „ voyant qu'il lui étoit plus avan- „ tageux de ſe rendre, que de ré- „ ſiſter, les recevoit toujours fa- „ vorablement. " Les traits de cette exacte diſcipline nous ont été également conſervés par M. de Prade Hiſtorien du grand Guſtave (p. 33. 34. 35. Edit. de Paris *1686.*)

„ Guſtave, continue le P. Bar- „ re, ne pouvoit guères former „ de deſſein plus digne de lui que „ d'abattre la puiſſan e de la Mai- „ ſon d'Autriche, dans un tems „ où elle faiſoit trembler toute „ l'Europe. Comme il en prévoyoit „ toute la difficulté, il ne négligea „ rien pour en aſſurer le ſuccès. Il „ ſe hâta donc de donner la paix „ à la Pologne, & demanda du Se- „ cours à tous les Princes qui s'in- „ téreſſoient à la conſervation de „ la liberté Germanique.

Ceci eſt comme le nœud de

toutes les négociations, de tous les traités, de toutes les alliances, que la Suède fit avec la France, la Saxe, l'Electeur Palatin, le Duc de Veymar, & une multitude d'autres Princes de l'Empire. Le Pere Bougeant, dans son Histoire des guerres qui précéderent le Traité de Westphalie (p. 151.) dit aussi ,, Il (Gustave) ne pouvoit ,, guères former de dessein plus di- ,, gne de lui que celui d'abattre ,, la puissance de la Maison d'Au- ,, triche dans un tems où elle fai- ,, soit trembler toute l'Europe. ,, Comme il en prévoyoit toute ,, la difficulté, il ne négligea rien ,, pour en assurer le succès. Il se ,, hâta de donner la paix à la Po- ,, logne; il demanda des secours ,, à tous les Princes de l'Europe, ,, qui s'intéressoient à la conserva- ,, tion de la liberté Germanique.

La bataille de Leipsic, gagnée par le Roi de Suède & suivie d'une infinité de conquêtes, rendit ce

Héros l'Arbitre des affaires de l'Empire. Notre Auteur décrit d'une manière très-intéressante tous les évenemens de cette guerre; elle ne fut conduite que pendant deux ans par Gustave commandant en personne, mais ces deux années furent aussi fertiles pour lui en lauriers, que funestes à l'Empereur Ferdinand II. On nous représente sur-tout l'humiliation profonde de ce Prince obligé de rechercher le Général Walstein qu'il avoit disgracié. „ Walstein „ étoit retiré à Znaim dans la „ Moravie, où il se consoloit de „ sa disgrace par la vue des mal„ heurs de l'Allemagne. L'Empe„ reur lui envoya des Députés qui „ le conjurerent de sa part de re„ prendre le commandement des „ troupes, & de sacrifier ses ressen„ timens au salut de sa Patrie. „ On le laissa maître de toutes les „ conditions, & on lui fit les of„ fres & les promesses les plus

„ flatteuses. Toute la fierté de „ Walstein se réveilla dans une „ conjoncture si glorieuse pour „ lui ; & ce ne fut qu'après des „ instances réïtérées qu'il donna „ enfin son consentement, & qu'il „ accepta les avances que l'Empe- „ reur lui faisoit comme une ré- „ paration publique de l'affront „ qu'il en avoit reçû. „ Le P. Bougeant traitant le même sujet (pag. 180.) ajoute que Walstein ne perdit rien de sa haine contre son Souverain, & qu'après avoir vengé sa Patrie, il étoit bien résolu de se venger lui-même.

Cependant les exploits de ce Général, *le seul*, dit le P. Barre, *qui ait fait chanceler la fortune du grand Gustave*, furent terminés par une mort indigne. Comme il songeoit à quitter le parti de l'Empereur, pour se donner aux Suèdois & à leurs Alliés, il fut assassiné par le Colonel Butler. *Voy. Hist. d'Allemagne p. 656. & 657.*

Le Roi de Suède étoit trop belliqueux pour ne pas trouver la mort ſur un champ de bataille. Il préluda, pour ainſi dire, à ſon malheur par l'attaque inutile qu'il fit des retranchemens Impériaux près de Nuremberg. Peu de tems après il fut tué à la journée de Lutzen. Ces deux actions doivent être lûes dans l'ouvrage de notre Auteur, & ſi l'on veut auſſi dans l'Hiſtoire du P. Bougeant; la première aux pages 194. 195. la ſeconde, où l'on remarque des différences, aux pages 201. 202. *& ſuiv.*

Quant à la manière dont Guſtave périt, l'Hiſtorien d'Allemagne ſuit M. de Prade pag. 210. 211. 212. Le détail ſuivant terminera la vie & l'éloge de ce grand Prince. „ Jamais Roi, dit le P. „ B. ne fut plus aimé & plus re„ gretté. Toute l'Europe fut cu„ rieuſe d'avoir ſon portrait : les „ Suèdois & les Proteſtans d'Al-

„ lemagne, de France, d'Angle-„ terre, de Pologne, de Danne-„ marck, de Suisse, de Hollande „ le pleurérent également. Il y en „ eût plusieurs qui passérent des „ jours entiers sans boire ni „ manger. La Reine son épouse „ ne pût jamais s'en consoler. L'E-„ lecteur de Saxe qui l'appelloit „ *le vaillant défenseur de la liberté* „ *Germanique* ne lui survêcut qu'à „ regret. Il n'y eût que l'Empe-„ reur, l'Electeur de Bavière & le „ Roi d'Espagne qui se réjouirent „ de sa mort, &c. „ On lit absolument les mêmes choses chez M. de Prade (pag. 221. 222.) excepté qu'il dit que *plusieurs*, pénétrés d'affliction à cause de la mort de Gustave, *passérent des semaines entières sans boire ni manger :* ce qui n'est guères vraisemblable.

La mort du Roi de Suède ne finit pas les malheurs de l'Empire. La France se lia de plus en

plus avec les Braves qui avoient appris le métier des armes ſous le grand Guſtave ; la guerre devint plus vive que jamais en Allemagne. Nous voudrions pouvoir peindre, d'après notre Auteur, tous les Généraux qui ſe diſtinguèrent durant ces campagnes ; dans le parti des Suèdois, Bannier, le Duc de Saxe-Weymar, Torſtenſon, de Horn, &c. Du côté des Impériaux Tilly, Walſtein, Galas, Pappenheim, Jean de Wert & dans la ſuite le Comte de Mercy qui eût en tête M. de Turenne. Mais ici la multitude des événemens ne laiſſe pas le tems d'apprécier tout le mérite de ceux qui y prirent part.

L'Empereur Ferdinand II. mort en 1637. eût pour ſucceſſeur ſon fils Ferdinand III. dont le regne fut rempli de négociations. Arrêtons-nous à ce qu'on appelle *le Congrez de Munſter.* Notre Auteur s'applique d'abord à faire

connoître les principaux négociateurs. Il dit du Nonce Fabio Chigi qui avoit la qualité de premier Médiateur : „ Quoique ce „ Prélat ne fût pas un génie du „ premier ordre, il possédoit néan„ moins cette habileté & cet es„ prit insinuant qui est le plus „ nécessaire pour la négociation. „ Il sçût en faire usage dans le „ Congrès de Munster, & ce fut „ par cette adresse qu'il se con„ serva dans l'emploi dont on „ l'avoit honoré. „ Nous croyons qu'on ne nous sçaura pas mauvais gré de rapprocher ici le caractère du même Fabio Chigi, tel que nous le donne le P. Bougeant dans son Histoire du Traité de Westphalie (pag. 2.) „ Quoique ce Prélat ne „ fût peut-être pas un génie du „ premier ordre, il avoit, au juge„ ment des Plénipotentiaires Fran„ çois beaucoup de cette habileté „ & de cet esprit insinuant qui est „ le plus nécessaire pour la né-

„ gociation, & il ſçût en faire
„ uſage pour ſon avancement, en
„ témoignant de l'attachement à
„ la France, autant qu'il en falloit
„ pour perſuader aux François
„ qu'il leur feroit favorable, ſans
„ donner lieu à l'autre parti de
„ l'accuſer de partialité. Ce fut
„ ſur-tout par cette adreſſe qu'il
„ ſçût ſe conſerver à Munſter l'em-
„ ploi de Médiateur, dont on ne
„ l'avoit d'abord chargé qu'en at-
„ tendant l'arrivée d'un Légat. „

Chigi fut envoyé à Munſter par les ordres du Pape Urbain VIII. qui mourut durant les négociations. Le Succeſſeur Innocent X. étoit moins ami de la France qu'Urbain; & dès-lors les Plénipotentiaires François s'apperçûrent d'un rallentiſſement de bonne volonté dans le Nonce-Médiateur. C'eſt à ces tems-là ſans doute qu'il faut rapporter ce qu'ajoute le P. Barre. „ Quoique Chigi fût
„ très-verſé dans la politique ca-

„ chée des Italiens, il ne pût éviter les reproches des François, „ qui l'accuſérent de favoriſer ſécrettement la Maiſon d'Autriche. „ Mais nous ne pouvons pénétrer tout le ſens des paroles ſuivantes: „ Les Etats de Hollande ne furent guères plus contens de lui, (Chigi) parce qu'ayant fait une alliance avec la République de Veniſe, celle-ci s'étoit laſſée de fournir les ſecours qu'elle avoit promis. „ Nous ne ſçavons quels rapports les *Etats de Hollande* pouvoient entretenir avec un Nonce du Pape, ni comment ces Etats le rendoient reſponſable du peu de fidélité de Veniſe à remplir les conditions de l'alliance entre les deux Républiques. M. Baſnage, dans ſes Annales des Provinces Unies. (pag. 12.) dit, en parlant du Chevalier Contarini, qui faiſoit à Munſter la fonction de ſecond Médiateur: „ Quoiqu'il fût

„ très-versé dans la Politique subtile & cachée des Italiens, il ne „ pût éviter les reproches des François, qui l'accusérent d'avoir „ un secret penchant pour la Maison d'Autriche .... On ne fut pas „ plus content en Hollande de la „ République de Venise, qui intervenoit dans cette médiation, „ parce qu'ayant fait une alliance „ avec les Provinces-Unies, elle „ s'étoit lassée de fournir les secours qu'elle avoit promis. „

On représente dans l'Histoire d'Allemagne les divers intérêts des Princes ; leurs dispositions plus ou moins grandes pour la paix ; les prétentions qu'ils vouloient faire valoir dans le Congrès de Munster ; les obstacles que devoit éprouver la réconciliation de tant de Souverains ; les discussions pour le cérémonial, & dans tout ceci on s'écarte peu des Annales de M. Basnage (pag 12. 13. & suiv.) qu'on indique même à la pag. 793.

de cette Hiſtoire d'Allemagne. Nous avons comparé les deux ouvrages ; il eſt aiſé à nos Lecteurs de ſatisfaire également leur curioſité.

Cependant un trait nous arrête. On expoſe l'état des Puiſſances de l'Europe au commencement du Congrès, c'eſt-à-dire en 1645. & l'on dit en parlant de l'Eſpagne (pag. 794.) que *le ſoulévement de Naples lui cauſoit auſſi de grandes inquiétudes , & que le Duc de Guiſe qui s'étoit jetté dans la Sicile faiſoit craindre tout ce qu'on peut attendre d'un courage qui ſacrifie tout à la gloire.* M. Baſnage dit de même (pag. 16.) que le „ ſoulévement de Naples ne laiſ„ſoit pas de donner de violentes „ inquiétudes ; & que le Duc de „ Guiſe qui s'y étoit jetté faiſoit „ craindre tout ce qu'on peut at„tendre d'un courage qui ſacrifie „ tout à la gloire. „ Or tout le monde ſçait que la révolte de

Naples n'arriva qu'en 1647. plus de deux ans après l'ouverture du Congrès de Munſter. Il faut donc que nos deux Hiſtoriens ayent eû deſſein de repréſenter les choſes comme en général & pour tout le tems des négociations : c'eſt la ſeule réponſe que nous pouvons donner à cette petite difficulté de Chronologie.

Durant les Conférences de Munſter, la guerre continua en Allemagne. Nous rapporterions ici volontiers les expéditions militaires des Suèdois ſous le Général Wrangel, & des François ſous M. de Turenne ; les diverſes impreſſions de crainte, d'eſpérance, de reſpect humain qui rendirent l'Electeur de Bavière tantôt ami & tantôt ennemi de la France ; l'entrepriſe du Comte de Koniſgmarck ſur la Ville de Prague, &c. Ce morceau ſur-tout eſt vivement écrit & très-curieux dans toutes ſes circonſtances : on en jugera

par la citation ſuivante qui n'en eſt que la moindre partie. „ Ko-„ niſgmarck ayant fait cacher ſes „ Troupes dans un bois juſqu'à „ l'entrée de la Ville, s'avança la „ nuit à la faveur de l'obſcurité, „ les Soldats portant des Rameaux „ verds à leurs chapeaux pour ſe „ reconnoître. Cent Mouſquetai-„ res marchoient à la tête, ſui-„ vis de trente hommes armés de „ haches & de gros marteaux, „ pour rompre les Portes & abat-„ tre les Ponts-levis. Cette petite „ avant-garde étoit ſuivie de deux „ cens Fantaſſins, enſuite de tout „ le reſte de l'Infanterie, & Ko-„ niſgmarck fermoit la marche „ avec ſa Cavalerie. Vers le mi-„ lieu de la nuit, ils arriverent à „ la montagne qu'on nomme Weiſ-„ ſemberg. La Koniſgmarck en-„ tendit dans la Ville un bruit qui „ lui donna de l'inquiétude. Ayant „ reconnu que c'étoit la Patrouil-„ le, il lui laiſſa le tems d'achever

ſa

„ sa ronde. Aussi-tôt les fantassins
„ se coulerent sans bruit derrière
„ le Couvent des Capucins, &
„ monterent sur le rempart de la
„ petite Prague par une courtine
„ flanquée de deux bastions. Le
„ premier sentinelle fut à l'instant
„ précipité dans le fossé ; le se-
„ cond prit la fuite. De-là les Suè-
„ dois marchant à la porte qui est
„ du côté du Couvent de Strohof,
„ surprirent le Corps-de-Garde,
„ & le passerent au fil de l'épée.
„ Dans le moment la porte fut
„ enfoncée & le pont abattu. L'In-
„ fanterie qui attendoit près des
„ Jardins à peu de distance de la
„ Place, accourut aussi-tôt & se
„ jetta dans la Ville. Le Comte de
„ Konisgmarck averti par le bruit,
„ y entra à sa suite avec toute
„ sa Cavalerie, & dans l'instant
„ tout fut soumis. Il avoit donné
„ ordre à ses troupes de s'emparer
„ du pont qui joint les deux Vil-
„ les, & de la tour qui est à l'ex-

„ trémité de l'autre côté de la „ Moldaw : ce qui avoit été heu- „ reusement exécuté. Son dessein „ étoit de pénétrer jusques dans „ la vieille Prague ; mais comme „ il sçavoit qu'il y avoit une gar- „ nison de huit cens hommes & „ plus de dix mille Bourgeois bien „ armés , il n'osa brusquer l'en- „ treprise &c. "

Cette expédition étoit trop belle pour être oubliée par le P. Bougeant : nous ne faisons qu'indiquer les pages 421. 422. 423. du Tom. 2. de son Histoire du Traité de Westphalie.

Ce Traité se conclut en 1648. l'Empereur Ferdinand III. meurt en 1657. son fils Leopold lui succéde après bien des difficultés que firent naître les divers aspirans au Trône Impérial. Tout ceci mériteroit d'être présenté en grand, & nous sommes à la fin de notre Extrait. Les Lecteurs de l'Histoire d'Allemagne suppléeront à ce que

nous ne pouvons dire dans un aussi grand détail que l'importance de la matière l'exigeroit.

ARTICLE XCIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SUEDE.

De Stockolm.

MIneralogia Eller Mineralriket &c. c'est-à-dire : *le Re-ne Minéral divisé en Classes & lécrit par Jean Gotschalk Walleius, Docteur en Philosophie & Médecine, Membre du Collège Royal des Médecins, & Adjoint e la Faculté de Médecine d'Up-al, avec figures en taille douce.* i-8°. *pag.* 479. *aux dépens de aurent Salvius.* 1747.

Hydrologia Eller Watturiket &c. c'eſt-à-dire : *le Regne Aquatique diviſé en Claſſes & décrit, avec une manuduction pour faire les épreuves des Eaux ; par Jean Gotſchalk Wallerius, Docteur en Philoſophie & Médecine, Membre du Collége Royal des Médecins, & Adjoint de la Faculté de Médecine d'Upſal. in-8°. pag. 134. aux dépens de Laurent Salvius. 1748.*

Caroli Linnæi Archiatr. Reg. Medic. & Botan. Profeſſ. Upſal. &c. Flora Zeylanica ſiſtens plantas Indicas Zeylonæ Inſulæ, quæ olim. 1670. 1677. lectæ fuere à Paulo Hermanno Profeſſ. Botan. Leydenſi : demùm poſt 70 annos ab Auguſto Gunthero Pharmacop. Haffnenſi orbi redditæ ; hoc vero opere reviſæ, examinatæ, determinatæ & illuſtratæ, Generibus certis, differentiis ſpecificis, ſynonimis propriis, deſcriptionibus compendioſis, iconibus paucis,

Holmiæ ſumptu & litteris Laurentii Salvii. 1747. *Plantes de l'Iſle de Ceylan revues, examinées, déterminées & expliquées par M. Charles Linnæus &c.* in-8°. pag. 240. ſans compter une addition de 14. pages, ni les Planches, ni la Préface.

Caroli Linnæi Archiatri Regii &c. Hortus Upſalienſi exhibens plantas exoticas Horto Upſalienſis Academiæ à ſe ſe illatas ab anno 1742. ad an. 1748. additis differentiis, ſynonimis, habitationibus, Hoſpitiis, rariorumque deſcriptionibus, in gratiam ſtudioſæ juventutis. Vol. I. Stockholmiæ ſumptu & litteris Laurentii Salvii 1748. in-8°. pag. 306. *Plantes étrangeres admiſes dans le Jardin d'Upſal par M. Linnæus, depuis l'an 1742. juſqu'en 1748.*

D'UPSAL.

Olavii Celſii S. Th. D. & Prof.

Upſal. Hierobotanicon, ſive de Plantis Sacræ Scripturæ Diſſertationes Breves &c. *Diſſertations de M. Celſius ſur les Plantes de l'Ecriture Sainte. 2. vol. in-8°. à Upſal aux dépens de l'Auteur. M. DCC. XLV.*

Tous ces Livres de Suède ſe trouvent auſſi à Paris chez Guérin, ruë Saint Jacques, & nous donnerons inceſſamment l'Extrait des trois derniers.

FRANCE.

DE TOULOUSE.

De Negotiatione Oratio habita in Collegio Burdegalenſi Societ. JESU die Martis 28. Januar. 1749. ab Antonio Sauret ejuſd. Societatis Sacerdote. Toloſæ apud Gaſpard Henault &c. pag. 11. in-4°.

Harangue ſur le Commerce, prononcée à Bordeaux par le P. Sauret Jéſuite. Cet ouvrage, quoique di-

visé en trois parties, est néanmoins fort court. L'Orateur se propose de faire voir que le Commerce est l'ornement d'une Ville, la force d'un Empire, le lien de la Société dans tout le monde. *In urbe munus florentissimum; in publicâ re robur Imperii firmissimum; in universo orbe vinculum societatis jucundissimum.*

Dans la première partie, il compare les divers ordres d'une grande Ville avec la condition des Commerçans, & il fait voir que ceux-ci ont leur éclat, leur considération.

Dans la seconde partie, il représente le haut point de grandeur & de puissance où les Etats se sont élevés par le Commerce. L'Angleterre, la Hollande, la France fournissent la preuve

La troisième partie, est une exposition des avantages que la Société retire du Commerce : avantages pour les délices de la vie, pour la magnificence des ameuble-

mens, pour les moyens de conſerver & de réparer la ſanté, pour l'agrément de la converſation, &c. Dans tout ce Diſcours on ſent combien la Paix ranime la belle humeur des Bourdelois. Le contraſte de leur ſolitude durant la guerre, avec l'affluence des Etrangers depuis que l'Europe eſt tranquille, fournit ce bel endroit à l'Orateur : *Recordamini, Auditores, aut perenni potius oblivione obruite, quo rerum in ſtatu verſaremur, dum bello impeditam navigationem ingemebamus. Quæ moleſtia cives atque animi œgritudo ſollicitabat ? Quis oppleverat urbem luctus ? Quis totam Provinciam metus invaſerat ? Motibus aſſiduis agitari olim ſolita hæc veſtra civitas, altum ſilebat. Portus ille Burdegalenſis, miraculum orbis portus, locus anteà frequentiſſimus, ſolitudini mandatus videbatur. Nonniſi perpaucas naves lunati fluminis cornua complectebantur, quæque in littore reſidebant exu-*

ta armamentis navigia, miſeram omnino ac luctuoſam ſpectantibus imaginem referebant. Non aderat qui veheret aliena, noſtraque aliò deportaret; ac ſi audentior quiſquam navem Oceano aliquam committere non timuerat; aut illam hoſtili claſſe interceptam audiebamus, aut propter temporum iniquitatem, parum quæſtuosâ navigatione utebatur. Proh, Deus immortalis! revocatâ tandem Pace, quam mutata rerum facies! En ut continuus ille ultrò citròque navigantium ſtrepitus renovatur! tu Pacis reditus miram quandam per ripas omnes ſerenitatem diffundit! ut rutilant naves variis coloribus decoratæ! ut affixa malis vexilla mille modò abrepta ſubſiliunt, aut convoluta torquentur; modò ſubito lapſu fluunt, ac flexuoſis trepidationibus multipliciter emicant! Plenus ab æſtu maritimo cum fluvius intumeſcit, ut abeuntes naves apprecantium vota proſequuntur! ut

læto adventantium fragore proxima reboant collium juga !

De la Rochelle.

Réflexions ſur l'Impiété, priſes du côté littéraire. Par le P. Lombard Jéſuite. Chez René-Jacob Deſbordes &c. M. DCC. XLIX. in-8°. pag. 16.

Ce n'eſt pas ſeulement l'Orateur Chrétien qui doit tonner contre l'Impiété. L'homme de lettres, religieux & craignant Dieu, a bonne grace de s'élever contre tant de mauvais principes dont le progrès juſtifiera peut être de nos jours ce mot de l'Evangile : *Putas, inveniet fidem in terra ?*

Le P. Lombard conſidère l'irréligion par rapport au déſordre qu'elle met dans les lettres: Il fait voir que dans ſa naiſſance, la Littérature, ſoit en proſe ſoit en vers, fut réſervée, modeſte, attentive à reſpecter la Divinité ; que l'Im-

piété eſt une étrangère dans l'empire littéraire ; que le vrai goût ne peut adopter des productions de ténébres, des Livres illégitimes & licentieux ; que ces ouvrages n'enrichiſſent la Société d'aucun trait de génie, d'aucune invention nouvelle ; que les Impies de nos jours ſont les mauvais copiſtes des anciens ; qu'on a bien tort de ſuppoſer de grands efforts d'eſprit dans des compoſitions audacieuſes, où Dieu eſt outragé. „ Nous paroiſſons „ trop eſtimer tout ce qui ſe revêt „ d'une apparence d'eſprit, & nous „ ſommes les dupes de cette folle „ eſtime qui nous attire cette inon- „ dation de brochures biſarres, de „ riens ingénieux, & de prétendus „ ouvrages qui reſſemblent aux Pa- „ lais de la Feérie. Le bon accueil „ que leur fait un certain Public, „ excite & encourage tant de jeunes „ Auteurs à débuter par des atten- „ tats contre la Religion. Ils ſça- „ vent que ce qu'il y a de moins

„ estimable & de plus funeste dans
„ le fond, passera à la faveur de je
„ ne sçai quelle sorte d'esprit, re-
„ cevra même des éloges; & que
„ des Lecteurs les sauveront du mé-
„ pris général qu'ils méritent. Mais
„ depuis quand l'abus de l'esprit
„ s'est-il acquis des droits sur les
„ honneurs dûs au bon usage de l'es-
„ prit? Un parfum exquis, dès qu'il
„ est corrompu, n'est plus un par-
„ fum. L'indignation publique de-
„ vroit flétrir les malheureux Ecri-
„ vains de l'Impiété. Une espèce de
„ noire fureur échauffe, agite leur
„ imagination, & je la compare à
„ ces vapeurs meurtrières, qui ne
„ portent au cerveau que des mouve-
„ mens irréguliers & tumultueux."

Toute cette brochure est un fruit de sagesse, un tissu de bonnes raisons, & un ouvrage de goût.

De Paris.

Discours prononcés dans l'Acadé-

mie Françoise, le Lundi 30. de Juin M. DCC. XLIX. à la réception de M. le Maréchal Duc de Belle-Isle. De l'Imprimerie de Bernard Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoise, ruë Saint Jacques.

M. le Maréchal Duc de Belle-Isle, prononçant son Discours de Réception, fut Laconique, ainsi qu'il convenoit à un Héros guerrier, transporté dans l'Empire littéraire. Mais en peu de mots il fit sentir parfaitement toute sa gratitude envers les Académiciens dont il devenoit le Confrère; le mérite de M. Amelot, dont il remplissoit la place; & les qualités augustes du Roi, Protecteur de l'Académie. Les circonstances présentes de la Paix fournirent des traits bien marqués à ce dernier éloge. „ Il étoit „ réservé à Louis XV. d'apprendre „ à l'Univers qu'un Roi peut combattre & vaincre sans ambition. „ Ne faisons point un crime à l'Eu„rope de ses craintes inquiétes.

„ Aucun ſiècle n'avoit vû le maître „ d'un vaſte Empire, n'avoir des „ Princes guerriers que l'activité & „ l'intrépidité ; ne ſe mettre en „ mouvement que pour l'intérêt „ de ſes alliés, & s'arrêter dès qu'il „ ne reſte que l'intérêt perſonnel ; „ ne chercher la Victoire que pour „ parvenir à la Paix ; ne ſignaler ſa „ puiſſance par ſes conquêtes, „ qu'afin de couper la racine des „ défiances & des jalouſies, en raſ- „ ſurant les eſprits par le plus grand „ exemple de modération. La po- „ litique toujours timide n'oſoit ſe „ livrer à des eſpérances, que „ l'hiſtoire de tous les peuples ne „ lui permettoit pas de former. „ L'Europe ne voyoit que les con- „ quêtes de Louis XV. elle ne „ voyoit point ſon cœur."

M. l'Abbé du Reſnel, Directeur de l'Académie, répondit par un Diſcours qu'il faudroit tranſcrire tout entier, pour en faire connoître la fineſſe & la beauté. Le carac-

tère de M. le Maréchal & celui de M. Amelot font les deux grands morceaux de cette Piéce Académique. L'Orateur n'oublie pas les rapports du genre littéraire avec la gloire des armes : „ Dans tous les „ tems on a vû les Muſes à la ſuite „ des guerriers ; elles ont accom„ pagné les Aléxandres & les Cé„ ſars dans leurs conquêtes : dans „ la retraite elles ont fait la plus „ douce occupation des Scipions & „ des Condés. "

Le don de la parole, toujours ſi néceſſaire aux Négociateurs, fut le reſſort puiſſant que M. le Maréchal de Belle-Iſle mit en œuvre dans les Cours d'Allemagne & à la Diette de Francfort. Le Directeur de l'Académie ſaiſit cette époque, & après avoir peint le nouvel Académicien plein de gloire juſques dans le ſéjour qu'il fut obligé de faire en Angleterre, il ajoute, en continuant de lui adreſſer la parole : „ Vous n'étiez pas moins

„ grand dans cette mémorable
„ Ambaſſade, où ſoutenant avec
„ tant de dignité l'honneur de la
„ Nation, vous regniez ſur tous
„ les eſprits par la ſupériorité du
„ vôtre & par la force de votre élo-
„ quence ; où devenu l'ame d'une
„ des plus auguſtes, mais des plus
„ orageuſes Aſſemblées qu'on ait
„ peut-être jamais vues, vous en
„ dirigiez les mouvemens ; où par-
„ mi tant d'intérêts oppoſés, vous
„ fites triompher ceux de la Fran-
„ ce, & donnâtes un Chef au
„ Corps Germanique. "

Les travaux héroïques de M. de Belle-Iſle, ſon génie fécond en reſſources, ſa belle retraite de Prague, ſa conduite pleine de ſcience militaire, ſoit dans la campagne de Provence, ſoit durant le Siége de Gènes, ſont les objets qui ſe préſentent de ſuite ſous le pinceau de M. l'Abbé du Reſnel : il ne termine ces éloges que pour répandre des larmes &

des fleurs ſur le tombeau de M. Amelot. La mémoire de cet homme illuſtre acquiert un nouvel éclat par le détail où l'on entre ici. „ Ce fut un des hommes, qui „ a le plus gagné à être connu, „ & qui a toujours le moins cher- „ ché à l'être. Eloigné de toute eſ- „ pèce d'oſtentation, ſes manières „ étoient ſi ſimples & ſi douces, „ il paroiſſoit ſi peu occupé du dé- „ ſir d'attirer ſur lui les regards „ des autres, que le commun des „ hommes n'auroit peut-être pas „ rendu toute la juſtice qui étoit „ dûe à ſes talens, ſi de degrés „ en degrés ils ne l'euſſent élevé „ juſqu'au Miniſtère. Dans un „ poſte ſi flatteur, & peut-être „ encore plus redoutable, il ſe „ prêta à la fortune ; mais ſeule- „ ment aſſez pour lui laiſſer le „ pouvoir d'augmenter ſon bon- „ heur : jamais aſſez, pour qu'il „ dépendît d'elle de le lui faire „ perdre. Tous les momens dont

„ l'intérêt de l'Etat lui permet-
„ toit de diſpoſer, il les donnoit
„ à ſa famille & à ſes anciens
„ amis ; il s'y livroit alors tout
„ entier, & avec cette gayeté
„ qu'inſpire la confiance de n'a-
„ voir aucun reproche à craindre
„ de ſoi-même ni des autres. Il
„ portoit dans la Société un eſprit
„ ſi aimable, qu'il n'y donna ja-
„ mais lieu à perſonne de ſouhai-
„ ter qu'il en eût moins. "

Il faut ſuivre ce morceau qui eſt bien autant le chef-d'œuvre de l'amitié que du bel eſprit : & voilà ce que gagnent les Grands à aimer les Lettres, à former des liaiſons parmi les Arbitres du goût & de l'éloquence, ſur-tout à honorer leur rang & leurs titres par les qualités du cœur.

La figure de la Terre, déterminée par les Obſervations de Meſſieurs Bouguer & de la Condamine, de l'Académie Royale des

Sciences, envoyés par ordre du Roi au Pérou, pour obſerver aux environs de l'Equateur. Avec une Relation abrégée de ce voyage, qui contient la Deſcription du Pays, dans lequel les opérations ont été faites. Par M. Bouguer. *Chez Charles-Antoine Jombert, Quay des Auguſtins. in-4°. pag. 394. & CX. pour la Relation du Voyage.*

Cet ouvrage dont nous avons annoncé le plan général, il y a quelques mois, attire extrêmement l'attention du Public. Il la mérite par l'excellente méthode & les détails ſçavans qu'il préſente. Après la lecture de ce Livre, on ſe perſuade aiſément que nous avons mieux que l'ancienne Rome :

Et maris & terræ, numeroque carentis
arenæ
Menſorem &c.

Nous tâcherons de rendre compte avec quelque exactitude de cette importante Littérature.

Ordre nouveau dans lequel a été réduit tout le Texte des Inſtituts de Juſtinien.

M. Antoine-Nicolas Caziot de Nevers, Docteur aggrégé en l'Univerſité d'Orleans, publie dans une forme ſingulière, pleine d'eſprit & d'induſtrie, tout le Texte des Inſtituts de Juſtinien. Ce ſont environ 60. demi-feuilles en placard, chargées de ce Texte; mais dans un tel ordre, que, par le moyen de quelques crochets au centre deſquels on a placé un ou pluſieurs mots, tout le Texte ſe conſtruit naturellement, facilement & de la manière la plus inſtructive: Exemple tiré du XXIV. Titre *de Emptione & Venditione*, Ces deux mots *Emptio*, *Venditio* qu'on lit au centre d'un crochet, ſe rapportent au mot *contrahitur*, qui ſe diſtribue à deux lignes dont la première porte en tête *ſine ſcriptis &c.* l'autre *in ſcriptis &c.* & ces lignes ont des diviſions & ſous-diviſions

ſuivant l'étendue des matières; & du total raſſemblé par l'intelligence ou plutôt par le ſimple coup d'œil du Lecteur, réſulte l'inſtruction entière que donne le Texte de Juſtinien. On peut voir tout ceci dans une feuille imprimée à la fin du Journal des Savans au mois de Juin 1749.

L'Auteur propoſe une Souſcription de 4. liv. 10. ſ. qui ſeront conſignées dans chaque Ville où il y a Faculté de Droit, entre les mains principalement de l'Imprimeur de ladite Faculté ; & à Paris au Palais entre les mains de Nully Libraire, Quillau Pere, Imprimeur de l'Univerſité, Ballard Imprimeur de la Faculté de Droit. Les exemplaires ſeront livrés dans le courant du mois d'Août 1750. & l'on pourra ſouſcrire juſqu'au premier d'Avril de la même année. Après ce tems, le prix de l'ouvrage ſera de 7. liv. pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit. Si les

Imprimeurs & Libraires des Univerſités étrangères veulent acquérir des exemplaires, ils pourront, en affranchiſſant les lettres, s'adreſſer à l'Auteur à l'adreſſe de Nully Libraire au Palais : l'Auteur leur en fera volontiers préſent de quelques-uns.

TABLE DES ARTICLES

du mois d'Août 1749.

ART. LXXXIV. ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ ΠΕΡΙ ΙΣΙΔΟΣ &c. *Traité de Plutarque sur Isis & Osiris.* 1505

ART. LXXXV. *L'Anti-Lucréce François.* Dernier Extrait. 1518

ART. LXXXVI. *Histoire abrégée de l'Etat présent de la Suède, &c.* 1540

ART. LXXXVII. Della Istoria Eclesiastica &c. *Histoire Ecclésiastique du P. Orsi.* 1569

ART. LXXXVIII. *Systême moderne de Cosmographie &c.* 1586

ART. LXXXIX. Alex. Xav. Panel de Coloniæ Tarraconæ nummo &c. *Dissertation du P. Panel Jes. sur une Médaille de Tarragone.* 1607

ART. XC. *Origine de l'Univers &c.* 1623

ART. XCI. Della Consecrazione del Pantheon &c. *Discours sur la Consécration du Panthéon.* 1637
ART. XCII. *Histoire générale d'Allemagne.* 1653
ART. XCIII. *Nouvelles Littéraires.* 1671

Errata pour Juillet.

P. 1463. & suiv. feuille 3 R Les chiffres de cette feuille sont répétés, *lis.* 1463. *bis, & ainsi de suite.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Juin 1749.

LE ROUGE.

A CHARTRES

De l'Imprimerie de F. LE TELLIER, rue de la vieille Pelleterie, au Bon Pasteur.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Septembre 1749.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1749.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15. s. le mois en blanc, & brochés 16. s.

Années.

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v.
1718.	12.	v.	1743.	12.	v.
1719.	12.	v.	1744.	12.	v.
1720.	5.	v.	1745.	12.	v.
1721.	12.	v.	1746.	15.	v.
1722.	12.	v.	1747.	14.	v.
1723.	12.	v.	1748.	15.	v.
1724.	12.	v.	1749.	10.	v.
1725.	12.	v.			

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Septembre 1749.

ARTICLE XCIV.

MALTHE OU L'ISLE-Adam, dernier Grand-Maître de Rhodes, & premier Grand-Maître de Malthe; Poëme, &c. Par M. Privat de Fontanilles. A Paris chez Huart, Moreau fils, Durand, 8°. pages 195.

LE plan de ce Poëme est fort simple, & en même tems fort beau. Philippe Villiers de l'Isle-Adam

obligé d'abandonner Rhodes, cherche un azile pour ſes Chevaliers & pour lui. Il paſſe dans le Royaume de Chypre, puis à Rome, delà en Eſpagne, où il obtient l'Iſle de Malthe de l'Empereur Charles V. On juge bien qu'il faut des épiſodes pour ſoutenir l'action durant les dix chants qui compoſent le Poëme. Mais les épiſodes qui ſe rencontrent ici ſont naturels, & la plûpart tirés de l'Hiſtoire même de ces tems-là.

Par exemple l'Iſle-Adam jetté ſur les côtes de Chypre rencontre Louis de Savoye & Charlotte de Luſignan chaſſés de leur Trône par un Uſurpateur ; il leur aide à recouvrer ce Royaume ; il leur raconte enſuite les circonſtances du ſiége de Rhodes. Il apprend, après quelque ſéjour en Chypre, que les délices de ce climat amolliſſent peu-à-peu le courage & les mœurs de ſes Chevaliers, il ſe rembarque & délivre en mer une Princeſſe

fille de Zizime, mais Chrétienne & singulièrement favorisée du Ciel. Il passe à Malthe, à Messine, vient à Rome du tems d'Adrien V I. se lie avec le Pape Clément V I I. qui avoit été Chevalier de Rhodes; il est extrêmement sensible aux malheurs de ce Pontife fait prisonnier par l'Armée de Charles V. Il se détermine à solliciter auprès de ce Prince un azile pour l'Ordre de S. Jean. Durant son voyage, il voit la France sa Patrie très-affligée de la captivité de François I. Il négocie pour sa délivrance; il l'obtient, & l'Isle de Malthe en même-tems pour ses Chevaliers.

Or il n'est aucun des événemens que nous indiquons ainsi en général, qui ne tienne par quelque endroit à l'état de l'Europe tel qu'il étoit au commencement du X V I. siècle. Nous ne remarquons même qu'un dérangement d'époques dans le siège de Rome

& dans la captivité de François I.
Le Poëte fait précéder les malheurs de Clément VII. & tout le monde ſçait qu'ils furent poſtérieurs à la bataille de Pavie, diſons auſſi au Traité de Madrid & à la délivrance du Roi François. Mais un Poëme n'eſt pas un ouvrage de Chronologie, & nous ne faiſons même cette remarque que pour reconnoître l'attention ordinaire de l'Auteur à ſuivre les faits Hiſtoriques dont les Hiſtoriens du tems ont parlé.

Quant au merveilleux, qui eſt comme l'ame de l'Epopée. M. Privat de Fontanilles l'a répandu avec ſageſſe & avec goût. Il a introduit de tems en tems des révélations céleſtes, des opérations infernales, des prophéties détaillées : par exemple celle du ſixième Chant, lorſque la Princeſſe fille de Zizime annonce les deſtinées de l'Ordre de S. Jean, quand il auroit pris poſſeſſion de Mal-

the ; & celle du Chant dixième & dernier , lorſque l'ombre du Connétable de Bourbon prédit la grandeur future de la Maiſon de France. Nous ne croyons pas qu'on trouve aucun de ces traits déplacés. On dira peut-être que le Connétable , mort les armes à la main contre la France , s'eſt donc bien radouci dans l'autre monde, puiſqu'il parle de la gloire des François avec autant d'affection & d'intérêt qu'auroit pû faire le meilleur ſujet de François I. Mais c'eſt juſtement dans l'autre monde qu'on penſe bien , qu'on voit tout au flambeau de l'exacte vérité ; & le Poëte eſt cenſé inſinuer le changement du Connétable en lui faiſant reconnoître ſa révolte & ſon crime.

Il parle : reconnois , Prince , un ſujet
rebelle ,
Dit-il , qu'un faux honneur crut armer
d'un beau zèle.

Comme nous avons lû tout ce Poëme avec beaucoup de ſoin, nous aurions mille choſes à obſerver ſur l'exécution; c'eſt-à-dire, ſur le génie du Poëte, ſur le caractère de ſa poëſie, ſur l'effet que produiſent ſes Images, ſur le fil de ſes narrations, ſur le portrait de ſon Héros, ſur les couleurs qu'il employe pour peindre les plus célèbres Perſonnages de ce tems-là. Mais comme ceci eſt un genre où tout le Monde eſt Juge, nous ne croyons pas qu'il nous convienne de prononcer; nous citons ſeulement ce morceau du ſecond Chant: c'eſt la deſcription d'une Mine placée & miſe en jeu ſous une Tour, dont les Turcs ſe ſervoient pour battre les murs de Rhodes.

Dans le ſein de la Terre un tortueux détour
Pénétre, & va finir ſous l'orgueilleuſe Tour.

Là se forme un réduit, une voute serrée,
Qu'emplit un noir amas de matière ensouffrée ;
Cet affreux composé qu'au malheur des humains
La discorde & la haine ont pétri de leurs mains.
L'instant cruel approche, une amorce fatale
Porte déja ses feux dans la voute infernale ;
Ils y touchent ; soudain le salpêtre enflammé
Ouvre un vaste passage à l'orage enfermé.
Ainsi, forçant la nuée éclate le Tonnerre,
L'air est long-tems ému du trouble de la Terre :
La masse est ébranlée & s'abîme à l'instant ;
Sa chûte porte au loin un désastre éclatant.
Sur les corps mutilés cent ruines pressées,

Les plaintes des mourans dans les airs élancées
Le sang, le feu, la mort confondus & mêlés,
Hommes, armes, débris, sans ordre accumulés :
Spectacle de terreur, redoutable assemblage
Où la guerre unissant sous une seule Image
Tous les traits de la haine & de ses cruautés,
Se montre toute entière aux yeux épouvantés.

L'Auteur mérite les plus grands éloges pour avoir traité sa matière avec une décence digne du Héros & du grand ordre qui en sont l'objet. Il parle toujours de la Religion en Poëte vraiment Chrétien, en homme plein de sagesse & de mœurs ; son ouvrage peut passer dans les mains de la jeunesse, il peut pénétrer les Cloîtres, & servir à l'édification des plus saints états.

ARTICLE XCV.

ACTA SANCTORUM Septembris collecta, digesta, Commentariisque & Observationibus illustrata, à Joanne Stiltingo, Joanne Limpeno, Joanne Veldio. P. M. Constantino Suiskeno Tom. II. Antuerpiæ, apud Bernardum Albertum Vander Plassche. ann. 1748. *in fol.* Actes des Saints : II. Vol. de Septembre.

JUsqu'au dernier siècle la Russie n'avoit pas été assez connue, & ne se connoissoit pas assez elle-même. Un Czar né avec les grandes qualités, qui rendent dignes du Trône ceux mêmes que la naissance n'y appelle pas, sçût mettre, si l'on ose ainsi parler, toute la Moscovie en valeur. Il apprit à toute l'Europe combien ce vaste Empire, quand il est bien gouverné, est respectable & redouta-

ble à ses voisins. Depuis cette révolution si glorieuse à celui qui en fut l'Auteur, on s'intéresse beaucoup plus qu'on ne faisoit auparavant, à tout ce qui concerne la Russie. C'est ce qui nous persuade qu'on sera bien-aise de sçavoir l'Histoire de la conversion des Russes au Christianisme. Le second Tome du mois de Septembre & le quarantième de la collection immense des Bollandistes, que nous annonçons, commence par une Dissertation sur ce fait important. Ce qui embarrasse le plus, c'est que parmi les Savans, les uns croyent que les Russes qui se sont soumis à l'Eglise de C. P. ont été convertis au Christianisme par des Schismatiques dont ils ont embrassé la créance & le Schisme. Les autres par une indulgence excessive, prétendent que les Russes ont été Catholiques dès le commencement de leur conversion, & qu'ils ont persisté dans la Catho-

licité jusqu'aux derniers siècles. Parmi les Bollandistes le P. Papébroch a déclaré généralement que tous ceux que les Russes honorent comme Saints, n'ont point été Schismatiques; mais le P. du Sollier n'a rien osé décider à l'égard d'Uladimir ni des Princes ses fils Boris & Hlibi, dont le culte est établi dans toute la Russie.

L'Auteur de cette Dissertation préliminaire entreprend d'éclaircir, autant qu'il est possible, ce point de l'Histoire Ecclésiastique, qui jusqu'ici n'a pas été assez examiné. Cette discussion est mise à propos au commencement de ce Volume, où l'on a inséré les Actes de Boris & de Hlibi Princes Russes. Le P. Stilting fixera d'abord le tems où la Nation des Russes embrassa le Christianisme; il recherchera ensuite si les Patriarches de C. P. étoient Catholiques dans le tems de cette conversion : enfin il s'assurera selon

l'ordre des ſiècles, & autant que ſes Mémoires le permettront, de l'union des Métropolitains Ruſſes avec l'Egliſe Romaine. Par-là on ſera en état de diſcerner, parmi les Saints que la Ruſſie honore, ceux qui furent Catholiques & ceux qui furent Schiſmatiques ou ſuſpects de Schiſme. L'Hiſtoire Profane a quelque-fois illuſtré les commencemens des grands Empires par des faits fabuleux, & il n'eſt pas ſans exemple que quelques Peuples, pour donner plus d'éclat à leur converſion, l'ayent attribuée à des Apôtres, ou à des Hommes Apoſtoliques, qui n'y ont eû aucune part. On a toujours aimé à décorer ſon origine. Les Ruſſes aſſurent que c'eſt l'Apôtre S. André qui leur a prêché l'Evangile, & ils marquent la route qu'il a tenue pour venir de la Scythie dans la Ruſſie: mais quoiqu'il ſoit aſſez probable que Saint André ait annoncé la Foi dans la

Scythie, puiſqu'Euſebe & pluſieurs autres en conviennent ; il n'y a aucune apparence que cet Apôtre ait pénétré juſqu'au pays des Roxolans, c'eſt ainſi qu'on nommoit les Ruſſes. Nul témoin digne de foi n'en fait mention.

Ces Peuples ne ſont pas mieux fondés à vouloir que les Apôtres S. Thadée & S. Barthelemy ſoient les fondateurs de leur Egliſe. Baronius a eſſayé d'accréditer cette Tradition populaire, en produiſant dans le Concile d'Antioche ſous Jovien, la ſouſcription d'Antipater, Evêque de Rhoſſus, ou de Rhos. Ce n'eſt pas le nom d'une Nation, mais le nom de la Ville dont Antipater étoit Evêque. C'eſt Rhoſſus Ville de Cilicie & qui n'eſt pas inconnue aux Géographes.

Photius, dans ſa Lettre aux Patriarches d'Orient, rapportée par Baronius au dixième Tome de ſes Annales, p. 253. parle de la com-

verſion des Ruſſes, Peuple alors très-féroce. Ce faux Patriarche reléve par-là la gloire du ſiège qu'il avoit uſurpé. Le P. Pagi fixe la date de cette Lettre à l'an 861. mais l'Auteur la met en 867. environ, pour les raiſons qu'il en dit. Telle eſt l'époque de la converſion des Ruſſes, qui appartient ainſi au neuvième ſiècle. Cette converſion ne fut point appuyée de l'autorité du Souverain ; ce qui n'arriva que long-tems après.

Il n'eſt pas néceſſaire d'établir avec le P. Pagi, deux époques de cet événement, la première en 861. c'eſt trop-tôt, & l'autre en 876. c'eſt trop-tard. On n'a que des conjectures ſur la manière dont la choſe s'exécuta. Il eſt vrai que Photius dans la Lettre déja citée, rapporte que les Ruſſes reçûrent un Evêque, & que Conſtantin Porphyrogénete nous apprend que Baſile le Macédonien engagea ces Barbares à ſe laiſſer inſtruire

par un Evêque que le Patriarche Ignace avoit ordonné : mais c'eſt un nouvel embarras. Cette ordination s'eſt-elle faite avant la dépoſition irrégulière d'Ignace en 861. Photius en parle comme d'un fait antérieur à ſon intruſion ſur le Siège de C. P. ſi ce n'eſt qu'on explique ainſi le Texte du faux Patriarche, *ils reçûrent un Evêque*, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe déterminerent à en recevoir un pour être inſtruits : mais Ignace n'ayant été rétabli qu'en 867, ſera-ce après ce rétabliſſement que l'Evêque aura été conſacré pour la Ruſſie ? Le témoignage de Photius ne permet pas de différer juſques-là la converſion des Ruſſes, puiſque ce faux Patriarche ne fut dépoſé qu'en 867. Peut-être que l'Evêque deſtiné pour les Ruſſes, avoit été conſacré par Ignace avant ſa dépoſition, mais qu'il ne fut admis que quelques années après ſa conſécration à travailler librement à

l'instruction de ces Peuples : il n'est pas difficile d'imaginer plusieurs autres manières toutes incertaines de résoudre cette question Chronologique. Comme il ne s'agit que d'un tems assez court, il est à propos de négliger des minucies qui ne dédommagent pas assez de l'ennui qu'elles ont causé, lors même qu'on parvient à l'exacte vérité. Contentons-nous de sçavoir que c'est environ l'an 866. qu'on a commencé d'annoncer l'Evangile aux Russes.

La grande Duchesse ou Reine des Russes, Elga ou Olha ou Olga se fit baptiser à C. P. sous l'Empire de Constantin Porphyrogénète : ce qui donna sujet d'espérer que le Christianisme s'établiroit avec plus de facilité parmi les sujets de cette Princesse ; elle fut nommée Hélêne à son Baptême, & les Russes, du moins les Schismatiques, l'honorent d'un culte Religieux : mais rien n'a tant contri-

bué au grand ouvrage de la conversion des Russes, que celle d'Uladimir leur Duc & Souverain, & petit-fils d'Hélêne, qui l'instruisit de nos Mystères. Il avoit d'abord été idolâtre & avoit vécu dans un entier déréglement. Suatoslas son pere, ne lui avoit assigné pour son partage que le Duché de Novogrod. La division qui se mit entre ses deux freres, dont l'un périt en faisant la guerre à l'autre, lui fournit une occasion favorable de déclarer la guerre à celui qui restoit. Cette guerre Civile dura quelques années. Uladimir fut même obligé de se retirer chez les Nations voisines, qui ne lui refuserent pas les secours dont il avoit besoin. Fortifié de ces nouvelles Troupes, il rentra dans la Russie, assiégea, fit mourir son ennemi dans Kiovie, & par cette mort il devint le Souverain de tout l'Etat. Ce Prince n'étoit pas encore Chrétien. Le Bollandiste

reléve en ſon chemin quelques inéxactitudes du P. Pagi.

Uladimir embraſſa enſuite la Religion Chrétienne, environ l'an 990. Il épouſa la Princeſſe Anne, ſœur des Empereurs de C. P. Il ordonna à ſes ſujets de ſuivre ſon exemple, en ſe faiſant baptiſer comme lui. Soit qu'il ait ceſſé de vivre dans le déſordre dès qu'il fut baptiſé, ou que ce ſoit ſeulement long-tems après, il eſt aſſez prouvé que dans un âge plus avancé il édifia ſon Peuple par une vie plus régulière. L'Auteur de la Diſſertation ne déſapprouveroit pas qu'on lui donne le nom de Saint, ſi les commencemens du culte qu'on lui a rendu, étoient bien légitimes. Tel eſt l'obſtacle qu'il faut lever. Ce n'eſt pas un léger inconvénient, d'expoſer les Fidéles au hazard d'implorer comme habitans du Ciel des Protecteurs qui n'y entrerent jamais.

Antoine Poſſevin, Jéſuite célè-

bre & ſçavant, que le Souverain Pontife envoya dans la Moſcovie pour les intérêts de la Religion, déclare dans le Mémoire qu'il adreſſe au Pape Grégoire XIII. ſur ce qui concerne l'Egliſe en cet Empire, que les Ruſſes ont été convertis ſons le regne d'Uladimir par les Grecs Schiſmatiques. Le témoignage d'un Ecrivain de tant de mérite & ſi éclairé ſeroit preſque déciſif, ſi l'on ne ſçavoit que Poſſevin met cette converſion un ſiècle plus tard qu'on ne vient de la placer. Elle concourt ainſi avec les Patriarches de C. P. qui ont ſuccédé à Michel Cérularius & qui furent Schiſmatiques comme lui; mais ſi l'on s'en tient à la date qui a été déterminée, & qui eſt antérieure d'un ſiècle entier, Uladimir aura embraſſé la Religion Chrétienne ſous Nicolas Chryſoberge Patriarche non ſuſpect; on prouve aſſez bien que tous les Patriarches depuis Photius juſqu'à

Michel Cérularius n'ont point adhéré au Schiſme des Grecs. Pendant tout cet intervalle, s'il y a eû quelques conteſtations entre l'Egliſe Romaine & celle de C. P. elles n'ont point été juſqu'à rompre l'union. L'Auteur établit en détail la Catholicité de tous ces Patriarches, & il n'abandonne même pas Sergius ſucceſſeur de Siſinnius à la rigueur de la cenſure de Baronius, qui ſans héſiter le déclare Schiſmatique. Une ſeule Lettre de Pierre, Patriarche d'Antioche, en réponſe à une Lettre de Michel Cérularius ſuffit pour juſtifier la Foi des Patriarches Nicolas Chryſoberge, Siſinnius, Sergius & tous leurs Succeſſeurs juſqu'à Cérularius. Cette Lettre de Pierre d'Antioche eſt rapportée dans le Recueil des Monumens de M. Gotelier T. 2. on y voit que, ſous le Patriarchat de Sergius, on récitoit à C. P. le nom du Pape dans les Diptyques.

L'union

L'union de l'Eglise Romaine avec celle de C P. qui en reconnoissoit la supériorité & la Primauté ayant subsisté pendant l'intervale entre Photius & Cérularius, on en conclut naturellement que Uladimir & ses deux fils qui furent baptisés entre ces deux Patriarches Schismatiques, n'ont pris aucune part à leur Schisme.

L'Auteur continue d'examiner la foi des Russes, pour démêler autant que la disette des mémoires & des monumens historiques le permettra, comment ces vastes regions se sont séparées de la Communion de l'Eglise Romaine. Cette révolution ne s'est pas faite tout-à-coup : elle a eu sans doute ses commencemens & ses progrès. On soupçonne d'abord, & c'est même beaucoup plus qu'un simple soupçon, que les Patriarches de C P. depuis Cérularius, envoyerent dans la Russie des Métropolitains Schismatiques comme eux, & qu'ils ne

confirmoient l'élection de ceux qu'on avoit choisis parmi la Nation, qu'autant qu'on esperoit de leur voir embrasser la Doctrine de la Capitale de l'Empire. Les Grecs si ardens pour étendre leur Schisme, ne laisserent pas échapper une occasion si favorable d'enlever à l'Eglise Romaine une si vaste région.

Il est vrai cependant que les Métropolitains de la Russie ne demanderent pas toujours à être confirmés par les Patriarches de C P. Albert Koialowicz en son Livre *Miscellanea Lituaniæ*, assure que Jaroslas Prince de Russie, ayant été instruit du Schisme de Cérularius, prit de si bonnes mesures, après la mort du Métropolitain Théopempte, que le Clergé ayant élu Hilarion, ce nouveau Métropolitain ne donna point avis de son élection au Patriarche de C P. Il est bon de sçavoir qu'Hilarion étoit Russe de naissance & que ses Pré-

déceſſeurs étoient des Grecs. Cependant quoique Grecs de Nation, ils ne laiſſerent pas d'être Catholiques avant le Schiſme de Cérularius. La lettre du Pape Grégoire VII. à Démétrius Roi des Ruſſes, écrite en 1075. prouve ſolidement que la Catholicité de cette Nation n'étoit pas encore ſuſpecte, & le P. Stilting eſt fort diſpoſé à juger auſſi favorablement de tous les Métropolitains du onzième ſiècle.

L'Auteur ne s'explique pas auſſi avantageuſement ſur le douzième ſiècle. S'il s'y rencontre quelques Métropolitains Catholiques, il y en eut beaucoup plus dont la foi fut fort incertaine. On ne ſçait guéres à quoi ſe déterminer à l'égard des quatre Métropolitains, Nicolas, Nicephore, Nicetas & Michel II. mais on n'eſt point aſſuré de la non-Catholicité des Patriarches qui occuperent alors le Siége de C P. Cependant il faudroit être aſſuré que ces Patriarches

furent Schiſmatiques, pour faire un crime aux Métropolitains Ruſſes de la communication qu'ils ont eue avec eux. Il ſera juſte de les excuſer tant qu'on ſera en droit de ſuppoſer qu'ils ne connoiſſoient pas la rébellion de ces Patriarches contre le Saint Siége.

Quoiqu'il en ſoit de ces Métropolitains, les Ruſſes ſe ſéparerent enſuite des Grecs. On lit dans les Annales de Ruſſie que ſous le regne d'Izaſlas, l'élection de Clément Métropolitain ſe fit en 1146. ſans la participation du Patriarche de C P. Dans la cérémonie de la Conſécration, on impoſa ſur la tête du nouveau Métropolitain le Chef de Saint Clément Pape. Kulczynski dans ſon Catalogue s'étend un peu plus ſur cet article. Selon lui, après la mort du Métropolitain Michel, les Evêques Ruſſes ayant appris que le Schiſme de Photius ſe répandoit parmi les Grecs, s'aſſemblerent à Kiovie. Il fut décidé en

ce Synode qu'il n'étoit pas néceſſaire d'avoir le conſentement du Patriarche de C P. pour procéder à l'élection d'un nouveau Métropolitain. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Clément, & dans la cérémonie de la Conſécration on lui mit ſur la tête le Chef de Saint Clément Pape & Martyr, *en ſigne de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance que l'Egliſe des Ruſſes rendoit au Saint Siége Apoſtolique de Rome.* Cette élection ſe fit après 1156. Il eſt évident par tout ce qui ſe paſſa en cette occaſion, que les Evêques & ſelon toute apparence le gros de la Nation des Ruſſes n'étoient pas encore devenus Schiſmatiques. Clément dans le même Catalogue eſt ſuivi de Conſtantin qui étoit Grec & de Théodore. On ne ſçait rien des ſentimens de ces deux derniers Métropolitains, mais leur Succeſſeur Jean III. n'eſt pas ſuſpect. Quoique Grec de Nation, il fit, ſuivant l'intention de Roſtiſlas,

Prince très-Orthodoxe, une protestation autentique d'obéissance au Pape Alexandre III. Les lettres que le Métropolitain écrivit à cette occasion sont en langue Esclavone, & se trouvent parmi les monumens des Russes. Le P. le Quien dans son Catalogue des Evêques de Kiovie soupçonne que les lettres de Jean IV. (selon Kulczynski, Jean III.) sont Schismatiques aussi bien que les Canons qu'on lit dans les Mémoires du Baron de Herbestein: mais le P. Stilting est persuadé que ces Canons sont postérieurs au Métropolitain, puisqu'il y en a un qui regarde les Tartares, Peuples que la Russie n'a commencé de connoître que dans le treizième siècle. Ainsi il ne croit pas devoir préférer la conjecture du P. le Quien, qui n'est appuyée sur aucun fondement solide, au témoignage de Kulczynski.

Il étoit bien difficile que le Schisme des Grecs ne pénétrât dans la

Russie, trop voisine d'un Empire, d'où elle avoit reçu le Christianisme, pour n'être pas infectée de sa nouvelle Doctrine. La contagion gagna d'abord peu-à-peu, mais il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour faire de grands progrès ; il n'est point de peste qui se communique avec plus de rapidité ni qui devienne plus incurable que le Schisme & l'Héréiie, quand l'autorité légitime ne s'y oppose pas. Il y eut pourtant sujet d'espérer en 1246. ou 1247. que la Catholicité prévaudroit. Daniel, Roi des Russes, se réunit avec tous ses sujets à l'Eglise Romaine en conservant le Rit Grec. Innocent IV. n'exigea pas qu'ils embrassassent le Rit Latin. Cette réunion ne fut pas de longue durée ; Daniel & sa Nation redevinrent peu après Schismatiques comme auparavant.

Le P. Stilting n'ose assurer qu'il y ait eu aucun Métropolitain vraiment Catholique dans la Russie

pendant tout le quatorzième ſiècle. Il eſt d'avis qu'on regarde comme retranché de la collection des Actes des SS. tout ce que le P. Henſchenius y a inſéré ſur la Sainteté du Patriarche Alexius, le douzième de Février ou en d'autres endroits. Il veut qu'on en uſe de même à l'égard de ce qu'on y a avancé de la ſainteté des Métropolitains Pierre & Jonas. Ce n'eſt pas que l'Auteur juge que ces trois Métropolitains ſoient convaincus de Schiſme, mais c'eſt que leur obéiſſance au S. Siége n'eſt pas ſuffiſamment prouvée.

Dans le quinzième ſiècle & avant le Concile de Florence les Moſcovites ſe diviſerent en deux partis; cette diviſion augmenta & devint irréconciliable. Depuis 1520. juſqu'en 1594. les Métropolitains de Kiovie furent tous Schiſmatiques: mais en 1594. il ſe tint dans la Lithuanie un Concile où s'aſſemblerent quelques Evêques du Rit Latin avec Michel Rahoza Métropo-

litain Ruſſe, & quelques Evêques du Rit Grec, tous ſujets du Roi de Pologne. Ce Synode dont Pollevin parle beaucoup, avoit été convoqué par Clément VIII. Après la célébration du Concile, on députa à Rome quelques Evêques qui préſenterent au Pape la profeſſion de foi du Métropolitain & de neuf Evêques du Rit Grec : mais le troupeau ne ſuivit pas l'exemple des Paſteurs, & le Schiſme a jetté de profondes racines dans toute la Ruſſie.

Les Lecteurs conſidéreront que le P. Stilting ne s'eſt pas propoſé dans cette Diſſertation préliminaire d'expliquer tout ce qui concerne la Religion des Ruſſes. Il n'eſt point entré dans le détail de leurs mœurs ni de leur créance. Il s'eſt borné à déterminer l'époque de la converſion de ce vaſte Empire & à quelques autres articles dont il importe que lui & ſes Collégues ſoient inſtruits, pour diſcerner plus ſûre-

ment dans la ſuite les vrais Saints, dignes du culte des fidéles, de ces Saints qui doivent leur réputation à la prévention des Schiſmatiques & que l'Egliſe reprouve. L'Auteur a eu beſoin de beaucoup de ſagacité, & de plus de patience encore pour débrouiller cette matière. Il obſerve, dans le cours de la Diſſertation, que le P. le Quien en ſon Orient Chrétien, avance, ſur le témoignage de Nicolas Choniate, que durant trois ſiècles entiers la Ruſſie n'a eu qu'un ſeul Métropolitain ſans ſuffragans. On n'a point encore le Texte Grec du paſſage; mais ſi la Traduction Latine eſt fidelle, le P. Stilting ne délibére pas à recuſer un témoin, contredit par d'autres plus inſtruits.

ARTICLE XCVI

CONFERENCES ECCLESIASTIQUES du Diocèse d'Angers sur la Grace &c. Tome premier, pages 624. Tome second pag. 712. in-12. à Angers chez Pierre-Louis Dubé Imprimeur de Monseigneur l'Evêque 1745. *&* 1748.

NOus réunissons ici ces deux volumes, parce qu'il faut être Laconique sur une matière qui ne doit s'apprendre que dans les Livres entiers. Le premier Tome contient VII. Conférences & le second VI. dont chacune présente plusieurs questions suivant le goût de ces sortes d'Exercices. Il suffiroit de produire les titres de ces Conférences pour faire connoître tout l'ouvrage. Dans le premier volume, après une définition précise de la Grace & un détail sur ses diverses espèces, on parle de Pé-

lage & de ses Disciples ; des condamnations portées contre eux soit par les Papes, soit par les Conciles ; des anciens Auteurs qui ont combattu leurs erreurs ; des caractères & de l'étendue de cette mauvaise Doctrine ; du Semipelagianisme, des notions qui le concernent, & des anathèmes dont on l'a frappé. On traite ensuite des Prédestinatiens ; de l'existence & de l'époque de leur Hérésie ; de Gothescalc & des mouvemens excités au sujet de ce Novateur. On passe aux systêmes de Wicleff, de Luther, de Calvin, de Baïus ; & le premier Tome se termine par une Notice des fameuses Congrégations *de Auxiliis.* Le second volume roule sur la personne & les sentimens de Jansenius Evêque d'Ypres : on n'acheve pourtant pas toute la discussion de cette grande controverse. Ce sera la matière d'un troisiéme Tome qui sera aussi intéressant & aussi nécessaire que ces deux-ci.

Voilà en peu de mots l'ouvrage dont on a enrichi le Clergé d'Angers & en général toute l'Eglise de France. Or nous réduiſons préſentement à cinq articles les idées que nous avons conçues en le liſant. Car il nous a paru 1°. Que l'Auteur allie par-tout la poſitive, c'eſt-à-dire la partie hiſtorique des controverſes avec l'énoncé du dogme. 2°. Qu'il diſtingue ſagement & habilement les opinions permiſes d'avec les erreurs condamnées. 3°. Qu'il réfute avec préciſion & d'une manière très-ſuffiſante toutes les mauvaiſes Doctrines qui ont rapport à ſon ſujet. 4°. Qu'il donne des extraits fidèles & inſtructifs de tous les Livres un peu conſidérables dont il eſt obligé de parler. 5°. Qu'enfin il écrit d'une manière lumineuſe, & quelquefois plus vive que le commun des autres Controverſiſtes. Tel eſt le plan de notre Extrait : nous ne l'exécuterons encore que par eſquiſſe,

invitant fort les Ecclésiastiques à se procurer le bon ouvrage qui en est l'occasion.

1°. L'Auteur allie par-tout la positive avec l'énoncé du dogme. Ainsi dans le détail de l'Hérésie de Pelage, il n'est aucun trait, aucune époque célèbre qui échappe à ce Docte Conférencier. Dans la discussion du Baïanisme, il fait connoître toutes les démarches de Baïus avant que de proposer son systême; dans le grand morceau du Jansénisme il suit tous les faits; il écoute & laisse parler les principaux Acteurs; on retrouve sous sa plume les Congrégations tenues à Rome sous Innocent X. les particularités de la Paix prétendue de Clément IX. les mouvemens excités au sujet du Cas de conscience &c. Or nous pouvons bien observer en général que cette méthode rend la Théologie d'aujourd'hui infiniment plus sçavante & plus agréable que celle des siècles

qui nous ont précédés ; nous parlons des ſiècles de la pure Scholaſtique, bien éloignés de confondre avec ces tems trop contentieux, l'âge d'or des hommes Apoſtoliques & celui des Saints Peres.

2°. Notre Auteur diſtingue partout les opinions permiſes d'avec les erreurs condamnées. Ainſi ayant dit que, dans la diſpute de Saint Auguſtin avec les Pélagiens, il n'étoit queſtion ni de la Grace efficace par elle-même, ni de la Grace néceſſitante, il ajoute auſſitôt : *nous ſommes bien éloignés de confondre les uns avec les autres ; la différence eſt trop grande. La Grace victorieuſe de Janſenius ne reſſembla jamais à la Grace efficace des Thomiſtes.*

Il parle enſuite de la fauſſe Doctrine des Semipelagiens, il l'aprécie, il en marque le *point eſſentiel qui étoit d'attribuer aux facultés naturelles de l'homme les premières démarches vers Dieu, & de dire que*

dans l'ordre du salut, notre volonté précéde la Grace du Seigneur. Après quoi il déclare que les systêmes de quelques Théologiens Catholiques sont fort différens de ces erreurs : ce qu'il fait voir par un détail très-juste & très-bien circonstancié.

Ailleurs traitant du systême de Jansenius sur la Grace suffisante, il dit : *Si Jansenius avoit dit que son pouvoir* (de la Grace suffisante) *ne se réduit à l'acte que par le moyen de la Grace efficace, il n'auroit parlé qu'après une sçavante Ecole. Personne aussi ne l'eût contredit sur la nécessité qu'ont les Justes d'une Grace actuelle pour faire des œuvres méritoires ; mais dire qu'on ne peut faire aucun bien moral sans la Grace efficace, c'est un paradoxe &c.*

3°. Cet ouvrage seroit peu utile s'il ne contenoit la réfutation exacte & dogmatique des erreurs. Il a pu être aisé à l'Auteur de raf-

ſembler une infinité de Livres écrits ſur ces matières ; mais la briéveté & la préciſion ont été des points d'autant plus difficiles à acquérir, que les ſources étoient plus abondantes. D'ailleurs la manière dont ce Conférencier réfute ne reſſemble point à la méthode très-ſéche & néanmoins très-diffuſe des Scholaſtiques. Qu'on ne s'imagine pas que ceci ſoit une contradiction. Il faut d'ordinaire plus de tems pour détruire un dogme hérétique par la ſolution détaillée des *objicies* & des *inſtabis* que par un diſcours lié, ſuivi, non-interrompu, tel par exemple que celui de M. Boſſuet & de pluſieurs autres Evêques de France qui ont inſtruit leurs peuples par des écrits dogmatiques. L'école prêta bien à ces ſçavans hommes ſon attention, ſa pénétration, ſa juſteſſe ; mais elle garda, pour ſes leçons ordinaires, le ſtyle polémique ſoit pour montrer mieux le fil

des raisonnemens, soit pour exercer d'autant l'esprit & la patience de ses éleves.

Notre Auteur raisonne donc avec son Lecteur, ou si l'on veut avec ses adversaires. C'est le cas de ne dire que ce qu'il faut, & de le dire sans détour, sans équivoque, sans s'exposer aux inconvéniens de la replique. Il faut lire l'ouvrage même, on y trouvera toutes ces choses dont nous ne donnons que l'idée & la notice générale.

4°. L'Auteur s'attache à un point sur lequel on ne nous refusera peut-être pas la liberté de dire notre sentiment avec quelqu'assurance, puisque notre fonction principale, journalière & continuelle est de nous exercer dans le même genre de Littérature; ce point consiste à faire des extraits de Livres. Le Conférencier analyse les ouvrages de Saint Augustin, de Saint Prosper, de Saint Fulgence contre

les ennemis de la Grace ; les Conciles qui ont été tenus dans l'affaire de Gothefcalc ; toute la Doctrine de Luther, de Calvin & de Baïus ; tout le gros *Auguftin* de l'Evêque d'Ypres &c. Or c'eft dans cette partie des Conférences que nous trouvons l'Auteur en quelque forte fupérieur à lui-même. Il préfente les objets avec netteté, avec vivacité & dans une étendue qui peut épargner la lecture de bien des Livres très-longs & très-capables de laffer la patience des Lecteurs ordinaires. C'eft fur-tout dans le fecond volume que les extraits font fréquens, parce qu'il étoit queftion de dépouiller toutes les piéces principales qui fervent à l'Hiftoire du Janfénifme.

5°. Le ftile de ce Conférencier eft véritablement très-bon : il eft même de tems en tems orné de caractères intéreffans. L'Auteur a eu raifon de croire que dans le Livre le plus dogmatique il étoit bon de

peindre les principaux perſonnages, & de donner à ces portraits les graces dont ils pourroient être ſuſceptibles. On trouve donc ici des morceaux travaillés, par exemple l'Hiſtoire de Saint Fulgence, de Hincmar de Reims, de Prudence Evêque de Troye, de Baïus &c. Nous n'indiquons que les traits qui nous reviennent après la lecture entière de l'ouvrage. Nous laiſſons les Lecteurs juger de tout le mérite de ce Livre qui ne peut être que le fruit des meilleures Etudes & des plus ſages réflexions ſur les matières importantes de la Grace.

ARTICLE XCVII.

ASTRONOMIÆ PHISICÆ juxta Nevvtoni principia Breviarium methodo ſcholaſticâ ad uſum ſtudioſæ Juventutis. Paris. apud Jac. Franc. Quillau viâ Jacobæâ &c. Elémens d'Aſtronomie Phyſique ſuivant les principes de Newton &c. in-12. pages 100.

Le deſſein de M. Sigorgne Auteur de ce Livre, eſt de mettre les élémens du ſyſtême de Newton à la portée des Candidats de Philoſophie. Il faut reconnoître que ceci eſt un ſervice. Le ſyſtême de Newton acquiert de jour en jour de la célébrité, mais il ne ceſſe pas d'être fort difficile dans les ouvrages de ce docte Anglois : quiconque l'adoucit, lui gagne des Diſciples, & augmente la ſphère de ſes Partiſans.

L'Auteur, ſuivant la méthode des bonnes Controverſes, commence par détruire les remparts de l'adverſaire. C'eſt dans la matière préſente le ſyſtême Carthéſien; ce ſont les tourbillons avec tout leur appareil Phyſique & Aſtronomique. Ces ingenieuſes machines qui ſubſiſtoient depuis un ſiécle, reçoivent ici comme leur dernier coup. Du moins l'Auteur, qui eſt un Profeſſeur célèbre, a bien intention de les éloigner pour toujours de ſon Lycée. On connoit déja les batteries dreſſées contre cette hypothèſe. 1°. Les Cométes qui devroient ſuivre les mouvemens du tourbillon, & qui s'en écartent toutefois, allant tantôt contre l'ordre des ſignes, tantôt plus vîte & dans d'autres plans que les Planettes dont elles ſont voiſines. 2°. Le mouvement des Planettes que les Carthéſiens ſuppoſent devoir être fait dans des ellipſes, & qui eſt démontré ne pouvoir ſe continuer au-

de-là des deux tiers de l'orbe elliptique à cauſe des réſiſtances du milieu & de la gravité de chaque Planette. 3°. Les vîteſſes des diverſes Planettes qui dans ce ſyſtême ne peuvent ſuivre les regles obſervées par Képler. 4°. La nature du tourbillon fluide, laquelle exige que les différentes couches contigues ſe mettent promptement en équilibre ; de ſorte que toutes les parties du tourbillon roulent avec une égale vîteſſe : propriété totalement incompatible avec les mouvemens des corps céleſtes. 5°. La ſituation du Soleil qui doit néceſſairement être changée par l'action de la matière tourbillonnante, lorſqu'elle vient à paſſer entre Mercure perihelie & le Soleil : car cette matière étant pour lors fort reſſerrée à cauſe de la grande excentricité de Mercure, il faut qu'elle faſſe effort pour s'étendre, & cet effort ne peut que retomber ſur le Soleil qui paſſera de cette

manière, du foyer au centre de son Ellipse. 6°. L'excentricité même de l'orbe de Mercure qui devroit être moins grande que celle des orbes où roulent les Planettes supérieures, puisque l'orbe de Mercure est moins exposé à la compression des grands tourbillons environnans &c.

Tout ceci n'est que la première ébauche des difficultés qu'éprouve l'hypothèse Carthésienne. „ Il vaut „ mieux, conclut M. Sigorgne, „ faire dépendre le cours des Pla- „ nettes de la combinaison du „ mouvement de gravité qui les „ pousse continuellement vers le „ Soleil, & du mouvement de „ projection en ligne droite dans „ un milieu non-résistant. De cette „ manière nous conserverons la „ simplicité qui regne dans les au- „ tres effets de la nature, & l'ana- „ logie avec les Phénomènes qu'on „ a le mieux observés. "

Après ce préliminaire, l'Auteur détaille,

détaille, dans le reſte de ſon Livre IX. Propoſitions qui comprennent les Elémens du ſyſtême Newtonien, & parmi ces Propoſitions les cinq premières ſont comme les principes généraux de cette Doctrine. Il faut faire ſurtout attention à celles qui énoncent que la combinaiſon du mouvement de gravité & du mouvement de projection peut produire toute ſorte de lignes courbes. Qu'un corps qui ſe meut dans une courbe décrit des aires proportionnelles aux tems. Que dans le cercle la force centrifuge eſt égale au quarré de la vîteſſe diviſé par le rayon du cercle. Que dans cette même figure, ſi la gravité ſuit la raiſon inverſe du quarré des diſtances, les corps qui parcoureront des cercles concentriques, auront leurs vîteſſes en raiſon réciproque des racines de leurs diſtances au centre, c'eſt-à-dire, des rayons de ces cercles. Que les

quarrés des tems périodiques seront en raison directe des cubes de leurs distances au centre. Que dans l'Ellipse, pour que le corps qui la parcoure soit porté par la gravité vers le Foyer correspondant, il suffit que cette gravité agisse en raison renversée des quarrés de la distance à ce Foyer.

Tous ces Articles paroîtront peu sensibles au commun de nos Lecteurs, mais ils ne laissent pas d'être très-certains, & l'Auteur les démontre tous avec soin, sur-tout le dernier qui regarde l'Ellipse & ses propriétés, parce que de-là dépend tout le systême de Newton: c'est ce qu'indique assez la VI. Proposition qui porte que, suivant l'hypothèse de la gravité, les Planettes décriront des Ellipses autour du Soleil placé dans le Foyer; & qu'elles observeront toutes les circonstances qu'on a remarquées par les opérations Astronomiques. La preuve de ceci consiste dans

l'application des principes posés ci-dessus & dans le détail des Phénomènes concernant les Planettes. On fait observer que ces Corps célestes décrivent des Ellipses fort excentriques. Que l'orbite de chaque Planette paroît assez longtems immobile dans sa correspondance aux mêmes Etoiles fixes ; que les Planettes décrivent, par leurs rayons tirés au Soleil, des aires proportionnelles aux tems ; que les vîtesses des diverses Planettes sont entr'elles réciproquement comme les racines de leurs distances au Soleil ; que les tems périodiques des Planettes sont comme les racines quarrées des cubes de leur distance au Soleil ; que les Planettes roulant de cette manière autour du Soleil, gardent toujours leurs axes parallèles. Toute cette Doctrine est exposée, prouvée & célèbrée par l'Auteur, qui en prend occasion de conclure qu'on explique avec simplicité,

ſans embarras, & ſans tourbillons tous les Phénomènes céleſtes. A quoi il ajoute ces paroles très-remarquables : „ Nous avouons que „ dans les principes de Newton „ on n'aſſigne point la cauſe Mé„ chanique de ces Phénomènes ; „ qu'on ne produit pour rendre „ raiſon de leur origine que la „ volonté de Dieu qui n'a pas vou„ lu créer le monde autrement ; „ qui par cette raiſon a imprimé „ aux Planettes un mouvement „ vers le même côté, (c'eſt-à-dire, „ d'Occident en Orient) & un „ autre mouvement autour d'elles„ mêmes, afin qu'il en réſultât les „ effets qu'avoit en vue le Créa„ teur. „

Sur quoi M. Sigorgne diſtingue deux ſortes d'effets ou de Phénomènes, les uns produits par une cauſe ſeconde & particulière comme l'oſcillation du Pendule, la ſuſpenſion du Mercure dans le Baromètre, &c. Les autres indé-

pendans de l'application de toute cause seconde, comme le mouvement de la Sphère dans le vuide. „ A l'égard des premiers, continue „ l'Auteur, c'est la fonction d'un „ Physicien de rechercher & d'es- „ timer les forces d'où ils dépen- „ dent; & c'est ce qu'à fait New- „ ton en traitant du mouvement „ des Planettes dans leurs Ellipses. „ Mais pour les Phénomènes du se- „ cond genre, il faut recourir „ uniquement à la cause premiè- „ re, & l'on est tenu simplement „ de montrer qu'il n'y a point de „ forces Physiques capables d'y „ produire des changemens : or, „ comme dans le systême de New- „ ton, les Planettes sont supposées „ se mouvoir dans un milieu non- „ résistant, il n'y a rien qui puisse „ troubler les dispositions ordon- „ nées par le Créateur. „ Ce morceau est destiné, comme on voit, à résoudre la prétendue difficulté des vertus occultes, qu'on dit

reſſuſcitées par la Doctrine Newtonienne.

Virtutem occultam, & cæcos in corpore ſenſus
Debet Ariſtoteli; vacuum tulit ex Epicuro;
Aſt utrumque logi: &c.

Ainſi décide notre Anti-Lucrèce, Carthéſien rigide, & Phyſicien un peu trop antique pour les Philoſophes d'aujourd'hui. M. Sigorgne ne ſe laiſſe point étonner par l'imputation de Péripatétiſme & d'Epicuréïſme; il déclare ouvertement qu'il n'eſt aucune hypothèſe qui ſoumette auſſi-bien la machine du Monde au pouvoir de Dieu, que l'hypothèſe de Newton; & après avoir poſé le principe général de la gravité des Planètes combinée avec leur mouvement de projection, il en déduit les principaux Phénomènes; d'abord les Anomalies de la Lune & de tous les Satellites; enſuite la

préceſſion des Equinoxes, ou, ce qui eſt la même choſe, le retour des nœuds de l'Equateur & de l'Ecliptique ; enfin tous les Phénomènes du flux & reflux de la Mer.

Tels ſont les objets qui occupent notre Auteur juſqu'à la fin de ſon ouvrage. Sur la Lune & ſes Anomalies, il fait voir que cette Planette, ou ce Satellite, ſi l'on veut, peut décrire une Ellipſe autour de la Terre. Que ce mouvement ne l'empêchera pas de tourner avec la Terre autour du Soleil. Que ſon mouvement de chaque mois ſera plus vîte dans la ſeconde & la dernière quadrature, plus lent dans la première & la troiſième. Que la gravité de la Lune ſur la Terre doit être plus petite dans le Périhèlie de la Terre que dans ſon Aphélie. Qu'en Hyver la révolution périodique de la Lune ſera plus longue qu'en Eté. Que l'excentricité & l'inclinaiſon

de l'orbite de la Lune doivent être continuellement variables. Que son Apogée, mobile aussi, s'avancera peu-à-peu selon l'ordre des signes, au lieu que ses nœuds retourneront en sens contraire.

Sur la précession des Equinoxes il fait sentir qu'elle dépend du renflement de la Terre vers l'Equateur; ce que l'Auteur compare à un anneau qui entoureroit le Globe terrestre: or cet anneau incliné sur le plan du Soleil & sur celui de la Lune, reçoit l'impression de l'un & de l'autre: c'est-là ce qui cause directement la précession des Equinoxes.

On doit lire, sous cet Article, tout ce que M. Sigorgne dit du milieu non-résistant où roulent les Planettes, & de celui même qui nous environne, puisqu'il est démontré qu'un boulet de Canon perdroit dans le plein la moitié de sa vîtesse, avant que d'avoir décrit la longueur de deux de ses dia-

mètres : ce qui eſt tout-à-fait contraire à l'expérience. Il faut lire ce que le même Profeſſeur ajoute de la Gravitation dont il fait un principe auſſi général & auſſi primitif que l'Impulſion : principe qui conſtitue un Mécaniſme bien rival du Mécaniſme de l'Impulſion ; mais principes l'un & l'autre qui dépendent uniquement dans leur origine de la volonté & de la puiſſance du premier Etre.

Nous voudrions pouvoir détailler toute cette Doctrine de l'Auteur, & celle de ſa dernière propoſition, où il montre avec quelle facilité le flux & reflux de la Mer s'explique dans l'hypothèſe Newtonienne. C'eſt un des grands morceaux de cet ouvrage ; nous y renvoyons le Lecteur, & en général nous invitons tous les Amateurs de l'Aſtronomie Phyſique à s'occuper de ces Elémens. Les Eléves pour qui ils ſont deſtinés ne doivent pas croire qu'ils ayent

le Privilège excluſif de s'inſtruire par cette lecture. On traite ici de choſes qui méritent l'attention des hommes faits ; & ce ſera bien aſſez pour les Candidats de Philoſophie, d'entendre & de concevoir l'explication que le ſçavant Profeſſeur voudra bien leur en faire.

ARTICLE XCVIII.

VOYAGE DE LA BAYE DE Hudson ; fait en 1746. *&* 1747. *pour la découverte du passage de Nord-Ouest, contenant une Description exacte des Côtes, & l'Histoire Naturelle, avec une Relation Historique de toutes les expéditions faites pour le passage aux Indes Orientales, &c. Traduit de l'Anglois de M. Henri Ellis. Ouvrage intéressant pour le commerce Maritime, enrichi de Figures & d'une Carte nouvelle, &c. deux Tomes in-*12. *de* 2. *à* 300. *pp. chacun. A Paris, chez Sebastien Jorry, Quay des Augustins, près le Pont S. Michel, & Ballard fils, ruë S. Jean de Beauvais. ann.* 1749.

LEs Voyages à découvertes Géographiques, pour peu

qu'ils ſoient bien écrits, ſont les vrais Romans des bons eſprits. Ils en ont tout le merveilleux, & le vrai dont ils ſe vantent au moins, & qu'on peut le plus ſouvent y ſuppoſer, n'ôte rien au brillant de la nature qu'on y découvre, & de l'art qui la fait découvrir. Nous doutons que la fiction romaneſque même puiſſe égaler cette belle & vraye nature dans la nouveauté, la ſingularité, l'incompréhenſibilité des points de vue inattendus qu'elle offre à chaque pas dans les Mers, dans les Airs, dans les Mœurs, & juſques dans les traits extérieurs des Peuples, dont la langue & les viſages ſont ſouvent ce qu'il y a de moins diverſifié à nos yeux.

Pour les avantures, les expéditions, les hauts faits, nous ne croyons pas que les Dom-Quichotte ou les Preux Chevaliers ou vertueux Paladins ayent de quoi étonner le courage, l'imagination

même, nous ne diſons pas autant que les Cortés & vingt autres Conquérans Eſpagnols & Portugais; mais autant que les Muncks, les Barentz, les Hudſons & mille autres ſimples Marins, Capitaines, Pilotes, Commerçans, Sçavans ou Curieux, dont le courage, la patience, le bon eſprit, quelquefois les vertus chrétiennes ou humaines ont éclaté dans les longs & fréquens combats, contre les eſpèces de Monſtres dont la Nature fait comme les avant-coureurs des merveilles qu'elle veut révéler à notre conſtance plutôt qu'à notre vaine curioſité.

Les Montagnes de glace & les immenſes torrens de glaçons, qui ſe diviſent moins pour ſe laiſſer pénétrer, que pour venir au-devant des Vaiſſeaux, pour les arrêter, les fracaſſer, les glacer; l'aridité des Iſles, des Côtes, des Terres ſouvent déſertes au premier aſpect; la miſère apparente de

leurs habitans vagabonds ; l'horreur des Hyvers, la continuité des Frimats, les Monſtres Terreſtres & Marins, des Phénomènes inouis, des Météores terribles, annoncent par-tout la Majeſté de la Nature en grand, avant que d'en étaler les richeſſes, d'en prodiguer les bienfaits en détail.

Parmi tous ces voyages nous n'en connoiſſons pas de plus intéreſſant pour les eſprits ſolidement curieux du vrai bon, du vrai beau, que le voyage de M. Ellis, que nous annonçons. Sur toutes choſes l'Auteur paroît vrai & de bonne-foi, & d'ailleurs fort intelligent & judicieux, impartial même, & plus ami qu'amoureux de ſa Nation.

Parti d'Angleterre en 1746. il avoit pour terme la Baye de Hudſon, dans laquelle on a de forts préjugés & un grand intérêt de trouver une iſſue qui méne en droiture, ou à peu près, dans les

Mers d'Aſie au-deſſus de la Californie vis-à-vis du Japon, ou ne fût-ce qu'au pair du fameux Kamtſchatka Tartare, ou Sibérien, Moſcovite enfin ; & tout de ſuite dans les Mers de la Chine, des Indes & dans toute la Mer du Sud.

On épargneroit par cette droiture 3 & 4 & quelque-fois 5 ou 6000. lieues, & le double paſſage de la ligne bien plus terrible pour les paſſagers, que toutes les glaces & les frimats du Nord le plus ſauvage & le plus hériſſé.

Ainſi les Anglois pour qui le Commerce eſt une affaire d'Etat, n'ont point tort de s'opiniâtrer à tenter ce paſſage par une Mer rebelle, dans des Mers qui les intéreſſent ſpécialement ; ſauf aux Eſpagnols des Moluques & du Pérou, aux Hollandois même de Batavia, aux François de Pondichéri, aux Portugais de Goa d'y donner quelques momens de leur

attention, ſans oublier même les Ruſſiens, s'ils croyent digne de quelque conſidération leur Sibérie qui ſe trouveroit par-là rapprochée de 5, 6, 7. ou 8000. lieues des Anglois, peu tentés juſqu'ici de l'aborder, mais qui l'abordant la première au ſortir d'un paſſage ſans doute affreux, la verroient au moins avec quelque ſorte de plaiſir, & peut-être de deſſein.

Il y a plus de 150. ans qu'ils cherchent ce paſſage. Preſque tout le premier Tome de M. Ellis roule ſur les tentatives qu'on a faites pour le trouver. Le ſecond Tome conte tout au long le dernier voyage qu'il a fait lui-même avec les intéreſſés, qui ont, quoique non aſſez à ſon gré, tout tenté pour le trouver, juſqu'à ſe condamner à paſſer un Hyver dans cette affreuſe Baye, ou ſur la Côte qui la borde au Nord-Oueſt du Canada, à 2. ou 300. lieues plus haut que Quebec.

Rien n'eſt terrible comme le froid qu'ils y ont, non pas tout-à-fait ſenti, car ils avoient pris des précautions, mais éprouvé, vû dans ſes effets immédiats. M. Ellis, en habile Phyſicien, en décrit fort bien les Phénomènes. Il y a un merveilleux infini & très-intéreſſant dans tout ce qu'il en dit. Dès le 8. d'Octobre les Rivières, la Mer même étoient priſes de glace à demeure, & ſur la fin de l'Hyver la glace alloit à 8. pieds de profondeur.

Le 6. de Novembre nul ne pût ſe tenir dans l'intérieur des Vaiſſeaux. Ils avoient d'avance conſtruit une maiſon pour les Officiers, & des cabanes pour le reſte, ſur la Côte, dans des endroits bien abriés de montagnes & de hayes d'arbres, & le bois à brûler ne leur manqua jamais. Il eſt remarquable, pour les Phyſiciens, qu'il n'y avoit pourtant dans les mois les plus rigoureux que 4. ou 5. jours

(autour des Syzygies, dit-on toujours,) où le froid fût extrême, & les empêchât totalement de quitter le poële où il y avoit toujours le bois d'une charge de cheval.

Quitter le voisinage presque immédiat de ce poële, étouffant plus qu'échauffant, c'étoit, aux jours de rigueur, s'exposer à être gelé, glacé, roidi comme tout-d'un-coup, au premier pas hors de la chaumine. Autour de ce poële embrasé, on se trouvoit pris de glaçons aux couvertures de son lit en se réveillant, & les couvertures mêmes se prenoient au bois du lit ou des murs de la cabane. La bierre, le vin, l'eau-de-vie durcissoient en pierres assez près du feu, & l'esprit-de-vin s'y coaguloit comme l'huile glacée.

Un pied, une main, qui d'un mouvement, d'une geste, s'écartoient un peu du feu étoient glacés, & en 3. minutes pétrifiés,

durcis. Il eſt vrai qu'en les frottant doucement auprès du feu on leur rendoit la ſoupleſſe & la vie, à condition pourtant de ne pas trop récidiver, la partie une fois gelée & dégelée ſe trouvant déſormais plus ſenſible à la gelée, & plus difficile à dégeler ſans périr.

Le chaud du poële étoit ſi étouffant que, ſi quelqu'un, après trois pas hors de ſa cabane, y rentroit preſque glacé, la chaleur le ſaiſiſſant le faiſoit tomber en ſyncope, en défaillance, ſans connoiſſance pour quelque tems. Et malgré cette chaleur, ſi on ouvroit une fenêtre, une fente, on ſe ſentoit comme frappé de glace, & tout geloit dans la cabane en un moment autour du feu, par cela ſeul tout concentré dans le poële.

Les Anglois s'étoient prémunis de toutes façons. Sur leurs habits de laine & de coton bien étoffés, ils avoient mis en ſur-tout les habits des ſauvages qui, quoiqu'on

en dise, n'en sont pas les dupes; & sont très-industrieux à se garantir, par leurs fourures, toujours mises en-dedans.

Dans les jours de répit, les Anglois alloient à la chasse, & le meilleur gibier, Perdrix, Lapins, Lièvres, Faisans, ne leur manquoient pas. La bonne Nature auroit comme manqué son coup, si en étalant ici l'appareil terrible de sa grandeur, elle n'avoit par un mêlange de biens, de délices même, attiré les hommes pour l'admirer. Quoiqu'on en dise, il paroît que la Providence a voulu que tous les Pays de la Terre fussent au moins tôt-ou-tard découverts, connus & habités, & que la découverte en question, comme toute autre, entre dans les vûes de sa magnificence, & même de notre bien, du bien de l'humanité en général.

Les Sauvages ne vivent que de ce gibier & d'autre à nous incon-

au pendant l'Hyver. La Pêche leur donne aussi nos meilleurs Poissons, Saumons, Esturgeons, Truites, &c. Et l'abondance en est telle que le Sauvage ne vivant guères qu'au jour la journée, n'y manque presque jamais de rien : ce qui doit s'entendre pourtant avec quelque correctif, la Providence par-tout la même exigeant partout que les hommes ayent la peur. Le *Vade ad formicam piger* qu'Esope, Phèdre & la Fontaine n'ont que commenté, est de l'Ecriture, & par conséquent pour tous les hommes de tous les tems & de tous les Pays.

Ce Pays est plein de brouillards grossiers, pesans & qui se tiennent fort bas. Cela suit du grand froid. Toute Montagne de glace est couronnée de ces brouillards. On la connoît de loin, & au froid qui la devance à 25. & 30. lieues à la ronde dans les Pays les moins froids, où, après l'Hyver, les vents

& ſur-tout les courans d'eau les portent ſouvent. Il y a telle de ces Montagnes qui a 1800. pieds de diamêtre & 2. ou 300. de hauteur, dont la moitié & peut-être davantage eſt hors de l'eau. Car la baſe étant ſi large, ſelon les Loix de l'hydroſtatique, la hauteur extérieure, quoiqu'on en diſe trop communément, ici même, doit compenſer le volume ſubmergé.

Le pis de ces brouillards, c'eſt que ce ſont ſouvent de petites fléches glacées & glaciales qui percent tout, s'attachent à tout. A tous momens on voit dans ce Nord des Couronnes & des Parhélies autour de la Lune & du Soleil, & juſqu'à 5. ou 6. en même-tems, & des cônes de lumière au-deſſus du Soleil, & des Aurores, Boréales ſans doute, mais qui étant là comme chez elles, y ſont très-admirables & éclairent comme la Lune au moins. *Les Etoiles paroiſſent en ce Pays brûler, & ſont de*

couleur de feu, dit l'Auteur.

Ce n'eſt que couleur & apparence dans des Pays où regne un vrai froid. Les vrais Feux, les Tonnerres, les Eclairs y ſont rares; ces fréquentes Aurores en exhalant ſans doute la matière en ces eſpèces de Feux follets & manqués. De vrais Feux cependant courans & orageux ne laiſſent pas d'y ravager ſouvent de grandes étendues de Forêts, brûlant au moins les écorces des arbres & en ſéchant le bois, ce qui donne à l'habitant ou au voyageur la facilité d'avoir à la main du bois à couper, prêt à brûler.

Un effet de ce froid, remarquable pour des Phyſiciens, eſt que les corps naturellement durs, les pierres, les métaux, le fer y deviennent ſi froids & ſi durs, que des heures entières dans le feu ne les réchauffent pas. C'eſt un fait, que ſans changer de poil, les Lapins, les Perdrix, &c. deviennent tout blancs en Hyver, étant bruns

ou gris en Eté. *A beau mentir qui vient de loin*, diſoit-on des premiers Voyageurs. Mais c'étoit en les démentant qu'on mentoit le plus ſouvent. Les ſots, les ignorans ſont communément ceux que nous traitons d'*eſprits forts*, forts d'ignorance & de hardieſſe à ne croire que ce qu'ils voyent dans leur très-étroite circonférence.

Il eſt vrai que quelque loin qu'on aille pour ſe garantir de la contagion, le *omnis homo mendax* eſt le ſeul mot qui en ſoit exemt. Le Voyageur ne voyoit pas tout du premier coup d'œil, & ſon récit n'étoit pas exactement purgé de toute ignorance & de tout menſonge. La Providence ſoigneuſe des animaux mêmes, ne fût-ce qu'en faveur des hommes, donne ici au gibier en Hyver une double fourure, un redoublement de poil ou de plume qui le met en état de tenir la campagne, & dont le ſurplus tombe en Eté, mais

mais dont le reste reprend alors sa couleur, & dont le total est blanc en hyver.

M. Ellis regrette l'unique Thermomètre dont les Anglois s'étoient pourvus pour un tel Voyage, & qu'ils eurent bien-tôt brisé. Tel sçavant en croiroit un tel Voyage deshonoré. M. Ellis y supplée, & l'on peut, sur ce qui précéde, étiqueter avec lui ce froid, au dégré de la Sibérie ou du Kamtschatka. Voila un Thermomètre naturel. Un Sauvage de la Baye surpris par la nuit dans ces plaines, s'il n'a de quoi faire du feu, s'enfonce dans la neige, & y dort comme en Sibérie.

Sur ces récits, on croiroit, dit notre Auteur, *ce Pays impratiquable, & le Peuple qui l'habite le plus malheureux de la Terre. Cependant*, ajoute-t'il, *il n'y a rien de moins vrai.* Le Sauvage ici a du bois, mais les fourures dont il se fait de fort bons habits,

bien cousus, bien à pli de corps, le mettent en état de tenir la campagne qui est son grand goût. Nul Sauvage ne s'est plu en Europe, & selon M. Ellis, les Anglois un peu habitués à la Baye, y reviennent toujours, du sein même de l'Angleterre, le plus charmant séjour de l'Europe selon les Anglois.

Nos François qui ont gouté le Canada, en disent autant. L'Anglois pourroit bien en avoir une raison qui lui fût propre, la licence avec laquelle il y vit. Chez lui il n'est que libre : ici il est libertin à l'excès, dit M. Ellis, qui en rougit. Et c'est lui qui en vingt endroits fait l'Apologie du François comparé à l'Anglois.

Le plus grand mal de ce Pays pour l'Habitant en Hyver, est la blancheur de la neige, à laquelle le Sauvage même ne peut s'accoutumer. Mais il a l'adresse de s'en garentir par des *yeux à neige* comme il les appelle. Le Sauvage

a ſes arts très-appropriés à ſes beſoins. Il ſe garantit de la blancheur trop vive de la neige par des eſpèces d'*antocches* comme les Eſpagnols de celle du Soleil. Ce ſont des maſques qui n'ont qu'une fente fort fine devant les yeux, fente qui n'admet que les rayons directs, en ſupprimant le champ immenſe des collatéraux, qui font l'ardeur, & dont on n'a pas beſoin.

M. Ellis confirme que les inſectes & les petits oiſeaux ramaſſés en pelotons, dorment engourdis tout l'Hyver dans des grotes, dans des trous, dans des fonds de Mer, de Lac ou de Riviere, d'où ils écloſent au Printems. On s'étoit moqué de Kircher qui l'avoit dit des Hirondeles & des Martinets, qu'on croit paſſer les Mers : la Société Royale de Londres a vérifié le fait il y a long-tems.

Le Sauvage connoît peu de maladies, & il a bien ſa médecine, qui vaut la nôtre en fait de To-

piques & de Spécifiques. Leurs plus grandes maladies ſont Angloiſes, ſelon M. Ellis, & de conſomption, procurées par les boiſſons fortes qu'on leur fournit trop abondamment. *Ce ſont les Anglois*, dit-il, *qui leur fourniſſent cette boiſſon violente, pendant que les François par des maximes beaucoup plus ſages ne leur en vendent point :* point tant au moins; car il faut être juſte auſſi de notre côté.

Le contraſte du chaud de l'eau-de-vie avec l'excès du froid extérieur, a des effets particuliers qui ſont terribles pour le tempérament comme pour les mœurs. Un effet ſingulier, mais bien marqué, eſt que les Sauvages des François ſont *pleins de ſanté, grands & bienfaits, actifs & robuſtes. . . . Ceux au contraire qui vivent parmi les Anglois, autour de la Baye de Hudſon, ſont auſſi yvregnes que leurs voiſins. Ils ſont maigres, petits, indolens, ſujets à pluſieurs maladies, & ſouffrant*

beaucoup de la dureté du climat. Nous ajoutons que nos Sauvages & nos François mêmes du Canada y vivent long-tems, au lieu que, ſelon M. Ellis, & les Anglois & leurs Sauvages y périſſent beaucoup de conſomption & de maux de poitrine.

Cet Auteur conte qu'un Sauvage avec ſa femme & leur enfant paſſant l'eau dans un Canot trop chargé de leur poids commun, toute leur crainte ſe porta ſur l'enfant qu'unanimement il fut conclu de ſauver comme plus utile, ſinon à la République, à la ſociété, du moins à l'humanité, au monde. Puis on délibéra qui de la femme ou du mari ſe jetteroit à l'eau. Nulle paſſion ne préſida à ce conſeil ſauvage. Les maris ſont peu de cas des femmes en ce Pays-là. Cette paſſion ou ce préjugé fut mis de côté : le mari en vûe de l'enfant à peine ſévré voulut ſe jetter pour ſauver la mere, c'eſt-

à-dire l'enfant ſeul. La femme l'arrêta, & prouvant en deux mots qu'abſolument l'enfant ſe paſſeroit d'elle, mais non d'un homme pour le former à la chaſſe, à la pêche & en faire un homme achevé, ſe jetta, le mari n'y conſentant que par droiture de raiſon & d'équité; nul d'eux n'ayant lû Ciceron, beaucoup moins Saint Ambroiſe *de Officiis.*

M. Ellis conte auſſi, qu'un Sauvage & ſa femme à qui les proviſions & la chaſſe avoient manqué en route pour venir au fort Anglois, après avoir mangé leurs fourures, mangerent leurs deux enfans. Le précédent exemple eſt conté chez les Sauvages mêmes comme un acte héroïque, comme l'Hiſtoire d'Oreſte & de Pylade chez les Grecs. Mais l'autre action inſpira de l'horreur à ces malheureux parens. La larme à l'œil ils en firent le terrible récit au Gouverneur Anglois, *qui n'y répondit que*

par un grand éclat de rire. M. Ellis tout de ſuite dit, *le pauvre Sauvage étonné dit en Anglois corrompu*, *CE N'EST POURTANT PAS UN CONTE A RIRE*, *& ſe retira très-mal édifié de la Morale de ce Chrétien.*

Le même Auteur dit auſſi que la langue de ces Peuples étant facile à apprendre à cauſe de ſon peu d'étendue & de métaphores, les Anglois pourroient aiſément *leur montrer l'uſage des Lettres & les Principes de moralité & de religion*, & que *ce ſeroit une action auſſi charitable que généreuſe. Le Commerce en deviendroit auſſi infiniment plus conſidérable, & ces nouvelles lumières leur inſpireroient beaucoup de reſpect & une véritable tendreſſe pour la Nation Britannique.*

Sans autres réflexions nous demanderons ſi c'eſt pour punir la France, l'Angleterre ou les Sauvages que Dieu a permis que la

Baye de Hudſon jadis Françoiſe, & par-là ouverte aux excurſions au moins des Miſſionaires, devint Angloiſe par un Traité de Paix? Mais c'eſt à nous ſur-tout de profiter de la leçon encore plus que du panégyrique direct & indirect de M. Ellis.

Les eaux-de-vie du fort d'Yorck firent pendant l'Hyver périr beaucoup d'Anglois de l'expédition, que le Gouverneur Anglois traverſoit de tout ſon pouvoir, ſoit en fourniſſant aux Expéditionnaires tout ce qui pouvoit les ruiner, ſoit en leur refuſant tout ce qui alloit à leur bien commun. Car il leur auroit plutôt donné dix tonneaux d'eau-de-vie que vendu un verre d'eau pour les déſaltérer. Tout cela eſt toujours d'après M. Ellis. Tout cela même s'excuſe à l'honneur des Anglois en général. Ces prétendus Gouverneurs ne ſont que des créatures, des *laquais* même, ſelon l'Auteur,

des Commerçans de la Baye ; au lieu que nos Gouverneurs François du Canada & d'ailleurs, ſont des gens de condition, nommés immédiatement par la Cour, par le Roi, ſans parler d'un Etat Major d'Officiers nobles, d'une Ville de Quebec policée & toute Françoiſe, d'un Evêque, d'un Séminaire de Prêtres, d'un Collége de Miſſionnaires, de pluſieurs Réſidences Apoſtoliques, qui maintiennent à 15. ou 1600. lieuës de la Capitale, & juſques chez les Hurons & les Illinois toute la vigueur des loix, toute la décence des mœurs, toute la dignité de la vraye Religion Catholique.

Vers la mi-Février la ſaiſon s'adoucit un peu dans la Baye même. *Mars donna ſucceſſivement tous les tems de l'année comme ici.* La neige fondit, & l'herbe pouſſa enfin. Heureuſement Avril ramena un peu l'Hyver, & ſuſpendit la rupture trop ſoudaine des glaces & les trop

fortes inondations, vrais déluges qui menaçoient les hommes & les vaiſſeaux, très-préparés cependant à tout.

Nous ne devons pas omettre ici à notre gloire ou plutôt, ſoyons ſolides, à notre inſtruction, que par leur conduite reſpective à la nôtre, les Anglois ſe plaignent (ſans nous accuſer) de ce que les François du Canada empiétent ſur leur Commerce, & font toujours celui de la Baye : ils en articulent la façon qu'ils n'oſent traiter d'infraction de paix, c'eſt que *les gens du Pays ſont toujours prêts à trafiquer avec eux plutôt qu'avec les Anglois.* Croiroit-on les bonnes mœurs plus conquérantes que les armes, plus commerçantes que la navigation même ? Que ſeroit-ce ſi le nombre des vaiſſeaux égaloit en ce Pays-là le nombre des Prêtres, des Miſſionnaires dont il n'y en a pas même trop ? Chez les Anglois cent & 1000. vaiſſeaux

commerçans ni autres ne portent pas un Prédicateur Evangélique, Apoſtolique du moins. M. Ellis eſt toujours notre texte aſſez formel.

Comme nous nous piquons cependant dans nos Mémoires d'une parfaite impartialité, à la vue d'un fait magnétique qui jette M. Ellis dans un pur Cartéſianiſme de Phyſique, ne connoiſſant point le Traducteur anonyme de ce Livre Anglois, ce Traducteur convenant qu'il a corrigé la Carte qui eſt à la tête, & le bruit ſe répandant que ces Traducteurs nous donnent ſouvent de l'Anglois trop franciſé, nous déclarons au Public, au Traducteur caché & au Libraire connu, qu'il y va de leur intérêt de conſtater juridiquement la fidélité de la Traduction, dont nous ne garantiſſons que le texte littéral.

Le fait magnétique en queſtion eſt qu'à la latitude de 60°. 2′ les aiguilles de bouſſole ne pointerent

plus ou ne pointerent qu'à contre-ſens les unes des autres. M. Ellis convient que les Partiſans de M. Halley pourront l'attribuer au voiſinage du Pole, aſſez éloigné cependant. Mais lui, tout Cartéſien, n'y reconnoît que le froid, ces aiguilles ayant en effet repris leur juſte direction étant miſes en un lieu chaud. L'engourdiſſement du Magnétiſme par le froid eſt un Phénomène que nous oſons donner ici comme tout nouveau, quoique nous n'ignorions pas ce qu'on peut y répliquer, ſans raiſon à notre avis.

M. Ellis & ſa petite Eſcadre fouillerent pendant un ou deux mois d'Eté toute la Côte Occidentale du Détroit, voulant à chaque ouverture, Anſe, Golfe ou Embouchure, que ce fut là le paſſage déſiré. A 65°. 33'. de latitude, à 88°. de longitude Angloiſe, ils en eurent toute la peur, de cette peur très-vive qui accroît l'eſpé-

rance dans des cœurs épris d'une belle paſſion. Ils enfilerent un Détroit large, ſalé, profond, de belle eau claire, à grande marées, à Baleines noires, tous diagnoſtics d'un paſſage dans une plus grande Mer. Le Détroit ſe nomme *Wagerbay.*

Une Cataracte qui barra bientôt leur chemin, & qu'il falloit remonter en chaloupe, auroit arrêté d'autres que des Anglois, & réellement nous ne connoiſſons point de Cataractes marines. Ils oſerent prévoir que la marée leur tiendroit lieu d'écluſe. Une ſi noble idée méritoit ſa récompenſe. La nature la réaliſa. Cela eſt heureux. La nature a des coups de maître, que l'art ne peut que prévoir quelquefois; mais jamais imiter, même à grands frais.

Une obſervation ſingulière, point trop neuve cependant, c'eſt qu'à meſure qu'on avançoit vers le Nord, la nature décroiſſoit de

toute façon. Les hommes déja plus petits à la Baye qu'au Canada, devenoient toujours plus petits, & à 67°. de latitude, on n'en voyoit plus. Pour la gloire des Anciens, obſervons qu'ils plaçoient les Mirmidons & Dolopes à-peu-près au Pays des Samoïedes modernes, ou des Lappons.

Or les arbres ſuivoient ici, ſous les yeux de M. Ellis, le même progrès de décroiſſement, dégénérant en arbuſtes, en bruyeres. Ce qui doit s'entendre toujours en grand, en réſultats généraux, ſujets à peu d'exceptions. Les Terres ſouffroient la même dégradation de montagnes en rochers, en collines, en cailloux & en ſable ſans doute à la fin : tous Diagnoſtics aſſez ſûrs d'une Mer voiſine au Nord-Oueſt. M. Ellis y joint ailleurs les Fleuves dégénérés en Rivieres & en petits Ruiſſeaux depuis le Saint Laurent juſques-là.

En revanche les marées aug-

mentoient & les Baleines grandes & noires aussi, sur-tout par les vents & les courans du Nord & du Nord-Ouest. Il fallut pourtant renoncer au passage du Vager. Ce n'étoit qu'un cul-de-sac terminé par deux petites Rivieres. Le vrai console les bons esprits des chimeres que le bel esprit avoit enfantées. M. Ellis est fort content de ce que ce Golfe ne trompera plus personne.

De quoi il se console difficilement, c'est qu'au sortir de-là, ses camarades de recherche ne soupirerent plus qu'après leur retour en Angleterre. Il auroit voulu qu'on eût poussé jusqu'à la Baye de *Repulse* ou qu'on eût visité celle de Chesterfield qu'on avoit passée, deux recoins du Détroit, ou effectivement il semble qu'on doit trouver quelque chose, tant les marées, les courans, les vents & les grosses Baleines paroissent y attirer, même en *rebutant*, en *repoussant* les vaisseaux.

Le mois d'Août avançoit, & Septembre menace toujours des glaces de ces Pays-là qui n'en ſont jamais bien nétoyés. On n'en retrouva que trop en repaſſant le Détroit. M. Ellis s'en moque tout ſeul, c'eſt-à-dire en habile homme, eſpèce de ſecte, ſolitaire en tout Pays. Il a beau dire, ce qui eſt très-vrai, qu'en s'y tenant fort attentif, avec un peu d'expérience ce n'eſt pas la magie noire aujourd'hui de franchir ces montagnes de glace. Nous croyons vraye auſſi cette maxime *que par-tout où le danger évident & continuel excite & entretient ſans relâche l'attention de ceux qui y ſont expoſés, il change par-là même de nature, & devient, pour ainſi dire, la cauſe de la ſureté.* C'eſt penſer cela, mais fiérement, ſolitairement.

M. Ellis conſole ſon retour par des Diſſertations de Phyſique pour leſquelles il a un vrai talent.

A propos des brouillards épais du Nord, il ajoute à la diſtinction ordinaire des vapeurs & des exhalaiſons que le Soleil éleve des Terres & des Mers, les *écoulemens* qui ſont un mélange des deux, produit par la chaleur de la Terre même, & que le Soleil ne peut débrouiller & affiner pour les élever plus haut. En bonne Phyſique ces écoulemens ſont bien trouvés, & ont même lieu par tout Pays.

Autre Diſſertation : les métaux rouillent peu dans ces Mers & Pays du Nord. En Ruſſie on a fait la même obſervation. La troupe des Phyſiciens s'en prend de ce Phénomène à l'air froid & ſec. Il n'eſt que trop humide & M. Ellis ne le trouve pas aſſez ſalé pour corroder les métaux. Nous le croirions ſeulement trop groſſièrement aqueux. Les métaux ne rouillent guères dans l'eau, une humidité fine & imperceptible s'y inſinue mieux à l'aide du reſſort

de l'air environnant de très-près chaque grain imperceptible de vapeur. Des goutelletes d'eau seules dissolvent la chaux & renflent & accourcissent une corde. Un air purement humide rouille mieux qu'un brouillard épais.

M. Ellis ne peut se détacher de son cher passage du Nord-Ouest. Il termine tout par une bonne & forte récapitulation, qui fait renaître l'espérance de le trouver, en remettant toutes les preuves sous les yeux du Lecteur. Content d'avoir indiqué ses raisons selon le droit d'un extrait, nous entrerons dans son esprit & dans celui de tout vrai Citoyen de l'Univers, en remarquant, pour piquer même noblement l'âpreté Angloise, & peut-être aussi l'émulation Françoise; que les Anglois après tout, ne sont pas les seuls qui ayent le zèle de cette découverte, utile à tout le Commerce de l'Europe.

Quelque vûe qu'ils s'y propo-

ſent, nous oſons prévoir qu'une découverte de cette nature, ne ſera jamais qu'un coup de Providence générale, relative à tout le genre humain, ſeul digne tributaire de la gloire immédiate de ſon Auteur. Les Rois d'Eſpagne, après la découverte du Détroit de Magellan, crurent s'aſſurer par des Fortereſſes ſur les bords, du Commerce excluſif de la Mer du Sud. Le Cap de Horne, le Détroit de le Maire &c. l'ouvrirent à toutes les Nations.

Que les Anglois trouvent un paſſage dans la Baye de Hudſon, bien-tôt on en trouvera deux & dix peut-être, là ou ailleurs. La nature agit trop en grand, trop en nombre, poids & meſure pour ſeconder aucune ſorte de monopole. Et puis il y a loin de l'entrée de ces paſſages par le Nord à leur iſſue dans la Mer du Sud. On peut trouver de ce côté-là vingt ouvertures pour pénétrer dans le Nord s'il

valoit la peine d'y remonter. Les Eſpagnols ſe vantent déja de tenir le paſſage du côté de la Californie.

Et les François qui laiſſent faire aux autres les frais de la découverte, ont peut-être un moyen aſſez ſûr par terre, moyen indiqué par les Anglois mêmes, pour les prévenir ou les arrêter tous dans l'entre-deux. Nous avons eu juſqu'ici nos Avanturiers, nos Chefs de Caravanes, nos la Sale, &c. qui ont bien été par Terre juſqu'à la Californie même ; & notre Miſſiſſipi n'a pas été autrement découvert. Il y a un chemin moins doux en apparence, parce qu'il eſt plus au Nord, mais plus court, plus facile & plus allant au fait ; chemin plus d'une fois tracé par les Sauvages, & ſur-tout par nos Miſſionnaires, les vrais Géographes, les vrais Arpenteurs de l'Univers après tout ; chemin où en évitant tous les Lacs & les tra-

verſées des grands Fleuves, on peut de proche en proche & à très-peu de frais s'emparer du timon ou du fléau de la balance de toutes ces magnifiques & très-intéreſſantes découvertes, ne voulût-on s'y intéreſſer que d'eſprit & de curioſité : motifs dignes mêmes d'un grand Etat comme la France, dont le ſuperflu fait la magnificence & la ſplendeur.

En finiſſant, nous nous croyons obligés d'ajouter ici, qu'après des recherches convenables, nous nous ſommes moralement aſſurés de la fidélité de cette Traduction. L'Auteur que nous connoiſſions d'ailleurs a bien voulu ſur cela rompre l'*incognito* qu'il garde & qu'il nous prie de lui garder envers le Public. Il nous a donné les preuves particulières de la candeur générale dont il nous avoit toujours donné les plus fortes démonſtrations. Cette reconnoiſſance même a produit un redouble-

ment d'estime de notre part, envers un étranger qui, sans être Anglois il est vrai, quoiqu'il ait beaucoup vêcu en Angleterre & qu'il soit de la Société Royale de Londres, traduisant un Livre très-bien écrit en Anglois & d'un style d'esprit, n'a pourtant mis dans sa Traduction aucune sorte d'Anglicisme de style, d'esprit même & de cœur; jusqu'à saisir toute la naïveté & sur-tout la force de notre style, à un petit nombre de termes près & sur-tout d'inflexions qui lui ont échappé. Ce qui nous avoit même rendu sa Traduction suspecte, étoit que nous lui trouvions l'esprit & le cœur trop François, ignorant à quel point M. Ellis méritoit de partager avec lui cet éloge ou cette reconnoissance de notre part.

La Carte au reste n'a point été altérée, mais uniquement améliorée par M. Danville Géographe de réputation, qui sans changer

aucune position n'a fait qu'y ajouter les noms qui manquoient en quelques endroits essentiels de la Carte originale de M. Ellis, uniquement en vûe de rendre le Livre plus intelligible au Lecteur, qui pourra encore se plaindre de l'omission de quelques autres noms qu'il cherchera inutilement.

ARTICLE XCIX.

CAROLI LINNÆI, &c. Flora Zeylanica sistens plantas Indicas Zeylonæ insulæ, &c. Plantes de l'Isle de Ceylan, revues, examinées par M. Charles Linnæus &c. pag. 240. in-8°. A Stockolm chez Laurent Salvius 1747. *Et se trouve à Paris chez Guerin ruë Saint Jacques.*

NOus allons faire en faveur de la Botanique, l'Histoire de ce Livre & de ceux qui ont contribué à le mettre au jour. Notre

travail en ceci ne ſera guères que d'après la Préface de M. Linnæus. On ſçait que les Préfaces des Deſcriptions & des Catalogues Botaniques ſont les ſeuls objets qui puiſſent fournir en ce genre la matière d'un diſcours ſuivi.

Il y a quatre ou cinq ans que M. Jean Guntherus, Apoticaire de Coppenhague, envoya à M. Linnæus une Collection de Plantes des Indes, en cinq volumes in-fol. forme d'Atlas. Le Poſſeſſeur, habile peut-être dans ſon Art de Pharmacien, mais trop peu verſé dans l'Hiſtoire de la Botanique, ſouhaitoit qu'on lui dénommât ces Plantes étrangeres ; qu'on lui indiquât les propriétés qu'elles pouvoient avoir. M. Linnæus ſaiſi d'admiration, à la vûe de ce tréſor, fit comme les Avares qui comptent leurs Ducats jour & nuit, qui les peſent l'un après l'autre, qui rappellent à leur mémoire les occaſions ou les avantures qui les ont

fait

fait parvenir jusqu'à eux. Mais pour l'honneur & l'agrément, qui n'aimeroit pas mieux les veilles du Botaniste que celles de l'avare & de l'usurier !

Les cinq Volumes de Coppenhague furent bien-tôt dépouillés, dévoilés, appréciés. C'étoit la collection même du célèbre Paul Hermann qui avoit herborisé pendant bien des années au Cap de Bonne-Espérance, dans l'Isle de Ceylan, &c. Et c'est ici que la narration devient intéressante.

L'Isle de Ceylan située entre le sixième & le dixième dégré de Latitude Septentrionale est une Terre si fertile, que les chercheurs de l'ancien Paradis Terrestre, ont quelque-fois placé là ce Jardin de délices si funeste à nos premiers Parens. D'autres plus rafinés se sont contentés de dire qu'Adam s'y réfugia après sa chûte & pleura pendant 9. siècles sur la Montagne qu'on appelle encore *Mont d'Adam*:

opinion qui ne prouveroit apparemment pas beaucoup en faveur de la beauté & de la bonté du climat, puisqu'il est écrit que la Terre destinée à l'homme coupable seroit couverte de ronces & d'épines.

Quoiqu'il en soit, il n'est rien de mieux prouvé que la fécondité & les richesses de l'Isle de Ceylan. Pour ne parler que des Plantes qui ornent ce beau Pays, „ On „ y voit, dit M. Linnæus, au lieu „ des Pins stériles de nos cantons, „ d'immenses Forêts de bois de canelle : ces arbres précieux y sont „ en si grande abondance que les „ habitans s'en servent pour bâtir leurs maisons, & pour préparer leurs alimens ordinaires : „ ainsi ce bois dont l'odeur auroit „ presque la vertu de ranimer les „ mourans, est d'un usage commun à Ceylan, & forme, pour „ les autres Pays du Monde, une „ branche de commerce très-considérable. „

Notre Auteur détaille les autres productions de cette Isle fortunée, pour faire sentir combien une terre si riche méritoit les attentions d'un Botaniste. M. Hermann né (*) en Saxe, mais attaché au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, y passa vers l'an 1672, après avoir herborisé au Cap de Bonne-Espérance : ce Cap étoit aussi un terrein neuf; les Plantes, dons de la Providence Divine, y croissoient depuis l'origine du Monde, sans qu'aucun Observateur eût jetté les yeux sur elles. Le Botaniste Hollandois fit en peu de jours une récolte abondante, il envoya du Cap à Leyde plus de nouvelles Plantes qu'il n'y en avoit alors

(*) M. Linnæus dit que M. Hermann nâquit le 30. de Juin 1640. & qu'il mourut le 28. Janv. 1695. M. de Tournefort fixe sa naissance au 30. de Juin 1646. & sa mort au 29. Janv. 1695. auquel des deux doit-on croire ?

dans tous les Jardins de l'Europe. Ceylan, le terme de son voyage, *se soumit aussi*, dit M. Linnæus *à l'Empire de Flore.* On ne put remarquer dans cette Isle que trois ou quatre Plantes connues en Europe: tout le reste étoit un nouveau Monde. Ces aromates inestimables qu'on transporte aujourd'hui par-tout, y naissoient sous les pas; on y voyoit, avec l'herbe des campagnes, *le bois néphrétique, la noix vomique, le poivre long & rond, la casse* de toute espèce, *le gingembre, la gomme-gutte* & une infinité d'autres merveilles botaniques, ausquelles il a fallu donner les noms des Maîtres de l'Art, la *Kæmpfer*, la *Bœrhaave*, la *Commeline*, la *Bauhin*, la *Rondelette*, la *Burmanne*, la *Jussieu*, *&c.*

L'herbier de Ceylan devint prodigieux sous les mains & par la vigilance de M. Hermann. Il en forma trois Volumes; dans un qua-

trième il rassembla les Plantes du Cap de Bonne-Espérance & les plus singulières de Ceylan ; dans un cinquième il mit les planches d'environ 400. Plantes nouvelles de cette Isle. Voilà quel fut son Trésor. Ce Botaniste n'étoit pas un homme jaloux, avare, soupçonneux. De Ceylan il fit passer en Europe des semences, pour enrichir les Jardins Botaniques ; il envoya même à ses amis des herbiers complets. Tant de générosité jointe aux travaux & aux talens lui mérita en 1678. la direction du Jardin des Plantes dans l'Académie de Leyde ; il ne l'exerça qu'en 1680. tems auquel on le revit dans les Pays-Bas. Sous lui le Jardin prit une forme toute nouvelle. On y admira toute la fécondité de l'Isle de Ceylan ; le Directeur fit construire des serres, & pour profiter aussi des découvertes de ses voisins, il vint rendre visite au célèbre Tournefort, qui reçût

cet hôte avec toute ſorte de diſtinction, dans le Jardin Royal des Plantes de Paris. Ces deux hommes, quoique de même profeſſion, lierent une amitié auſſi tendre qu'on peut la ſuppoſer dans des Savans occupés d'Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle. Les Plantes occupent toujours le premier rang dans le cœur d'un Botaniſte, comme les Satellites de Jupiter & les Anomalies de la Lune dans celui d'un Aſtronome. M. Hermann mourut en 1695. & M. de Tournefort le pleura. On s'apperçût au Jardin de Leyde de la perte qu'on avoit faite ; l'herbier de Ceylan n'étoit qu'ébauché ; il y manquoit les deſcriptions, les explications, tout le ſyſtême botanique en un mot ; & c'eſt ce que M. Linnæus exécute aujourd'hui ſur le fond du ſieur Gunthérus de Coppenhague : on ne nous apprend pas comment ce dernier a pû acquérir la collec-

tion de M. Hermann; mais ſans l'intelligence du Docte Botaniſte de Suède c'étoient des richeſſes perdues. Voici donc l'ouvrage qu'on nous préſente : les Plantes de Ceylan y ſont diſpoſées en 24. Claſſes ſuivant le ſyſtême de M. Linnæus, Fondateur, comme on ſçait, d'un nouvel ordre de choſes dans cette partie de la Phyſique moderne : une 25e. Claſſe comprend les Plantes obſcures : une 26e. les Plantes douteuſes : une 27e. les Plantes barbares qui n'étoient point dans l'herbier de M. Hermann. Et tel eſt le point de vue général de ce Livre ou de ce Catalogue, qui va porter le nom de M. Linnæus juſqu'aux extrêmités de l'Orient.

ARTICLE C.

CAROLI LINNÆI ARCHIATRI Regii &c. Hortus Upſalienſis, exhibens Plantas exoticas Horto Upſalienſis Academiæ à ſe ſe illatas ab anno 1742. ad an. 1748. additis differentiis, ſynonymis, Habitationibus, Hoſpitiis, Rariorumque deſcriptionibus in gratiam ſtudioſæ juventutis. *Le Jardin d'Upſal contenant les Plantes étrangères qu'y a mis M. Linnæus depuis* 1742. *juſqu'en* 1748. *Vol. I. in-8°. pag.* 306. *A Stockolm chez Salvius, & ſe trouve à Paris, chez Guérin, ruë S. Jacques.*

CE Livre eſt, par rapport au Jardin Botanique d'Upſal, comme un Catalogue bien fait par rapport à une grande Bibliothèque. Sans voyage, & ſans cor-

refpondance, on fçait à point nommé les richelles que la Suède fçavante acquiert de jour en jour, comme on connoît les progrès d'un Tréfor Littéraire formé par l'érudition & protégé par l'opulence. Il y a environ 74. ans que le célèbre Olaus Rudbeck jetta les fondemens du Jardin d'Upfal : il donna trois Catalogues des Plantes qu'on y avoit raſſemblées : c'étoient d'heureux commencemens; la Bibliothèque d'un Monarque ne fe forme pas non plus tout-d'un-coup : il faut plufieurs générations pour connoître plufieurs milliers de Plantes & pour former des fuites nombreufes de Livres. Mais le Jardin d'Upfal, à peine dans fon adolefcence, périt fur le champ par une incendie qui ravagea ce Sanctuaire de Flore, & qui caufa plus de mal en un feul jour que tous les frimats du Nord n'auroient pû faire en cent ans. Ce défaftre arriva en 1702. de-

puis ce tems-là jusqu'en 1742. le Jardin fut un désert. Il reprit un nouveau lustre dès qu'on en eut confié le soin à M. Linnæus, le Botaniste du Nord par excellence. L'amour des Plantes est, comme celui des Livres, quelque chose d'inné dans certains esprits. Cette passion semblable à toutes les autres, étend continuellement sa Sphère, & tourmente presque celui qu'elle posséde, qu'elle enchante. Il n'y avoit à Upsal que 50. Plantes étrangères, quand le Docte Linnæus entra dans le Jardin. Son industrie, ses liaisons avec les plus fameux Botanistes l'enrichirent en peu de tems. Ainsi tel Bibliothécaire habile qui commence avec un fond médiocre, parvient quelque-fois à rassembler des trésors immenses : ce métier poussé à un certain point d'adresse devient suspect à peu-près comme celui des Fleuristes, qui se font quelque-fois une conscience aussi large que leurs désirs.

Le Botaniſte n'eſt pas tout-à-fait ſur le même pied : il traite communément avec ſes Confrères ſans les allarmer. Les plus célèbres Amateurs des Plantes ſe firent un plaiſir d'aider M. Linnæus. Les Plantes des Indes lui vinrent par la libéralité de M. de Juſſieu ; celles de Montpellier furent un préſent de M. de Sauvage ; il reçût celles de Virginie, de Meſſieurs Gronovius, Collinſon, Cateſby, &c. Les autres Bienfaiĉteurs ſont également énoncés dans ſon ouvrage : ainſi ſe rétablit le Jardin Suèdois. Mais des Plantes ſont toujours des Eléves dans un état d'enfance. Il faut de la culture, & un climat ſur-tout qui leur ſoit propre. „ J'éprouve à cet égard, dit „ notre Auteur, de fort grandes „ difficultés. J'ai à combattre un „ Hyver très-dur & très-long ; je „ ne puis jouir que d'un Eté très- „ court, & il arrive que notre Jar- „ din eſt dans un endroit très-ex-

„ poſé au Nord, très-bas, très-in-
„ commode. „

Ceci eſt ſuivi d'un détail curieux ſur les qualités particulières du climat, ſuivant la diſtribution de tous les mois de l'année. Le mois de Mai, par exemple, ranime les Plantes dès ſes premiers jours, mais on n'oſeroit évacuer les ſerres avant le 13. Juſqu'à ce tems, il y a toujours quelque choſe à craindre de la fraîcheur des nuits. Juin, Juillet, Août, ſont les mois chéris du Botaniſte d'Upſal; *ſed breve gaudium*, ajoute-t'il: ces beaux jours commencent à s'éclipſer en Septembre, & de-là juſqu'à la fin d'Avril, on ne peut plus compter que ſur des frimats. Alors tout le regne de Flore eſt comme enſeveli dans les ſerres. Les Plantes Septentrionales ont bien le tems de fleurir & de produire leurs ſemences durant les trois mois d'Eté, mais celles des Pays chauds, d'Italie, par exem-

ple, d'Eſpagne, de Languedoc, ne montrent à l'air que leurs fleurs; elles achevent l'opération des ſemences quand on les a miſes à l'abri. Pour les Plantes des Indes, elles ne fleuriſſent pas même dans le Jardin; elles produiſent tout à la faveur des ténèbres & ſous la protection du climat tempéré de la ſerre. *D'où l'on voit*, conclut le ſçavant Botaniſte, *que le ſervice de Flore exige ici plus d'eſprit, d'adreſſe & de travail que nulle part ailleurs. Heureux les Botaniſtes Méridionaux qui ont l'avantage de faire leurs fonctions ſous un Ciel toujours favorable!*

L'Auteur paſſe à la méthode obſervée dans ſon Livre. Il établit les mêmes genres qui ont été indiqués dans un autre de ſes ouvrages intitulé, *les Genres des Plantes*. Il conſerve les noms déjà connus dans les Livres des Botaniſtes, & ceux qu'on employe dans l'uſage de la Pharmacie. Il marque le

ſol natal des diverſes eſpèces ; par exemple , l'Italie , l'Eſpagne , le Languedoc , &c. Si ce ſont des Plantes tirées originairement de ces Pays , & ainſi des autres. Il indique la température d'air qui convient à chaque Plante : c'eſt ce qu'il appelle ſon *Manoir* , ſon *Hoſpice*. Il avertit enfin que , ſi trois de ſes Diſciples qui ſont allés herboriſer en divers Pays du Monde , reviennent ſains & ſaufs, les richeſſes du Jardin d'Upſal s'accroîtront conſidérablement. Ces Meſſieurs ſont allés , l'un en Chine , le ſecond au Canada , le troiſième à la Terre-Sainte. Le Poëte auroit bien pû dire à ce ſujet ,

> Quid non mortalia pectora cogit
> Floræ magnus amor ?

ARTICLE CI.

DEL VITTO PITAGORICO per uſo della Medicina, Diſcorſo d'Antonio Cocchi Mugellano. In Firenze, nella Stamperia di Franceſco Moucke. M. DCC. XLIII. *De la nourriture de Pythagore à l'uſage de la Médecine, par M. Cocchi. A Florence pag. 84. in-4°.*

IL y a comme deux parties dans ce Diſcours : dans la première on examine les talens, la doctrine, la conduite de Pythagore, ſurtout ſa méthode de ne vivre que de racines, de plantes, d'herbes, d'alimens en un mot connus en général ſous le nom de végétaux. La ſeconde partie eſt une diſcuſſion ſçavante ſur les avantages de cette nourriture Pythagoricienne, ſoit pour conſerver la ſanté, ſoit pour guérir ou tempérer les ma-

ladies. Nous dirons quelque chose de ces deux Articles qu'il faudroit pourtant lire dans l'ouvrage de M. Cocchi, parce que la matière est intéressante, curieuse, digne de l'habile Médecin qui la propose.

I. Jusqu'ici l'on n'a pas assez connu Pythagore. Il vivoit cinq cens ans avant J. C. & depuis ce tems-là on a débité bien des fables sur son compte; les uns l'ont regardé comme un Faiseur de prodiges, comme une espèce de Divinité; d'autres au contraire l'ont traité de fou & de visionnaire; quelques-uns ont voulu le faire passer pour Magicien. En consultant les Auteurs qui ont parlé de lui en Philosophes ou en Historiens jaloux de dire la vérité, on apprend à tenir un juste milieu dans la question présente.

Selon M. Cocchi, d'après Platon, Diogène, Laërce, Porphire, Plutarque, Pausanias, on ne peut

refuser à Pythagore le mérite personnel qui rend un homme aimable. Il étoit de Samos, d'une famille médiocre (*a*) mais honnête; son air avoit quelque chose d'engageant, & ses manières étoient pleines de politesse; les Voyages qu'il entreprit dans les Pays étrangers, & parmi les Nations qui avoient le plus de culture, lui donnerent une grande connoissance des hommes. Il se picquoit de beaucoup de douceur & de complaisance à l'égard de ses proches & de ses amis; jamais il ne se permettoit de railleries ni de médisances sur le compte de personne. Sa conduite étoit toujours dirigée par la justice; il avoit pour maxime, qu'on devoit prendre en toute occasion le parti de la Loi, & s'élever contre ceux qui osoient la combattre: son inclination le portoit à partager ce qu'il possédoit

(*a*) Son Pere étoit Jouaillier.

avec ſes amis; il les aidoit de ſes conſeils, il les aſſiſtoit dans leurs maladies. Mais ces bons offices domeſtiques ou particuliers cédoient au zèle dont ils ſe croyoit redevable à la Patrie; il ne refuſoit ni de la ſervir par la parole, ni de prendre les armes pour ſa défenſe. Enfin il eût, par excellence, l'amour de la vérité & le déſir de faire du bien à tout le monde.

Ceci ne peut repréſenter que l'honnête-homme & le citoyen: notre Auteur s'attache bien plus encore à peindre l'homme de Lettres, le Philoſophe, le Géomètre, l'Aſtronome, le Phyſicien. Pythagore excella dans toutes ces ſciences; il connut que le Soleil eſt un feu immenſe placé au centre de notre monde; que la Terre eſt ſemblable aux autres Planettes; qu'il y a dans les mouvemens céleſtes une harmonie déterminée des rapports entre leurs maſſes & leurs diſtances. Il découvrit les diverſes appa-

rences de Vénus, la ſphéricité de la Terre, l'obliquité de l'Ecliptique, la diſtribution égale des jours & des nuits priſe en total, par rapport à tous les Peuples de la Terre; la génération de tous les animaux par le moyen de leurs ſemblables, &c.

Mais ce qui fixe particulièrement l'attention de M. Cocchi, c'eſt le *Vivre Pythagoricien* : on appelle ainſi la méthode qu'inventa Pythagore pour ſa nourriture & pour ſa boiſſon ordinaire. Un Médecin célèbre tel que notre Auteur, eſt toujours charmé de trouver dans l'antiquité, des exemples qui autoriſent la diette qu'on eſt obligé de prêcher aux malades : il ſe trouve que Pythagore vivoit d'herbes fraîchement cueillies, ſans y rechercher d'autre apprêt que leur ſuc naturel & le bon appétit; le tout arroſé de quelques verres d'eau claire : quelquefois il y ajoutoit le lait & le miel, jamais les

œufs. Très-rarement & par pure complaisance, il se permettoit l'usage de quelque viande légère, comme de Poulet, de Chevreau, de Cochon de lait, &c. Ce qui montre que la pratique rigide du *Vivre Pythagoricien* n'étoit pas une affaire de scrupule & de superstition; que ce n'étoit pas non plus un effet du Dogme ridicule de sa Métempsycose. On prouve même assez bien ici que jamais Pythagore n'a crû ce Dogme, & que quand lui ou ses premiers Disciples ont parû dire quelque chose de la transmigration des Ames, c'étoit une simple figure dont ils se servoient pour effrayer les hommes vicieux & grossiers. Plutarque reconnoît du mystère dans cette façon d'instruire, & le Timée de Platon dit positivement que la méthode des Pythagoriciens étoit de mettre en œuvre des Allégories, quand le détail des raisons ne suffisoit pas pour arrêter les hom-

mes ; telle eſt, ajoute-t'il, la néceſſité où nous ſommes de perſuader le paſſage des Ames dans d'autres Corps, pour faire ſentir les châtimens deſtinés aux grands crimes.

Un autre Article de la Doctrine Pythagoricienne étoit la défenſe de manger des fèves ; il ſe pourroit abſolument faire que ce Philoſophe eût pris ce point de Diſcipline des Egyptiens, qui avoient auſſi la fève en horreur ; mais il paroît plutôt, dit notre Auteur, qu'il entroit de la Figure & du Symbole dans l'idée de Pythagore, quoiqu'il ſoit aſſez inutile de vouloir deviner aujourd'hui le ſens propre & littéral d'une telle pratique.

II. Le but de ce Philoſophe en ſe réduiſant à l'uſage ſimple des herbes & de l'eau claire, étoit de conſerver la ſanté du corps, & de la rétablir quand elle ſe trouvoit altérée. M. Cocchi juſqu'à la

fin de ſon Diſcours préconiſe extrêmement ce régime. Il en donne des raiſons priſes de ſon Art. Il fait voir que les Herbes & les Plantes ſont d'un tiſſu bien plus facile à rompre que la chair des animaux ; que la digeſtion par conſéquent ſe fait bien plus vîte avec les alimens du premier genre qu'avec les autres ; qu'il y a dans les viandes ordinaires beaucoup de ſels propres à devenir des Alcalis, & à troubler, par leur mêlange, avec nos liqueurs inteſtines, toute la bonne conſtitution de notre corps : inconvénient qui ne ſe rencontre pas au même dégré dans les Plantes & dans les Herbes.

La ſuite eſt un éloge de l'eau qui ſe trouve beaucoup mieux célèbrée ici que dans la première Ode de Pindare. L'Auteur y ajoute une inſtruction pour le choix des Plantes propres au *Régime Pythagoricien*. Il leur aſſocie, comme

Pythagore, l'usage du lait : remède devenu si fameux contre la goutte, cette fiere ennemie du bonheur des humains, cette rivale cruelle de la puissance des Monarques & des Grands. „ Depuis cinquante „ ans, continue M. Cocchi, on a „ confirmé par bien des Expérien-„ ces faites en Angleterre, l'effi-„ cacité du lait pour tempérer les „ rigueurs de la goutte, & l'on a „ trouvé aussi le même avantage „ dans une nourriture composée „ de Plantes ou d'Herbes légères, „ sans aucun mélange d'autres ali-„ mens ; c'est ce qui a si fort ac-„ crédité le *Vivre Pythagoricien* „ dans cette Isle dont les Méde-„ cins, au Jugement de M. le „ Comte Laurent Magalotti, sont „ les premiers du Monde. „ *Fu, intorno a cinquant'anni fa, molto confermata l'opinione della dietta lattea per la gotta da varie esperienze fatte in Inghilterra, ove poco dopo par che fosse scoperto*

che anco il vivere per alcune ſettimane di qualche freſca e idonea pianta ſenz' altro cibo , aveva il medeſimo effetto in quel male ſi moleſto , e finalmente ivi fu ampliata tale riputazione a tutto il vitto vegetabile. Nella qual iſola , ſecondo il giudizio del Conte Lorenzo Magalotti , ſono i primi medici del mondo tutto.

Tous les autres maux qui naiſſent dans le corps humain de la trop grande force des ſolides , de l'âcreté des liquides , de l'activité exceſſive des mouvemens internes, ſe tempérent également par le régime de Pythagore. On fait paroître ici la Cohorte terrible qu'Enée vit apparemment à l'entrée des Enfers, où *les maladies pâles ont fixé leur ſéjour ;* les rhumatiſmes, l'humeur hypocondriaque, la maladie des nerfs, les obſtructions, le ſcorbut ; & l'on prétend que l'uſage ſimple des Herbes, des Plantes, des Racines, eſt un

un remède ſouverain pour chaſſer ces peſtes publiques & particulières. On fait remarquer comment les maux épidémiques ont déſolé les Villes, les Armées, les Flottes, où l'on a été privé pendant longtems de ces alimens naturels & ſalutaires ; on répond aux préjugés que forme l'intempérance, & l'on finit par l'éloge de la Ville & des environs de Florence, lieu fortuné entre mille autres par la bonté de l'air, par l'abondance des Plantes, il faut dire auſſi, après avoir lû cet ouvrage, par l'habileté & la ſageſſe des Médecins qui s'y appliquent à réparer les breches faites à l'humanité.

ARTICLE CII.

DES MALADIES DES yeux par M. Herman Boerhaave, à quoi l'on a joint son Introduction à la Pratique clinique; ses Leçons sur la Pierre; quelques Descriptions de maladies, & quelques Consultations du même Auteur : le tout traduit du Latin. A Paris chez Briasson ruë Saint Jacques. in-12. pages 370.

LE titre de ce Livre indique toutes les Parties qui le composent : ce sont des Traités du célèbre Boerhaave. On les avoit en Latin, mais si défigurés par les Copistes ou les Imprimeurs, qu'on ne peut qu'applaudir au zèle du Traducteur Anonyme qui nous les donne en François.

Dans le premier Traité qui est en même-tems le plus considérable, on parle 1°. des maladies ex

ternes des yeux. 2°. de leurs maladies internes. 3°. des vices de l'œil auſquels on ne ſupplée que par l'uſage de quelques inſtrumens. On voit bien que nous ne devons pas diſcuter tout ceci, mais nous en dirons aſſez pour donner envie de lire l'ouvrage.

Les principales maladies internes de l'œil ſont ou dans les paupières, ou dans la conjonctive & la cornée. Dans les paupières, tumeur des glandes, inflammation & ſuppuration des bords de la paupière, fiſtule lacrymale, chute de la paupière ſupérieure &c. l'Auteur explique chacun de ces maux, leur origine, leurs eſpèces, leurs indications & la cure qui leur eſt propre. L'article de la fiſtule lacrymale eſt plus détaillé que les autres, parce qu'il y a ſix ſortes de fiſtules qui attaquent l'œil. Il ſemble que la plus difficile à guérir eſt la ſeconde eſpèce, lorſque la figure de la paupière même n'eſt pas capable de

déterminer les larmes vers la caroncule lacrymale. On en voit aſſez la raiſon : c'eſt que dans cette circonſtance on ne peut guères rétablir la figure de l'œil dans ſon entier.

La maladie propre de la conjonctive eſt l'*Ophtalmie.* Elle arrive quand cette tunique qui eſt blanche, dans ſon état naturel, devient rouge & enflammée. Si l'inflammation gagne la cornée & l'iris même, le mal eſt fort difficile à guérir. Boerhaave ne croit pas qu'on en puiſſe délivrer l'œil ſans des ſaignées copieuſes & des purgations fortes. Cet endroit de l'ouvrage nous paroît fort inſtructif & tout-à-fait digne d'un grand Maître.

La cornée quoique ſouvent intéreſſée dans l'*Ophtalmie* a encore ſes maux particuliers qui ſont l'*obſcurciſſement* & les *excreſcences* : l'un & l'autre diviſé en ſes eſpèces ſuivant les cauſes qui y donnent lieu & les circonſtances

qui les accompagnent. On indique ici des méthodes pour lever ces excrescences toujours très-dangereuses & d'une cure fort difficile. *On perd l'œil*, dit l'Auteur, *si celui qui fait l'opération offense la moindre tunique.*

Les maladies internes de l'œil sont les taches répandues sur la rétine ; les lumières ou étincelles de feu qui paroissent dans l'œil ; l'*Amaurosis* ou goutte sereine ; (c'est la destruction totale de la faculté de voir ;) la *Cataracte*, ou extinction de la vue, avec couleurs étrangères à la prunelle ; l'*Héméralopie* ou la vue diurne, quand quelqu'un ne voit que le jour, & que sa vue baisse à mesure que le jour diminue ; la *Nyctalopie* ou vue nocturne, quand quelqu'un ne voit que pendant la nuit ; la grosseur non-naturelle à l'œil, qui se divise en *Hygrophtalmie* ou tumeur aqueuse, & *Exophtalmie* tumeur sans eau &c. Il y a

ſur chacune de ces maladies des obſervations auſſi curieuſes qu'inſtructives. L'Auteur y ajoute même des exemples : parlant de la goutte ſereine il raconte qu'un Citoyen de Leyde étoit attaqué de ce mal, dès qu'il s'enyvroit ; que l'obſcurciſſement de ſa vue augmentoit à meſure qu'il buvoit ; que quand il étoit totalement yvre il devenoit abſolument aveugle ; mais que la vue lui revenoit lorſque l'yvreſſe étoit diſſipée. Dans le Chapitre de l'*Héméralopie* il rapporte, d'après les tranſactions Philoſophiques, qu'un jeune homme, qui avoit d'excellens yeux pendant le jour, commençoit à voir des nuages vers le coucher du Soleil, & qu'il ne voyoit plus du tout dès que le Soleil étoit ſous l'horiſon : ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il ne voyoit pas non plus pendant le plus beau clair de Lune, & qu'il ne pouvoit pas voir dans une chambre, quoiqu'elle

fût éclairée d'une grande quantité de lumières.

Les vices de l'œil auſquels on ne remédie que par les inſtrumens, ſe rapportent à ce qu'on appelle la vue obtuſe, la vue confuſe, la vue louche, la myopie, la vue des vieillards, ou la *Presbitie*; & la guériſon de ces défauts, par le moyen des verres, engage l'Auteur dans une partie conſidérable de la Dioptrique. Il egaye ſon ſujet par une multitude de problêmes qui ſe trouvent dans bien d'autres Livres, mais qui feront encore plaiſir au Lecteur.

Le ſecond Traité compris dans ce Volume eſt une *Introduction à la Pratique clinique*; c'eſt-à-dire, à la Médecine qui a pour objet la viſite des malades; la connoiſſance des remèdes dont ils ont beſoin, & l'application de ces mêmes remèdes. Nous ne croyons pas qu'il y ait rien de plus utile pour les jeunes Médecins, que ce

petit ouvrage qui est tout de détail & d'instruction. La partie sur-tout qui regarde la visite des malades est un chef-d'œuvre. Boerhaave recommande de connoître le sexe, l'âge, la manière de vivre, le tempérament du malade. „ Un Médecin, ajoute-t'il d'après Hypocrate, ne doit pas effrayer son „ malade, mais il doit entrer en „ silence, se placer près du lit, in„ terroger doucement & comme „ par conversation, & apprendre „ ainsi tout ce qui a précédé la ma„ ladie. Qu'il évite sur-tout de le „ choquer, & de lui inspirer de „ la crainte; que ses discours „ n'ayent rien de brusque & de „ précipité, mais qu'ils soient po„ sés & tranquilles. "

Ces avis dignes d'être écrits en lettres d'or dans toutes les Ecoles de Médecine & dans toutes les chambres des malades, sont suivis d'une infinité d'autres qui ont pour but de pénétrer de plus en plus

toute la nature du mal. Suivant l'Auteur, il faut faire attention à la température actuelle de l'air, au lieu que le malade habite, aux habillemens ordinaires dont il se sert, à l'histoire de la maladie considérée dès ses commencemens, aux alimens que le malade a pris, aux évacuations qu'il a faites, à l'état des parties affligées &c. Et tout ceci est rangé dans un ordre, expliqué avec une précision qui décèle assurément un homme très-habile & un Médecin très-zélé pour ses malades. Il n'y a peut-être qu'une difficulté à faire sur toute cette importante introduction, c'est que, si elle étoit suivie exactement, un Médecin ne pourroit visiter un grand nombre de malades dans un jour. Deux ou trois consumeroient tout son tems, & il faudroit encore supposer qu'avant les premiers exercices de son Art, il auroit passé les plus belles années de sa vie, uniquement occupé de l'étude;

abſorbé dans la Théorie ; attentif à s'enrichir de toutes les connoiſſances des Anciens & des Modernes. Telle eſt du moins l'idée que nous laiſſe cet ouvrage de Boerhaave : diſons un mot du ſuivant qui préſente *les leçons* de ce ſçavant Profeſſeur *ſur la Pierre.*

Le Traducteur dit dans un court avertiſſement que *la Pierre qui naît dans le corps humain a toujours exercé l'eſprit des Médecins ; & que dans ces derniers tems les Marchands de Viande & de Poiſſon , les Patiſſiers , Cuiſiniers & autres ſe sont réunis & ont employé toutes leurs forces pour éloigner un ennemi ſi dangereux.* Apparemment que tous ces gens là avoient peur que le mal ne fut attribué en partie à leurs denrées : ce qui étoit d'une grande conſéquence pour eux. Car que deviendroient les Patiſſiers & les Cuiſiniers , ſi le monde venoit à ſe perſuader que les bons mets donnent la Pierre , & qu'ainſi il faut ſe ré-

duire à mener une vie très-frugale?
Mais probablement la totalité des hommes ne fera point ces sages réflexions; & les gens qui exercent ces Arts ont toujours de très-bonnes hypothéques dans les passions humaines. Mais écoutons Boerhaave.

„ La Pierre, dit-il, est un corps
„ né dans l'intérieur du corps hu-
„ main, dans les cavités de ses vais-
„ seaux, & formé des humeurs
„ contenues dans ces vaisseaux;
„ c'est un corps dur, mais avec dif-
„ férens degrés de dureté, cepen-
„ dant capables par-tout de résister
„ au tact, ordinairement assez fra-
„ gile, & très-facile à briser si on le
„ compare avec les os & avec les
„ dents; qu'aucune des humeurs
„ qui se trouvent dans le corps ne
„ peut dissoudre, & différent de
„ toute autre espèce de coagulation
„ morbifique qui arrive quelque-
„ fois dans le corps. " Ceci est comme la base de tout le Traité. L'Auteur reprend chaque Partie de

la notion précédente & il l'explique avec ſoin. Il inſiſte particulièrement ſur la formation de la Pierre, ſur ſes élémens ; ſes figures, ſes effets. Il déclare une choſe capable d'intimider tout Lecteur un peu ſenſible : c'eſt que *tous les hommes ont en eux la matière qui ſert à former la Pierre, & qui eſt inſéparable de leur naturel.* Il paſſe aux remedes tant préſervatifs que curatifs. Les premiers conſiſtent dans la nature des alimens qui doivent être doux, tendres & aiſés à digérer ; dans les exercices du corps qui doivent être *aſſez forts pour s'empêcher de devenir gras* ; dans l'uſage d'une décoction de manne de Calabre & de petit lait, ou d'une potion, dont on marque ici la recette. Les autres remedes concernent le traitement de la Pierre déja formée ; & l'on a égard à ſes diverſes ſituations ſoit dans l'Urethre, ſoit dans la veſſie &c. On indique auſſi les opérations du Chirurgien propres à tirer la Pier-

re : mais peut-être que nos Chirurgiens François ont ſur cela des connoiſſances plus étendues que celles de Boerhaave. On ſçait que, depuis quelques années, cette partie de la Chirurgie a été extrêmement bien maniée par pluſieurs Maîtres de l'Art.

On trouve à la fin du Volume *deux hiſtoires de maladies que Boerhaave a traitées, & dont M. Haller a été témoin oculaire ; avec celle de deux autres maladies ſur leſquelles le même Médecin demanda l'avis au ſçavant Auteur Hollandois.* Il faut lire ce petit détail qui peut auſſi avoir ſes utilités.

ARTICLE CIII.

OLAVI CELSII S. TH. D. & Prof. Upsal Hierobotanicon, sive de Plantis Script. Sacræ Dissertationes breves &c. *Dissertations de M. Celsius sur les Plantes de l'Ecriture Sainte. A Upsal aux dépens de l'Auteur. M. DCC. XLV. in-8°. deux Vol. 1er. pag. 572. 2d. Vol. pag. 600. & se trouve à Paris chez Guerin ruë Saint Jacques.*

LA Botanique de l'Ecriture est comme *la pierre d'achoppement* des Interpretes. Il y a, sur cet article, si peu de certitude & tant d'opinions diverses, qu'on seroit tenté d'approuver ceux qui dressent leurs Commentaires sans en rien dire, ou qui avertissent simplement que cette partie des Livres Saints passe leur intelligence. Voici cependant un docte Suèdois qui

traite la matière avec beaucoup d'érudition : nous ne croyons pas qu'il ſoit poſſible de raſſembler dans un Livre plus de Grec, d'Hébreu, d'Arabe, de Syriaque, ſans compter le François, l'Italien, l'Eſpagnol & l'Anglois : toutes ces Langues ſont familières à l'Auteur. Il les cultivoit dès la fin du dernier ſiécle, tems auquel il entreprit des voyages par l'ordre du Roi de Suède Charles XI. qui l'avoit chargé de voir tous les Savans de l'Europe. Le deſſein de M. Celſius étoit auſſi de paſſer en Syrie pour y herboriſer, & pour contempler des antiquités, mais la guerre rompit ſes meſures : il a donc été obligé de compoſer le préſent ouvrage en partie ſur les Mémoires des autres, & en partie ſur l'inſpection des Plantes originaires d'Orient, mais élevées dans les jardins d'Europe : heureuſement M. Linnæus entretient depuis quelques années à Upſal un des beaux Tréſors

Botaniques qui ſoient au monde.

C'eſt avec énergie que M. Celſius ſe plaint du peu d'efforts qu'on a fait juſqu'ici pour pénétrer la Botanique ſacrée. *On compare*, dit-il, *cette ſcience à la Pénélope de la Fable qui ſe laiſſe gagner difficilement* : nous ne ſçavons ſi ce parallèle ſingulier eſt venu en penſée à beaucoup de Commentateurs des Saints Livres; mais en tout cas, notre Auteur tâche de diſſiper cette prévention en développant les cauſes qui ont pû la faire naître. On a manqué de connoiſſances dans les Langues Hébraïque & Arabe : on n'a point été aſſez verſé dans la lecture des anciens Auteurs Grecs & Latins ; on a prétendu expliquer les Plantes dont parle l'Ecriture, ſans avoir fait aucune étude des principes généraux de la Botanique ; on a cru que l'examen de ces queſtions étoit ce qui devoit le moins occuper un ama-

teur des Saintes Lettres, &c. M. Celſius évite avec ſoin tous ces écueils ; il entre dans cette carrière en homme déterminé à la ſuivre juſqu'au bout, & c'eſt ſon travail qui va nous occuper ici quelques momens. On conçoit que la briéveté doit faire le principal mérite de cet Extrait.

On remarque dans ces deux volumes autant de Traités ou de Diſſertations qu'il y a de Plantes énoncées en Hebreu & en Latin dans un *Index* préliminaire. La première de ces Plantes eſt la fameuſe Mandragore des LXX. & de la Vulgate ; l'Hébreu l'appelle *Dudaïme*. M. Celſius croit que ce mot indique l'arbre nommé *Sedrah* par les Arabes, & *Lotus* par les Latins. Il réfute les convenances qu'on trouve entre ſes fruits & ceux de la Mandragore ; ſur quoi nous remarquons qu'il eſt aiſé de réfuter quand on combat des adverſaires qui ne diſent rien à force

de vouloir dire trop de choses. L'Ecriture Sainte n'indique que trois ou quatre particularités de cette Plante ; elle croît dans les champs, elle donne ses fruits au tems de la moisson, elle est odoriférante, elle plut à Rachel qui en demanda une partie à Lia sa sœur. Qu'on démontre bien clairement que rien de tout de ceci ne convient à la Mandragore, & l'on aura contredit avec quelque raison les LXX. & la Vulgate ; mais quand on va chercher dans certains Auteurs des propriétés qu'ils imaginent appartenir à la Mandragore de l'Ecriture, pour faire voir ensuite que ce ne sont point là les attributs de la Mandragore que nous connoissons ; c'est faire un chemin inutile. Ainsi jusqu'à un plus ample informé, nous nous maintenons dans la dénomination donnée par les LXX. par la Vulgate, & par une infinité d'excellens Auteurs qui ont suivi ces

Versions si anciennes & si vénérables.

L'Ecriture parle souvent de deux espèces de bois, nommées en Hébreu, l'une *Berosch*, & l'autre *Æres*. Notre Vulgate appelle la première *Abies*, & la seconde *Cedrus*. Ces dénominations donnent lieu à deux Articles très-étendus dans le Livre de M. Celsius. Il soutient d'abord fortement que le *Berosch* n'est point le *Cédre du Liban*, mais un Sapin de la plus belle & de la plus rare espèce : en quoi il a pour garant notre ancien Interprète ; mais sur l'autre bois appellé *Æres* en Hébreu, il critique cette Version, qui reconnoît là le *Cédre*. Selon l'Auteur, c'est un simple *Pin* ; & il croit le prouver par une multitude de Textes Arabes, ausquels il ajoute une raison qui ne nous paroît pas fort bonne. „ Si c'étoit le *Cédre*, dit-„ il, comment Salomon auroit-il „ employé tant de milliers d'hom-

„ mes pour le couper, vû l'extrê-
„ me rareté de ces sortes d'arbres
„ qui sur le mont Liban étoient
„ réduits à une vingtaine de pieds,
„ lorsque Bellon, Fischtner, Rad-
„ zivil, Villamont, &c. y voya-
„ geoient avant la fin du XVI.
„ siècle. „

On pourroit, ce semble, fort bien répondre. 1°. Qu'il n'est pas écrit au 2. Chapitre du II. Livre des Paralipomènes (endroit cité par l'Auteur) que Salomon employa tous ces milliers d'hommes, pour couper des bois de Cédre, mais, selon l'Hébreu, simplement *pour couper*, & selon les LXX. & la Vulgate, *pour tailler des pierres*. 2°. Que dans le dénombrement des matériaux du Roi Salomon, les bois de Sapin sont toujours joints avec les bois de Cédre : ainsi ces milliers d'ouvriers auroient eû pour objet non simplement de couper le Cédre, mais aussi le Sapin. 3°. Que de l'aveu

même de l'Auteur, à la page 86. de ſon premier Volume, les Sarraſins & les autres Uſurpateurs de la Terre-Sainte ont extrêmement dégradé les bois du Liban : ainſi il ne ſeroit pas ſurprenant qu'aujourd'hui il y reſtât très-peu de Cédres.

Nous trouvons dans la ſuite de cet ouvrage beaucoup d'Articles dignes d'attention : la ſcience y eſt toujours prodiguée à pleines mains, & fait quelque-fois diſparoître le fil du raiſonnement ; en voici un exemple : parlant de l'encens (1. vol. p. 232. & ſuiv.) L'Auteur reconnoît que ſon uſage, dans l'Ancien Teſtament, étoit une figure de la prière des fidèles, laquelle s'élève juſqu'au Trône de Dieu comme une vapeur agréable. Il ajoute que les Payens empruntèrent des Juifs les Thurifications ; que ces ſortes de ſacrifices ou de cérémonies ſe faiſoient, ſoit pour appaiſer les Dieux, ſoit pour les

rendre attentifs aux vœux qu'on leur adreſſoit, ſoit même pour gagner leurs bonnes graces en faveur de quelqu'un pour qui l'on s'intéreſſoit. Juſqu'ici ce ne ſont que des obſervations communes; les Payens & les Démons, Singes & Copiſtes du vrai culte, ont en effet adopté quelques pratiques des Juifs, ſans en devenir pour cela plus religieux ni plus agréables à Dieu. Mais ce qu'ajoute l'Auteur eſt mal imaginé : „ Les „ Juifs, dit-il, n'ont pas été plus „ ſenſés que les Gentils, & les „ Partiſans modernes des Thurifications, imitateurs auſſi des „ Payens, tombent dans le même „ abus. „ (Il eſt queſtion de l'encens votif ou brûlé en conſidération de quelque perſonne qu'on recommande à Dieu.) „ Or, continue M. Celſius, Iſaïe & Jérémie condamnent tous ces gens-„ là. „ Nous ne ſçavons ce que tout ceci veut dire : dès-là que l'of-

frande de l'encens étoit une cérémonie religieuse chez les Juifs, elle pouvoit être *votive*, c'est-à-dire qu'on pouvoit l'offrir pour une personne chérie ; & c'est ce que peuvent faire encore les Catholiques suivant l'ancienne pratique de l'Eglise, très-différente assurèment de la superstition & de l'impiété des Payens. Mais à qui l'Auteur persuadera-t'il que les deux Prophêtes Isaïe & Jérémie ont absolument condamné les Thurifications, soit simples, soit *votives*? Il n'y qu'à lire les endroits qu'on cite ; il y est question des reproches que Dieu fait à son Peuple devenu infidèle, idolâtre & curieux néanmoins d'allier le vrai culte avec les abominations des faux Dieux : or le Seigneur leur déclare qu'il a en horreur leur Encens, leurs Néoménies, leurs Fêtes ; est-ce là condamner absolument toutes ces pratiques de Religion ? &c. Voy. *Isai. Chap. I.*

v. 13. Chap. LXVI. vers. 3. & Jerem. Chap. VI. V. 20.

Nous voulons parler, dans un autre Article, du II. Vol. de cet ouvrage : il s'y trouve des obſervations curieuſes ; mais toujours une petite attention à décrier les Catholiques : ce qui ne donne aucun caractère de bonté à l'érudition, ni aux travaux de M. Celſius.

ARTICLE CIV.

TRAITE' DES SYSTE'MES où l'on en démêle les inconvéniens & les avantages, par l'Auteur de l'Eſſai ſur l'origine des Connoiſſances humaines. A la Haye, chez Neaulme, Libraire, 1749.

Un ouvrage composé par l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Origine des Connoiſſances humaines*, doit prévenir favorablement les Lecteurs qui aiment les ſpéculations de la Métaphyſique.

Cet

Cet essai porte tous les caractères des ouvrages qui méritent de passer à la postérité, une grande netteté dans le style, beaucoup de force & de précision dans le raisonnement, & une Analyse exacte & rigoureuse. En rendant compte de ce Livre, nous avons pris la liberté de n'être pas toujours du sentiment de l'Auteur; & nous croyons qu'il ne nous en a pas sçû mauvais gré; un Philosophe qui a réfléchi comme lui, sçait que les hommes ne sont pas faits de manière à avoir les mêmes opinions, au moins sur une question aussi obscure que l'origine des idées. Il critique fort librement les plus grands Philosophes, soit dans son Essai, soit dans ce Traité; & il ne prétend pas sans doute forcer les hommes à réformer leurs idées sur le moule des siennes.

Ce Traité des Systêmes a deux parties, & est divisé en Chapitres. Dans le premier Chapitre,

l'Auteur définit un syſtême, *la diſpoſition des différentes parties d'un Art ou d'une Science, dans un ordre où elles ſe ſoutiennent mutuellement*, & où les dernières s'expliquent par les premières ; les vérités d'où découlent les autres s'appellent *Principes.* Comme il y a trois ſortes de Principes, il y a auſſi trois ſortes de Syſtêmes. La première eſpèce de Syſtême eſt celle qui eſt appuyée ſur des Principes généraux & évidens. Tel eſt ce Principe de Deſcartes : *Tout ce qui eſt enfermé dans l'idée claire & diſtincte d'une choſe en peut être affirmé.* Les Syſtêmes de la ſeconde eſpèce portent ſur des ſuppoſitions qu'on imagine pour expliquer des Phénomènes, dont on ignore la cauſe. Si, à l'aide de ces ſuppoſitions, les Phénomènes ſe développent & s'expliquent aiſément, les Philoſophes les regardent comme des Principes inconteſtables ; perſuadés que les Phénomènes de la nature ne ſe plieroient

pas à des ſuppoſitions fauſſes. La troiſième eſpèce de Syſtême eſt celle qui eſt fondée ſur des faits bien conſtatés, ſur des expériences certaines & ſouvent répetées. Voilà la ſeule eſpèce de Syſtême, qu'approuve notre Auteur ; les Syſtêmes qui n'ont pour fondement que des Principes abſtraits quoi-qu'évidens, ou des ſuppoſitions arbitraires, ne lui paroiſſent mériter aucune eſtime, & il entreprend d'en démontrer l'inutilité & les abus dans les Chapitres ſuivans.

Les Syſtêmes ſont inutiles, parce qu'ils ne mènent à rien, ou qu'ils mènent à l'erreur. Si les Principes ſur leſquels ces Syſtêmes ſont appuyés, ſont des propoſitions générales & évidentes, elles peuvent être une manière abrégée de réduire des connoiſſances acquiſes ; mais de quel ſecours ſeront-ils pour acquérir une Science qu'on ignore ? Qu'on préſente à quelqu'un les axiomes de la Géomé-

rie, qu'il les médite, qu'il les approfondiſſe, deviendra-t'il Géomètre? Mais, ajoute l'Auteur, pour rendre la choſe plus ſenſible, „ je voudrois bien qu'on arrachât „ à ſon Cabinet ou à l'Ecole un „ de ces Philoſophes qui apper- „ çoivent une ſi grande fécondité „ dans les Principes généraux, & „ qu'on lui offrît le Commande- „ ment d'une Armée, ou le Gou- „ vernement de l'Etat. S'il ſe ren- „ doit juſtice, il s'excuſeroit ſans „ doute ſur ce qu'il n'entend, ni „ la Guerre, ni la Politique; mais „ ce ſeroit pour lui la plus petite „ excuſe du monde. L'Art Mili- „ taire & la Politique ont leurs „ Principes généraux comme tou- „ tes les autres Sciences. Pourquoi „ donc, ne pourroit-il pas, ſi on „ les lui apprend, ce qui n'eſt „ que l'affaire de peu d'inſtans, „ en découvrir toutes les conſé- „ quences, & devenir après quel- „ ques heures de méditation, un

„ Condé, un Turenne, un Riche-
„ lieu, un Colbert? „

Les Partiſans des Syſtêmes abſtraits pourroient peut-être répondre d'une manière aſſez ſatisfaiſante à ce raiſonnement, qui paroît ſi concluant à l'Auteur.

Si les Principes qui ſervent de baſe aux Syſtêmes ſont des propoſitions vraies par les côtés les plus frappans, mais qui ne ſont pas vraies à tous égards, elles enſeignent un peu de vérité, & beaucoup d'erreurs. Nous en avons un exemple frappant dans la fameuſe queſtion du mal Moral & Phyſique. Bayle poſe pour Principe la bonté de Dieu, & ſauve tous les hommes; Mallebranche, & Pope après lui, parlent de la Sageſſe divine & de la ſimplicité de ſes voyes; & un monde rempli de paſſions, de déſordres, de péchés, leur paroît plus digne de Dieu qu'un monde innocent & vertueux. Le ſombre & atrabilaire Spinoſa

ne voulut reconnoître qu'une aveugle & fatale néceſſité, & entaſſa abſurdités ſur abſurdités.

L'Auteur obſerve fort bien que la paſſion a plus de part que la raiſon dans le choix des Principes, d'où partent les Faiſeurs de Syſtêmes. Une imagination grande & belle, préférera l'idée de l'Ordre & de la Sageſſe; un eſprit bourru & miſantrope, ne voudra reconnoître, que *deſtin*, *fatalité*, *néceſſité*, *hazard*; un cœur humain & bienfaiſant s'attachera à l'idée de la bonté de Dieu; l'idée de la juſtice, & de la juſtice la plus rigoureuſe plaira davantage à un homme dur, chagrin, mécontent de lui-même, & des autres.

Notre Auteur prétend que les Syſtêmes ſont encore plus dangéreux qu'ils ne ſont inutiles. Effectivement les Philoſophes ont comme conſacré deux maximes qui peuvent conduire à bien des erreurs; la première eſt, *qu'il ne faut*

pas mettre les Principes en question ; la seconde, qu'il suffit pour un Systême, de rendre raison des Phénomènes. Car admettez ces deux maximes, le Manichéïsme, opinion si absurde & si décriée ne sera plus un sentiment si déraisonnable ; l'origine du mal moral, & du mal physique n'a plus de ténèbres, dès qu'on admet deux Principes. L'Auteur fait beaucoup d'autres réflexions fort propres à guérir de l'amour des Systêmes, si ce n'étoit pas une maladie incurable ; mais il prend une méthode plus sûre pour faire sentir l'abus des Systêmes, c'est d'apporter plusieurs exemples qui montrent d'une manière sensible combien ils sont dangéreux. Nous entrerons sur ce point dans quelque détail ; ces exemples font plus que prouver ; ils éclairent, instruisent & développent des questions fort embarassées, & qui avoient besoin de passer par le creuset de l'esprit

Métaphyſique & Géométrique de M. l'Abbé de C.

Nous ne nous arrêterons pas ſur les deux premiers exemples qui expoſent le Syſtême d'une Muſique oculaire, & d'une Muſique céleſte. L'harmonie qui ſe trouve parmi les Aſtres a fait croire à pluſieurs que ces corps formoient par leur mouvement un concert céleſte. Il y a 7. Planettes, comme il y a 7. tons dans la Muſique; ces Planettes ont entr'elles les proportions que doivent avoir 7. corps ſonores qui ſont dans l'ordre diatonique. Le concert eſt entendu par les habitans des Planettes, qui doivent avoir une ouie extrêmement fine, & des oreilles d'une grandeur prodigieuſe. M. Wolf prétend que les habitans de Jupiter en particulier ſont de la taille du Géant Og Roi de Bazan, dont le lit, au rapport de Moyſe, avoit en longueur 9. coudées, & 4. en largeur. Pour le prouver, il en-

tre dans un calcul curieux, & détaillé. Depuis quelque tems, c'est assez la coutume de masquer de Géométrie & de calculs des Paradoxes, & des suppositions gratuites; & on en voit bien la raison. Mais ce célèbre Philosophe Léibnitien, qui a tant écrit pour faire adopter *la raison suffisante* de Léibnitz son Maître, avoit-il une raison suffisante, 1°. de peupler d'habitans Jupiter, 2°. de leur donner une taille gigantesque, 3°. de déterminer cette taille à 13. pieds quelques lignes ?

Le troisième exemple est tiré de l'origine & des progrès de la divination. Les premiers hommes, après avoir peuplé la Terre, l'Air & l'Eau, d'être amis ou ennemis, ne tardèrent pas à donner une influence aux Astres, & à les faire présider au bonheur, ou au malheur de l'espèce humaine. Les noms que le hazard ou la flatterie avoient donnés aux Pla-

nettes déterminèrent la nature & les influences de ces corps céleſtes : *Jupiter ſignifia les dignités, les grands ſoins, la juſtice ; Mars la force, le courage, la vengeance ; Vénus la beauté, les graces, l'amour du plaiſir : en un mot, on jugea de chaque Planette par l'idée qu'on s'étoit formée du Dieu, dont elle portoit le nom.* C'eſt de-là que partoient les Philoſophes pour établir des Syſtêmes, & le Ciel devint un Livre, où l'on prétendoit lire la deſtinée des Particuliers & des Empires. Cette folle ſuperſtition ſe répandit comme un torrent, & les grandes Nations, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains révérèrent les Aſtrologues, & crurent à l'Aſtrologie. Il eſt prouvé cependant que cette Science n'a d'autre fondement que le rapport imaginaire des Planettes avec le caractère de la Divinité, dont elles portent le nom. Nous ſommes fâ-

chés que les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de ſuivre l'Auteur dans ce qu'il dit de l'origine de *l'Evocation*, *des Taliſman*, de *la Chiromancie*, de *l'Onéïrocritie*, ou interprétation des Songes, *des Aruſpices.* Tout cela eſt expoſé avec une préciſion, une force, une vérité qui plaiſent & qui perſuadent.

Une réflexion qui ſe préſente naturellement, c'eſt qu'on ne conçoit pas que des Nations ſi éclairées, & de grands Philoſophes ayent adopté tant de rêveries; mais, comme remarque fort bien M. l'Abbé de C. „ Quand une fois „ les hommes ſe livrent à la ſu„ perſtition, ils ne font plus de „ pas, que pour aller d'égaremens „ en égaremens. Sur mille obſer„ vations, neuf cens quatre-vingt„ dix-neuf pourroient les tirer d'er„ reur, ils n'en font qu'une, & „ c'eſt celle qui les y retient. „ Il faut obſerver encore avec l'Au-

teur, que les Partiſans de l'Aſtrologie employoient un double artifice, qui leur réuſſiſſoit quelquefois. Le premier étoit de *rendre leurs Oracles d'une manière obſcure & équivoque*, & de laiſſer à *l'événement le ſoin de les éclaircir*. Le ſecond étoit de prédire des choſes funeſtes, & d'attendre l'accompliſſement des prédictions du trouble d'une imagination frappée. Si la divination peut citer quelques exemples de l'accompliſſement de ſes Prophéties, ces exemples ont preſque toujours pour objet la prédiction de quelque malheur. D'où l'on doit conclure qu'il eſt imprudent de ſe faire dire ſon horoſcope, ſoit qu'on croye ou qu'on ne croye pas à l'Aſtrologie. L'imagination la plus tranquille peut être ébranlée par les nuages des malheurs qu'on lui aura annoncés. M. l'Abbé de C. en cite un exemple qui peut être utile, & que nous voulons

rapporter à cauſe de ſon utilité.
„ Un jeune homme deſtiné par
„ ſa naiſſance & par ſes talens à
„ avoir part au Gouvernement de
„ ſa République, commençoit à
„ y jouir de quelque conſidéra-
„ tion. Par complaiſance il accom-
„ pagna deux ou trois de ſes amis
„ chez une Devinereſſe. On le
„ preſſoit de ſe faire à ſon tour ti-
„ rer ſon horoſcope, mais inuti-
„ lement. Auſſi convaincu qu'on
„ peut l'être de la futilité de cet
„ Art, il ne répondit que par des
„ railleries ſur la Sibille. *Plaiſan-*
„ *tez, plaiſantez*, répliqua cette
„ femme piquée ; *mais je vous ap-*
„ *prends moi, que vous perdrez la*
„ *tête ſur un échaffaut.* Le jeune
„ homme ne s'apperçût pas que
„ dans le moment ce propos fît
„ la moindre impreſſion ſur lui.
„ Il en rit, & ſe retira ſans trou-
„ ble ; cependant ſon imagination
„ avoit été frappée, & il fut fort
„ étonné qu'à toute occaſion la

„ Devinereſſe ſe retraçât à lui ;
„ & le tourmentât comme s'il y
„ eût ajouté foi. Il combattit long-
„ tems cette folie ; mais le moin-
„ dre mouvement de la Républi-
„ que la réveilloit, & rendoit tous
„ ſes efforts inutiles. Enfin il n'y
„ trouva d'autre remède, que de
„ renoncer aux affaires, & de
„ s'exiler de ſa Patrie, pour aller
„ vivre dans un Gouvernement plus
„ tranquille. „

Le quatrième exemple eſt tiré de l'*origine & des ſuites du Préjugé des idées innées*. On juge bien que l'Auteur réunit toutes ſes forces pour combattre l'opinion des idées innées. Partiſan déclaré & redoutable du ſentiment de Locke, il a attaqué l'opinion de Deſcartes & de Mallebranche avec plus de méthode, de clarté & de ſuccès que le Philoſophe Anglois ; mais, comme le Philoſophe Anglois, il eſt plus heureux à détruire qu'à édifier. L'origine de

nos idées est peut-être un Problême que Dieu seul explique, comme il explique seul tant d'autres Problêmes qui occupent le loisir & la sagacité des Philosophes.

Nous passons au sixième exemple, qui doit intéresser, parce que l'Auteur y expose & réfute le Systême des Monades dont on parle tant, & qu'on connoît si peu. Cette ignorance vient de deux causes. La première est, que Léibnitz n'ayant traité les différentes parties de son Systême qu'à diverses reprises, il a été contraint de varier son langage à mesure qu'il a développé ses idées; la seconde est, que craignant de choquer trop ouvertement les opinions reçûes, il s'est enveloppé avec dessein: on pourroit en ajouter une troisième, c'est que ce Savant & ce bel Esprit d'Allemagne n'avoit pas peut-être reçû le talent d'exposer ses idées avec cette netteté qui éclaire & qui persuade. Sa Théo-

dicée en eſt une preuve. Cet ouvrage eſt écrit avec une profondeur qui échappe aux eſprits les plus pénétrans. Dans la nation des Métaphyſiciens, Mallebranche eſt preſque le ſeul, qui ait le talent ſi rare & ſi précieux de ſe faire entendre, lors-même qu'il eſt probable, qu'il ne s'entend pas lui-même; d'attacher, de ſéduire & de captiver ſes Lecteurs, en expoſant les opinions les plus abſtraites, les plus ſublimes & ſouvent les plus inſoutenables. Après avoir lû avec beaucoup d'attention, & plus d'une fois ce que M. l'Abbé de C. dit du Syſtême des Monades, nous ſentons qu'il n'eſt pas poſſible d'en donner une idée claire, ſans rendre cet Extrait interminable. Nous renvoyons nos Lecteurs à l'ouvrage même. Ceux qui aiment ces ſortes de ſpéculations, liront avec bien de la ſatisfaction l'expoſition & la réfutation des Monades. Nous pouvons

assurer qu'aucun Philosophe n'a mieux entendu Léibnitz, n'a exposé sa Doctrine avec plus de netteté, ni réfuté avec plus de solidité.

ARTICLE CV.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi, Tome I. page 612. De l'Imprimerie Royale. M. DCC. XLIX.

CE grand ouvrage dont nous aurons à parler souvent, est de M M. de Buffon & d'Aubenton; le premier, Intendant du Jardin Royal des Plantes; le second, Garde & Démonstrateur du Cabinet Royal d'Histoire Naturelle. M. de Buffon, Auteur du premier Volume, débute par un discours sur la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle : c'est un morceau qui mérite l'attention des Lecteurs,

par les principes qu'il renferme, & par la façon pleine de noblesse, de facilité, d'agrément, qui en accompagne le détail. Nous voulons expliquer ceci avec quelque étendue.

Il n'y a pas de doute que l'Histoire Naturelle, ainsi que tant d'autres Sciences dont on parle tous les jours, ne pût être présentée sous des dehors didactiques & dans un appareil de préceptes, de méthode, d'observations gênantes: or cette manière est le fléau des esprits, la ruine de l'éducation & des belles connoissances. Comme dans les Sociétés la multitude des Loix indispose les cœurs, ainsi dans l'Empire des Sciences & des Arts le poids excessif des régles accable le génie & étouffe les talens. M. de Buffon évite cet écueil avec une sagacité qui nous charme: il sçait que l'Histoire Naturelle a des difficultés infinies; mais sans nous rien ordonner à l'entrée

de la carrière, ſans nous décourager par l'étalage d'une Théorie rebutante, il nous dit ſimplement de *voir beaucoup & de revoir ſouvent* les objets qui parent cet Univers; Animaux, Plantes, Végétaux, toutes productions en un mot qui ſe rapportent à l'Hiſtoire Naturelle.

Mais quoi ? *Voir* ſimplement *& revoir*, eſt-ce la route des connoiſſances ? Les yeux ſeront-ils les ſeuls Juges en cette matière, & ne comptera-t'on pour rien le jugement, la réflexion, la comparaiſon ? Notre Auteur répond par ce principe: *Quand on a beaucoup vû, on généraliſe ſes idées, on ſe forme une méthode d'arrangement, & des Syſtêmes d'explication.* Or qui ne ſçait combien il eſt plus doux & plus avantageux de s'inſtruire ſoi-même, que d'être lié en Eſclave à l'inſtruction des Maîtres ? Les découvertes que l'eſprit fait ſans effort, ou par un effort qui

ne lui eſt pas commandé, inſpirent peu-à-peu *le goût de la Science: & ce goût ſi néceſſaire à tout, mais en même-tems ſi rare, ne ſe donne point par les préceptes.* Excellente théorie ſans doute, & qui mériteroit d'être tranſportée de l'Hiſtoire Naturelle à toutes les autres parties des Arts & des Sciences! Nous ſerions peut-être plus habiles, s'il y avoit moins de Pédagogues & de Livres élémentaires, ou plutôt (car il ne faut rien outrer ici) ſi nos Pédagogues & ceux qui nous expliquent les Livres élémentaires, intéreſſoient davantage notre curioſité naturelle.

On voit que ceci regarde ſur-tout le tems de la jeuneſſe. M. de Buffon veut qu'on montre tout aux Enfans; que l'Hiſtoire Naturelle leur ſoit préſentée à ſon tour; qu'on leur faſſe remarquer ce qu'il y a de plus ſingulier dans cette Science: mais *ſans donner d'abord d'explications préciſes*; mais en piquant

la curiosité par un air de *mystère*; mais en laissant ces jeunes esprits s'interroger eux-mêmes ou solliciter des réponses toujours extrêmement utiles quand elles sont souhaitées & attendues.

L'Auteur ne condamne pas non plus toutes les méthodes : il en est même assez peu où il ne trouve quelque avantage ; mais, pour épargner des écueils aux jeunes gens, il marque les défauts de la plupart des méthodes modernes, établies, dit-on, pour faciliter la connoissance de l'Histoire Naturelle, & dans la réalité plus propres à mettre des mots dans la mémoire, que des idées dans l'esprit. Un exemple rend la chose sensible.

Depuis le rétablissement des Lettres & des Arts, on a fort cultivé la Botanique, cette partie si belle & si étendue de l'Histoire Naturelle. Parmi ce grand nombre de Botanistes, qui ont donné des ouvrages au Public, il en est peu qui n'ayent

prétendu faire des Syſtêmes généraux, c'eſt-à-dire, rappeller à des points fixes & certains toutes les eſpèces de Plantes, en ſorte que leurs diſtributions de Claſſes & de Genres compriſſent généralement tout ce qu'on entend par le *regne végétal.* Mais le ſuccès n'a point répondu à l'entrepriſe, & il ne faut point s'en étonner; car il s'eſt toujours trouvé certaines eſpèces de Plantes, comme Anomales, comme Mitoyennes entre deux Genres, leſquelles ne pouvoient entrer dans les diſtributions, ni s'allier avec les autres Plantes. Et ce qui faiſoit échouer ainſi ces Syſtêmes, c'eſt la liberté que prenoient les Auteurs de choiſir une ſeule partie dans les Plantes (tantôt la feuille, tantôt la fleur, tantôt le fruit, tantôt l'étamine) pour en faire le caractère ſpécifique, & comme le nœud eſſentiel qu'ils deſtinoient à la formation de leurs Genres & de leurs Claſſes. Or il n'eſt rien de moins

analogue au plan extrêmement riche & varié de la Nature : rien en même-tems n'eſt moins propre à donner des idées nettes des choſes. Que diroit-on d'un homme qui voudroit connoître la différence des Animaux par la différence de leur poil ? Celui qui oſe juger de la différence des Plantes uniquement par celle de leurs feuilles, de leurs fleurs, de leurs fruits, de leurs étamines, fait à peu-près la même choſe. L'un & l'autre s'écartent par-là du vrai but de la Science ; l'un & l'autre acquièrent tout au plus *un langage arbitraire, un moyen de s'entendre, mais dont il ne peut réſulter aucune connoiſſance réelle.* Et voilà auſſi ce qui a réduit les divers traités de Bo anique à une *nomenclature* ſèche, abſtraite, compliquée, *enſorte,* dit l'Auteur, *qu'un homme auroit plutôt fait de graver dans ſa mémoire les figures de toutes les Plantes, & d'en avoir des idées nettes,*

ce qui eſt la vraye Botanique, que de retenir tous les noms que les différentes méthodes donnent à ces Plantes.

Tout ceci n'eſt que l'ébauche & le canevas de la judicieuſe critique de Mr. de Buffon. Il fait voir comment l'amour des Syſtêmes s'eſt introduit, accrédité, multiplié dans la Botanique, il reconnoît la ſageſſe de Mr. de Tournefort, qui avoit ſenti les défauts de toute méthode arbitraire, qui avoit propoſé ſes diſtributions & ſes exceptions avec une adreſſe infinie. Mais depuis lui un moderne a oſé confondre les objets les plus différens. Il a mis *dans les mêmes Claſſes, le mûrier & l'ortie, la tulippe & l'épine-vinette, l'orme & la carotte, la roſe & la fraiſe, le chêne & la pimprenelle.*

Ce coup porte à plomb ſur le célèbre Linnæus, Auteur, comme on ſçait, d'un Syſtême nouveau, qui détruit toutes les anciennes idées;

idées. Selon lui, il faut juger de toutes les Plantes par leurs étamines : & notre Auteur déclare avec fermeté que *c'eſt ſe jouer de la nature & de ceux qui l'étudient.* Il démontre les inconvéniens, les défauts, le ridicule même d'une telle méthode. Ceux qui liront cet endroit du Diſcours verront que, parmi les Ecrivains d'Hiſtoire Naturelle, il reſte encore de la liberté & de l'énergie. Nous ajoutons que malgré notre eſtime pour le docte Botaniſte Suèdois, * nous ne ſommes pas trop fachés de le voir inquiété ſur ſon Syſtême. Il nous paroiſſoit dur de-

---

Cette eſtime paroît dans les Articles XCIX. & C. de ce préſent volume de nos Mémoires. Nous avouons toutefois que nous n'avions point encore lû le diſcours de M. de Buffon, quand nous compoſions ces deux morceaux ; & nous avertiſſons en général que les VII. premiers Articles de ce Journal de Septembre ſont imprimés il y a près de deux mois.

puis long-tems d'abandonner les traces de notre Tournefort, & de retourner à de nouveaux élemens de Botanique, précisément parce qu'il avoit plu à M. Linnæus de renverser toutes les notions communes. Par le discours de M. de Buffon, nous sommes, pour ainsi dire, maintenus dans nos façons de penser, & nous acquérons de bonnes armes pour nous défendre contre les Partisans de la nouveauté.

Il ne suffisoit pas à notre Auteur de montrer le chemin qui égare dans l'Etude de l'Histoire Naturelle ; il devoit sur-tout indiquer la route qui mène à la science. C'est, selon lui, *de travailler à la Description & à l'Histoire des différentes choses que la* Science *a pour objet.* Ainsi dans la matière présente quand on a vu, revu, examiné les Animaux, les Plantes, les Végétaux, toutes les richesses en un mot de l'Histoire

Naturelle ; il faut se mettre à les décrire, sans préjugé, sans idée de Systême, sans écarts, sans ornemens, sans équivoque ; & cette description doit comprendre la grandeur, le poids, les couleurs, les situations de repos & de mouvement, la position des parties, leurs rapports, leur figure, leur action & toutes leurs fonctions extérieures, sans négliger les intérieures dont on aura pu acquérir quelque connoissance. „ L'Histoire „ doit suivre la Description, & „ doit uniquement rouler sur les „ rapports que les choses naturelles „ ont entr'elles & avec nous. „ L'Histoire d'un Animal doit être „ non pas l'Histoire d'un individu, „ mais celle de l'espèce entière de „ ces Animaux : elle doit comprendre leur génération, le tems de „ la pregnation, celui de l'accou„chement, le nombre des petits, „ les soins des peres & des meres, „ leur espèce d'éducation, leur ins-

„ tinct, les lieux de leur habita-„ tion, leur nourriture, la ma-„ nière dont ils se la procurent, „ leurs mœurs, leurs ruses, leur „ chasse, ensuite les services qu'ils „ peuvent nous rendre &c.

Nous ne faisons que placer ici les idées de l'Auteur : nous voudrions pouvoir transcrire ce qu'il dit d'Aldrovande *le plus laborieux & le plus sçavant de tous les Naturalistes.* Cet endroit est critique & très-bien écrit. Il en résulte qu'Aldrovande, comme tous les Erudits de son tems, accumuloit la Science aux dépens quelquefois du goût & du jugement. Mais en reconnoissant l'esprit d'ordre & de précision qui regne aujourd'hui dans la composition des Livres, M. de Buffon remarque fort sensément qu'*il est à craindre que venant à mépriser l'érudition, nous ne venions aussi à imaginer que l'esprit peut suppléer à tout, & que la Science n'est qu'un vain nom.*

Après la Deſcription & l'Hiſtoire des choſes Naturelles, il faut diſtribuer à propos les différens ſujets : ſur quoi il ſemble à notre Auteur qu'il n'eſt point d'ordre plus convenable, que celui où paroiſſent tous les êtres qui nous environnent. Ainſi en ouvrant les yeux, nous voyons des Animaux, des Plantes, des Minéraux : & comme la terre, l'air, les eaux ſont des objets qui nous frappent ſans ceſſe, nous nous formons ſans peine une idée des Animaux qui vivent ſur la terre, qui habitent les eaux, qui s'élévent en l'air ; & parmi ces Animaux nous diſtinguons particuliérement ceux qui ont de plus grands rapports avec nous, qui nous ſont plus familiers, qui ſe trouvent dans le climat où nous vivons. Il en eſt de même des objets du regne végétal & du regne minéral. Nous ſommes portés à les étudier à proportion de l'utilité que nous pouvons en re-

tirer, & de la facilité avec laquelle ils se présentent à nos yeux.

Cet ordre, le plus naturel de tous, est celui auquel on s'est déterminé pour le grand ouvrage que nous annonçons. Il n'est pas difficile d'en concevoir les avantages. Cependant M. de Buffon, comme par abondance de droit, résout les difficultés qu'on peut y opposer, & ses réponses montrent qu'il a une très-grande connoissance des divers Systêmes ; en particulier du plus moderne qui est celui de M. Linnæus, Auteur d'une distribution aussi singulière pour les Animaux, que celle qu'il a établie pour les Plantes. Notre Auteur attaque encore cette méthode ; il fait voir combien elle est arbitraire, insuffisante & mal fondée ; il en prend occasion de témoigner une estime bien supérieure pour la pratique des Anciens, de ces Anciens même que nous croyons avoir vécu dans l'enfance

des Arts, de ces Grecs par exemple contemporains d'Homère, gens très-ſimples dans leurs mœurs, mais très-habiles à dénommer une infinité d'Animaux & de Minéraux *qu'on ne rencontre que très-rarement & très-difficilement :* „ preuve évidente, ajoute M. de Buffon, que ces objets de l'Hiſtoire Naturelle étoient connus, & que les Grecs non-ſeulement les connoiſſoient, mais même qu'ils en avoient une idée préciſe, qu'ils ne pouvoient avoir acquiſe que par une étude de ces mêmes objets, étude qui ſuppoſe néceſſairement des obſervations & des remarques. "

Ces réflexions préparent l'éloge d'Ariſtote & de ſon Hiſtoire des Animaux *qui eſt peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux en ce genre.* Un ſi beau mot nous a fait reprendre notre Ariſtote, & nous y avons reconnu tous les traits que raſſemble M. de Buffon.

Il nous a même été facile de remarquer qu'il donne plus d'idée de la méthode de ce Philoſophe, de ſon érudition, de ſes recherches que n'ont fait Théodore de Gaze & Guillaume Duval ſes deux plus ſçavans Editeurs. Quatre pages de notre Auteur nous font ſentir au juſte combien cette méthode eſt grande, noble, naturelle, digne en un mot des dépenſes vraiement Royales, que fit Alexandre pour mettre Ariſtote en état de faire ſes obſervations; * & ce morceau eſt terminé par la déclaration ſuivante qui eſt une des plus belles choſes qu'on ait jamais dites à la louange d'un Ecrivain.

„ Cet ouvrage d'Ariſtote s'eſt
„ préſenté à mes yeux comme une
„ table de matières qu'on auroit
„ extraite avec le plus grand ſoin
„ de pluſieurs milliers de volumes

---

* Il lui donna 800. talents, c'eſt-à-dire un million quatre cent quarante mille livres de notre monnoye.

„ remplis de descriptions & d'ob-
„ servations de toute espèce : c'est
„ l'abrégé le plus sçavant qui ait
„ jamais été fait, si la Science est
„ en effet l'Histoire des faits : &
„ quand même on supposeroit
„ qu'Aristote auroit tiré de tous
„ les Livres de son tems ce qu'il a
„ mis dans le sien, le plan de l'ou-
„ vrage, sa distribution, le choix
„ des exemples, la justesse des com-
„ paraisons, une certaine tournure
„ dans les idées, que j'appellerois
„ volontiers le caractère Philoso-
„ phique, ne laissent pas douter un
„ instant qu'il ne fût lui-même
„ bien plus riche que ceux dont
„ il auroit emprunté. "

On trouve à la suite un excellent caractère de Pline que nous sommes obligés de supprimer pour donner quelques momens à la conclusion de ce Discours. C'est comme la partie la plus exquise de toute la doctrine du sçavant Auteur. Car s'élevant au-dessus des

Modernes qui n'ont souvent fait que des méthodes de mots & des nomenclatures abstraites; portant aussi ses vûes au-delà des Anciens qui n'étoient pas assez versés dans la Physique expérimentale, il nous apprend à chercher & à trouver la vérité dans l'étude des choses naturelles. Or cette vérité consiste dans la découverte des causes ou plutôt des effets plus généraux qui tiennent lieu de causes; & l'on s'assure de cette découverte par des observations réitérées, comparées, capables de constater les faits, & de servir aux conséquences qu'on en veut tirer. Ainsi pour reprendre en peu de mots tous les avis de l'Auteur, il faut 1°. voir & revoir les objets, les graver dans sa mémoire, se familiariser avec eux; 2°. les décrire le plus exactement qu'on pourra; 3°. en tracer avec soin toute la partie Historique; 4°. comparer les faits, raisonner sur eux, les lier le mieux qu'il sera

poſſible avec d'autres effets plus généraux. Et c'eſt à peu près le réſultat de ce Diſcours dont nous ne pouvons pourtant repréſenter toute l'abondance, tous les ornemens, tous les avantages. Nous reviendrons à ce premier volume pour donner le plan du ſecond Diſcours contenant l'Hiſtoire & la Théorie de la Terre ; & pour indiquer auſſi, d'après M. de Buffon, les principales preuves de cette Théorie.

A la page 12. du Diſcours dont nous venons de rendre compte, on lit ces mots : *parcourant enſuite ſucceſſivement & par ordre les différens objets qui compoſent l'Univers & ſe mettant à la tête de tous les êtres créés, il verra avec étonnement qu'on peut deſcendre par des degrés preſqu'inſenſibles de la créature la plus parfaite juſqu'à la matière la plus informe.* Or ceci doit être pris uniquement dans l'ordre & la ſphère des êtres matériels : car il ne ſeroit point vrai que par *des degrés preſ-*

qu'inſenſibles on pût *deſcendre de la créature* purement ſpirituelle *juſqu'à la matière la plus informe.*

Tout le monde ſçait que l'eſprit & la matière, ce qui eſt immortel & ce qui doit ſe diſſoudre, ſont deux êtres qu'on peut appeller incommenſurables; qu'ainſi il n'eſt point de *nuance* aſſez heureuſe pour ſervir de paſſage *imperceptible* de l'un à l'autre. M. de Buffon nous fournit lui-même ce principe de ſolution, lorſqu'il dit, deux lignes plus haut, que l'homme *reſſemble aux Animaux par tout ce qu'il a de matériel.* Ces derniers mots ſont une eſpèce de reſtriction qui détermine la propoſition ſuivante aux ſeuls êtres ſenſibles & corporels.

ARTICLE CVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE PARIS.

SErmons & Homélies sur le Carême. Par M. Jerôme de Paris, ancien Grand-Vicaire & Official de Nevers. Trois Vol. in-12. Premier, pages 512. Second, pages 537. Troisième, pages 520. Ces Sermons sont d'un style uni, instructif & propre à l'édification des fidéles. On les trouve chez Didot & Nyon, Quai des Augustins.

Les Amusemens du cœur & de l'esprit : suite nouvelle. Tom. 2. première division. Chez la Veuve Pissot, Huart, Moreau, de Bure l'aîné, Barrois. M. DCC. XLIX.

Ce Recueil commence par une Deſcription curieuſe du Détroit de la Baye d'Hudſon. Par M. Jérémie qui étoit de l'expédition de M. d'Iberville en 1694.

On a dans le même Volume *l'Hiſtoire de Jeanne II. du nom, Reine de Naples & de Sicile, &c.* le ſtyle en eſt bon & conforme au genre hiſtorique.

L'Enfer Poëtique forme un des grands morceaux de *ces Amuſemens du cœur & de l'eſprit.* C'eſt une critique détaillée des mœurs du tems. On trouvoit là, dit l'Auteur, (il parle de l'Enfer) *tant de monde qui ſe plaignoit des facheux, des ſots, des importuns, des ennuyeux, des curieux, des impolis; du bel eſprit qu'on veut avoir, du mauvais goût, de la mauvaiſe plaiſanterie, des froideurs, des inattentions, des interprétations malignes, des envieux, des eſprits gauches qui ne jugent de tout que*

par eux-mêmes, & par-là toujours incapables de juger du mérite, dont ils veulent toujours juger; des ridicules, des méchans, des vicieux, &c. Il y avoit là, dis-je, tant de monde qui se plaignoit de tous ces gens-là, qu'on ne pouvoit deviner quels étoient tous ces gens-là, si ce n'étoient ceux mêmes qui s'en plaignoient. Il regne dans toute cette fiction beaucoup de connoissance du monde, mais quelque chose de sombre dans le style. L'Auteur s'est bien ressouvenu que la Scène étoit en Enfer.

Il y a aussi dans le même Recueil une *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot.* C'est une ingénieuse badinerie inventée pour rendre ridicules les sots Commentateurs, ou les insipides chercheurs d'antiquités, tels qu'il n'y en a plus dans le siècle où nous vivons.

Les autres Piéces contenues dans

cet ouvrage ſont de toute eſpèce & de tout mérite. C'eſt un mêlange où la galanterie a quelquefois trop de part.

Nous avons ſous les yeux un Manuſcrit dont un certain Public pourroit déſirer l'Edition : c'eſt une *Concordance de Virgile*, toute dans le goût de la Concordance de la Bible. On cherche le mot dont il peut être queſtion, & l'on le trouve avec les mots qui l'environnent & l'indication en marge de l'ouvrage ou du vers où ce mot eſt contenu. Par exemple ſous *ardeo* je trouve

Ecl. 2. verſ. 11. *Paſtor Corydon ardebat Alexin.*

Or il arrive de cette manière, & ſupputation faite, que chaque vers de Virgile eſt répété au moins cinq fois dans ce Volume.

L'utilité d'un tel ouvrage eſt d'épargner la peine de recourir aux œuvres mêmes de ce Poëte, lorſqu'on veut trouver ſes expreſſions.

On pourroit donner ceci au Public dans un in-8°. petit caractère. Si le Texte de Virgile accompagnoit l'Edition, ce seroit un avantage de plus, mais on peut s'en passer aisèment. L'Auteur anonime de cet *Index* l'a fini en 1736. ainsi qu'on le voit marqué à la fin de la dernière page.

M. Ribaud de la Chapelle, Auteur de plusieurs *Dissertations sur l'origine des Francs* & sur d'autres sujets concernant notre Histoire de France, a résolu depuis peu les difficultés qu'on lui avoit faites touchant les Fleurs-de-Lys employées dans les Armoiries de la Couronne. Il pense que ce sont de vrais Lys de Jardin ; on lui a objecté dans le Mercure de Juillet 1748. que c'étoit plutôt le fer d'une espèce d'arme offensive assez semblable à une pertuisane : mais sa réponse détruit cette idée. Il cite une multitude de monumens où le Lys du Sceptre &

de la Couronne de nos anciens Rois étoit évidemment une Fleur. Le même Auteur répond à quelques demandes qu'on lui avoit faites sur ses autres Dissertations, & tout ceci se trouve dans une Lettre imprimée chez Chaubert qui la donne *gratis* à ceux qui lui représentent un exemplaire des Dissertations.

Dictionnaire universel de Mathématique & de Physique, contenant l'explication des termes de ces deux Sciences & des Arts qui en dépendent, tirés des Dictionnaires de Mathématique d'Ozanam, de Wolf, de Stône & d'un grand nombre d'autres ouvrages ; avec leur origine, leurs progrès, leurs révolutions, leurs principes, & les sentimens des plus célèbres Auteurs sur chaque matière. Par M. Saverien Ingénieur de la Marine ; en deux vol. in-4°. enrichis de 100. planches. Chez Jacques Rollin fils & Charles-Antoine Jombert &c. M. DCC. XLIX.

On a dans ce *Prospectus* l'idée du Dictionnaire & des exemples tirés des Lettres A. B. C. Ce sont les mots *Attraction*, *Bombe*, *Calcul.* A en juger par ces morceaux, l'ouvrage sera très-instructif & bien écrit.

On annonce sous le nom du même Auteur, un autre Livre intitulé l'*Art de mesurer sur Mer le sillage du Vaisseau*, avec l'idée de l'état d'armement des Vaisseaux de France.

Observations sur la Carte du Golphe du Mexique, & des Isles de l'Amérique, dressée au dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, pour le service des Vaisseaux du Roi, par M. Bellin, Ingénieur ordinaire de la Marine.

Il faut joindre à la lecture de ces Observations, l'examen de la Carte même qui en est l'objet. C'est ce que nous avons fait avec autant de soin, que s'il avoit été

queſtion pour nous de faire route au Golphe du Mexique, ou aux Iſles Antilles. Or nous avons remarqué en tout ceci beaucoup de clarté, de préciſion, & d'expérience dans l'Art de dreſſer des Cartes. Les Obſervations ont trois Parties. On rend compte dans la première, des Côtes du Mexique, de la Nouvelle-Eſpagne, & de Terre ferme, depuis la *Vera Crux* juſqu'à l'Orinoque. Dans la ſeconde, on parle des Côtes de la Floride, de la Louiſianne, & de l'Iſle de Cuba. Dans la troiſième, on traite des Iſles du vent, & de deſſous le vent. S. Domingue, &c. Comme l'Auteur a travaillé au dépôt de la Marine, il a eû en main des Mémoires beaucoup plus ſûrs, que la plùpart de ceux qui l'ont devancé. Auſſi fait-il remarquer un très-grand nombre de fautes dans les Cartes antérieures, ſurtout dans l'Angloiſe dreſſée par M. Poople.

La Carte & les Obſervations ſe trouvent à Paris, chez l'Auteur ruë Dauphine, près de la ruë Chriſtine.

On publie ici le *Plan de la Ville de Berlin, réduit très-exactement d'après le Plan en 4. feuilles, levé & deſſiné par ordre & privilège privatif du Roi de Pruſſe, ſous la direction de M. le Feld-Maréchal, Comte de Schmettau, &c.* Ce Plan eſt réduit à l'Echelle du Plan de Paris, publié en 1749. Par M. l'Abbé de la Grive. L'un & l'autre ſe vendent à Londres, chez Jean Roque dans le *Hide Park Road*, & à Paris, chez R. J. Julien, à l'Hôtel de Soubiſe.

On voit ſur les marges de face, les noms des Ruës, des Palais, des Egliſes, & autres Bâtimens remarquables.

L'Auteur ſe propoſe de donner ſur la même Echelle, les Plans des principales Villes de l'Europe. Nous croyons ce deſſein bien en-

tendu & digne d'être encouragé. Le Plan de Berlin se présente gracieusement, & fait désirer une suite nombreuse.

Il y a une multitude de Livres, tant des Pays Etrangers que de France, nous nous promettons d'en parler au plutôt : le mois d'Octobre ; où nous donnerons 2. Vol. acquittera la plupart de nos dettes.

TABLE DES ARTICLES

du mois de Septembre 1749.

ART. XCIV. *Malthe ou l'Isle-Adam, &c. Poëme.* 1697

ART. XCV. Acta Sanctorum Septembris. T. II. *Actes des Saints, second Vol. de Septembre.* 1705

ART. XCVI. *Conférences Ecclésiastiques d'Angers, sur la Grace.* 1727

ART. XCVII. Astronomiæ Physicæ Breviarium. *Elémens d'Astronomie Physique, &c.* 1737

ART. XCVIII. *Voyage à la Baye d'Hudson, &c.* 1751

ART. XCIX. Caroli Linnæi Flora Zeylanica, &c. *Plantes de l'Isle de Ceylan, examinées par Mr. Linnæus.* 1787

ART. C. Caroli Linnæi Hortus Upsaliensis, &c. *Le Jardin des Plantes d'Upsal, &c.* 1796

ART. CI. *Del vitto Pytagorico per uso della Medicina, &c.* De la nourriture de Pythagore à l'usage de la Médecine, &c. 1803

ART. CII. *Des Maladies des yeux, par M. Boerhaave, &c.* 1814

ART. CIII. Olavii Celsii Hiero-Botanicon, &c. *Dissertations de M. Olaus Celsius, sur les Plantes de l'Ecriture Sainte, &c.* 1826

ART. CIV. *Traité des Systêmes, &c.* 1836

ART. CV. *Histoire Naturelle avec la Description du Cabinet du*

Roi. 1853
Art. CVI. *Nouvelles Littéraires.* 1873

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Juin 1749.

LE ROUGE.

A CHARTRES.

De l'Imprimerie de F. le Tellier, ruë de la vieille Pelleterie, au Bon Pasteur.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4767